

UN RESCRIT IMPÉRIAL SUR LA VIOLATION DE SÉPULTURE

Le document sur lequel nous voudrions attirer ici l'attention n'a pas été exhumé récemment des ruines de quelque ville antique. Il se trouvait depuis l'année 1878 à Paris dans la collection Frœhner, et s'il avait été connu plus tôt, il eût, depuis un demi-siècle, épargné certaines bévues aux historiens du droit romain. Mais Frœhner gardait jalousement les trésors qu'il avait su réunir et, collectionneur passionné, il jouissait du plaisir de posséder des antiquités dont aucune publication n'avait défloré l'intérêt ou diminué la valeur. Ne nous plaignons pas trop de cette discrétion observée et imposée durant toute une vie, puisqu'elle promet de nous réserver aujourd'hui d'heureuses surprises.

L'existence de l'inscription remarquable que je fais ainsi connaître cinquante ans après sa découverte, m'a été révélée par mon ami Michel Rostovtzeff, qui, avec une libéralité scientifique dont je me plais à le remercier, a bien voulu m'inviter à la commenter. Bien que je ne puisse résoudre toutes les questions de droit public et privé que posent ces vingt-deux petites lignes, il m'a semblé urgent de permettre enfin aux historiens et aux juristes d'utiliser un texte si longtemps soustrait à leur interprétation. La collection Frœhner étant maintenant conservée au Cabinet des Médailles, M. Jean Babelon, avec son obligeance et sa bonne grâce coutumières, m'a permis d'y examiner la pierre et d'en faire exécuter la photographie que reproduit la planche ci-jointe.

Une simple plaque de marbre blanc sans ornement (H. 0^m60; L. 0^m375) porte en caractères bien nets, mais gravés assez irrégulièrement, les lignes suivantes, dont l'orthographe laisse parfois à désirer :

Διάταγμα Καίσαρος.

Ἀρέσκει μοι τάφους τῶν βου-
τε, οἵτινες εἰς θρησκείαν προγόνων

sic ἐποίησαν ἢ τέχνων ἢ οἰκείων,

5 τούτους μένειν ἀμετακινήτους

τὸν αἰῶνα · ἐὰν δέ τις ἐπιθ(ε)ῖ(ξ)ῃ τι-

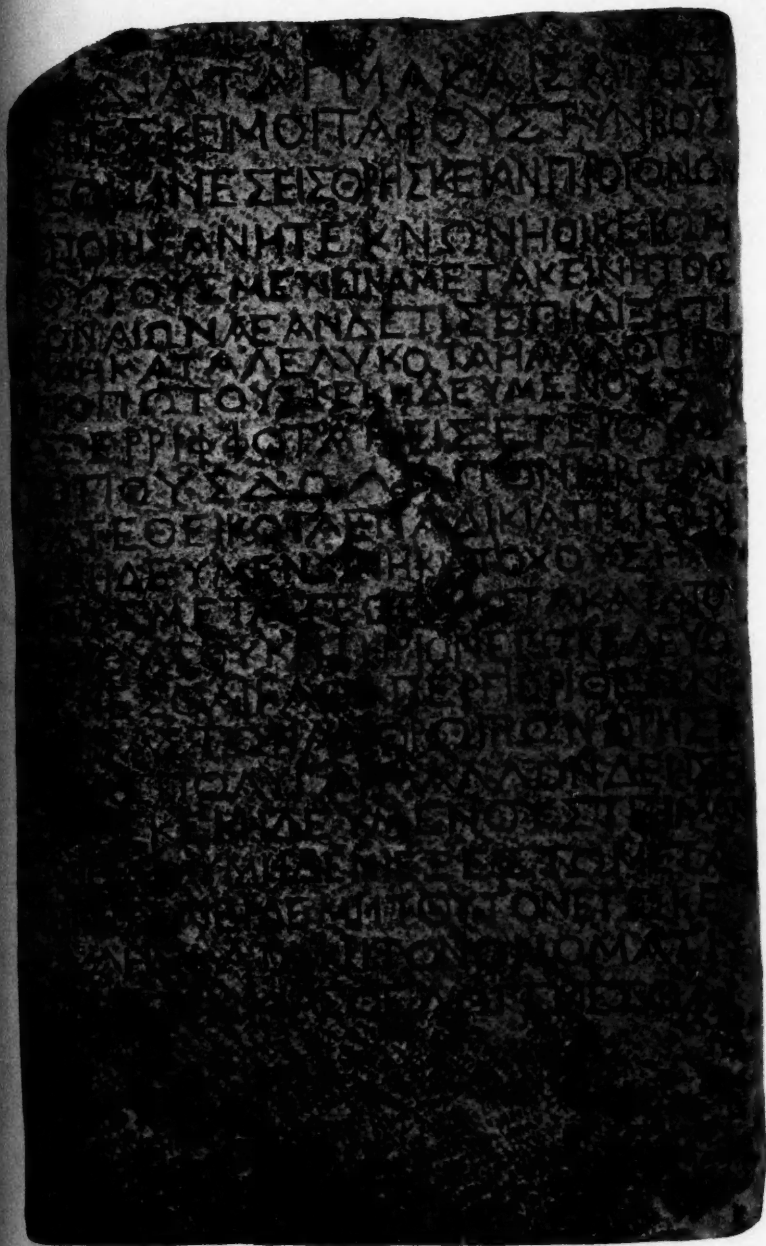
- να ἢ καταλελυκότα ἢ ἄλλω τινὶ
 τρόπῳ τοὺς κεκηδευμένους
 sic ἐξεργισμένα ἢ εἰς ἑτέρους
 10 τέπους δώλῳ (sic) πονηρῶ με-
 ταθευκότα ἐπ' ἀδικίᾳ τῇ τῶν
 κεκηδευμένων ἢ κατόχους ἢ λι-
 θεὺς μεταθευκότα, κατὰ τοῦ
 τοιοῦτου κριτήριον ἐγὼ κελεύω
 15 γενέσθαι καθάπερ περὶ θεῶν
 ε[ἴ]ς τὰς τῶν ἀνθρώπων θρησ-
 κ[ε]ίας. Πολὺ γὰρ μᾶλλον δεήσει
 τοὺς κεκηδευμένους τειμαῖν
 καθόλου μηδενὶ ἐξέστω μετα-
 20 κειῆσαι· εἰ δὲ μή, τοῦτον ἐγὼ κε-
 ραλῆς κατὰκριτον ἐνόματι
 τυμβωρυχίας θέλω γενέσθαι.

Sur l'origine de cette pierre, nous n'avons trouvé qu'une brève indication dans l'inventaire manuscrit où Frœhner avait soigneusement copié l'inscription : « Dalle de marbre envoyée de Nazareth en 1878. » Nous ne possédons donc aucun renseignement sur les circonstances de la trouvaille¹ et ce document ne peut être interprété que par son contenu. Mais une question se pose tout d'abord : c'est celle de l'authenticité. Je ne veux pas insinuer qu'il pourrait s'agir d'un faux moderne. L'aspect du marbre est à cet égard tout à fait rassurant et la grande expérience de Frœhner ne s'est pas, par une exception singulière, trouvée ici en défaut. Rien dans l'apparence matérielle de l'inscription n'excite le soupçon et la forme des caractères indique une époque relativement haute. Malgré la prudence dont il ne faut jamais se départir en datant un document épigraphique d'après l'écriture, quand on ne dispose pas d'une série continue de textes de la même région, on peut affirmer, me semble-t-il, que celui-ci remonte approximativement au début de notre ère, si même il ne lui est antérieur².

Supposera-t-on que les magistrats de Nazareth ont forgé une pièce fausse pour effrayer les violateurs de sépulture? On sait que l'histoire

1. Les papiers de Frœhner ont été légués par lui à une bibliothèque de Heidelberg. Peut-être leur dépouillement permettra-t-il de retrouver quelque lettre relative à l'acquisition de ce marbre de Nazareth.

2. Cf., par exemple, les marbres d'Athènes réunis par Graindor, *Album d'inscriptions attiques d'époque impériale*. Gand, 1924, pl. I et suiv.; la stèle de Cyrène reproduite par Oliverio, *Notiziario archeologico*, IV, pl. I et suiv.; l'inscription d'Eurycylès, récemment découverte à Gythium (Kougéas, *Ελληνικά*, I, 1928, p. 7 et suiv.); le serment des Paphlagoniens (nos *Inscr. du Pont*, n° 66). L'écriture de ces documents, à peu près contemporains, trouvés dans des régions très distantes, offre des différences notables.



DALLE DE MARBRE TROUVÉE A NAZARETH
(Cabinet des Médailles)

de
lie
d'
qu
me
lat
tra
éc
dol
qu
le
pas
pro
mo
dar
ave
tran

P
vel
aute
tos
rum
sieu
mag
aute

L
rait
quer
géné
Kzisa
rāzsa
nanc
pere
main

1. J.
Volkes
2. L.
leurs, e
Kyrene
3. Su
4. Cf

de Josèphe contient de nombreux documents romains et, en particulier, toute une série de lettres de Jules César que certains critiques ont, d'ailleurs à tort, regardées comme apocryphes¹. Mais il est impossible que notre ordonnance ait été fabriquée en Syrie, car elle est manifestement la traduction — et une mauvaise traduction — d'un original latin. C'est ce qu'indiquent déjà les premiers mots : Ἀρέσκει μοι, qui translatent littéralement l'expression *Placet mihi*²; un Grec aurait écrit : Δέδοκται μοι. A la ligne 10, une formule juridique bien connue, *dolo malo*, devient δόλῳ πονηρῷ « par une fraude méchante », ce qui trahit le sens. Lignes 20-21, κατὰ λῆξ κατάκριτον est calqué sur le latin *capitis damnatum*³, et ἐπ' ὀνόματι rend ou plutôt ne rend pas *nomine* au sens technique⁴. D'une manière générale, toutes les prohibitions qu'énumère notre loi nouvelle se retrouvent, nous le montrerons, dans les textes juridiques romains, et l'on peut, en s'aidant de ceux-ci, la traduire presque mot à mot en latin et restituer avec une probabilité suffisante la teneur originale, que le grec laisse disparaître plutôt qu'il ne la transpose dans un autre idiome :

Placet mihi sepulchra tumulosque, quae ad religionem maiorum fecerunt vel filiorum vel propinquorum, manere immutabilia in perpetuum. Si quis autem probaverit aliquem ea destruxisse, sive alio quocumque modo sepultos eruisse, sive in alium locum dolo malo transtulisse per iniuriam sepulchrorum, sive titulos vel lapides amovisse, contra illum iudicium iubeo fieri, sicut de diis, (ita) in hominum religionibus (Manium sacris?). Multo enim magis decebit sepultos colere. Omnino ne cuiquam liceat loco movere. Sin autem, illum ego capitis damnatum nomine sepulchri violati volo.

L'authenticité de ce document, quelque inattendu qu'il soit, paraît donc certaine, et nous pouvons essayer de le commenter sans risquer d'être la victime érudite d'un faussaire ingénieux. Son caractère général dépendra de l'interprétation qu'on donnera du titre Διάταγμα Καίσαρος. Διάταγμα veut dire, en général, « ordonnance », comme διατάσσω, « ordonner », et ces mots désignent spécialement les ordonnances publiées par les fonctionnaires romains, comme celles de l'empereur lui-même. C'est, au sens technique, un terme proprement romain, qui n'est pas en usage à l'époque hellénistique, tandis que

1. Josèphe, *Arch.*, XIV, 10, 2 et suiv. ; cf., sur ces documents, Schürer, *Gesch. des Jüd. Volkes*, I³, p. 85, n. 19.

2. Le même latinisme Ἀρέσκει μοι se trouve trois fois dans les édits de Cyrène, qui, ailleurs, ont plus correctement Δοκοῦσι μοι. Cf. Stroux et Wenger, *Die Augustusinschrift von Kyrene* (Abh. der Bay. Akad., XXXIV, 2), Munich, 1928, p. 27.

3. Sur le sens de l'expression, cf. *infra*, p. 254, n. 3.

4. Cf. *infra*, p. 256.

d'autres expressions synonymes, comme *πρόσταγμα*, *πρόγραμμα*, *ἐκθεμα*, sont déjà employées par la chancellerie des Ptolémées¹. Certaines épitaphes font précisément allusion aux *δικτάγματα* impériaux qui permettent de poursuivre le violateur d'un tombeau². Mommsen s'est demandé s'il s'agissait ici des lois fixant des amendes à imposer aux délinquants ou de celles qui instituaient une poursuite criminelle³. Notre inscription permet d'affirmer que la seconde alternative est la vraie, au moins pour l'une d'elles.

Mais quelle espèce de constitution impériale faut-il reconnaître dans notre « ordonnance ». Le fait qu'elle a été gravée sur le marbre et publiquement exposée ferait supposer que c'est un édit, et *διάταγμα* a proprement ce sens⁴. Mais il est difficile de l'attribuer à notre acte. Les édits conservés commencent par une *praescriptio*, où le nom de l'empereur, avec sa puissance tribunicienne, est régulièrement suivi du verbe *dixit*, λέγει, souvenir de l'ancienne proclamation verbale. Ici rien de pareil. Le titre *διάταγμα* *Καίσαρος* n'appartient pas au texte officiel, c'est une indication ajoutée par le traducteur ou par le fonctionnaire qui a ordonné la promulgation. De plus, si l'on compare le contenu de notre *διάταγμα* à celui des autres édits, on sera frappé de leur différence. Que les édits conservés en grec soient une traduction du latin ou qu'ils aient été rédigés directement dans l'autre idiome officiel par la chancellerie impériale, leur langue est correcte, presque élégante; on l'a noté récemment encore à propos de la découverte de Cyrène⁵. Au contraire, le grec de notre *διάταγμα* est un pénible mot à mot, une version maladroite et, dans un passage (l. 15 et suiv.), à peine compréhensible. De plus, on a fait observer que les édits, en formulant la volonté du souverain, usent de circonlocutions qui adoucissent la rudesse d'un ordre brutal. Au contraire, dans notre document, le prince adopte un langage impératif et péremptoire (l. 19, *καθόλου μηδὲν ἐξέστω*) et ex-

1. Cf. Wilcken, *Zu den Edikten*, dans *Zeitschr. der Savignystift.*, R. Abt., XLII, 1921, p. 129 et suiv.

2. Antiphellos (Lycie), *C. I. G.*, 4300, p. 1128 : 'Εαν δὲ τις τοιμήσῃ ἐκκηδεύσαι τινα ὑπερ-θυνοσ ἔστω τοῖς διὰ θεῶν διατάγματων (plutôt que διατάγων) ὀρισμένοις. Tralles, *Bull. Corr. hell.*, 1881, p. 345 : ὑπεύθυνος ἔσται τοῖς τε διατάγμασι καὶ τοῖς πατρίοις νόμοις, où les constitutions impériales sont rapprochées des lois de la cité. Aphrodisias en Carie, *C. I. G.*, 2850 c (p. 1118) : [Παρά τὰ] διατάγμα[τ]ι[ν]α. Aperles (Lycie), *C. I. G.*, 1209 = Lebas-Waddington, 1299 : ὑποκείμετα τοῖς διατάγματι.

3. Mommsen, *Strafrecht*, p. 815, n. 1. Cf. *infra*, p. 263.

4. Plutarque, *Marcellus*, 24 : Καὶ γὰρ τὰ διαγράμματα τῶν ἀρχόντων Ἕλληνας μὲν διατάγματα. Πρωτοὶ δὲ ἕλιχα προσαγορεύουσιν. Cf. Wilcken, *l. c.*

5. Von Premerstein, *Zeitschr. Savignyst.*, R. Abt., XLVIII, 1928, p. 434; Stroux et Wen-ger, *l. c.*, p. 18 et suiv.

prime directement à la première personne ce qu'il ordonne (l. 14, ἐγὼ κελεύω ; l. 20, ἐγὼ θέλω). La concision de la forme ajoute à la rigueur des mesures imposées.

Ces difficultés disparaissent si l'on admet que l'ordonnance impériale n'est pas un édit, mais un rescrit adressé au légat de Syrie ou au procureur de Judée, qui avait soumis à l'empereur un cas concret de violation de sépulture. La brièveté s'explique mieux dans une telle réponse que s'il s'agissait d'un édit général applicable à tout l'empire. Nous avons conservé un exemple d'un rescrit analogue dans la correspondance de Pline avec Trajan¹. Le proconsul de Bithynie ayant demandé si ses administrés devaient consulter le collège des pontifes pour pouvoir transférer dans un nouveau tombeau les restes de leurs proches, l'empereur, par un billet de cinq lignes, les dispense de cette formalité. Le légat de Syrie peut de même avoir interrogé le souverain sur la peine à infliger aux profanateurs des tombeaux. Si l'on accepte l'interprétation que nous proposerons des dernières lignes — un post-scriptum ajouté à la rédaction primitive (p. 256) — on sera amené nécessairement à reconnaître dans notre document une *epistula*. L'acte n'aurait alors strictement qu'une portée restreinte, ne s'étendant pas au delà des frontières de la Palestine ou de la Syrie. Cependant, la *praescriptio* et la *suscriptio* ayant été omises, nous ne pouvons être certains qu'il s'agisse bien d'une lettre. Comme me le fait observer mon confrère M. Cuq, il est possible que nous ayons ici un extrait des instructions générales données au gouverneur, en d'autres termes que notre texte soit un fragment d'un mandat.

L'empereur correspondait toujours avec ses fonctionnaires en latin et, en cas de besoin, les légats faisaient traduire en grec le message du prince, afin qu'il fût compris de leurs administrés². La mauvaise version que représente notre διαταγμα est probablement l'œuvre de quelque Syrien hellénisé. Elle a été faite quand l'autorité romaine jugea à propos de faire graver sur le marbre et exposer l'ordonnance impériale dans une ou plusieurs cités de la province.

Si la détermination précise du sens qu'il faut attribuer à διαταγμα est malaisée, on doit aussi se demander à qui s'applique le second mot du titre dans sa brièveté insolite, Κτιστρ. Il pourrait évidemment désigner Jules César. De ce nom isolé, l'emploi épigraphique qui se rapproche le plus de celui-ci se trouve dans une inscription d'Aphrodisias, où l'on cite une lettre du dictateur avec la simple mention : Γράμματα

1. *Epist.* 68 [74].

2. Stroux et Wengert, *op. cit.*, p. 23.

Καῖσαρ¹. Mais *Caesar* a été aussi le nom officiel d'Octave, depuis son adoption en 44 jusqu'au moment où, en 27, le Sénat lui décerna le surnom d'Auguste². Faut-il en conclure que la loi contre les violateurs de sépulture doit être, de toute façon, antérieure à l'année 27. Nous aurions ainsi une précieuse indication chronologique qui remplacerait celle qu'a fait perdre la suppression de la *praescriptio* de l'acte original. Notre texte daterait alors, selon toute probabilité, du temps où, après Actium, le nouveau maître du monde, séjournant en Orient, réorganisait l'administration de la Syrie (30-29 av. J.-C.). Mais on ne peut tirer une conclusion aussi rigoureuse de l'absence du surnom de Σεβαστός dans une indication abrégée, qui ne reproduit pas la titulature officielle. Même dans des actes émanant de l'autorité romaine ou des magistrats municipaux, Auguste continue à être fréquemment désigné en Orient par le seul nom de Καῖσαρ³, et en Égypte, jusqu'à la fin de son règne, on ne cesse jamais de noter la date par la simple indication : Ἐτους Καῖσαρος⁴. De même, les historiens originaires de Syrie ou de Palestine, Nicolas de Damas et Josèphe⁵, appellent Au-

1. *C. I. G.*, 2737 ; Dittenberger, *Or. Inscr.*, 454 ; Bruns, *Fontes iuris Romani*⁷, p. 187.

2. Les inscriptions latines de cette période portent *Imp. Caesar* ou *Imp. Caesar Divi f.* ; d. Dessau, *Inscr. sel.*, Index, p. 257 ; *Realenc.*, s. v. « Iulius », n° 132, p. 276. — Voir, en particulier, la lettre d'Auguste aux habitants de Mylasa (Lebas-Waddington, 441 ; Dittenberger, *Syll.*³, 768) de l'année 31 : Ἀντοκράτωρ Καῖσαρ θεοῦ Ἰουλίου υἱὸς ὑπάτο· τὸ τρίτον καθεστάνων ; Dittenberger, 769 : Ἀντοκράτορα Καῖσαρα θεοῦ υἱόν, et l'édit conservé sur un papyrus de Berlin (Bruns, *Fontes*⁷, p. 239) : *Imp. Caesar, Divi filius, triumvir reipublicae, consul ter, dicit.*

3. Par exemple dans la lettre du proconsul Paulus Fabius Maximus aux cités d'Asie et dans le décret de celles-ci (9 av. J.-C.), Dittenberger, *Or. inscr.*, 458, l. 4, 9, 37, 56, 57, 61. — Dans la liste de magistrats d'Héraclée du Latmos (*Ibid.*, 459), où Καῖσαρ (Auguste) s'oppose à Γάιος Καῖσαρ, le fils de Julie et d'Agrippa. — Cf. *Ibid.*, 462, 555, 654. — Dans une inscr. de Priène (9 av. J.-C.), Καῖσαρ alterne avec Σεβαστός ; (Dittenberger, *Orientalis inscr.*, 457). — Une inscr. bilingue récemment découverte à Velletri est consacrée par *quei militans Caesari nauarchi et trierarchi*, et il n'est pas certain qu'elle soit antérieure à l'an 27 (Mancini, *Notizie degli Scavi*, 1924, p. 511 et suiv. = *Supplem. Epigraph.*, IV, n° 102). — Cf. Preisigke, *Wörterbuch der Papyrusurkunden*, III, p. 42.

4. *C. I. G.*, 4715, 4909, 4922, 4923. Cf. Dittenberger, *l. c.*, 655, 656, 658, 659. En latin : *anno Caesaris* ; Dessau, 5433 a, 5797, 9370. De même dans les papyrus. Une liste copieuse de ces notations a été dressée par Preisigke dans son index, *l. c.*

5. Nicolas de Damas, *Vie de César* (Fr. H. G., III, p. 427 et suiv.) ; Josèphe, *Arch. Jud.*, XIV, 8 et suiv. — J'ai cru un instant que César devrait s'entendre au sens spécial d'héritier du trône et que notre ἑτάχυνα pourrait être un édit de Titus, du temps où il commandait en Judée après l'avènement de son père (70-71). Josèphe l'appelle couramment ὁ Καῖσαρ. La guerre aurait provoqué des pillages de tombeaux, malgré la protection que la loi juive accordait aux sépultures (*infra*, p. 256, n. 4). Mais, 1° l'écriture de notre inscription paraît être antérieure à la seconde moitié du 1^{er} siècle. 2° Cet acte ne fait aucune allusion à des hostilités, mais s'inspire seulement du souci d'assurer le culte paisible des morts. 3° *Sepulcra hostium religiosa non sunt ; ideoque lapides inde sublatis in quemlibet usum convertere possumus ; non sepulchri violati actio competit* (Paul, *Dig.*, XLVII, 12, 4).

guste, aussi bien que César, *Καῖσαρ*, ou parfois, pour le distinguer de son père adoptif *Καῖσαρ ὁ νέος*, sans ajouter *Σεβαστός*. Au contraire, ces historiens, comme les documents épigraphiques et papyrologiques, distinguent toujours les successeurs d'Auguste par l'addition de leur nom personnel : *Τιβέριος Καῖσαρ*, *Γάιος Καῖσαρ*, *Κλαύδιος Καῖσαρ*, *Νέρων Καῖσαρ*¹.

Pour notre rescrit, nous n'avons donc, semble-t-il, le choix qu'entre Jules César et Auguste, et, *a priori*, toutes les probabilités sont en faveur du second, à cause de la durée beaucoup plus longue de son gouvernement. Mais une raison tirée du texte même nous conduit à la même conclusion. Celui qui voulut faire revivre le respect pour les vieilles lois religieuses, qui imposa l'exact accomplissement des anciens rites, n'est pas le dictateur incrédule, c'est le prince restaurateur de la religion romaine. La phrase (l. 17) « il faudra honorer les morts bien davantage » porte en quelque sorte la signature d'Auguste.

On pourrait objecter que *Καῖσαρ*, dans notre document, n'est pas un nom propre, mais un simple titre et doit être entendu au sens vague d'empereur en général, de l'empereur alors régnant, comme dans l'expression fréquente *Caesar noster*². En Palestine même, quand saint Paul est poursuivi devant Porcius Festus à Césarée, il dit : *Ἐπὶ τοῦ βήματος Καίσαρος εἰμι... Καῖσαρα ἐπικαλοῦμαι*. Et Festus, ayant consulté son conseil, répond : *Καῖσαρα ἐπικέκληται, ἐπὶ Καίσαρα πορεύσῃ*³. Or, ce César est Néron. Le Nouveau Testament montre qu'en Judée ce titre était couramment usité⁴, et il n'est donc pas impossible que le *Διτάγμα Καίσαρος* de Nazareth soit simplement une « Ordonnance impériale ». Mais un pareil emploi de *Caesar* en tête d'un document officiel serait insolite, et toutes les probabilités sont pour que *Καῖσαρ* désigne bien Auguste. Nous ferons donc abstraction provisoirement de l'autre interprétation, en nous réservant d'y revenir à la fin de cet article.

En quelle qualité Auguste intervient-il ici pour protéger les sépultures? La surveillance des *loca religiosa* était de la compétence des pontifes, et c'est comme grand pontife que Trajan est consulté par

1. La seule exception, à ma connaissance, est la proclamation de Néron aux Hellènes pour les inviter à se réunir à Corinthe (Holleaux, *Bull. Corr. hell.*, XII, 1886, p. 110; Dittenberger, *Syll.*³, 814), qui est introduite par les mots : *Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ λέγει* (Néron se trouve dans la suite). Mais l'empereur séjournait alors en Grèce, et aucun doute n'était possible.

2. *Thes. ling. lat.*, Onomasticon, s. v. « Caesar », p. 37 a, l. 39. Sur l'emploi de *Καῖσαρ* = empereur, cf. Preisigke, *Wörterbuch*, I, p. 722. Ainsi, ὁ *Καίσαρος*, usité d'abord pour les affranchis d'Auguste, le fut ensuite pour ceux de ses successeurs.

3. *Actes*, 25, 10 et suiv. Cf. 25, 8, *Καίσαρά τι ἤμαρτον*; 25, 21; 26, 32; 27, 24; 28, 19.

4. Dans les Évangiles, *Καῖσαρ* désigne le souverain, comme dans l'expression : « Rendez à César ce qui est à César. » Luc, 20, 25; Marc, 12, 17; Matt., 22, 21. Cf. *δοῦναι κῆνσον Καίσαρι*, Mat., 22, 17; Marc, 12, 14; Luc, 20, 22.

Pline sur la concession d'un permis d'exhumation¹. Si l'on pouvait en tirer une conclusion pour notre texte, celui-ci devrait être postérieur à l'an 12 avant notre ère, date où, après la mort de Lépide, Auguste devint *pontifex maximus*. Mais il ne s'agit pas dans notre rescrit de l'interprétation d'une loi sacrée, mais de la répression d'un crime puni par le droit pénal², et l'*imperium* du prince lui donnait le pouvoir d'agir en pareil cas. La fixation chronologique « après l'année 12 » serait donc aussi illusoire que celle « avant l'année 27 », tirée de l'absence du titre de Σεβαστός.

Passons à l'interprétation des termes du document lui-même. Il commence par formuler un principe général : l'inviolabilité perpétuelle des sépultures (l. 1-6).

L. 2. Nous avons traduit τάρους τύμβους τε par *sepulchra tumulosque*. Τύμβος est, en effet, proprement le tertre élevé sur une tombe. La même distinction est exprimée en d'autres termes *Cod. Theod.*, IX, 17, 5 = *Cod. Iust.*, IX, 19, 5 : « Ad busta diem functorum et ageres consecratos. »

L. 3. Θρησκεία paraît rendre ici *religio* plutôt que *cultus*; cf. l. 16 : Θρησκείας. — Cicéron dit à propos de la tombe de sa fille (*Ad. Att.*, XII, 36) : « Mihi videor assequi ut posteritas habeat religionem. » Cf. *Dig.*, X, 2, 30 : « Reliquiae sunt conditae quibus religio debebatur »; VIII, 1, 14, 1 : « Religio sepulchri »; et Phèdre, *infra*, p. 261, n. 5.

Προγόνων. Cf. *C. I. G.*, 3386 (Smyrne), 4069 (Ancyre) : Προγονικὸν ἔργον; Dittenberger, *Syll.*³, 1234 (Lycie) : Προγονικὸν μνημεῖον.

L. 4. J'ai traduit ἐποίησαν par *fecerunt*, en supposant que le traducteur avait pris l'accusatif *quae* pour un nominatif. Mais il se peut aussi que le lapicide ait gravé ἐποίησαν au lieu de ἐποιήθησαν, *facta sunt*. — M. Latte m'a suggéré l'hypothèse que la phrase latine contenait une anacoluthie, que n'a pas rendue la version grecque : « Placet mihi sepulchra quicumque ad religionem maiorum fecerunt, illa manere immutabilia. »

L. 5. Ἀμετακινήτους, cf. l. 19, μετακινήσει; *C. I. G.*, 2829 = Lebas-Waddington, 1630 (Aphrodisias) : Οὐδὲ ἀπαλλοτριῶσαι οὐδὲ μετακινήσαι τὴν πόρην; *C. I. G.*, 3916 (Hiérapolis) : Οὐδὲ μετακινήσει τὴν πόρην οὐδὲ πωλήσει; Dittenberger, *Syll.*³, 1238, 1239 (Attique); Philon le Juif, dans Eusèbe, *Praep. Ev.*, VIII, 17, p. 358 d : Μὴ θήκας, μὴ μνήματα ὅλως κατοικημένων κινεῖν.

1. Pline, *Ep. ad Trai.*, 68 [73]. Cf. *supra*, p. 245.

2. Cf. *infra*, p. 257 et suiv.

L. 6. Τὸν αἰῶνα traduit probablement *in perpetuum* et non *in aeternum*, que l'étymologie en rapprocherait davantage. *Perpetua sepultura* est une expression consacrée de la langue du droit ; cf., par exemple, Paul, *Sent.*, I, 21, §§ 1 et 4.

Les l. 7-13 contiennent l'énumération des diverses espèces d'actes qui constituent une violation de sépulture. La première est la *destruction ou la démolition du tombeau* ; cf. *Cod. Theod.*, IX, 17, 1 = *Cod. Iust.*, IX, 19, 2 : « Si quis in demoliendis sepulchris fuerit adprehensus. » *Cod. Theod.*, IX, 19, 3 : « Sepulchra subvertere. » *Dig.*, XLII, 12, 2 : « Si sepulchrum quis diruit. »

L. 8-9. *Celui qui jette hors du tombeau, qui exhume les corps ensevelis.* Ἐκρίπτω paraît traduire *eruere*. Cf. Tacite, *Ann.*, II, 69 : « Erutae humanorum corpora reliquiae. » Pline, *H. N.*, 30, § 106 : « Sepulchra erui inquisitione corporum. » Paul, *Sent.*, V, 19 a = *Dig.*, XLVII, 12, 11 : « Rei sepulchrorum violatorum, si corpora ipsa extraxerint vel ossa eruerint, humilioris quidem fortunae summo supplicio afficiuntur. » *Dig.*, XI, 7, 8 : « Ossa effodere vel eruere. » Même défense dans les épitaphes : *C. I. G.*, 2826, 2829 = Lebas-Waddington, 1630 : Οὐδεὶς ἔξει ἐξουσίαν ἐκθῆναι σωμάτων τῶν ἐνταφέντων. — Le danger d'une exhumation des corps était plus grand dans l'antiquité que de nos jours. On ne les retirait pas seulement de leur sépulture pour occuper celle-ci ; les magiciens cherchaient à se procurer des cadavres ou des ossements pour leurs opérations secrètes¹.

L. 9-12. *Si, dans un mauvais dessein, on transfère le corps dans un autre tombeau en faisant injure aux morts.* — Εἰς ἑτέρους τόπους μεταθεῖσθαι = *in alium locum transferre* (Pline, *Epist.*, X, 68-69 ; Paul, *Sent.*, I, 21, 1 ; *Dig.*, XLII, 12, 3). — Δόλῳ πονηρῷ = *dolo malo*. Cf. *Dig.*, XLII, 12, 13 (édit du préteur) : *Cuius dolo malo sepulchrum violatum — si quis dolo malo in sepulchro habitaverit.* — La prohibition ici n'est pas absolue, elle ne s'applique qu'à l'acte accompli par dol. Un corps, en effet, ne pouvait être exhumé et transporté dans une autre sépulture sans une juste cause, reconnue à Rome par une décision du collège des pontifes². Des décrets de ce collège³ et plusieurs épitaphes mentionnant

1. M. Omont veut bien me signaler à ce propos une curieuse miniature du ms. Coislin, 239, fol. 122 r^o, col. b, qui est publiée dans son *Album de miniatures de mss. grecs* (1930), pl. CXVIII, n^o 22. Elle sert d'illustration au Sermon sur les saints lumineux de saint Grégoire de Nazianze, aux mots : Οὐδὲ μάγων θυτικῇ καὶ πρόγνωσις ἔντρομος. Deux magiciens sont devant un cercueil ouvert contenant un cadavre, que l'un d'eux s'apprête à disséquer.

2. Pline, *l. c.* ; *Dig.*, XI, 7, 8, pr. ; cf. XI, 8, 5 ; XI, 7, 44 ; XLVII, 12, 7.

3. *C. I. L.*, VI, 2120 = Dessau, 8380 ; X, 8259 = Dessau, 8381.

son acquiescement¹ prouvent que le permis était demandé aussi bien pour les transferts du dehors jusqu'à Rome que dans les limites de la ville elle-même. Mais de bonne heure les gouverneurs obtinrent la latitude d'accorder ces autorisations dans les frontières de leur province², et en Syrie ces affaires étaient donc de la compétence du légat, en Palestine probablement du procurateur. L'empereur s'arrogea aussi le droit d'agir de sa propre autorité, sans doute comme grand pontife, en particulier pour les translations des provinces à Rome³.

Les mots les plus remarquables de ce membre de phrase sont ἐν ἀδικίᾳ τῇ τῶν κελευσθέντων. Si nous avons affaire à un original grec, le sens serait religieux. L'ἀδικία comprend l'impiété (ἀσέβεια), dont l'attribution portée aux tombeaux est une forme⁴, et l'expression employée dans notre rescrit pourrait à la rigueur s'entendre simplement d'un manque de respect envers les morts, de l'inobservance des devoirs que les lois sacrées prescrivent à leur égard. Mais ἀδικία paraît bien traduire *iniuria*, dont le sens en latin est beaucoup plus précis : il s'agit d'un tort fait aux défunts, d'une injustice dont ils sont les victimes. Sans doute l'élément religieux n'est pas absent de cette conception. Avant le transfert, même justifié, des restes mortels contenus dans un tombeau, un *piaculum* était nécessaire à Rome : on apaisait les Mânes par le sacrifice d'une brebis noire et par des supplications⁵ pour que leur courroux ne punit pas ceux qui troublaient leur repos⁶. Celui qui néglige ces cérémonies expiatoires prive les ombres de ce qui leur est dû. Mais dans l'esprit du juriste qui a rédigé notre rescrit, une autre idée prédomine probablement. Selon le droit romain, le tombeau

1. *C. I. L.*, VI, 1884 = Dessau, 1792 (transfert de Sélinonte à Rome en 130 ap. J.-C.) ; IX, 4881 = Dessau, 8390. — Cf. Dessau, 8382.

2. Plin., *l. c.* — Il ressort de sa lettre à Trajan que les proconsuls ses prédécesseurs avaient déjà autorisé ces transports de cadavres. Une épitaphe africaine, sur laquelle M. Cagnat a attiré mon attention, nous offre le cas d'un jeune homme mort à Carthage pendant ses études et ramené dans sa patrie *permissu praesidis* (Gsell, *Inscr. de l'Algérie*, 1362 = Dessau, 7742 a).

3. Le plus ancien exemple sous Néron : Tacite, *Ann.*, XIV, 12. Cf. *Dig.*, XI, 7, 8, pr. ; *C. I. L.*, VI, 8878 = Dessau, 1685 ; III, 1312 = Dessau, 1593.

4. Pseudo-Aristote, *De virt. et vitiis*, p. 1251 a, 31 = Stobée, *Ecl.*, III, 1, 194 (p. 145, Hense) [traité du 1^{er} siècle av. J.-C.] : Ἀδικία ἐστὶν εἶδη τριῶν ἀσέβεια, πλεονεξία, ὕβρις· ἀσέβεια μὲν ἡ περὶ θεοῦ πλημμέλεια καὶ περὶ δαίμονας καὶ τοὺς κατοικομένους. *C. I. G.*, 4380^r : Εἴ τις τοῦτο τὸ μνημεῖον ἀδικήσῃ, θεῶν Πισιδικῶν κεχολωμένων τύχοι. — Sur la τρυμφορμία et l'ἀσέβεια, cf. *infra*, p. 263.

5. Paul, *Sent.*, I, 21, 1 : « Solemnibus redditis sacrificiis per noctem in alium locum transferri potest... » *C. I. L.*, X, 8259 = Dessau, 8381 : « Piaculo dato ove atra. » VI, 1884 = Dessau, 1792 : « Piaculo facto. »

6. *C. I. L.*, X, 2289 : « Quisque Manes inquietaverit, habeat illas iratas » ; cf. X, 248 ; *Dig.*, XI, 7, 39.

appartient au mort¹. Si l'on en retire le corps qui y est enseveli on expulse violemment ce maître de la *domus aeterna* dont il a la possession. On lui cause un dommage analogue à celui que subit le propriétaire d'un fonds dont la paisible jouissance est troublée par une éviction brutale.

L.¹². Si l'on enlève les inscriptions (?) ou les pierres du tombeau. — Comme l'a noté Frœhner dans son inventaire manuscrit, *κατέχως* est un mot rare, dont le sens est expliqué par Hésychius : *Κάτοχοι · λίθοι ἐπὶ μνήμασι τιθέμενοι*². On ne connaît pas d'autre exemple de l'emploi du mot dans cette acception, et l'on peut se demander comment il l'a acquise. L'on a supposé que la dalle tumulaire avait été ainsi appelée parce qu'elle maintenait (*κατέχω*) le mort sous la terre et l'empêchait de revenir. L'explication est assez vraisemblable, bien que les arguments invoqués en sa faveur soient caducs : on a rapproché les *κάτοχοι λίθοι* de la Γῆ *κατέχως* qui apparaît peut-être dans une *tabella devotionis* mutilée et de l'Hermès *κατέχως* qui y est souvent invoqué³; ce dieu chthonien aurait donc reçu ce nom, comme la Terre elle-même, parce qu'ils retiennent les défunts dans le sépulcre ou dans les enfers. Mais si l'on examine l'usage de cette épithète dans les tablettes, on voit que sa signification est différente et que l'Hermès *κατέχως* est celui qui arrête, embarrasse, paralyse les vivants⁴. Il se pourrait donc que l'interprétation de *κατέχως λίθος* fût différente : *Κατέχως* se dit d'une mémoire fidèle, « qui retient⁵ ». *Κατέχως εἴρηται ἀντὶ τοῦ μνημονικῶς*, dit un lexicographe⁶. *Κατέχως* pourrait donc être la stèle qui conserve le

1. Ulpien, *Dig.*, XI, 7, 4 : « Naturaliter videtur ad mortuum pertinere locus in quem inferitur. » Gaius, II, 4 : « Religiosae res sunt quae dis Manibus relictæ sunt. » C. I. L., V, 2915 = Dessau, 8004 : « Hunc locum, monumentum diis Manibus do, legoque. » VI, 19159 = Dessau, 8005 : « Diis Manibus locus occupatus. » XII, 3619 : « Monumentum Manibus addictum. » V, 7747 = Dessau, 8003 : « Locus dis Manibus consecratus. » De même IX, 3107 ; III, 191. Cf. Mommsen, *Juristische Schriften*, III, 1907, p. 198, 203 ; Wenger, *Zeitschr. der Savignyhist. R. A.*, XLIX, 1929, p. 332 et suiv.

2. M. Drachmann, de Copenhague, qui connaît mieux que personne les lexicographes grecs, a bien voulu m'assurer qu'en dépit de ses recherches il n'a retrouvé cette glose dans aucun autre lexique que celui d'Hésychius. Celui-ci ne l'a pas empruntée à Cyrille, où elle manque. Mais beaucoup de glossaires sont encore inédits.

3. Cf. Liddell et Scott, 7^e éd. (1882), s. v. ; Boeckh au C. I. G., 539. — Γῆ *κατέχως* ; C. I. G., 538 = Wünsch, *Defixionum tab. Aut.*, n° 101.

4. Audollent, *Defixionum tabellae*, n° 50 (Athènes) : Ἑρμῇ *κάτοχε* καὶ *Φερσεφόνη* *κατέχετε*, le corps, l'âme, la langue, les membres d'un tel et d'un tel. — Wünsch, *Defixion. tab.*, 88 : Ἑρμῇ *κάτοχε* *κάτεχε* *φρένας* *γλώτταν* d'un tel. Cf. Wünsch, Index, p. 47, 49 ; Audollent, Index, p. 462, 484.

5. Plutarque, *Cato Min.*, 1 : Ἀναλαβὼν ἣν *κάτοχος* καὶ *μνημονικός*.

6. *Lexicon Seguerianum* (dans Bekker, *Anecdota Graeca*, I, p. 105), d'après Ἑρμιππος *Δημάταις*.

souvenir du mort et en particulier celle qui porte l'épithaphe. En latin, *memoria* est parfois pris dans ce sens. — J'ai traduit *titulos* d'après Paul, *Sent.*, I, 21, 8 : « Qui monumento inscripto titulos eraserit... lapidem columnamve sustulerit. »

La défense d'emporter des pierres du tombeau est traditionnelle à travers tout le droit romain. Elle remonte probablement à une vieille interdiction pontificale (Julien : « Lapidem hinc movere » ; cf. *infra*, p. 259). Cf. Paul, *l. c.* ; *Dig.*, XLVII, 12, 4 : « Lapides sublato » ; *Cod. Theod.*, IX, 17, 2 : « Columnas vel marmora abstulerunt » ; *Ibid.*, 4 = *Cod. Iust.*, IX, 19, 4 : « Si quis de sepulchro abstulerit saxa vel marmora vel columnas aliamque quaecumque materiam. » ; *Nov.* 23 de Valentinien III : « Marmora vel saxa sustulerit. »

Toutes les prohibitions du rescrit d'Auguste sont donc conformes à celles qui sont formulées par les jurisconsultes et par les lois de l'époque impériale et l'intérêt de notre texte est d'en fournir un témoignage sensiblement plus ancien. Mais on est surpris de ne point trouver parmi les infractions énumérées dans cette inscription celle d'introduire un cadavre étranger dans le tombeau d'autrui. En effet, il n'est pas de défense qui soit plus fréquemment mentionnée à la fin des épithaphes, et déjà Paul assimile cette intrusion à une violation de sépulture (*Sent.*, I, 21, § 7) : « Qui sepulchrum alienum effregerit vel aperuerit, eoque mortuum suum vel alienum intulerit, sepulchrum violasse videtur. » Cf. § 9 ; *Dig.*, XLVII, 12, 3, 3.

Peut-être l'omission de ce cas spécial dans notre document est-elle due à une simple négligence de son rédacteur, mais il se peut aussi qu'elle soit intentionnelle et qu'à l'époque d'Auguste une pareille usurpation ne fût pas encore punie par la loi pénale. La famille lésée aurait pu simplement obtenir par un procès civil la réparation du dommage subi. L'ancienne législation pontificale considérerait-elle que la religion des Mânes n'était point offensée par la présence d'un corps étranger aussi gravement que par la dispersion ou le transfert des ossements déjà déposés dans le tombeau ? Pour qui se rappelle l'exclusivisme rigoureux du vieux droit gentilice, qui réservait aux seuls agnats l'admission dans le *sepulchrum familiare*¹, une pareille supposition paraîtra bien invraisemblable. On pourrait plutôt invoquer la doctrine de certains juristes qui, probablement afin de réduire l'étendue des terres soustraites à l'usage commun par la volonté de particu-

1. Fustel de Coulanges, *La cité antique*¹¹, p. 32, 67 et suiv. ; Mommsen, *Jurist. Schriften*, III, 204 et suiv.

liers, soutenaient que, dans une sépulture, seul l'étroit espace où un mort était introduit devenait *locus religiosus*, le reste du monument ou du terrain restant *in commercio*¹. Pour les partisans de cette opinion, la déposition abusive d'un corps dans un *loculus*, qui, suivant eux, n'était pas encore consacré aux Mânes, ne pouvait avoir un caractère de quasi-sacrilège, et le tort fait au propriétaire du tombeau ne devait entraîner qu'un dédommagement pécuniaire. Le principe soutenu par ces interprètes du droit funéraire ne s'imposa point, mais la question devait être encore controversée à l'époque d'Auguste, et l'on peut se demander si l'auteur de notre rescrit, la laissant indécise, ne s'est pas abstenu volontairement de déclarer que l'introduction d'un cadavre dans le tombeau d'autrui constituait une violation de sépulture passible de mort.

L. 13-16. Après avoir énuméré les divers actes punissables, le rescrit indique comment les transgresseurs de la loi seront jugés. Malheureusement, notre version grecque est ici embarrassée et obscure. Il semble qu'une expression de la langue du droit n'ait pas été exactement comprise par le traducteur, à moins que quelques mots n'aient été sautés par le lapicide, car on a l'impression d'une lacune dans le texte. Toutefois, le sens général paraît clair. Si l'on rapproche les mots εἰς τὰς τῶν ἀνθρώπων θρησκείας de la l. 2, εἰς θρησκείαν προγόνων, il apparaîtra qu'ils doivent se rapporter au culte des Mânes. Une atteinte portée à ce culte équivalait à une offense infligée aux dieux supérieurs (καθὰπερ περὶ θεῶν), c'est-à-dire que la violation de sépulture doit être châtiée comme une sorte de sacrilège. Nous reviendrons dans un instant sur ce point capital.

Il subsiste un doute sur l'expression latine que rend le pluriel ἀνθρώπων θρησκείας. J'ai traduit *hominum religiones*, comme l. 2: θρησκείαν, par *religionem*, mais on pourrait songer aussi à *sacra*; cf. *C. I. L.*, XII, 3619 : *Monimentum Manibus addictum sacrisque priorum*.

L. 14. On mettra le coupable en jugement, dit le texte, et la l. 21 confirme qu'il subira une condamnation capitale. Mais par qui, comment sera-t-il jugé? Notre ordonnance est muette sur ce point. Sans doute, si nous avions affaire à un édit général, ces précisions n'auraient pas été omises, mais dans un rescrit ou mandat elles étaient superflues, car le fonctionnaire auquel l'empereur s'adressait savait com-

1. Celse chez Ulpien, *Dig.*, XI, 7, 2, 5 : « Non totus, qui sepulturae destinatus est, locus religiosus fit, sed quatenus corpus humatum est. » Cf. Paul, *Dig.*, XI, 7, 44; Mommsen, *l. c.*, p. 198 et suiv.; Wenger, *Zeitschr. Savignyst.*, XLIX, 1929, p. 332 et suiv.

ment la justice pénale était appliquée dans sa province. Malheureusement, nous sommes beaucoup moins bien informés que lui, et bien des obscurités subsistent. Mais on peut néanmoins fixer certains points.

La *poena capitis* (l. 21) qui, primitivement, désigne la peine de mort, fut étendue, le fait est bien connu, à la perte du *caput* juridique, c'est-à-dire de la liberté ou de la *civitas*¹. Mais souvenons-nous qu'en Palestine et en Syrie, sous Auguste, le nombre des citoyens romains était encore très restreint en dehors des colonies. Ceux contre lesquels le légat ou le procureur aura à sévir seront donc presque tous des pérégrins, et il ne peut s'agir pour eux de se voir enlever un droit de cité, qu'ils ne possèdent pas. La perte même de la liberté, comme peine criminelle, a été introduite, selon toute probabilité, par Tibère². A l'époque d'Auguste, *κεφαλῆς κατήκριτος* doit donc s'entendre dans l'acception ancienne et propre d'une condamnation capitale³. L'extension du sens juridique de *damnatio capitis* ne s'est produite que plus tard pendant la période impériale.

Dès lors, le rescrit de Nazareth ne peut s'appliquer aux citoyens romains que dans une faible mesure, car à l'époque d'Auguste la justice provinciale ne pouvait leur infliger le dernier supplice. La délégation du *ius gladii* par l'empereur aux gouverneurs n'était pas encore devenue une règle constante, elle ne se donnait qu'exceptionnellement, pour des cas spéciaux⁴. Le double procès de saint Paul nous montre combien les pouvoirs des procureurs de Judée étaient limités, dès qu'un citoyen romain était en cause. Ils peuvent recevoir l'accusation et provoquer un débat devant le conseil qu'ils président; ils peuvent aussi acquitter le prévenu, mais ils n'ont le droit ni de le frapper de verges ou de le charger de chaînes, ni de le condamner, et il suffit que saint Paul en appelle à César pour que Festus l'envoie se faire juger à Rome⁵.

1. Mommsen, *Strafrecht*, p. 907.

2. Mommsen, *Ibid.*, p. 947, n. 4; 949. En Palestine, on trouve déjà une allusion à cette servitude pénale sous Néron, dans les *Actes*, XXIII, 29; XXVI, 31; cf. Mommsen, *Juristische Schr.*, III, p. 441, n. 5.

3. La même question se pose à propos des édits de Cyrène, où il est question de *θανατηφόροι δίκαι*, *θανατηφόρα κριτήρια*, *ὀπόδικοι κεφαλῆς*, *κεφαλῆς εὐθύνειν*. Les premières expressions ne paraissent pas devoir s'opposer aux secondes, mais elles s'appliquent toutes à un *iudicium capitis* au sens primitif de l'expression; cf. Stroux et Wenger, *op. cit.*, p. 27, 88 et suiv., contre von Premerstein, *Zeitschr. Savignystift.*, R. A., XLVIII, 1928 p. 443.

4. Mommsen, *Strafrecht*, p. 243.

5. Mommsen, *Die Rechtsverhältnisse des Ap. Paulus*, dans *Jurist. Schr.*, III, p. 431 et suiv.

Quant aux pérégrins, la compétence des tribunaux indigènes et celle des agents du pouvoir central était mal délimitée, et l'ancienne indépendance des premiers se vit de plus en plus réduite par l'extension du droit de coercition des gouverneurs. Pour prévenir les conflits de juridiction, Auguste, déjà, paraît s'être attaché à diminuer le pouvoir des cités en matière pénale, et il réorganisa partout l'administration de la justice répressive par ses fonctionnaires, en particulier pour les crimes entraînant la peine capitale¹. Nous ignorons quelles mesures il put prendre en Syrie. Le procès de Jésus — condamnation par le sanhédrin et ratification par le procureur — nous montre qu'à Jérusalem, sous Tibère, l'autorité locale ne pouvait plus condamner à mort souverainement, même les Juifs². La juridiction du sanhédrin était d'ailleurs limitée à la Judée propre et ne s'étendait pas sur la Galilée, où se trouvait Nazareth³. Dans les cités helléniques de Syrie et de Palestine il peut avoir existé quelque institution analogue à celle dont la découverte de Cyrène nous a révélé la création par Auguste : un jury criminel composé pour moitié de Romains et pour moitié de Grecs⁴. C'est alors ce jury qui aurait été compétent pour les *τοῦτοιοῦτοι*. Mais le sens le plus naturel de notre document est que les délinquants seront traduits devant le tribunal du procureur et condamnés par lui au châtiment suprême⁵. Ce texte aurait alors cette importance de nous montrer une catégorie de délits réservés dès le début de l'empire à la justice romaine.

L. 17-22. Les dernières lignes de notre inscription semblent au premier abord y introduire quelque confusion. Elles répètent ce qui a déjà été dit, en y insistant par une sorte de gradation : elles reprennent la défense de transporter les corps des défunts, elles reviennent sur le jugement qui devra frapper le coupable. Le verbe *δεῖξαι* étant au futur, on pourrait supposer que la fin de l'acte envisage les délits qu'on commettra à l'avenir, tandis que la première partie concernait les crimes perpétrés dans le passé. Mais la distinction serait insuffisam-

Cf. Pline à Trajan, XCVI, 4 : « Quos, quia cives Romani erant, adnotavi in Urbem remittendos. »

1. Mommsen, *Strafrecht*, p. 238. Les édits de Cyrène ont apporté une confirmation de son opinion. Cf. Stroux et Wenger, *op. cit.*, p. 85 et suiv.

2. Mommsen, *op. cit.*, p. 240, n. 2, p. 126, n. 1. Cf. *Juristische Schriften*, III, p. 423 et suiv.

3. Schürer, *Gesch. des Jüdischen Volkes*, II⁴, p. 206.

4. Sur l'existence d'un jury dans d'autres provinces, mais, semble-t-il, uniquement pour des affaires civiles, cf. von Premerstein, *l. c.*, p. 442.

5. Le procureur de Judée avait le droit de vie et de mort sur ses administrés, comme l'atteste expressément Josèphe, *Bel. Iud.*, II, 8, 1 (*μὲχρι τοῦ κτείνεσθαι*) ; cf. Schürer, *op. cit.*, I⁴, p. 467.

ment indiquée et n'eût pas été, comme elle l'aurait dû, intelligible à tous. Il semble que la solution de la difficulté soit autre. Les trois phrases concises de la fin, dont l'*imperatoria brevis* est frappante, sont vraisemblablement une addition ajoutée de la main même d'Auguste à la rédaction qu'un affranchi *ab epistulis* lui avait soumise. Dans la correspondance de l'empereur Julien, nous trouvons encore à plusieurs reprises de ces post-scriptum précédés des mots καὶ τῇ αὐτοῦ χειρὶ, καὶ ἰδίᾳ χειρὶ¹. La recommandation « désormais il faudra honorer les morts bien davantage » n'émane pas d'un juriste de la chancellerie impériale, mais porte la marque d'un prince soucieux d'assurer l'observance des anciens rites.

L. 18. Pour l'expression τοὺς κακηδευμένους τιμᾶν, cf. *C. I. G.*, 4174 = Kaibel, *Epigr.*, 394 : Ὅσοι τιμᾶτε τάφους νεκρῶν.

L. 19-20. La défense absolue de transporter un corps enseveli est formulée ici plus strictement qu'à la l. 10. On sera frappé de ce que, parmi tous les actes criminels énumérés précédemment, celui-ci est seul considéré ici par l'empereur. Vraisemblablement, un abus de cette espèce avait provoqué le rapport du gouverneur auquel répond le décret².

L. 20-21. Le déplacement illicite d'un mort rentre dans la catégorie des actes qui constituent une violation de sépulture et, comme tel, il doit être puni de mort. Cette peine, déjà impliquée dans la disposition qui assimile cette violation au sacrilège (l. 15), est ici édictée avec une clarté impitoyable.

Les mots les plus importants de cette conclusion sont ἐπὶ βνμᾶτι τυμβωρυχίας, traduction littérale de *nomine sepulchri violati*. Cf. *cul-pae nomine tenetur* (*Dig.*, X, 2, 25, 18), *sui facti nomine poenam merere* (*Dig.*, IX, 4, 9), *operarum nomine condemnari* (*Dig.*, XXXVIII, 1, 37, 6), etc. Ces mots paraissent bien invoquer une loi rendant les violateurs de sépulture passibles de mort. Cette loi était inconnue et on l'a crue inexistante. Mitteis est allé jusqu'à soutenir que « la plainte criminelle pour τυμβωρυχία, complètement étrangère aux inscriptions romaines », était une conception du droit grec qui avait été adoptée et sanctionnée par la législation impériale³. Nous pourrions ajouter qu'en Palestine la profanation des tombeaux était interdite aussi par la loi juive⁴. Mais qu'Auguste, dans un acte législatif, se soit ainsi référé à

1. Ep. 9 (29) ; 11 (44) ; 112 (6).

2. Cf. *infra*, p. 265.

3. Mitteis, *Reichsrecht und Volksrecht*, 1891, p. 100 et suiv.

4. Philon, dans Eusèbe, *Praep. evang.*, VIII, 7, p. 358 d : Μη ταφῆς νεκρῶν ἐκείνῳ ἀλλὰ

des institutions étrangères pour créer un nouveau crime capital, ignoré avant lui par le droit romain, est une supposition qui paraîtra inconcevable. Il faut donc, de toute nécessité, qu'une loi, soit de l'époque républicaine, soit d'Auguste lui-même, ait déjà puni du dernier supplice la violation de sépulture, et cette conclusion nous amène à reprendre l'examen des théories qui ont été exposées à ce sujet par les juristes modernes¹.

* * *

Notre rescrit, resté caché à Paris depuis un demi-siècle, est de nature à modifier singulièrement les idées qui ont été exprimées sur l'évolution du droit pénal en matière de protection des tombeaux. L'opinion courante est que nous ne savons rien des dispositions que pouvait contenir, contre les violateurs, le droit pontifical² ou la loi des XII Tables. L'intégrité de la tombe fut, dit-on, protégée d'abord, à notre connaissance, par l'édit du préteur, qui accorda l'*actio violati sepulchri* aux personnes lésées. C'est là un procès civil, non criminel, et l'auteur du délit est condamné à une simple amende au profit du plaignant. Les amendes continuent sous l'Empire à frapper les délinquants et elles sont mentionnées sur un grand nombre d'épigraphes. Mais, depuis l'époque des Antonins, elles sont perçues au profit des caisses publiques ou sacrées. Plus tard, cette rigueur croissante de la législation pénale qui caractérise la fin de l'Empire, se manifeste aussi en cette matière. On essaie de refréner par des peines plus sévères l'audace des démolisseurs de tombeaux et des détrousseurs de cadavres. A la fin du II^e siècle, par une interprétation forcée, un jurisconsulte prétend appliquer à la violation de sépulture un article de la *lex Iulia de vi publica*³. Enfin, les constitutions impériales la frappent directement des châtimens les plus graves, la déportation, les travaux forcés et même la mort. Telles sont, en résumé, les idées que l'on trouve généralement exposées.

Cette reconstitution historique de la législation pénale *de sepulchro violato* est illusoire, notre inscription le prouve, car déjà nous voyons

καὶ γὰρ αὐτοὶ ὅσον γε εἰς τὴν ὁσίαν προσεβάλλειν· μὴ θήκας, μὴ μνήματα ὅλως κατοικομένην κεινὴν. Cf. Pseudo-Phocylide, v. 100; Josèphe, *B. J.*, IV, 317; *Ant.*, IV, 265.

1. Cf. Mommsen, *Strafrecht*, p. 812-821; Lécrivain, dans Saglio-Pottier, *Diet.*; Pfaff, dans *Realenc.*, s. v. « Sepulcri violatio », où l'on trouvera la bibliographie récente.

2. On n'a trouvé à citer qu'un fragment de Cicéron (*Rep.*, IV, 8), dans Nonius (I, p. 255, Lindsay): « Pontificio iure sanctitudo sepulturae. » Le sens en est bien vague.

3. Macer, *Dig.*, XLVII, 12, 8; cf. Mommsen, *Strafrecht*, 665, n. 4.

Auguste donner l'ordre d'intenter aux profanateurs des tombeaux un procès capital. Le rescrit de Nazareth établit une équivalence entre les atteintes portées à la religion des morts et au culte des dieux, et il punit du dernier supplice la *violatio sepulchri*, comme l'était, dès la plus ancienne période de la République, le *sacrilegium*¹. Le rapprochement entre les lieux *sacri* réservés aux divinités supérieures et les lieux *religiosi*, consacrés aux Mânes, est si naturel que le législateur a pu facilement assimiler, ou presque, la culpabilité de celui qui s'introduisait criminellement dans un tombeau à celle du voleur qui pénétrait dans un temple pour le dépouiller².

Ce n'est point là une simple conjecture. Est-il vrai, comme on le répète partout, que nous ne puissions citer aucun témoignage sur la répression de la *violatio sepulchri* dans le vieux droit romain? Nous avons, au contraire, sur ce point une indication très nette et qui établit l'existence de cette loi criminelle à laquelle se réfère le rescrit d'Auguste. On en a jusqu'ici méconnu la portée et, pour la faire saisir, quelques mots d'explication sont nécessaires.

L'empereur Julien regardait les antiques lois sacrées comme étant d'inspiration divine. Leur excellence même prouvait qu'elles n'étaient pas l'œuvre des hommes, mais des dieux. La corruption qui avait envahi le monde les avait fait négliger et altérer. Il fallait donc remonter à leur origine et les remettre en vigueur dans leur pureté primitive³. C'est de ces principes que s'inspire l'Apostat dans sa législation⁴, et il les applique en particulier dans sa loi sur les sépultures et les funérailles qu'il promulgua à Antioche le 12 février 363⁵.

La coutume la plus ancienne à Rome était, on le sait, que les enterrements fussent célébrés la nuit à la lueur des torches. Elle fut abandonnée dès l'époque républicaine, sauf dans certains cas spéciaux⁶. On allumait toujours des torches aux obsèques, mais en plein jour. Or,

1. Mommsen, *Strafrecht*, p. 768 et suiv.; Ed. Cuq, dans Saglio-Pottier, s. v. « *Sacrilegium* », p. 982; Pfaff, dans *Realenc.*, s. v.

2. Cf. *infra*, p. 261, n. 1.

3. *Epist.* 89 [63], p. 125, 13 et suiv. Bidez-Cumont : Φεύγω τὴν καινοτομίαν ἐν ᾧ πασι μὲν, ὅλῃα δὲ ἐν τοῖς πρὸς τοὺς θεοὺς, οἰόμενος γρῆναι τοὺς πατέριους ἐξ ἀρχῆς φυλάττεσθαι νόμους οἷς θεοὶ μὲν ἔδωκαν οἱ θεοὶ, φανερόν· οἱ γὰρ ἂν ἦσαν οὗτοι καλοὶ παρὰ ἀνθρώπων ἀπλῶς γενόμενοι. Συμβάν δὲ αὐτοὺς ἀμεληθῆναι καὶ διαφραθῆναι, πλοῦτος καὶ τρυφῆς ἐπικρατησάντων, οἶμαι θεῶν ὥσπερ ἀπ' ἐστίας (= ab ovo) ἐπιμεληθῆναι τῶν τοιούτων. Cf. *Epist.* 89, p. 128, 19 et suiv.; p. 136, 20; *Epist.* 60 [10], p. 68, 8 et suiv.

4. *Fragm.* 139 = *Cod. Theod.*, V, 20, 1 : « Venientium est temporum disciplina instare veteribus institutis. »

5. *Fragm.* 136 [77] = *Cod. Theod.*, IX, 17, 5 = *Cod. Iust.*, IX, 19, 5.

6. Saglio-Pottier, *Dict.*, s. v. « *Funus* », p. 1390.

cet usage primitif, tombé depuis des siècles en désuétude, Julien entreprend de le faire revivre : désormais, les funérailles ne pourront plus avoir lieu avant le coucher du soleil. Le motif principal qu'il invoque est que la vue d'un cadavre souille les passants et les oblige à se purifier avant d'entrer dans un temple, que le passage du convoi funèbre trouble la célébration des sacrifices. Or, ces considérants, Jacques Godefroid l'a déjà montré dans son précieux commentaire du Code Théodosien, sont empruntés au vieux droit pontifical de Rome¹.

Passons maintenant à l'autre article de la loi de Julien, celui qui concerne la protection des tombeaux. Je reproduis le texte du Code Théodosien (IX, 17, 5) :

Pergit audacia ad busta diem functorum et aggeres consecratos, cum et lapidem hinc movere et terram sollicitare et cespitem vellere proximum sacrilegio maiores semper habuerint. Sed et ornamenta quidam tricliniis aut porticibus auferunt de sepulcris. Quibus primis consulentes, ne in piaculum incidunt contaminata religione bustorum, hoc fieri prohibemus poena Manium vindice cohibentes.

Le rédacteur de la loi se réfère manifestement au plus ancien droit romain : l'expression *maiores semper* ne peut s'entendre autrement. L'interdiction de « remuer la terre² ou d'arracher l'herbe » qui croît sur la tombe ne se retrouve chez aucun jurisconsulte, ni dans aucune

1. Gothofredus, *Cod. Theod.*, éd. Ritter, III, p. 158. Cf. Donat., in *Terent. Andriam*, 1, 81 et 88 : « Noctu efferebantur propter sacrorum celebrationem diurnam » ; Servius, *Aen.*, XI, 143 : « Cavebant ne aut magistratibus incurrerent aut sacerdotibus, quorum oculos nolebant alieno funere violari. » Paul, *Sent.*, I, 21, 1 : « Corpus in civitatem inferri non licet, ne funestentur sacra civitatis. » Les pontifes et le « flamen dialis » ne peuvent approcher un cadavre (Marquardt, *Staatsv.*, III², p. 308, n. 5 ; 330, n. 13). — Ces antiques croyances romaines se sont combinées dans l'esprit de Julien avec des conceptions analogues des Grecs et des Syriens (cf. Bidez, *Lettres de Julien*, 1924, p. 129). La crainte de la souillure produite par un cadavre est très répandue. — Une autre idée est aussi indiquée, plutôt que clairement exprimée, par Julien : c'est que le mort pollue la pure lumière du jour (p. 198, 4 : ἡ ἡμέρα καθαρά... καθαροί; ἀνακρίσθω θεός). Elle se retrouve chez les juristes romains. Cf. Paul, *Sent.*, I, 21, 4 : « Qui corpus nudaverit et solis radiis ostenderit, piaculum committit. » La *Novelle* 23 de Valentinien III répète encore cette raison païenne : « Inexpiable crimen sepulchris monstrare caelo corporum reliquias humatorum... lucis ipsius hostis. » Mais cette crainte de souiller la lumière du soleil a-t-elle appartenu primitivement aux Romains? On n'en a, pensons-nous, aucune preuve, bien que la coutume des obsèques nocturnes paraisse la présupposer. Il semble bien que les jurisconsultes aient emprunté cette conception religieuse à l'Orient. Cf. le Pseudo-Phocylide, v. 100 : Μὴ τύμβον φθιμένων ἀνορύξῃς, μηδ' ἀθέατα | δεῖλῃς ἡλίῳ. μὴ θαψόντων γόλον ὄρησῃς. Comparer la coutume des Esséniens de recouvrir de terre leurs excréments μὴ τὰ; αὐγὰς ὑβρίσκειν τοῦ θεοῦ (Josèphe, *B. J.*, II, 8, 9, § 148) et la prohibition des néo-pythagoriciens ἀπὸ ἡλίου ὁρᾶς ἄμχεῖν. Cf. Hésiode, *Oeuvres et Jours*, 725 ; Pline, *H. N.*, XXVIII, 19, § 69 ; Zeller, *Philosophie der Gr.*, V¹, p. 368, n. 5.

2. Cf. *C. I. L.*, VI, 10120 (*infra*, p. 261).

loi de l'époque impériale. Elle remonte à l'époque archaïque où les sépultures des campagnards du Latium étaient, au bord de leur champ, un simple tertre recouvert de gazon. On ne peut ni bêcher ou labourer¹ ce *locus religiosus*, ni y faire le foin. La phrase suivante de l'édit, sur les ornements qu'on emporte pour en décorer les salles et les portiques, est évidemment une addition d'une époque postérieure, peut-être de Julien lui-même. Mais la suite rappelle de nouveau, à n'en pas douter, les termes d'une vieille prohibition sacrée : les profanateurs des tombeaux commettent un forfait qui exige une expiation religieuse (*in piaculum incidunt*) et doivent subir un châtimement « qui venge les dieux Mânes ». Les rédacteurs du Code de Justinien, en y introduisant cet extrait, ont substitué à l'expression païenne *Manium vindice* un terme plus clair : *sacrilegii*.

L'édit de Julien marque ainsi nettement un retour au vieux droit pontifical de Rome, et il nous apporte un témoignage certain que ce droit, considérant la *violatio sepulchri* comme une offense aux Mânes *proxima sacrilegio*, la punissait comme celui-ci de la peine capitale.

Reprenons maintenant notre rescrit d'Auguste et nous en saisirons mieux la portée. Malgré toute la différence qui sépare les deux souverains et leurs deux époques, la politique d'Auguste se rapproche de celle de Julien en ce qu'elle tend à restaurer l'ancien culte. Le principal encore mal affermi cherche un appui dans la religion ; il rétablit les antiques cérémonies tombées en désuétude, rend leur dignité compromise aux collèges sacerdotaux, s'attache à exiger partout l'accomplissement scrupuleux des vieux rites. Lorsque le rescrit qui vient de nous être rendu ordonne de punir les injures faites aux morts comme les outrages aux dieux et d'intenter contre le délinquant un procès capital, il n'innove en rien ; il remet simplement en vigueur les principes et l'ancien droit romain, qui regardait la violation de sépulture comme un quasi-sacrilège punissable du dernier supplice.

Peut-être en dehors de ce rescrit l'empereur avait-il imposé cette rigueur par un édit général. Les jurisconsultes citent une *lex Iulia de peculatu et sacrilegiis* dirigée contre le détournement des biens appartenant à l'État ou aux dieux, dont nous ne savons presque rien et n'avons conservé que quelques menus fragments². On ne sait même pas si cette loi doit être attribuée à Jules César ou à Auguste³. Si elle

1. Cf. Tibulle, I, 8, 28 : *Sollicitare humum aratro* ; Virgile, *Georg.*, II, 418 ; *Anthol. Palat.*, VII, 176.

2. Cf. Cuq, dans Saglio-Pottier, *Dict.*, s. v. « Lex », p. 1150.

3. Mommsen, *Strafrecht*, p. 762, n. 1, dit : « Für die Zurückführung auf Caesar spricht das

fut promulguée par ce dernier, il n'est pas téméraire de penser que, traitant des *sacrilegia*, elle envisageait aussi les atteintes portées à la religion des Mânes¹.

Le caractère éminemment religieux reconnu par Auguste à la protection des tombeaux se transmet en partie à la législation de ses successeurs. A côté des dispositions, si j'ose dire, purement laïques qui considèrent la violation de sépulture comme un simple délit, entraînant le paiement d'une amende, d'autres textes juridiques insistent sur le sort causé à la religion² et parlent d'une infraction aux lois sacrées (*piaculum*)³ qui requiert une cérémonie expiatoire⁴. L'épithaphe d'une actrice inhumée à Rome se termine par les mots qui, nous le voyons aujourd'hui, sont conformes au droit traditionnel⁵ : *Terrenum sacratum long(um) p(edes) X, lat(um) p(edes) X, in quo condita est, fodere noli, ne sacrilegium committas*. Ce caractère de quasi-sacrilège, maintenu jusque sous les empereurs chrétiens, explique seule la sévérité de supplices infligés aux auteurs d'un délit que le code pénal de 1810 (art. 360) punit d'un emprisonnement de trois mois à un an et de seize à deux cents francs d'amende.

* * *

Essayons de retracer le développement du droit pénal appliqué à la violation de sépulture sans nous dissimuler la part de conjecture que comporte cette esquisse provisoire.

A l'origine, le droit pontifical devait frapper ce crime d'une sanction

Schweigen Suetons, *Aug.*, 34. » Mais l'argument *e silentio* à propos d'un historien comme Suetone a peu de poids.

1. C'est ce qui paraît ressortir d'un extrait transmis par Ulpien, *Dig.*, XLVIII, 13 1, : « *Lege Julia peculatus cavetur ne quis ex pecunia sacra, religiosa, publicave auferat.* » Les fonds affectés au culte des morts sont mentionnés avec ceux appartenant aux dieux, cf. la loi municipale de Tarente (Dessau, 6086 = Bruns, *Fontes*⁷, p. 120), qui défend de même de détourner *pecunia publica sacra religiosa*, sous peine de devoir payer le quadruple.

2. Loi de Gordien, *Cod.*, IX, 19, 1 : « *Res religioni destinatas, quin imo iam religionis effectas... laesae religionis in crimen inciderunt.* » Cf. Tacite, *Ann.*, III, 24 : « *Laesarum religionum.* »

3. Paul, *Sent.*, I, 21, 4 : « *Qui corpus nudaverit... piaculum committit* » ; 12 : « *Attactu conversationis humanae (avec les morts) piaculum admittitur.* » Cf. Julien, *supra*, p. 260.

4. Cf. *supra*, p. 250, n. 5. Même *piaculum*, dans le cas de violation d'un temple ; cf. Mommsen, *Strafrecht*, p. 811, n. 2 ; p. 812, n. 3.

5. *C. I. L.*, VI, 10120. — L'opinion commune n'a jamais cessé de considérer ce crime comme religieux. Phèdre (I, 27, 3) le fait expier même à un chien : « *Humana effodiens ossa thesaurum canis invenit, et, violarat quia Manes deos, | iniecta est illi divitiarum cupiditas, | poenas ut sanctae religioni ponderet.* »

religieuse, celle de la *devotio*. Celui qui avait excité le courroux des Mânes méritait, plus que quiconque, d'être voué aux dieux infernaux. Une loi sacrée devait formuler la règle : *Qui sepulcrum violassit, sacer esto*¹.

La loi des XII Tables ou un acte législatif postérieur sécularisa, si j'ose dire, le vieux droit canonique. Rapprochant l'offense infligée aux Mânes d'une injure faite aux dieux et l'intrusion dans un tombeau de l'effraction d'un temple, elle regarda la *violatio sepulchri* comme une sorte de sacrilège et la punit, comme celui-ci, de la peine capitale.

Mais cette peine si rigoureuse parut exorbitante quand la foi aux Mânes s'affaiblit et que le scepticisme se répandit. De plus, il était difficile de mettre en mouvement tout l'appareil judiciaire des comices et pratiquement un citoyen romain avait presque toujours la possibilité d'échapper à une condamnation à mort. Le châtement si grave dont étaient menacés les profanateurs des tombeaux était ainsi, en réalité, inapplicable. Comme pour le sacrilège², la peine capitale disparut en fait, sinon en droit, et l'impunité était ainsi assurée au coupable.

C'est pour remédier à cet abus que le préteur intervint et accorda par son édit aux intéressés, plus tard à tout citoyen, une action privée, l'*actio violati sepulchri*, permettant de faire condamner l'auteur du délit à une amende au profit du plaignant et de le frapper d'infamie³.

Mais nous voyons Auguste, restaurateur de la vieille religion romaine, remettre en vigueur dans toute sa sévérité une loi qui, bien que tombée en désuétude, n'avait jamais été abolie, et imposer à un gouverneur de faire trancher la tête à ceux qui ne respecteraient pas la sainteté des tombeaux.

L'empereur s'inspira-t-il uniquement des principes archaïques du plus ancien droit romain? Ne fut-il pas influencé aussi par la législation appliquée de son temps dans les villes grecques ou hellénisées? La question s'imposerait surtout si l'inscription de Nazareth datait du temps où l'empereur séjournait en Orient (p. 246). Une réponse décisive n'est pas possible. Certainement, l'évolution des principes juridiques chez les Grecs offre un parallélisme remarquable avec ce

1. Cf. les formules analogues dans Kurt Latte, *Heiliges Recht*, 1920, p. 64. Sur la *Lex sacra*, cf. Mommsen, *Strafrecht*, p. 900 et suiv.

2. Cf. Cuq, dans Saglio-Pottier, *Dict.*, s. v. « Sacrilegium », p. 982. Il y a un parallélisme parfait des législations relatives au *sacrilegium* et à la *violatio sepulchri*.

3. Mommsen, *Strafrecht*, p. 813; Cuq, *Manuel des inst. jur.*², 1928, p. 574.

que nous observons à Rome. La *τυμβωρυγία* avait aussi chez eux été regardée comme une forme de l'impiété (*ἀσέβεια*) et du sacrilège (*ιεροσυλία*)¹ et donnait lieu depuis une haute antiquité à une poursuite criminelle². Mais à côté de cette répression pénale, nous trouvons en Orient, depuis l'époque hellénistique, l'amende que le possesseur du tombeau impose à ceux qui détruiraient ou usurperaient celui-ci. Sans doute à l'origine était-ce une amende sacrée perçue au profit d'un temple et dont le non-paiement exposait à la vengeance divine, mais cette institution fut reconnue par les cités et la somme fixée par le défunt devint exigible en justice³.

Comment les édits impériaux modifièrent-ils les lois municipales qui subsistaient à côté d'eux⁴? Jusqu'à quel point la législation romaine subit-elle l'influence de la pratique juridique préexistante en Orient? Ce sont là des questions encore insolubles. Les brefs rescrits d'Auguste et de Trajan sont les seules décisions des empereurs relatives à la *violatio sepulchri* que nous connaissions avant le milieu du III^e siècle⁵. Mais que la peine terrible comminée par Auguste contre les profanateurs des tombeaux ait été longtemps et généralement appliquée, il est permis d'en douter. Les mêmes causes qui avaient rendu vaine la rigueur du plus ancien droit républicain s'opposaient à ce qu'elle fût restaurée : l'affaiblissement de la croyance à la survie des morts dans la tombe, l'énormité du châtimement pour un délit souvent infime. Les magistrats incrédules auront répugné à faire exécuter un prévenu qui avait enlevé quelques pierres à un mausolée délabré. La preuve que les procès capitaux ne devaient pas être fréquents, nous est fournie par la diffusion sous l'Empire de la mention de l'amende dans les épitaphes. Pour mieux s'assurer que cette amende sera exigée, on intéresse l'État romain à son paiement et, depuis l'époque des Anto-

1. Cf. *supra*, p. 250, n. 4; *C. I. G.*, 2834 et 2850 : *Τυμβωρύχος καὶ ἀσέβης καὶ ἐπάρατος*; 4307 : *Ἀσεβὴς ἔστω θεοῖς καταχθονίοις*; 4253 : *Ἐστω ἱερόσυλος θεοῖς οὐρανίοις καὶ καταχθονίοις*. *I. G. G. R.*, III, 599 : *Ἀσεβὴς ἔσται καὶ ἱερόσυλος*; Lebas-Waddington, 1639 : *Ἐνοχος ἔσται ἀσεβείᾳ*; cf. Mommsen, *Strafrecht*, p. 821; Latte, *Heiliges Recht*, p. 85, 88 et suiv.

2. La *τυμβωρυγία* entraînait un procès criminel en Grèce; cf. Hermann-Thalheim, *Rechtsalt.*⁴, p. 46, n. 5. Les inscriptions mentionnant les poursuites pour ce crime sont nombreuses : *C. I. G.*, 2688, 2690, 3266, 3509, 3692, 3694, 4303 m, 4366 l, etc.; cf. Mommsen, *l. c.* — Dittenberger, *Syll.*³, n° 1233, n. 1.

3. Cf. Latte, *op. cit.*, p. 88-94.

4. Cf. l'inscription de Tralles citée *supra*, p. 244, n. 2; *C. I. G.*, 4441 (Adana) : *Δώσει τῷ πρίσκει δηνάρια β καὶ λόγον ὑφέξειται τῇ ἐξουσίᾳ*; *C. I. G.*, 4246 (Tlos) : *Καθὼς ἐπέτραψεν ἡ βουλὴ*; Fellows, *Discoveries in Lycia*, p. 421 (Antiphellos) : *Οἱ κατὰ νόμον συγχωρήσομεν*.

5. La première loi insérée dans le Code (IX, 19, 1) est de Gordien et est datée de 240 ap. J.-C.

nins, on spécifie souvent qu'elle sera versée à l'*aerarium* ou au fisc¹. Si l'on y ajoute parfois la menace d'une poursuite criminelle, il semble bien que cette formule ait été généralement dépourvue d'effet pratique. On a fait observer² que la condamnation pour *ἱεροσυλία* entraînant la confiscation des biens, aurait, si elle avait été exécutée, privé de toute signification l'amende qui s'y ajoutait. De même si l'on avait cru que le *τυμβωρύχης* aurait vraiment la tête tranchée, on eût jugé superflu de l'effrayer davantage en lui imposant le versement de quelque quinze cents deniers. L'amende est manifestement la peine principale, celle qui ne reste pas lettre morte, parce que l'on a intérêt à la percevoir. Aussi apparaît-elle de plus en plus fréquemment à la fin des inscriptions funéraires en Orient et l'habitude de l'y formuler se répand-elle en Occident³.

Mais depuis le III^e siècle, avec les progrès du christianisme, un grand changement se produit. Les tombeaux païens, dont la multitude s'élevait aux abords de toutes les cités, pouvaient bien encore être *religiosi* au point de vue légal, la piété des foules ne les regardait plus comme sacrés. Les sépultures des héros n'étaient plus habitées que par des démons. Les nécropoles étaient pour les pillards de fructueux champs d'opération et dans l'anarchie du milieu du III^e siècle toutes les formes du brigandage purent se développer. On peut croire que cette industrie criminelle étant née, les voleurs ne distinguèrent pas toujours avec soin entre les tombes païennes et chrétiennes. C'est contre ces abus, devenus intolérables, que s'élèvent les lois impériales, dont les extraits ont passé dans les codes⁴ : elles frappent les coupables des peines les plus terribles : déportation, travaux forcés et même la mort. Mais leur répétition même est une preuve de leur inefficacité⁵. Les archéologues modernes savent par expérience combien de tombes antiques ont été vidées par leurs prédécesseurs lointains, les *τυμβωρύχοι*.

* * *

Le commentaire que nous avons proposé de l'inscription de Nazareth se fonde sur l'interprétation qui paraît la plus probable des mots

1. Mommsen, *Strafrecht*, p. 814 et suiv. ; Giorgi, *Le multe sepolcrali nel diritto romano*, 1910 ; cf. *Realenc.*, s. v. « Sepulcralmulten » ; Leclercq, dans le *Dict.* de dom Cabrol, s. v. « Amendes », p. 1591 et suiv.

2. Latte, *op. cit.*, p. 86.

3. Sur sa diffusion, cf. Mommsen, *Strafrecht*, p. 815, n. 1.

4. *Cod. Theod.*, IX, 17 ; *Novelle Val.* III, 23 ; *Cod. Iust.*, IX, 19.

5. Cf. Godefroid au *Cod. Theod.*, t. III, p. 155 et suiv., éd. Ritter. Il est significatif que l'*Anthologie* n'ait pas recueilli moins de soixante-dix-huit épigrammes de saint Grégoire *κατὰ τυμβωρύχων* (VIII, 176-254).

Ἀντίτυπα Καίσαρος. Elle suppose que Καίσαρ désigne ici Auguste. Mais, nous l'avons fait observer (p. 247), une autre traduction est possible. Ce titre ne fait pas corps avec le texte officiel, car dans ce cas la titulature impériale ne ferait pas défaut ; il a, selon toute probabilité, été ajouté par le traducteur. Il se peut, dans ce cas, que Καίσαρ ne soit pas un nom propre, mais s'applique simplement, comme dans l'usage courant, au souverain régnant. Nous en avons cité des exemples (*loc. cit.*) ; il en est un qui se rapproche singulièrement de notre διότυπα Καίσαρος, c'est celui de διότυπα Καίσαρος, employé par les *Actes* pour les ordonnances impériales en général¹.

Dès lors nous n'avons plus pour dater l'inscription qu'un seul critère, la forme des lettres. L'écriture est, sans aucun doute, « augustéenne », mais elle nous laisse la latitude de descendre jusqu'au milieu du 1^{er} siècle de notre ère et, par suite, on pourrait aisément attribuer ce rescrit à Tibère (14-37), fréquemment appelé *Caesar*, sans autre addition, par ses contemporains² et ses historiens³.

Comme nous l'avons noté (p. 252), ce document se compose de deux parties : la première, manifestement rédigée par un juriste de la chancellerie impériale, énumère divers délits qui, selon le droit romain, constituent une *violatio sepulchri*. Dans la seconde, nous avons reconnu un post-scriptum ajouté de la main même de l'empereur, et, comme ici un seul crime est mentionné, le transfert illicite d'un cadavre, il est infiniment probable qu'un cas de cette espèce avait été soumis au prince par le procureur de Judée (p. 256).

Mais, s'il en est ainsi, on sera naturellement tenté de faire un rapprochement entre la prohibition de notre rescrit et le plus grand événement qui se passa en Palestine sous le règne de Tibère. Selon l'Évangile, lorsque le tombeau de Jésus fut trouvé vide, les prêtres du Temple firent raconter par les soldats romains qui en avaient la garde que certains Disciples avaient dérobé le corps du Crucifié pendant la nuit⁴, et bientôt cette accusation s'acrédita, en effet, dans toutes les communautés juives⁵. D'autre part, les apologistes se réfèrent dès le 11^e siècle

1. Cf. *Actes*, 17, 7, à Thessalonique, les Juifs accusent les novateurs : Οὗτοι πάντες ἀπέναντι τῶν διότυπων Καίσαρος ποιοῦσιν. Sur διότυπα dans le sens d'édit, cf. Wilcken, *l. c.* (*supra*, p. 244, n. 1).

2. Valer. Max., *Prolog.* ; Manil., IV, 766.

3. *Caesar*, tout court, est constamment employé par Tacite dans les *Annales* et par d'autres historiens pour désigner Tibère. Celui-ci ayant refusé le nom d'*imperator* (Suétone, *Tib.* 26 ; Dion Cassius, LVII, 2), s'appelle officiellement *Tiberius Caesar Augustus*. Cf. *supra*, p. 247.

4. Matth., XXVIII, 12-15.

5. Justin, *Dial.*, 17, 108. — Cf. *Acta Pilati*, c. 13 (Tischendorf, *Evang. apocr.*, p. 259).

à un rapport sur la mort de Jésus qui aurait été envoyé par Pilate à Tibère¹, et, bien que le personnage de Pilate ait suscité une littérature apocryphe de très médiocre aloi, il est en soi très vraisemblable que le procureur de Judée, en bon fonctionnaire romain, informa l'empereur des dissensions qui troublèrent alors ses administrés et de leur origine.

Dès lors, il se peut que Pilate, signalant l'imputation dont les Juifs chargeaient les Disciples, ait demandé des instructions à l'empereur; notre *δίσταγμα Κρίσεως* serait alors un extrait de la réponse du prince. Cet extrait aurait été gravé sur le marbre et exposé à Nazareth, d'où précisément Jésus était originaire, et qui lui resta hostile². Ceci expliquerait la découverte de ce document dans une petite bourgade de Galilée, où l'on n'aurait eu aucun intérêt particulier à faire connaître une loi d'Auguste.

Le désir de donner à notre document palestinien une valeur exceptionnelle ne doit pas nous dissimuler la fragilité d'une pareille supposition. On lui fera immédiatement une objection : la tradition chrétienne n'a conservé aucun souvenir de poursuites exercées par Pilate contre les Disciples sous le prétexte de *τυρβωρυξία*. Mais l'ordonnance de Tibère put être promulguée sans que le procureur instruisit vraiment un procès, soit qu'il ne voulût pas donner un nouvel aliment à l'agitation qui troublait les milieux juifs, soit qu'il ne crût pas à la culpabilité des chrétiens, soit que des mois se fussent écoulés avant que parvint en Judée la réponse de Tibère. Cette interprétation chrétienne de notre rescrit pourra paraître moins probable que celle qui le rattache à la restauration religieuse d'Auguste ; mais, dans la grande obscurité où nous sommes, on n'est pas en droit, pensons-nous, de l'exclure absolument.

Si l'on admet cette hypothèse, les conclusions juridiques à tirer de ce document remarquable n'en seront guère modifiées, mais il acquerra une valeur d'un autre ordre. Il aurait pour les commentateurs du récit de la Résurrection le même genre d'intérêt qu'offre pour les interprètes de celui de la Nativité l'inscription mentionnant le recensement de Quirinius³. Si l'on rejette notre conjecture, notre texte gardera cette importance pour les exégètes de mieux établir la criminalité de la fraude reprochée aux Disciples, qui y auraient risqué leur tête.

F. CUMONT.

1. Justin, *Apol.*, I, 35, 48 ; Tertullien, *Apol.*, 24 ; cf. *Ibid.*, 5, le récit légendaire d'une relation présentée par Tibère au Sénat. — Cf. Eusèbe, *Hist. eccl.*, IX, 5, 1 ; 7, 1 ; I, 9, 3.

2. Matth., XIII, 53 et suiv. ; Marc, VI, 1 et suiv. ; Luc, IV, 24 et suiv.

3. Dessau, *Inscr. sel.*, 2683.

LES ÉTATS-UNIS DE 1815 A 1860

LE PEUPLEMENT DU NORD-OUEST¹

Les États du Nord-Ouest ont été peuplés en partie par les immigrants d'Europe, dont l'afflux s'accroît après 1830, mais beaucoup par la migration intérieure des Américains venus de l'Est et des États limitrophes du Sud.

En 1820, le Wisconsin, l'Iowa, le Minnesota ne figurent pas au recensement, et ce dernier n'y apparaît qu'en 1850 avec 6,000 habitants. Le Michigan, pour 1820, fournit moins de 9,000 habitants. A ce moment, le Nord-Ouest comprend seulement les États du sud, Ohio, Indiana, Illinois, Missouri, dont le chiffre de population est respectivement de 581,000, 147,000, 55,000, 66,000 habitants, pour une superficie de 201,000 milles carrés. Le Sud-Ouest en a, au même recensement, 1,358,000 pour une superficie de 278,000 milles, ce qui lui donne une légère supériorité globale. Mais le Kentucky, 564,000 habitants, et le Tennessee, près de 423,000, sont d'assez vieux États, datant de la fin du XVIII^e siècle. Les nouveaux, comme l'Alabama et le Mississippi, 128,000 et 75,000 têtes, sont faiblement peuplés, moins que l'Ohio et même que l'Indiana. Le peuplement au nord de l'Ohio, longtemps retardé, marche maintenant plus vite que celui du bas Mississippi, et le recensement de 1830 en témoigne. A vrai dire, il ne s'est pas fait uniformément d'un bout à l'autre des quatre États. Il est concentré le long de l'Ohio, c'est-à-dire dans le sud, tandis que le nord est encore vide. En Illinois, Chicago est à naître, et la densité de la population se trouve dans l'Egypt², au confluent de l'Ohio. Il n'est pas commode, vu l'état précaire des communications, de pénétrer plus loin, et les colons n'arrivent guère que du sud : deux raisons pour qu'ils s'arrêtent sur les fleuves.

1. M^{me} D. Pasquet a retrouvé les éléments du présent article dans les papiers de son mari. Nous lui exprimons toute notre gratitude pour nous avoir autorisés à le faire paraître dans la *Revue historique* dont il fut un précieux collaborateur. (NOTE DE LA RÉDACTION.)

2. Ce nom désigne, dans la langue courante, la partie de l'Illinois que bordent le Mississippi et l'Ohio en amont de leur confluent. C'est là que se trouve la ville de Cairo.

Après 1830, le nord et le centre constituent de nouveaux foyers d'appel, grâce à la découverte des Prairies, grâce aux canaux, puis aux chemins de fer, grâce aux facilités que donnait le Congrès aux acheteurs de terres fédérales. Les premiers pionniers de l'Ouest ne sont pas encore des étrangers. Ils viennent de l'Est, où l'agriculture recule devant les manufactures, véritable invasion, une fois ouvert le canal de l'Érié ; ils viennent du Sud, par ces bateaux que tous les voyageurs ont décrits ; ils viennent des lotissements voisins, où, leur hutte de rondins à peine dressée, ils cèdent à « l'appel irrésistible de l'Ouest ». Ainsi le père de Lincoln, qui avait quitté en 1816 sa clairière du Kentucky pour aller défricher un lopin de terre dans l'Indiana, se met en route en 1830 pour l'Illinois, le Far West de cette époque. « Abraham, le grand jeune homme en casquette de peau de raton et vêtu de peau de daim, marchait à côté du grand chariot, faisant claquer un long fouet au-dessus des bœufs. Ils voyagèrent pendant deux semaines, à travers des chemins qui gelaient la nuit et dégelaient le jour. Enfin, ils arrivèrent dans le pays de Sangamon... et, sur un talus [au-dessus du fleuve], ils construisirent une cabane, fendirent des pieux, clôturèrent un terrain de quinze acres et labourèrent pour la première fois la prairie vierge¹ ».

A toutes les difficultés inséparables de la colonisation, il ne faut pas oublier d'ajouter la présence irritante des Indiens. On a beau, en dépit des promesses contraires, les repousser toujours plus à l'ouest, à chaque avancée toujours on les retrouve, et nulle part les blancs ne consentiraient à les garder, à les mêler parmi eux. Il est donc nécessaire qu'ils disparaissent. Une des occupations du gouvernement, en ce qui concerne le peuplement du Nord-Ouest et de tout l'Ouest, est de négocier ou contraindre, bref de les chasser de tous les pays où les pionniers se sont infiltrés. Mais il est entendu qu'on leur garantira solennellement une résidence permanente, pour eux et leur postérité. C'est bien ainsi que Calhoun, secrétaire de la Guerre, définit en 1825 la politique à suivre, et il se trouvait justement que la Providence avait, de ses propres mains, préparé pour eux cette résidence dans une région notoirement inhabitable pour les blancs. C'était le pays des Grandes Plaines, au pied des Rocheuses, le « grand désert américain » exploré par Long en 1820 et pour jamais réservé aux bisons et autres animaux sauvages. Occupé par des tribus peu nombreuses, il était

1. Brand Whitlock, *Abraham Lincoln*, 1920, p. 20.

tout simple d'y transférer celles qui gênaient ailleurs la colonisation ; elles retrouveraient là les terrains de chasse et les conditions ordinaires de la vie indienne.

Personne n'entrevoit que les États-Unis puissent un jour dépasser la limite des Rocheuses et, refoulés au delà du Mississipi, les Indiens y posséderont véritablement leur frontière permanente.

L'idée de Calhoun, appuyée par Monroe, est ratifiée par le Congrès et, pendant quinze ans, elle s'impose aux Présidents successifs.

On négocie aussitôt avec les Indiens des Plaines pour leur faire accepter ces nouveaux voisins, puis avec les tribus du Mississipi pour les décider à émigrer vers l'ouest. Sans parler ici de la résistance qu'opposèrent, en Géorgie et en Alabama, les Creeks, les Cherokees et les Seminoles, dans le nord l'expansion blanche aboutit en Illinois à la « guerre » de Black Hawk. Guerre sans gloire. Les Sioux, retirés dans l'Iowa depuis le début du siècle, avaient gardé le droit de chasser et de cultiver des champs sur la rive orientale. Ils en avaient de fort tentants dans les parages de Rock Island¹, où des *squatters*² vinrent sans plus de façon s'établir en 1831, et presque dans leur village. Dépossédés par les troupes de l'Illinois, Black Hawk et sa bande repassèrent le Mississipi. Puis, pressés par la famine, ils essayèrent à l'automne de venir récolter le maïs qu'ils avaient semé et furent reçus à coups de fusil. Revenus au printemps suivant pour préparer des cultures chez des tribus alliées, ils furent de nouveaux poursuivis, exterminés, et la tribu dut signer une convention — *Black Hawk Purchase* — qui les parquait au delà du fleuve, sur la rive droite duquel ils cédaient en outre une bande de terrain de 50 milles de largeur. Ainsi les États-Unis mettaient le pied dans l'Iowa, où, confiants dans la préemption, les pionniers se hâtèrent d'accourir (1833).

D'autres Indiens durent reculer dans le nord du Wisconsin ; mais, en 1835, Jackson, en annonçant que la transplantation nécessaire était presque achevée, assurait dans son message annuel que l'Union tiendrait sa parole et défendrait à ses concitoyens de franchir la barrière au delà de laquelle les Indiens étaient chez eux pour toujours.

A la fin de 1840, la limite du Territoire Indien commençait au sud sur la Red River, gagnait droit au nord, par Fort Smith, la limite ouest de l'État de Missouri (future limite de l'État d'Arkansas), suivait cette limite le long du Missouri jusqu'à la limite nord de l'État, lon-

1. Actuellement comté du nord-ouest de l'Illinois, adossé au fleuve.

2. Les *squatters* (défricheurs) sont les pionniers qui occupent des terres sans titre de propriété.

geait cette limite nord, droit vers l'est, presque jusqu'au Mississippi, puis se dirigeait au nord de façon à laisser en dehors la *Black Hawk Cession*, jusque vers l'embouchure du Wisconsin (Fort Crawford, Prairie du Chien). La limite se confondait alors avec le Mississippi (par Fort Snelling : Minneapolis) et vers l'emplacement actuel de Brainerd tournait à l'est, pour laisser entre elle et le lac Supérieur les Chippewa, en faisant une boucle prononcée vers le sud (Menomini), puis gagnait le lac Michigan au nord de Green Bay et de là, droit au nord, le lac Supérieur.

A peine les tribus expulsées furent-elles concentrées à l'ouest du Mississippi que la poussée recommença contre la frontière permanente.

Ainsi, en 1851, le Minnesota qui, fort de ses 5,000 habitants, avait envoyé en 1849 un représentant au Congrès, se fit céder par les Sioux tout le territoire actuel de l'État, et même un peu plus. Les choses se seraient bien terminées si l'on avait versé aux Sioux la somme prévue. Mais, sous prétexte de payer d'abord aux commerçants les dettes qu'ils avaient laissées derrière eux, on ne leur versa rien et ils s'en vengèrent par des massacres, lors de la Guerre civile.

Diverses autres négociations, en vue de construire des routes et ensuite les transcontinentaux, permirent d'occuper en 1854 les territoires du Kansas et du Nebraska, et finalement les Indiens furent encerclés aux confins du Texas, dans le futur Oklahoma où les blancs ne pénétrèrent qu'après la Guerre civile. Tous les États enlevés au Mexique ou créés sur le Pacifique leur fermaient le Sud ou le Grand Ouest et les Indiens, pourchassés depuis deux siècles à travers la moitié du continent, « ne pouvaient pas aller plus loin¹ ».

Lorsqu'il s'est agi d'ouvrir au peuplement ces espaces vides, on s'est trouvé en présence d'intérêts opposés. La loi de 1820 avait supprimé la vente à crédit, mais abaissé le prix minimum à \$ 1,25 l'acre et autorisé à vendre des lots de 80 acres (32 à 35 hectares). Un pécule de 100 dollars permettait ainsi d'acheter une ferme. Ce n'était pas assez au dire de l'Ouest, qui avait de bonnes raisons pour prétendre que les terres devraient être données gratuitement aux pionniers. Benton, sénateur du Missouri, le demande, sans grandes chances d'aboutir. S'il faut que les terres soient mises en vente, il propose, en tout cas, une

1. Bibliographie : Annie H. Abel, *The history of events resulting in Indian Consolidation West of the Mississippi* (Am. Hist. Assoc. Report, 1906, vol. I, March 1907). — C. C. Royce, *Indian Land cessions in the U. S.* (18th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1896-1897, part 2, March 1899). — Fr. L. Paxson, *History of the American Frontier, 1763-1893, 1924*, p. 280-424. — F. J. Turner, *The Rise of the New West, 1906*.

« gradation » des prix, c'est-à-dire un abaissement du prix de base, une fois que les meilleures terres auraient été enlevées. Aucun des bills qu'il présenta dans ce but ne passa, bien que le Sud ne fût pas hostile aux vues de l'Ouest. Mais l'Est et le Nord, après 1820, ne sont pas favorables à une politique si libérale, parce qu'à leur sens l'émigration vers l'intérieur n'est que trop prononcée et gêne l'industrie, qui perd sa main-d'œuvre.

Sans le veto de Jackson, Clay réussissait dès 1833 avec un autre système, celui de la « distribution » auquel tous les États devaient trouver profit. Après le remboursement des frais avancés par le gouvernement fédéral, les sept huitièmes du prix de vente auraient été partagés entre les États, tandis que le dernier huitième serait revenu à l'État où se trouvaient les terres. Le Congrès vota le bill, mais Jackson jugeait que la vente devait simplement rembourser l'État, et il arrêta une combinaison qui, en élevant les prix, ne visait pas à favoriser cette population de « fermiers indépendants », qui est partout « la base de la société et la fidèle amie de la liberté ».

C'est seulement en 1841 que Clay parvint à faire passer un bill de ce genre, dont la clause de préemption qui l'accompagnait devint la partie essentielle.

Des lois de préemption avaient été depuis 1801 fréquemment votées par le Congrès autorisant certaines personnes ou certains groupes à acheter, avant la mise en vente publique et au prix minimum de \$ 1,25 l'acre, des terres sur lesquelles elles étaient déjà établies, soit par quelque erreur, soit à dessein, en comptant sur une légalisation future. Ce dernier cas déterminait ce qu'on appelle le *squatting*, qui consiste à s'installer sur des terres qu'aucun titre ne vous octroie, à les mettre en culture et à y vivre comme si elles vous appartenaient ; pratique des anciens pionniers, au temps où la forêt n'était à personne qu'à celui qui voulait bien la prendre pour « faire de la terre ».

Le *squatting* avait ses défenseurs. N'est-il pas injuste que, lors de la mise en vente, les meilleures terres soient accaparées à des prix élevés, par des spéculateurs souvent, tandis que le véritable colon n'a plus que le rebut ? Qu'a-t-il de mieux à faire que de s'en aller plus loin, en avant des terres cadastrées ? Le *squatter* court des risques, car au jour de la mise en vente il peut être empêché d'acheter et tout perdre. Mais l'opinion, comme le Congrès, est pour lui, et les moyens d'action ne lui manquent pas. Ainsi dans l'Iowa une organisation locale réalisait la préemption, sans autre loi. Un bureau recevait les inscriptions de chacun des pionniers qui désignaient les lots de terres qu'ils avaient

choisis ; en cas de conflit, le bureau décidait entre les parties. Plus tard, lorsque survenait la vente publique, le secrétaire, muni de son livre et accompagné des membres du bureau, intervenait aux enchères en offrant pour chaque lot retenu le prix minimum. Les autres acheteurs restaient tranquilles, et rares étaient les compétitions¹.

Clay donc, en 1841, fit passer un Bill de Distribution et de Prémption générale. Mais les conditions imposées par les sénateurs du Sud à la distribution la firent tomber l'année suivante, et la clause de prémption joua seule. Aucune loi relative au peuplement des terres nouvelles ne fut aussi importante avant la loi du Homestead en 1862, qui concéda pour cinq ans un lopin de terre à tout citoyen des États-Unis, chef de famille ou âgé de vingt et un ans, avec la faculté de l'acheter ensuite, par prémption, au prix courant².

Pour la première fois depuis que les Européens ont pris possession du continent, voici le pionnier en présence des Prairies. Grand bouleversement dans toutes ses traditions. Jusque-là, le cultivateur américain avait travaillé presque uniquement dans des régions de forêts. Il jugeait la valeur agricole de la terre d'après la nature et la densité des arbres. Les arbres lui fournissaient le bois de sa hutte, de ses instruments, de ses clôtures, mais ils étaient l'ennemi : son premier geste était de « tuer » les arbres. L'exploitation avait été œuvre de longue haleine. Si elle demandait peu de capitaux, elle exigeait beaucoup de temps, beaucoup d'effort.

En 1840, la colonisation sort du pays forestier. Sur nombre de points de l'Indiana, du Michigan méridional, du Wisconsin, ou même de l'Illinois et de l'Iowa, elle aborde des régions de clairières avec des bouquets de chênes, des arbres isolés. Dans le centre nord et est de l'Illinois, les arbres se font encore plus rares, quelques touffes de place en place, quelques haies au bord des cours d'eau ; mais la grande prairie, légèrement ondulée, se déroule couverte d'herbes qui en été atteignent, dit-on, la hauteur d'un homme à cheval.

Depuis plus de trente ans, deux familles anglaises, les Birkbeck et les Flowers, avaient fondé dans le comté Edwards (sud-est de l'Illinois) une colonie prospère ; par leur exemple et leurs livres, ils avaient enflammé les imaginations. Jusque vers 1850, les pionniers évitèrent cependant les prairies et préférèrent les clairières, ou la lisière des prairies et du bois. Deux tiers de prairie, un tiers de forêt, telle est longtemps la

1. Gittinger, *The formation of the state Oklahoma, 1803-1906*, 1917, p. 227.

2. Paxson, *History of the American Frontier*, 1924, chap. XLII, p. 381.

proportion idéale. Le préjugé contre la terre sans arbres, réputée infertile, le besoin de s'assurer du bois, tant que le chemin de fer ne pénétra pas assez loin, leur en fournirent les premières raisons. Ils en avaient d'autres. Le vent faisait rage, sans qu'on pût s'en protéger. Pis encore, on manquait d'eau; creuser un puits à la pioche et à la pelle est si long et si pénible qu'on en fuyait la nécessité; enfin, dans ce sol formé d'un lacs épais de racines, la charrue ordinaire réussissait mal, pour le premier labour; il fallait se servir de charrues en acier, tirées par trois paires de bœufs.

Ce défrichement, au fond, était moins dur que naguère celui de la forêt, et l'on pouvait plus rapidement mettre une grande étendue en culture. Mais, sans moyens de transport, sans débouchés, les prix étaient si bas qu'on n'avait que faire de produire à force. On faisait donc plus d'élevage que de grain.

Tout change après 1850. Les chemins de fer apportent le bois et tout ce qui est nécessaire. Ils emportent les récoltes, les prix augmentent; désormais, les prairies prennent l'avantage aux yeux du pionnier sur les forêts qu'il délaisse. Ainsi, de 1840 à 1860, la ferme américaine développe la culture extensive par l'exploitation du sol sur grandes étendues. La monoculture, l'emploi de plus en plus général des machines lui donnent son caractère essentiel.

Avec un petit capital, on peut mettre une jolie ferme sur pied en un an, ce qui n'arrivait point aux défricheurs de forêts. Un agriculteur de l'Indiana évaluait en 1843 les frais à \$ 1,50 l'acre pour le labourage, 1 cent par pieu de clôture, 50 dollars pour une hutte de rondins à deux pièces, 40 pour une grange de 5^m40 × 2^m20, 250 à 300 pour une ferme d'un étage et demi mesurant 6 mètres sur 9; sans parler des autres dépenses comportant surtout du travail, par exemple pour forer un puits, creuser une cave, planter des barrières.

Pour celles-ci, lorsqu'on manque de bois, on a recours à des levées de gazon, des haies d'épines ou d'*osage orange*¹; après 1850, aux fils de fer. On cultive sans engrais et, pour se débarrasser du fumier, on place quelquefois les étables près d'un ravin où les pluies l'y entraînent. Le terrain est si bon marché que le meilleur système est encore celui qui demande le moins de travail au mètre carré.

Le premier soin du colon qui débarque sur une terre vierge est de parer aux besoins de l'hiver qui va venir. S'il arrive en mai, il laboure

1. L'*osage orange* est un arbuste buissonneux et ornemental (*torxylon pomiferum*) de 1 mètre à 1^m25 de haut, qui a quelque ressemblance avec l'oranger.

quelques acres ; ordinairement il y plante du maïs en fendant avec sa hache les mottes compactes qu'il a retournées et y coulant le grain. « Son grain de motte ainsi préparé, il construit sa maison et passe le reste de l'été à défricher la prairie en vue des semailles de l'hiver, à y couper et y ramasser une bonne quantité d'herbe pour le fourrage hivernal de ses bêtes. A la fin d'août, il sème son blé, après quoi il rentre son grain de motte. Quand le maïs est à l'abri, le temps est venu de faire les clôtures ; on les fait de pieux et de pin scié ; les matériaux sont fournis par la station de chemin de fer la plus proche ou par le premier bouquet d'arbres venu¹ ».

Mais, si le sol est fertile à miracle, tout le reste fait défaut et l'on a peine à imaginer le lot de privations, de déboires, de fatigues et de courage qui constitue la vie du pionnier. « Les gelées tardives de printemps, les froids excessifs et la neige de l'hiver, la chaleur et les déluges en été, les fièvres de marais, les bêtes sauvages » ont, en Michigan, sévi sur les grains, sur les hommes, sur les animaux domestiques. « Si la semence du blé se trouvait manquer il fallait, pour s'approvisionner, entreprendre un voyage jusqu'à l'Ohio. Pas de médicaments contre les maladies les plus simples, pas de sel pour conserver la viande, pas de moulin pour avoir de la farine et du pain ; mais les bruits qui courent sur les horreurs indiennes font trembler le jour et s'éveiller la nuit² ».

Le pionnier se contente de sa hutte, d'un cheval, une vache, quelques cochons ; il demande à son potager de lui donner choux, haricots, concombres, pommes de terre. La seconde étape est l'œuvre des fermiers, la troisième voit s'élever les villes.

La ferme des premiers temps se suffit à elle-même. Le fermier, ses fils, un journalier à demeure, viennent à bout de quarante hectares. Aux saisons de gros travail, les voisins, si éloignés soient-ils, se viennent mutuellement en aide. L'hiver est occupé par les travaux d'entretien, le travail du cuir, chapeaux, harnais, le travail du bois et l'amélioration du mobilier³. La femme et les filles ne chôment pas. Sauf tuer le porc, moudre le blé et faire le cidre, tous les produits des champs passent par leurs mains. Elles fabriquent leur levure et leur savon, mettent à sécher la viande et les fruits, vannent le grain, recueillent et traitent les herbes médicinales, veillent au poulailler, battent le beurre. A l'occasion, elles filent la laine de leurs moutons, en attendant le tissand de passage qui leur en fera des étoffes. Elles pourront ache-

1. James Caird, *Prairie Farming in America*, 1859, p. 67.

2. G. W. Fuller, *Economic and social Beginnings of Michigan 1805-1837*, 1916, p. 47.

3. J. M. Peck, *A new Guide for emigrants*, 2^e édit., 1837. Détails sur le mobilier et l'aménagement de la maison, p. 122 et suiv.

ter pour elles et leurs hommes les vêtements du dimanche, mais tous les autres, c'est elles qui les taillent et les cousent. Les jeunes enfants ont leur part : chercher les œufs, les mettre en réserve, revient aux petites filles ; fournir le feu de bois, c'est le rôle des garçons.

Il y a ainsi peu de chose à acheter : sucre, sel, thé, quelques pièces d'habillement, des ustensiles, sans parler de ce qu'il faut payer à l'église, à l'école, au moulin. Longtemps des échanges en nature y ont pourvu. Le village renferme les artisans : meunier, tanneur, savetier pour neuf et vieux, charpentier, maçon, tailleur et couturière, menuisier, quelques boutiques, quelques professions libérales. Mais les distractions manquent encore plus que les loisirs. Tandis que l'Est connaît les plaisirs de société, théâtres, sports et danse, modes étrangères et costumes de Paris, la ferme de l'Ouest travaille au cœur de son majestueux isolement. Ne vous représentez cependant pas sa vie comme endormie dans le sommeil d'une longue accoutumance. L'air de l'Ouest emplit les poumons et les idées d'une fièvre incessante de création, de fortune et d'imprévu. De près comme de loin, le même vent grise les imaginations, fait tourbillonner les entreprises¹.

Les villes naissent aussi vite que poussent les premiers blés. Une vaste auberge s'élève d'abord ; la buvette tient lieu à la fois de Bourse, où se traitent des centaines de marchés, et de club, qui retentit des discussions politiques. L'hôtelier, qui est de droit, pour le moins, colonel de milice, tient en outre le bureau de poste, qui ne tarde pas à s'établir. Église et école suivent de près et, dès qu'il y a quelques maisons, « une banque vient compléter la triple représentation de la religion, de la science et de l'industrie ». Les villes à édifier offrent une pâture inépuisable à la fureur de spéculation qui accompagne le labour patient de la prairie. « Les amateurs de terrain se disputent les terres à blé et les pâturages de l'Illinois, du Michigan et de la Rivière rouge... ils se ruent sur les localités avantageusement situées... On a distribué en emplacements de maisons des marais pestilentiels, des rochers à pic ». Les spéculateurs de New York achètent, vendent, revendent par lambeaux le terrain qui entoure Chicago, et l'acquéreur s'estime heureux si, lorsqu'il va examiner son lot, il ne le trouve recouvert « que de six pieds d'eau du lac ».

« Misérable aujourd'hui, l'on est riche demain, et l'on redevient pauvre après-demain, mais la richesse collective du pays suit une marche toujours ascendante... Pendant que les uns s'enrichissent et que les autres se ruinent, les banques naissent et distribuent le crédit,

1. Carl Russel Fish, *The Rise of the common man, 1830-1850*, 1927, p. 64, 65.

les chemins de fer et les canaux se déroulent, les bateaux à vapeur se lancent de leurs chantiers sur les fleuves, sur les lacs, sur l'océan ; la carrière va toujours s'élargissant pour les spéculateurs, pour les chemins de fer, les canaux et les banques. Quelques individus perdent, mais le pays gagne ; le pays se peuple, se défriche, se développe, le pays marche. *Go ahead* ! »

* * *

Les premiers temps ont été durs, mais le fermier est payé de sa peine. L'Ouest, en 1860, est le pays du grain, mais et blé, le pays de l'élevage, bœuf, porc, d'où Chicago va tirer sa grande industrie de la salaison et de l'emballage, autrement dit du *packing*².

La moissonneuse, inventée par Mac Cormick³, a fait pour lui ce que la machine à égrener le coton avait fait pour le Sud. Elle lui a donné travail et production intense, peuplement accéléré. On voit augmenter le rendement du blé, de 1840 à 1860, dans des proportions significatives. En 1839, l'Est fournit encore 33,4 % de la production totale, qui est de 84,823,000 boisseaux, et l'Ouest 32,4 déjà. L'Ohio vient en tête avec 19,5 %, puis la Pennsylvanie (15,6 %), le New York (14,5) ; dans le Sud, qui donne 12 %, la Virginie fournit presque tout, 11,9. En 1849, l'Ouest monte à 43,6 %, sur une production qui dépasse 100 millions de boisseaux ; l'Est est tombé à 31 %. L'ordre des États principaux a peu varié, mais le Michigan du sud, l'Illinois, le Wisconsin gagnent des rangs. En 1859, les États de l'Ouest ont 54,9 %, l'Est 14,2 sur 173 millions de boisseaux ; l'Illinois a pris la place de l'Ohio, avec 13,8 %, l'Indiana le suit avec 9,7, le Wisconsin avec 9,1 ; 32,6 % à eux trois, 37,4 en ajoutant le Michigan. La population de ces quatre États est de 14,5 % par rapport à la population des États-Unis ; avec l'Ohio, le Minnesota et l'Iowa, on atteint 24,7. Tandis que la production de blé en Nouvelle Angleterre est tombée en boisseaux à 0,3 par habitant (au lieu de 0,9 en 1839), celle du Middle Atlantique à 3,1 (au lieu de 5,8), celle de l'Est-Nord Central est de 11,5 et celle de l'Ouest-Nord de 7. Dès 1840, le blé n'est plus une récolte importante en Nouvelle Angleterre ; la population augmente et la récolte est moindre ; le déficit, qui était de 8 millions de boisseaux en 1840, en 1860 atteint 13 millions de boisseaux ; Boston enregistre l'entrée de 761,000 barils de

1. Michel Chevalier, *Histoire des communications*, t. I, p. 262 ; t. II, p. 113, 152, 155.

2. Bidwell et Falconer, *History of Agriculture in the Northern United States, 1620-1860*, 1925.

3. Carl Russel Fish, *The Rise of the Common man 1830-1850*, 1927, p. 94.

farine en 1860 au lieu de 530,000 en 1840. Les primes votées dans le Massachusetts et le Maine ont eu peu d'effet. La maladie du blé et bien d'autres raisons rendent impossible de lutter contre l'Ouest. On n'y tient pas : la spécialisation, l'échange des marchés satisfont également les deux régions. Les États de l'Atlantique, qui fournissaient un peu plus de blé que leur consommation n'en absorbait, ont en 1860 un déficit de 15 millions de boisseaux. Dans le New York, le blé n'est plus cultivé que dans l'ouest, il a quitté les vallées du Mohawk et de l'Hudson ; en Pennsylvanie, il subsiste dans deux parties, le sud-est et l'ouest.

L'Ohio, qui était le premier en 1839, a beaucoup perdu : 6,5 par habitant au lieu de 10,9. Il s'était considérablement développé comme producteur de blé après l'ouverture du canal de l'Érié ; il exportait, en 1845, 450,000 barils de farine par Cleveland, 100,000 par Toledo, 150,000 par Sandusky, autant par Cincinnati, 40,000 par Marietta, 30,000 par Portsmouth ; les Lacs en étaient le principal débouché. Mais toutes les causes qui ont attiré les grains et l'élevage toujours plus à l'ouest, ainsi que la décadence des voies fluviales, ont dépossédé successivement l'Ohio de ses primautés. Les États situés à l'ouest de l'Ohio, au contraire, ne produisaient pas beaucoup plus que leur consommation ; puis, entre 1850-1860, on les voit prendre leur élan. Encouragés par les hauts prix des grandes années 1854-1856, servis par les machines — moissonneuses, batteuses — en 1860 ils ont dépassé de loin les autres, l'Illinois le premier de tous. Le Michigan, le Wisconsin tendent à se consacrer à la culture du blé.

Il en est de même du maïs. Il s'est avancé rapidement vers l'ouest et, de 1840 à 1860, on voit nettement se former le *Corn Belt*. En 1839, il est cultivé dans tous les États peuplés, mais surtout dans le Tennessee, le Kentucky, la Virginie, et relativement moins dans le Nord, tandis que le Sud produit 46 % de la récolte générale ; les États limitrophes du Sud à eux seuls en fournissent 23 %. Toutefois, si la récolte de maïs au Kentucky y est encore supérieure à celle de toutes les autres cultures, le sol y est usé, il décline ; c'est dans le nord et l'est des pays nouveaux que les progrès se font sentir. L'Ohio passe du quatrième rang au premier en 1849, où il apporte le dixième de la récolte totale ; les vallées alluviales du Miami et du Scioto y contribuent le plus. A l'ouest de l'Indiana, les vallées de l'Illinois, du Wabash et du Missouri ont été la zone du maïs tant que les cultivateurs ont évité la prairie. Après 1840, ils s'y étendent ; la production ne fait que

croître dans le nord de l'Illinois et de l'Indiana. En 1850, exception faite du Michigan et du Wisconsin, où le blé domine, le maïs est devenu la grande culture des États situés à l'ouest de l'Ohio, qui atteignent la moyenne de 37,5 %. L'élevage du porc en est la contrepartie. « Pas d'engrais », dit un auteur en 1843, « pas de sarcloir ou presque, pas de récolte en bien des cas, les porcs s'en chargent ».

La période 1850-1860 voit une augmentation considérable du maïs dans tous les États-Unis, quoique le pourcentage baisse dans le Nord-Est. L'Ouest atteint au contraire 48,4 % du total avec 406,107,000 boisseaux. Certains États se signalent comme les producteurs par excellence : l'Illinois, qui en fait sa culture principale, 115 millions de boisseaux, 13,7 % du total ; l'Ohio, 73 millions, 8,8 % ; le Missouri, 72 millions, 8,7 % ; l'Indiana, 71 millions, 8,5 % ; à eux quatre, ils arrivent à 39,7 % du total ; 44,7 % avec l'Iowa, qui prend de l'importance aussi et est passé de 8,657,000 boisseaux en 1849 à 42,411,000 en 1859. Or, ces cinq États ne représentent que 23 % de la population des États-Unis. Il est clair qu'ils font fonction de pourvoyeurs.

Le *Corn Belt* en est la richesse à lui seul. Maïs et porc suffisent à l'Ohio. Blé, avoine, maïs, élevage, c'est tout l'Illinois ; vers 1850, les fermes de l'Illinois du sud introduisent la culture en grand des fruits, exportent des pommes, des pêches, des melons ; des vergers de 1,000 pêcheurs n'y seront pas rares ; les Allemands répandent la culture de la vigne. Mais cette diversification reste exceptionnelle et, même pour varier leur propre nourriture, les cultivateurs ne font aucun effort. Le régime de la monoculture, contre lequel l'épuisement des terres devait amener, à l'époque actuelle, une réaction générale, est donc aussi rigoureux que possible à ce moment. C'est un trait de plus pour donner à l'agriculture le caractère d'une industrie.

Tout ce maïs d'ailleurs fournit peu à la vente. Il sert à nourrir les bœufs et les porcs, qui l'emportent vers l'Est sous la forme de viande.

L'élevage et l'engraissement du bœuf, qui depuis a reculé au fond de l'Ouest, ne s'éloigne pas, au début de cette période, des États atlantiques. Ceux-ci renferment en bovins, pour boucherie ou vaches laitières, 32,4 % du nombre total des États-Unis et l'Ouest 21,1. A vrai dire, le nombre des têtes de bétail, par rapport au nombre des habitants, est supérieur dans l'Ouest (1,010 par 1,000 habitants), spécialement dans l'Illinois, le Missouri, l'Indiana, dont se manifeste ainsi le but commercial. Le Nord-Est, au contraire, qui est au-dessous de la moyenne générale, consomme plus et vend moins. Les principaux États

producteurs en 1840 sont le New York, la Nouvelle Angleterre, l'Ohio et les « blue grass » du Kentucky ; figurent aussi certaines régions de Pennsylvanie, New Jersey, Maryland et Delaware. On élève sur les lieux de consommation. On tire parti des moindres terres favorables.

Le changement apparent n'est pas très marqué en 1850. A l'est de l'Ohio, les États du Nord baissent à 26,5, l'Ohio augmente un peu, le Missouri beaucoup. Dans l'Indiana, l'Illinois, le Wisconsin, l'Iowa, l'augmentation n'est pas aussi rapide que celle de la population, et avec une moyenne plus élevée, 24,6 %, le rapport au nombre des habitants est plus faible. Même chose en 1860. Le nombre des bêtes s'élève, la moyenne aussi, 28,2 %, contre 20,3 à l'Est, mais la population a augmenté encore plus vite. C'est le contre-coup naturel du peuplement ; des forces d'expansion y sont latentes.

Les centres de l'engraissement pour cette décade sont la vallée du Scioto (Ohio), vallée du maïs, et les « blue grass » du Kentucky, c'est-à-dire l'extrême est du *Corn Belt*, le plus près possible des marchés de l'Est, vers qui les troupeaux descendent encore à pied, 15,000, 16,000 bêtes par an. Il se fait aussi en Pennsylvanie et dans les comtés est et sud du New York. L'élevage n'est pas reporté sensiblement plus loin. Il s'alimente pour une bonne part aux prairies de l'Illinois, du Missouri, de l'Iowa aussi toutefois, ou encore dans les terres à blé de l'Ohio. Lorsque vient l'automne, les éleveurs vendent jusqu'à 100, même 400, 600 bêtes de un, deux ou trois ans, à un même engraisseur, à qui les banques locales, suivant l'usage courant, ont avancé les fonds nécessaires.

Cependant, dès 1850, un mouvement se dessine. On commence à engraisser dans la région des Prairies, soit pour conduire les troupeaux jusqu'à l'État de New York, où les hébergent des toucheurs en gros, soit pour les conduire aux centres de boucherie. Chicago, en 1851, expédie 22,000 bœufs et 25,000 en 1852. En 1860, le déplacement vers l'ouest est un fait accompli. Les centres du bétail maigre sont le Missouri et le Texas (premier celui-ci en 1860), le Mexique même ; l'Illinois et l'est de l'Iowa sont devenus des centres d'engraissement, l'Illinois surtout, dont les immenses prairies rallient d'immenses troupeaux. C'est l'œuvre des voies ferrées, qui permettent de livrer directement à l'Est, et en toute saison. Le voyage des troupeaux disparaît des grandes routes de l'Ouest.

La région de l'Ohio, les États de l'Est perdent leur monopole ; la Nouvelle Angleterre, sur ce terrain comme sur les autres, cesse de lutter contre l'Ouest, où le maïs engraisse le bétail à bon marché. En

1858, le marché de New York reçoit 53,500 têtes de l'Illinois contre 37,600 de l'Ohio, 11,100 de l'Indiana, 9,400 du Kentucky, 2,700 de l'Iowa, 1,700 du Michigan. Une partie, d'ailleurs, du bétail inscrit comme venant du New York est, on vient de le dire, en réalité, du bétail de l'Ouest, qui n'y est resté que quelques semaines.

Ainsi la mise en valeur des Prairies, le progrès des communications entraînent de plus en plus loin la source des denrées alimentaires et distribuent à chaque zone géographique un rôle de plus en plus précis. A mesure que le peuplement de l'Ouest progresse, les régions plus anciennes changent de physionomie et, de gré ou de force, s'ouvrent à des activités nouvelles.

Le bœuf a pu s'éloigner vers les grandes Prairies à la suite des arpenteurs ; mais le porc a été retenu dans le *Corn Belt* par le maïs, qui est sa nourriture essentielle et dont il est le véritable objet. Néanmoins, il n'a pas complètement échappé à la migration vers l'Ouest, au fur et à mesure que le *Corn Belt* lui-même l'a subie.

Dès 1840, le Nord-Central l'emporte pour l'élevage du porc, par 26,4 % contre 16,7, sur les États atlantiques, où il a surtout pour but d'utiliser le petit lait et les déchets de ferme. L'Ouest-Nord, qui ne donne que 5,2 %, a, en réalité, la priorité relative, car cette petite moyenne répond à 3,224 têtes pour 1,000 habitants ; c'est une indication pour l'avenir. L'Est-Nord fournit 1,903 têtes pour 1,000 habitants. Le Kentucky, l'Ohio, l'Indiana sont alors les principaux centres du commerce. Les espèces y sont du reste fort médiocres et l'on ne s'occupe guère des animaux. On les laisse vaguer à leur gré, puis, dans la dernière période, on les engraisse avec du maïs. Cette pratique — « *hogging down corn* » — est particulièrement en usage dans l'Indiana¹. Quant aux porcs, qui accomplissent difficilement de longs parcours, on y a remédié en généralisant la salaison, le *packing*. Louisville, Saint-Louis sont des villes de *packing*, Cincinnati surtout, qui est au milieu d'une région de maïs et par conséquent d'élevage et qui ne perdra pas tous ses avantages lors de l'évolution de l'Ohio.

Durant la décade 1840-1850, la décroissance dans l'Est est tout à fait marquée, en moyenne (8,8 %) et en nombre absolu aussi, alors que l'augmentation est générale ailleurs. Mais le maïs est devenu trop cher, les frais de production trop grands, le porc de l'Ouest revient à meilleur marché dans l'Est même. Comme compensation, on vendra désormais le lait dans les villes, pour la consommation courante.

1. Où les animaux font eux-mêmes la récolte.

Si forte que soit l'augmentation dans l'Ouest, elle l'est moins, comme pour le bœuf, que celle de la population et même que le rendement du maïs. Ce phénomène se prolonge pendant la période suivante, et l'on se voit amené à vendre du maïs. Chicago, pour son compte, en expédie en 1859 plus de 15 millions de boisseaux. Avant 1850, les localités écartées des communications paraissent seules continuer à se consacrer à l'élevage en grand. Après il recule vers l'ouest, vers l'Illinois, comme la culture du maïs. Le *packing* se développe, les centres se multiplient, les industries complémentaires naissent. En 1843, treize usines existent à Cincinnati pour tirer du saindoux l'huile et la stéarine ; en 1849, on estime que 16 millions de livres de porc ont été traitées ainsi. Les espèces deviennent meilleures ; sous l'initiative des Allemands, on donne plus de soin à l'élevage. La moyenne du Nord-Central est en 1860 de 36,1 %, 1,236 têtes par 1,000 habitants dans l'Est-Nord, 1,638 par 1,000 dans l'Ouest-Nord. Pour l'année 1860, 3 millions de porcs, d'après le *Census*, ont été salés et expédiés. Chicago a pris le pas sur tous les autres marchés.

Avec le Nord-Ouest, un quartier de continent naît à la vie et, dans l'équilibre de la nation, le jeu des forces économiques est transformé.

* * *

Le peuplement de l'Ouest s'est fait d'abord par la migration intérieure. Vers 1820, elle se dessine, poussée par la transformation du Nord-Est, où la population est en excédent, où la concurrence de l'Ouest rend la vie difficile aux agriculteurs, où les besoins de l'industrie donnent aux moutons le pas sur tout autre produit de la terre ; dès que les communications s'étendent et se multiplient, elle s'accroît. Très sensible à partir de 1832, en 1837 la crise générale lui vaut un temps d'arrêt ; celle de 1857 en déterminera un second, mais à ce moment les émigrants étrangers sont intervenus à leur tour.

Elle suit les parallèles, et c'est ainsi que le vieux Sud, Kentucky, Virginie, avait occupé d'abord, par les fils cadets de ses plantations, la bande méridionale de l'Ouest, les bords de l'Ohio et du Mississippi. Jusqu'en 1830, avec les fermiers pauvres ou les ennemis de l'esclavage, la bande s'élargit sans changer de forme, laissant le centre et le nord à peu près vides. Puis la Nouvelle Angleterre se met en branle, surtout par familles isolées, mais encore par caravanes organisées. Vermont, New Hampshire et Maine, avec l'État de New York, envoient le gros des contingents, et c'est dans la région vide, surtout dans le nord, qu'ils fondent leurs colonies. Cinquante personnes débarquent ensemble en

1833 dans le comté de Sangamon (Illinois), que deux d'entre elles sont venues inspecter au préalable. Un pionnier achète un lot dans le comté Henry en 1836 ; l'année d'après, quinze autres l'ont rejoint, dont six avec leurs familles ; en 1839, ils étaient cent habitants¹.

« Le flot d'émigrants, descendu des Alleghany, roule dans la plaine en tourbillonnant sur lui-même, chassant devant lui l'Indien, le buffalo et l'ours. A son approche s'abaissent les gigantesques forêts, aussi rapidement que l'herbe sèche des prairies disparaît devant la torche du sauvage... Tant pis pour ceux qui périssent sur les bateaux à vapeur² ! l'essentiel, en fait de steamboats, c'est qu'il y en ait beaucoup ; solides ou non, bien ou mal commandés, peu importe, s'ils vont vite et à bon marché ». Ainsi Michel Chevalier interprétait l'âme de l'émigrant ; ailleurs il ajoute : « L'Américain type, l'Yankée (*sic*) pur en un mot... est étranger au culte de la terre natale et de la maison paternelle ; il est toujours en humeur d'émigrer, prêt à partir du lieu même où il est débarqué à peine ».

En effet, la marche en avant se fait à petites étapes. La Nouvelle Angleterre a peuplé l'ouest de l'État de New York, qui part ensuite peupler l'Ohio. Non seulement la ligne de colonisation recule pas à pas, mais ce sont les mêmes pionniers, à peu de chose près, qui, d'étape en étape, la portent de plus en plus loin. Comme le père de Lincoln, les premiers arrivés, vite las du bien-être et de la vie en commun, repartent vers l'inconnu, laissant aux nouveaux arrivants leur place derrière eux.

L'esprit et les mœurs de ces Américains de l'Est font contraste avec ceux de l'ancienne population et leur prédominance a créé dans l'Ouest, et dans l'Illinois notamment, un caractère nouveau.

Le Yankee a, de prime abord, paru antipathique et ridicule à l'homme du Sud, ardent, ami de la vie joyeuse, de goûts libres et variés. « Tous les Yankées », dit Michel Chevalier, qui se fait Virginian pour les peindre, « semblent jetés dans le même moule ; il était donc très facile d'organiser pour eux une liberté régulière, c'est-à-dire de combiner un cadre où ils se sentissent les mouvements libres ». Mais « cette multitude de compartiments qui précisaient tous les détails de la vie, tout comme Moïse avait fait pour le peuple hébreu....., rendait impossible à tout autre qu'à un homme taillé exactement sur le même

1. Pease, *History of Illinois* ; II : *The frontier State*, 1919, p. 178.

2. Dans les accidents, qui étaient fréquents. Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord*, 1837, t. II, p. 22-113.

modèle de s'établir parmi eux¹ », et cette régularité est dans le Sud un sujet proverbial de moqueries.

Ils s'accusent réciproquement de gaspillage, l'un parce que les meules ne sont pas couvertes, l'autre parce que les clôtures ne sont pas assez hautes². Le fermier du Sud a aussi conservé la morale élastique du pionnier-chasseur asservi dans la forêt au caprice des événements et, à son sens, libéré par ce fait des kyrielles de scrupules à l'égard des engagements, des lois, des administrations publiques. Habitué à régler à la bonne franquette ses rapports avec ses voisins, plus sensible à l'honneur qu'à la légalité, il est fourbe aux yeux du Yankee que ses principes rigides, sa dignité tranchante, ses hypothèques, ses contrats, son attachement à la lettre des écrits, font passer pour tatillon et mauvais coucheur. « Faire le Yankee », c'est proposer à l'homme de la frontière de lui louer ses bœufs, au lieu de lui demander de les prêter.

La vie de la frontière est peut-être harassante, mais elle ne manque ni d'émotion, ni de fantaisie. L'humeur indépendante des anciens pionniers a été subjuguée par le travail méthodique, l'application consciencieuse et la morne discipline que l'homme de l'Est apportait avec lui. « L'homme de loisir est une variété de l'espèce humaine dont l'homme du Nord, l'Yankée, ne soupçonne pas l'existence... Du moment où il se lève, l'Américain est au travail. Il s'y absorbe jusqu'à l'heure du sommeil. Il ne permet point aux plaisirs de l'en venir distraire ; les affaires publiques seules ont le droit d'enlever quelques moments à ses affaires privées... Il cesse ses travaux le dimanche parce la religion le lui ordonne, mais elle lui prescrit aussi spécialement, pour ce jour-là, de s'abstenir de tout amusement, de toute distraction, musique, carte, dés ou billard, sous peine de sacrilège au premier chef. Le dimanche, un Américain n'oserait pas recevoir ses amis. Ses domestiques refuseraient de s'y prêter... Rien n'est donc plus lugubre que le septième jour dans ce pays. Au près d'un pareil dimanche, le travail du lundi est un passe-temps délicieux³ ».

Le désaccord le plus grave entre les deux races de colons éclate sur le terrain religieux. Sur la frontière, on manque de piété. Même aux baptêmes et aux enterrements, les cérémonies sont écourtées. Le dimanche est jour de licence et de ripaille. Le puritain de Nouvelle Angleterre n'avait donc pas à doter l'Ouest seulement d'un ordre social,

1. Michel Chevalier, *Lettres*, t. II, p. 204. — Pease, *The frontier State*, p. 17.

2. Peck, *op. cit.*, p. 115.

3. Michel Chevalier, t. II, p. 110.

de bonne foi dans les affaires, c'était à la Vie éternelle qu'il lui incom-
bait de le convier, contre les envahissements du péché.

Méthodistes, baptistes, presbytériens ont pris au sérieux leur mis-
sion. Ce sont souvent les prédicateurs les plus incultes qui ont le mieux
réussi, doués de l'éloquence naturelle et du pathétique qui savaient
toucher le pionnier. En Illinois, les méthodistes ont ainsi passé de
6,000 en 1830 à 40,000 en 1848, les baptistes de 3,600 à 22,000 en 1850,
les presbytériens de 492 à près de 5,000. L'indulgence d'antan s'est
évanouie, l'intolérance yankee a gagné la partie.

On a pu reprocher à ce succès d'avoir surtout développé l'hypocrisie
et d'avoir peuplé les églises de fidèles moins soucieux de méditer le ser-
mon que de faire admirer leurs habits, ou de mâcher du sucre candi.
Cependant, l'influence puritaine a utilement lutté contre l'ivrognerie et,
plus efficacement encore, elle a répandu l'instruction. Au cours de cette
période, la ferme a remplacé la hutte ; la loi a remplacé le duel au poi-
gnard ou à la carabine et le coup de pistolet à bout portant ; la stérilité
intellectuelle a été secouée par les plus mauvais même des prédica-
teurs¹. Les Canadiens du Michigan, hospitaliers, joyeux et doux, mais
qui ne savaient ni tisser, ni filer, jusqu'à jeter la laine de leurs mou-
tons, ont reçu des Yankees toutes les industries² et, du nord au sud,
leur méthode a plus fait pour les progrès matériels que la liberté sau-
vage.

C'est aussi à l'emprise de la Nouvelle Angleterre que l'Ouest a dû en
partie ses idées abolitionnistes. Ses intérêts commerciaux l'y por-
taient sans doute ; toutefois la religion a pesé de tout son poids. Le
Code Noir, dès la création de l'État d'Illinois, interdisait l'entrée de
l'État à tout nègre qui ne pouvait prouver sa condition libre, interdis-
sait à tout blanc d'employer chez lui un nègre non affranchi, imposait
aux maîtres amenant des noirs en passe d'être émancipés de verser
une caution de 1,000 dollars pour chacun. La doctrine puritaine, au
nom de la loi de Dieu, confirmée par la loi de nature, a soutenu de
toutes ses forces la loi constitutionnelle et, par sermons du dimanche
ou par assemblées solennelles, les Églises ont mené dans l'Ouest une
campagne tenace contre l'esclavage³.

Faut-il le dire ? Parmi ces recrues déferlant sans trêve, le bon grain
et l'ivraie sont incroyablement mêlés. Travailleurs aux espoirs mo-
destes, spéculateurs avides de fortunes inouïes, ambitieux politiques,

1. Pease, *The Frontier State, 1818-1848*, p. 425-431 (*Hist. of Illinois*, II).

2. G. N. Fuller, *Beginnings of Michigan*, p. 406 et suiv.

3. Pease, *op. cit.*, p. 47, 373.

chevaliers d'industrie en quête d'affaires lucratives ou désireux de se régénérer, affamés d'indépendance, rêveurs cherchant une terre où semer leur idéal, tous s'engouffrent dans l'immensité de l'Ouest¹. Si le niveau social, intellectuel et moral s'est élevé sans conteste, l'ignorance et les vieilles mœurs n'ont pas disparu du jour au lendemain. Vers 1840, on se plaint en Illinois que 100,000 enfants négligent de fréquenter les écoles et que 287,000 adultes soient reconnus pour illettrés. Ou bien une bande de voleurs, avec l'appui tacite des fonctionnaires, terrorisait vers 1846 le sud de l'État, et les honnêtes gens eurent bien de la peine à nettoyer la place².

Ce qui distingue l'homme de l'Ouest, c'est sa passion de la politique, ses manières incultes, ses instincts violents, son esprit d'aventure.

La politique s'empare de toute l'Amérique, dans cette période qui marque l'avènement de la démocratie. Mais nulle part elle n'enflamme plus que dans l'Ouest. Elle est presque le seul intérêt qui s'offre au jeune homme dans les loisirs que la culture lui laisse par intervalles. La vie mobile des hommes de loi, par exemple, leur vaut des facilités exceptionnelles pour se faire connaître, se recruter des partisans, et tout ce qu'il y a d'esprits habiles se tourne vers les professions de la politique. Enfin, la parfaite égalité qui gouverne cette société primitive la fait entrer d'emblée dans les principes démocratiques, et nul ne s'étonne qu'il puisse être, tout comme un autre, du bois dont le destin va faire un Président³. Ainsi Lincoln, après avoir été, en plusieurs fois, à peine un an à l'école, lit « tous les livres dont il entend parler dans un rayon de cinquante milles », même la Constitution de l'Indiana ; il fait, vers dix-huit ans, quinze milles pour assister aux séances du tribunal, qui l'initient à certains aspects de la vie ; il choisit Henry Clay pour son guide politique et, de son métier, batelier sur le Mississipi, mais sans emploi pour l'instant, il se présente en 1832 comme candidat à la Chambre des députés de l'Illinois et harangue les gens du haut d'un arbre⁴.

L'homme de l'Ouest est rude, quoi de plus naturel ! « Il s'occupe de lui-même et nullement d'autrui, il n'attend aucun égard de son voisin et ne soupçonne pas que celui-ci puisse désirer la moindre attention. Il est brusque et raide parce qu'il n'a pas eu le temps d'adoucir sa voix et d'assouplir son geste. S'il est grossier, ce n'est pas qu'il se complaise

1. Fish, *op. cit.*, p. 134.

2. Pease, p. 428, 431.

3. Fish, *op. cit.*, p. 163.

4. Brand Whitlock, *op. cit.*, p. 2, §§ II et IV.

dans la grossièreté ; il aspire à devenir un homme de bonne compagnie et voudrait déjà passer pour tel ; mais il a dû beaucoup plus s'occuper de cultiver la terre que de se cultiver lui-même ». Ne le dissimulons pas : dépourvu du « moindre brin de méchanceté », obligeant même, il n'est pas près de passer pour un homme de fine culture et de bonne compagnie. Il a surtout besoin « d'agiter ses membres, de tenir ses muscles en haleine. Quand ses pieds ne sont pas en mouvement, il faut qu'il remue les doigts, que de son inséparable couteau il taille un morceau de bois, rogne le dos d'une chaise ou écorne une table, ou encore qu'il occupe ses mâchoires à presser du tabac¹ ».

Le pionnier est une création essentiellement américaine ; aussi l'immigration étrangère ne commence-t-elle à jouer un rôle dans l'Ouest qu'une fois accomplis les premiers défrichements de la conquête ; celles même des races européennes qui y ont été attirées par la vie agricole — Allemands, Scandinaves — n'ont vraiment fait leur apparition qu'après 1830. Ce n'est qu'après 1850 que la proportion des étrangers atteint des chiffres saisissants, dans l'Ouest aussi bien que dans les autres États.

En 1850, le gros des immigrants (59 %) se masse dans les États industriels, c'est-à-dire dans la région Nord-Atlantique, où la Nouvelle Angleterre, dont deux États seulement — Rhode Island et Massachusetts — sont fortement industrialisés, ne rivalise que de loin avec les trois autres États du groupe². Le Sud, à l'exception de la Louisiane, a très peu d'immigrés et, si la région Nord-Central vient la seconde (29 % du total), c'est avec un écart énorme, écart de la moitié. Dans cette région, l'État qui renferme proportionnellement le moins d'étrangers est l'Indiana, 55,572, soit 5,6 % de sa population³, et il est toujours demeuré la région la plus « américaine » du Nord-Ouest, sans doute comme la plus adonnée à l'élevage. L'Ohio, par contre, renferme le plus grand nombre d'Européens, 218,193 (19,7 % du total) ; mais ils ne forment que 11 % de la population⁴. De même le Missouri, qui en accueille depuis longtemps, n'en a que 11,2 % (76,592 sur ses 680,000 habitants). Plus les États sont de peuplement récent, plus les étrangers y paraissent en force. Mais forte moyenne ne signifie pas toujours nombre réel. Le Michigan a ainsi 54,700 étrangers (13,8 % de sa population), l'Illinois 111,892 (13,1 %). Quant au Wis-

1. Chevalier, *Lettres*, t. II, p. 16, 17, 22.

2. New York, New Jersey, Pennsylvanie.

3. 988,000 habitants.

4. 1,980,000 habitants.

consin, qui en est à ses débuts, il atteint non seulement la moyenne la plus élevée de l'Ouest, mais des États-Unis, 36,2 % de sa population, 110,477 étrangers sur 305,000 habitants. L'Iowa, qui n'a encore que 192,000 habitants, est peut-être trop loin pour avoir plus de 10 % d'immigrés ; mais le Minnesota, qui figure pour la première fois au recensement et n'a que 6,000 habitants, s'annonce comme terre d'immigrants en en comptant déjà 2,000.

En 1860, le flot d'Europe s'est épandu sur les États-Unis, la population a passé de 23,191,000 habitants à 31,443,000, le nombre des étrangers a quasiment doublé, leur proportion monté à 13,2 % de l'ensemble, au lieu de 9,7 en 1850. Bien que la Californie soit devenue entre temps l'État le plus « étranger » de l'Union, avec 146,000 immigrants sur 379,000 habitants (38,6 %), elle n'empêche pas le Nord Atlantique et le Nord Central de renfermer à eux deux 86,2 % de la population étrangère totale. Le fait nouveau, c'est que la proportion du Nord Central s'est beaucoup accrue — 37,3 % au lieu de 29 — tandis que celle du Nord Atlantique a diminué — 48,9 au lieu de 59,1. Les immigrants se dirigent donc de plus en plus vers le Nord-Ouest, sous la pression de la réclame : brochures diverses, publicité des agences de Chicago, appels des compagnies de chemins de fer, qui ont besoin de main-d'œuvre et cherchent acquéreur pour les terres que la loi des Landgrants leur a concédées. Cette réclame se poursuit même pendant la Guerre civile et, en 1870, 41,9 % des étrangers se trouveront dans l'Ouest, contre 45,2 dans le Nord Atlantique.

L'Indiana, avec un chiffre doublé, a toujours une proportion faible et qui ne fera que diminuer ; l'Ohio a toujours le nombre le plus élevé d'étrangers, 328,000, mais un pourcentage modéré, 14 % de sa population ; et l'Illinois le rattrappe pour le nombre, 324,643, en le dépassant pour la moyenne : 19 %. Dans le Michigan, de même, le nombre a triplé ou presque (149,000) et la proportion est aussi passée à 19 %. Parmi les États de la même génération, le Missouri piétine, parce qu'il est esclavagiste, 13,6 %, 160,541 personnes ; dans les États plus neufs, l'Iowa progresse à 15,7 % (10,657 étrangers), le Wisconsin a conservé à peu de chose près sa proportion, 35,7 %, donnée par 276,927 étrangers. Le Minnesota, qui se peuple sérieusement, en a 58,728, soit 34 %. Enfin, de nouveaux États interviennent avec de fortes proportions sur de faibles populations, Dakota, 4,837 habitants, 1,774 étrangers, 36,7 % ; Nebraska, 28,841, 6,531, 22 % ; mais le Kansas, avec 107,206 habitants, tout aussi nouveau, est situé trop au sud pour que le courant normal de l'époque le pourvoie. Il en reste à 11,8 % et 12,600 immigrants.

Les vraies causes de la distribution différente suivant les États, et du pourcentage dans chacun, apparaissent lorsqu'on suit l'immigration peuple par peuple, en se préoccupant de préciser la part de chacun et les occupations auxquelles ils se sont destinés. Ce n'est pas tant le vide qui les fait affluer que certaines conditions d'existence, en affinité avec leurs habitudes et leur caractère.

Les Allemands, chassés par la situation économique et politique de leur pays, avaient d'abord jeté leur dévolu sur le Missouri. En 1829, Gottfried Duden¹ l'avait décrit comme le Paradis terrestre, et son influence avait été si grande en Allemagne qu'une compagnie d'émigration (*Giessener Gesellschaft*) s'était organisée en vue d'y créer un État allemand. Après l'échec du mouvement de 1830, l'émigration se renforce, mais elle ne se dirige pas vers le Missouri, où l'esclavage est aussi incommode pour les blancs que condamnable dans son principe; elle va de préférence vers l'Illinois, comtés de Saint-Clair, de Madison. Malheureusement, ces recrues d'une certaine aisance, d'une certaine culture et d'où sortirent les « Latin farmers » de Belleville, ainsi dénommés parce qu'ils étaient de souche plus lettrée que paysanne, eurent beaucoup à souffrir de leur inexpérience. Du moins elles apportèrent à la vie de la frontière un élément intellectuel qui lui manquait. Elles ouvrirent des écoles; une bibliothèque allemande se créa à Belleville.

En peu de temps, les Allemands se sont répandus dans tout l'État. De 1840 à 1847, ils mettent sur pied plusieurs journaux; l'*Illinois Staats Zeitung*, fondé en 1848, devient quotidien en 1851. La Révolution de 48 accélère l'émigration et ils gagnent le nord agricole, Wisconsin, Michigan, Minnesota, où les « guides » pour émigrants, par leurs descriptions séduisantes, tel celui de Peck², ont entrepris d'ores et déjà de les attirer. L'Illinois fortifie le mouvement: certains marchands de Chicago ont un moment l'idée d'envoyer un agent recruteur parcourir l'Allemagne; ils y renoncent et se contentent de fonder une société pour la protection des nouveaux arrivants. D'autres sociétés du même genre se fondèrent dans d'autres centres, et du reste au bénéfice de diverses races.

En 1850, 38,000 Allemands nés en Allemagne, sur 111,000 étrangers et 851,000 habitants, se trouvent en Illinois³. Ils sont si nombreux qu'ils excitent un mouvement nativiste; mais à ce moment ils s'inté-

1. Bericht über eine Reise nach den westlichen Staaten Nord Amerika's.

2. *New Guide for emigrants to the West*, 2^e édit. Boston, 1837.

3. Plus de 130,000 en 1860.

ressent plus à la révolution allemande qu'à la politique américaine ; ils sont provisoirement démocrates (parti de la terre) et les démocrates les couvrent de leur protection. Ils sont établis dans différents endroits : Belleville, Galena, Quincy, Alton, Peoria, Peru ; dans l'Ohio, ils ont dû se rabattre sur les villes ; puis ils se sont aiguillés vers les Lacs. Milwaukee a été pendant un temps une ville presque allemande, mais Chicago devient leur centre principal. Comme partout, ils y font bande à part et ne se fondent pas avec les indigènes. Ils y construisent des églises et des écoles luthériennes allemandes, dirigées par des pasteurs, un théâtre allemand ; ils s'y préparent bien des ennuis avec les puritains yankees en violant le repos du dimanche et fêtant les boissons alcooliques. Ils installent autour d'eux toutes les institutions de la vieille Allemagne : compagnies de volontaires, sociétés de gymnastique, sociétés musicales, avec chorales et bière.

Suédois et Norvégiens comptent aussi parmi les précurseurs de la grande émigration ; 4,500 en 1850, plus de 10,000 en 1860 pour l'Illinois, ils commencent à y débarquer vers 1825. Quakers persécutés d'abord, puis émigrants impressionnés par une publicité dithyrambique, quittent la Norvège de bonne heure et finissent par choisir de préférence le Wisconsin ; particulièrement nombreux après 1848, il s'en établit cependant beaucoup à Chicago ou aux environs, où ils fondent un journal en 1853, le *Drapeau de la Liberté*. Les Suédois vont également volontiers à Chicago, où ils finissent par transférer leur journal, le *Républicain suédois*, fondé en 1856 ; mais ils se sont dispersés dans tout le nord, Illinois, Wisconsin, Minnesota. Les premiers étaient méthodistes ; après 1846, la secte des jansonistes, persécutée en Suède, vint fonder une colonie près de Galva, autour d'Eric Janson, qui prétendait représenter la seconde venue du Christ et annonçait le rétablissement de la véritable Église. Vers 1850, ils étaient un millier. Ils avaient des produits agricoles, une briqueterie, tissaient la toile. Ils vivaient sous un régime communiste, que des dissensions ruinèrent en 1860.

D'autres qu'eux ont tenté d'organiser une société communiste. Les Mormons, dont ce n'était pas la principale originalité, en quittant Nauvoo pour l'Utah, avaient cédé leur terrain et leurs propriétés au Français Charles Cabet, qui, sur les mêmes principes, installa son Icarie, comprenant 340 colons. Il trouvait des terres et des bâtiments en bon état, une bonne bibliothèque, des ateliers de tissage, dont le débouché était assuré à Saint-Louis par une maison de vente. Cabet a un journal officiel, *The popular Tribune*, auquel s'adjoint plus tard un journal en

français et un en allemand. La colonie prospère. Mais des dissensions surgissent de même ici ; Cabet est déposé peu avant sa mort (1851) ; la société se scinde et bientôt l'Icarie de Nauvoo est revendue et disparaît.

Des groupes de ce genre caractérisent, sous un aspect curieux, l'atmosphère de l'Ouest, sans avoir joué un rôle dans le peuplement, que d'autres races sont venues achever.

Les Anglais ont toujours été de médiocres pionniers. Ils sont clairsemés avant 1845 ; en 1850, sous l'effet de la propagande des Birkbeck et des Flowers, ils sont 18,600 en Illinois. Ils sont travailleurs, peu adonnés à la politique, s'américanisent vite et seraient parfaits, s'ils étaient nés pour la vie de la Prairie ; mais ils y ont peu de succès. Après 1850, la réclame dirigée par les capitalistes anglais qui ont des intérêts dans l'« Illinois Central Railroad » en amène cependant davantage le long de la ligne sur les terres loties par la Compagnie. Ils sont 41,745 en Illinois en 1860. Les Écossais, 4,600 en 1850, ne comptent pas, et ce sont les Irlandais¹ qui, pour le nombre, rivalisent avec les Allemands ; 28,000 en 1850, ils sont 87,000 dix ans après ; mais, pour la plupart dénués de toute ressource, ils sont hors d'état d'entrer dans la classe des cultivateurs. Ils viennent travailler aux canaux, plus tard aux chemins de fer, puis se fixent surtout dans les villes et surtout à Chicago où, vivant en groupes compacts, leur catholicisme et leur turbulence les font prendre en grippe. En grande effervescence au sujet de la libération de l'Irlande, ils prennent part en Amérique à tous les désordres des rues, et c'est généralement eux que l'on retrouve, à cette occasion, devant les tribunaux. Comme ouvriers de la ligne, ils ont d'ailleurs souvent de violentes altercations avec les entrepreneurs et, s'ils n'ont pas toujours tort, ils n'en sont pas mieux vus. Déjà en 1833 une hostilité s'était manifestée contre les indigents anglais ; en 1837, la crise de nativisme éclate contre les Irlandais, qui sont massacrés à Boston. Ils nourrissent contre l'Angleterre une haine qu'échauffe la fraternité des *Fenians*, dont Chicago est le centre, et qui aboutit en 1866 au Raid Fenian, expédition militaire contre le Canada qu'ils voulaient conquérir. Comme les Républicains sont nativistes, pro-allemands et anti-irlandais, quoique les démocrates soient favorables à l'Angleterre, les Irlandais sont démocrates.

Deux petites colonies portugaises, protestants venus de Madère après 1849, près de Springfield et Jacksonville, en Illinois, des Français et Canadiens français dont le nombre s'accroît sensiblement entre

1. Fish, *op. cit.*, p. 112.

1850 et 1860, des Trappistes et des Vaudois complètent la liste des principales races étrangères qui apportent à l'Ouest, aussitôt ouvert à la vie humaine, la bigarrure qui caractérise, dès cette époque, la population américaine.

* * *

L'histoire de Chicago résume fortement la croissance du Nord-Ouest et souligne à la fois les progrès de sa puissance et les nécessités qui l'ont liée à la transformation de l'Est. Né du changement que la navigation des Grands Lacs et les voies ferrées ont imprimé à la direction des courants commerciaux, Chicago a bénéficié, avec l'ampleur que l'on sait, de cette révolution dont la contre-partie est le déclin du Mississippi et de la Nouvelle Orléans dans leur rôle distributeur. La création d'un système de communications a certes rendu le peuplement de l'Ouest plus rapide, sa production plus intense ; mais, orienté selon les besoins commerciaux de l'Est industriel et de l'Ouest producteur, il a, en outre, décidé que les exportations se feraient désormais par New York, aux dépens de tous les anciens ports.

Après 1763, le commerce de l'Illinois avait été entre les mains de Baltimore et Philadelphie. Avec la Nouvelle Orléans, il se voyait entravé par la proximité des Espagnols, par la lenteur des « flatboats » et par la nécessité où se trouvaient les bateliers de remonter par terre. Chaque convoi prenait l'envergure d'une expédition. En outre, le Sud ne pouvait se donner comme un débouché de conséquence pour le Nord-Ouest tant qu'il n'avait à lui offrir, en plus des exportations vers Cuba et les ports atlantiques, que les plantations de canne à sucre à pourvoir, en Louisiane. Le Nord-Ouest tendait ainsi à utiliser de préférence la « National Road » et à se tourner vers l'Est. Mais de ce côté les transports étaient coûteux et, si les bœufs s'arrangeaient tant bien que mal des longs parcours, les porcs étaient incapables de les fournir. C'est pourquoi le bétail même abandonna cette voie dès que Cincinnati eut pris le premier rang comme centre du *packing*.

Le développement des bateaux à vapeur donne donc tout d'abord au Mississippi des avantages d'autant plus heureux que la conquête des nouvelles terres à coton assurait maintenant aux produits agricoles de l'Ouest des demandes de plus en plus nombreuses. Les marchandises se pressent alors sur le fleuve, soit pour être réexportées, soit pour répondre aux besoins des planteurs. Non que toutes les incommodités aient disparu. Les chutes de Louisville ne seront tournées par un canal qu'en 1828 ; elles causent une gêne fâcheuse à la navigation. Le climat

humide et chaud du bas Mississippi est fatal aux denrées périssables, et celles qui séjournent à la Nouvelle Orléans en souffrent à l'excès. Le marché, en outre, y est à l'étroit, et on ne sait comment y entreposer tous les arrivages¹.

Néanmoins, l'activité du Mississippi augmente¹ et se soutient même contre la concurrence des canaux qui, après 1825, détournent vers l'Est et New York, par la voie des Lacs, une notable partie des produits de l'Ouest. Jusqu'en 1840 et 1850, porc et bœuf salés, beurre, farine, blé, whiskey, tabac, s'entassaient à la Nouvelle Orléans en quantités croissantes, venus en grande partie des régions de l'Ohio et du haut Mississippi.

Ne nous y trompons pas. Ce sont les chemins de fer, après 1850, qui ont consommé le renversement des courants ; mais, à partir de 1836 environ, on l'avait vu s'annoncer dans les progrès de Buffalo comme de Chicago, Buffalo, qui recevait, en 1836, 1,239,000 boisseaux de grain et farine, expédiés de l'Ouest, plus de 4 millions en 1840, et où les arrivages ne tardèrent pas à dépasser ceux de la Nouvelle Orléans, si bien qu'en 1846 la presse du Sud se fit l'écho des craintes qu'inspirait l'avenir.

Elles étaient plus que justifiées. Dans la période 1841-1851, la valeur en dollars des marchandises transportées sur l'Hudson et sur le Mississippi se balance au profit de celui-ci ; en 1855, il garde encore l'égalité, mais il a perdu le transport des blés et farines dont les trois cinquièmes passent désormais par l'Hudson, et il ne le regagnera pas. Cincinnati, à la fin de cette période, envoie encore par l'Ohio trois fois plus de farine au Sud qu'à l'Est ; mais, à la fin de la décade suivante, il en envoie quatre fois moins. De même, ses envois de porc et de *bacon* diminuent de plus de moitié. Dès 1850, Saint-Louis, pour le commerce avec le Sud, dépasse Cincinnati, dont les expéditions deviennent relativement insignifiantes.

La Nouvelle Orléans perd aussi le commerce du plomb, en provenance de Galena (Ill.). De 785,000 lingots bruts en 1846, il tombe à 18,000 en 1856 et finit par disparaître. Graduellement, les produits de l'Ouest, qui vers 1820 constituaient 58 % des produits qu'elle entreposait, pivotent vers les routes de l'Est, plus rapides et moins chères, et le Sud n'en reçoit guère plus que pour sa consommation.

Ce n'est pas seulement parce que l'Est industrialisé exile l'agriculture et se ravitaille dans l'Ouest. Il s'agit de l'exportation. Aussi long-

1. Gephart, *Transport in the Middle West*, p. 95-118.

temps qu'il n'y eut pas de canaux, le Mississippi était la seule voie menant à la mer. Puis il fallut composer. Vers 1845, on estimait que la moitié des produits de l'Ouest destinés à l'exportation gagnait la mer par les canaux et chemins de fer, l'autre par le Mississippi. Dans les trois années 1843 à 1845, sur 1,874,000 barils de farine, la Nouvelle Orléans en rembarque 505,000 pour l'étranger, Cuba y compris, et 648,000 pour les ports de l'Union, dont 469,000 pour New York et Boston. Elle distribue aussi 847,000 barils de porc. Son rôle, à partir de 1850, ne fait que décliner et, si le tonnage du Mississippi paraît augmenter par rapport au trafic général de la vallée, le pourcentage est moindre. Le Mississippi renaitra peut-être à l'époque actuelle par la transformation du Sud en pays industriel ; mais, au milieu du XIX^e siècle, l'industrie est localisée dans le Nord atlantique, les communications se créent à son profit et la côte Est devient la ligne d'attraction pour toutes les régions qui ont quelque chose à vendre. L'Ouest a tous ses plus gros intérêts, toutes ses facilités dans l'Est, et c'est ainsi que Chicago voit refluer vers lui, sans l'avoir cherché, tout ce qui, faute de mieux, avait jusque-là descendu le Mississippi.

Son essor a représenté dans ses étapes l'effet successif des trois séries de voies commerciales : canal de l'Érié d'abord, puis canal Illinois-Michigan et chemin de fer, ainsi que des efforts passionnés de New York pour capter, à force de réclame et de long crédit, tout le commerce extérieur.

En 1833, Chicago a 150 habitants, deux boutiques, et son port reçoit par l'Érié deux bateaux. Quatre ans plus tard, il n'a encore que 8,000 habitants, mais déjà 120 magasins, dont vingt maisons de gros. En 1836, il a reçu 456 bateaux, débarquant 325,000 dollars de marchandises. A ses débuts, il importe les produits de l'Est qu'il absorbe ou redistribue, mais les bateaux en repartant ne chargent pas grand chose. Bientôt il conquiert le marché des grains, que de longues processions de charrettes lui apportent de très loin dans l'intérieur. En 1841, il reçoit pendant la saison 150 bateaux par mois, qui s'en retournent à plein. En 1842, 705 bateaux se sont partagé 586,000 boisseaux de grains. La valeur des exportations et importations est maintenant à peu près égale. Non seulement le nord de l'Illinois, mais une partie de l'Indiana et du Wisconsin envoient leur grain à Chicago, où le prix de vente est plus élevé que sur place.

Il a pris rang aussi comme centre de *packing*. Cincinnati est le premier de tous, et Chicago ne dépasse pas encore Alton, Peoria et les autres villes qui travaillent pour le Sud. Mais, en 1847, un de ses jour-

naux décrit avec orgueil un établissement qui abat 130 têtes de bétail par jour et en utilise merveilleusement toutes les parties. Les exportations sont surtout dirigées vers l'Angleterre.

Sa situation privilégiée veut enfin qu'il devienne un point de jonction pour les communications. En 1831, un négociant de New York gagne un tiers du prix de transport en expédiant des marchandises à Saint-Louis par le Lac et Chicago, au lieu de passer par la mer et la Nouvelle Orléans. Le tarif n'est pas moins économique pour le bétail qui gagne New York. Le trajet par bateaux demande de New York à Chicago douze à quinze jours et parfois trois semaines ; cependant les marchandises arrivent encore ainsi à Galena deux mois plus tôt, et à meilleur marché. Du reste, le chemin de fer New-York-Érie permettra sous peu de raccourcir les délais. Bref, en 1835, 255 voiliers abordent à Chicago ; en 1836, 49 bateaux à vapeur et 383 voiliers. C'est le moment des grandes spéculations sur les terrains qui l'entourent. De lots vendus 9,000 dollars au printemps de 1835, on demande 25,000 dollars à la fin de l'année. Les loyers sont hors de prix, les étrangers de passage sont obligés de coucher par terre. Les provisions menacent de manquer, la farine monte à 20 dollars le baril.

L'ouverture du canal Illinois-Michigan, en 1848, était appelée à accroître encore le trafic à Chicago. Les grains, qui allaient plus commodément au Mississipi l'abandonnent pour la voie du nord et le mouvement est si considérable que le nouveau canal est vite reconnu insuffisant. On essaie de parer aux besoins des transports en construisant des routes sur planchers, ou « plank roads ¹ ». Fiévreusement, on en construit et, au milieu de 1851, 600 milles de « plank roads », dit-on, sont en usage ou en préparation dans l'Illinois.

Mais ce moyen de fortune est relégué aussitôt que les chemins de fer, commencés à cette époque, ont établi un réseau étendu. Arrêtés longtemps par les mauvaises conditions financières, ils couvrent en 1856 2,235 milles en Illinois ; treize lignes aboutissent à Chicago ou sont reliées avec lui ; il voit entrer 104 trains par jour, il communique sur le Mississipi avec Galena, Fulton, Burlington, Quincy, Alton et Saint-Louis, Cairo.

C'est alors que la ligne Chicago-Galena enlève au Mississipi le trafic du plomb, des produits agricoles issus du Minnesota, du Wisconsin, de l'Iowa septentrional, ainsi que de l'Illinois du nord-ouest, qui expédie

1. Plancher posé transversalement sur des troncs d'arbres, couchés dans le sens de la longueur. Cf. Meyer et Mac Gill, *Transportat. in the U. S. before 1860*, 1917, chap. x.

plus volontiers vers Chicago que vers Cairo. Chicago, malgré les inconvénients de l'hiver sur les Lacs, détrône Saint-Louis, qui, vers 1850, tirait de l'Illinois les cinq huitièmes des produits qu'il expédiait et vendait à l'Illinois les trois quarts de ceux qu'il recevait. Les grosses affaires en grain viennent s'y traiter et dans un esprit qui soulève les plaintes des cultivateurs, chez qui s'éveille l'idée de fonder des coopératives. En 1855, il reçoit deux fois autant de blé que Saint-Louis ; il est déjà le premier dépôt de blé du monde.

Il est facile de prévoir qu'à bref délai il occupera aussi la première place dans l'industrie du *packing*, porc et bœuf. Outre la prépondérance particulière de Chicago, entre l'Ouest et le Nord, on voit s'esquisser ce régime de centralisation à outrance qui caractérise si essentiellement, à notre époque, l'industrie et le commerce américains.

Comme bien on pense, la ville entre temps s'est peuplée. C'est toutefois encore une bien petite ville, et malpropre. Les vaches se promènent dans les rues, couchent sur les trottoirs. « Géhenne d'abominations », les ruisseaux charrient tout ce qu'il est possible. Michigan Avenue déshonorée par les tas de fumier, l'ordure de toutes les étables, qui est déposée le long du Lac et lavée par la pluie, disparaît dans l'eau que boira la cité. Un mélange extraordinaire de huttes en bois et de grands édifices, d'hôtels-palaces — cinquante-sept en 1855, dont huit « de premier ordre » — témoigne de la hâte désordonnée avec laquelle la ville a poussé.

Elle n'avait pas 30,000 habitants en 1850, elle atteint presque 110,000 en 1860, avec beaucoup d'étrangers, Allemands et Irlandais. La crise des logements fait rage, telle maison qui a coûté 500 dollars en rapporte 3 à 400 de location. Cependant, elle est moins peuplée que Saint-Louis et Cincinnati, qui ont en 1860 un peu plus de 160,000 âmes. Par là son rôle distributeur apparaît. Machine aspirante et refoulante, les marchandises n'y font que passer, et bien que le *packing* soit une manière d'industrie, Chicago est moins un centre de production que de commerce. L'importance des affaires y est supérieure à la collaboration humaine.

Si, pour des raisons analogues, la population des autres villes n'a pas démesurément enflé, la population totale du Nord-Ouest s'est, par contre, accrue dans des proportions formidables par le peuplement des anciens États et par la mise en valeur des nouveaux : Wisconsin, Iowa, mentionnés depuis 1840, Minnesota depuis 1850, Dakota, Nebraska, Kansas depuis 1860. De 860,000 habitants en 1820, le Nord-Ouest

s'est élevé à 9 millions en 1860, chiffre plus que décuplé. L'Ohio, avec 2,340,000, a quadruplé ; l'Indiana, avec 1,350,000, a presque décuplé ; l'Illinois, avec 1,712,000, est trente fois plus peuplé.

Le Sud, dans le même temps, a multiplié son chiffre par quatre, 5,768,000 habitants en 1860, au lieu de 1,358,000 en 1820, où ne figurait pas le Texas. Ce sont aussi les États les plus neufs qui ont le plus augmenté, l'Arkansas, plus de trente fois, le Mississippi dix fois, l'Alabama neuf fois plus peuplés qu'en 1820 ; la Louisiane de quatre à cinq fois, le Tennessee et le Kentucky deux ou trois fois seulement. La rivalité avec l'Ouest n'est possible à aucun titre. Uniquement adonné à la culture du coton, le Sud n'est qu'un auxiliaire du Nord-Est, qui y puise ses matières premières, et il dépend étroitement des deux Nord pour sa subsistance ou pour tous les produits manufacturés. Les voies ferrées l'ont bien compris lorsqu'elles cherchaient leur direction ; elles ont choisi celles que les besoins économiques leur imposaient. L'Ouest nourricier est une puissance qui traite d'égale à égale avec l'Est usinier et maritime.

Une complète transformation s'opère donc dans les États-Unis par le peuplement du Nord-Ouest ; une spécialisation et un équilibre s'établissent entre les régions, favorisant un développement intense des ressources, mais risquant de dresser des intérêts les uns contre les autres : le Sud est à la veille de chercher une revanche.

Toutefois, ce peuplement n'est pas la fin d'une histoire. La formation des États-Unis n'est pas achevée, d'autres perspectives s'annoncent pour l'agriculture et pour l'industrie, et les émigrants qui viennent d'atteindre le Mississippi n'y ont pas puisé une humeur sédentaire. Si la spéculation l'a endetté, si une crise a fait baisser les prix, si enfin la civilisation envahit son domaine, le défricheur du Nord-Ouest s'échappe et s'enfonce plus avant. Car c'est lui qui va défricher les Grandes Plaines et les États du Pacifique. L'Ohio avait émigré en Illinois, et l'Illinois n'est pas au faite de sa croissance que ses habitants reprennent la hache du pionnier vers l'Orégon, vers la Californie, le Kansas et le Nebraska, le Colorado. En 1848 s'élève le cri de ralliement : *Ho for California!* Puis le nom de l'Éden change, mais dans les années suivantes la clameur est la même : *And Westward, ho!*¹

D. PASQUET.

¹ Cole, *Hist. of Illinois* ; t. III : *The era of the Civil War*, p. 9.

MÉLANGES

LA VIE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE DE NANTES PENDANT LA MONARCHIE DE JUILLET D'APRÈS LA CORRESPONDANCE INÉDITE DE P.-F. DUBOIS

La correspondance inédite de Paul-François Dubois, député de la Loire-Inférieure de 1831 à 1848, qui nous a été aimablement communiquée par sa famille, contient beaucoup de données intéressantes sur la vie politique, administrative et même économique de Nantes sous la monarchie de Juillet¹.

La curieuse figure de P.-F. Dubois a été déjà esquissée dans un récent et très intéressant article de M. Georges Weill, précisément d'après la même correspondance inédite². Nous n'avons donc pas à parler longuement de cette personnalité, très sympathique d'ailleurs, et dont notre étude contribuera encore à mettre en relief la rare probité, le désintéressement et l'intelligence. Rappelons seulement que P.-F. Dubois, né à Rennes en 1793, ancien élève de l'École normale, était professeur au lycée Charlemagne lorsque, en 1821, le gouvernement de la Restauration le révoqua, à cause de ses idées. Directeur du *Globe*, il joua un rôle considérable dans le parti libéral jusqu'en 1830. Après la révolution de Juillet, il fut nommé inspecteur général de l'Université, poste qu'il cumula avec ses fonctions de député ; il devint dans la suite, en 1839, membre du Conseil royal de l'Instruction publique et, en 1840, directeur de l'École normale, qu'il ne quitta que lors de la réaction de 1850. En 1852, il est mis à la retraite et il ne devait mourir qu'en 1874. M. Georges Weill a montré que, modéré, mais très fermement attaché à ses idées libérales, Dubois a presque toujours figuré dans l'opposition constitutionnelle. Visiblement, surtout depuis 1841, il est dégoûté des intrigues parlemen-

1. M. Félix Libaudière a écrit de consciencieuses annales de la ville de Nantes, à cette époque, sous le titre de *Histoire de Nantes sous le règne de Louis-Philippe*. Nantes, 1900.

2. Georges WEILL, *Un intellectuel député sous Louis-Philippe : Paul Dubois, d'après des lettres inédites* (*Revue de synthèse historique*, décembre 1928).

taires et, s'il resta député, c'était pour lui une façon d'accentuer son indépendance dans ses fonctions universitaires.

La plupart des lettres de Dubois que nous avons eues entre les mains sont adressées à son ami Camille Mellinet, imprimeur et propriétaire du *Breton* de Nantes, avec lequel il était, comme directeur du *Globe*, entré en relations dès 1824¹. A partir de 1831, il a été un correspondant très fidèle, jusqu'à la mort de Mellinet, qui eut lieu le 8 août 1843².

I. — LES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES RAPPORTS AVEC LE CORPS ÉLECTORAL

Dubois s'était d'abord présenté, pour les élections législatives, dans sa ville natale, Rennes, en novembre 1830 ; il n'y fut pas élu³. Mais il fut plus heureux dans la Loire-Inférieure, à Nantes, qui avait accueilli avec enthousiasme la révolution de Juillet et le nouveau régime. Et depuis, jusqu'à la révolution de février 1848, il n'a cessé d'être réélu⁴, dans la première circonscription du département⁵, sans difficulté. Aussi ne s'occupe-t-il pas longtemps à l'avance de ce que nous appellerions aujourd'hui sa « campagne électorale ». Dans l'intervalle des élections, on ne le voit guère à Nantes, bien qu'il sente la nécessité d'entrer en contact plus intime avec les habitants ; c'est qu'il est très pris par ses fonctions d'inspecteur général et de professeur à l'École polytechnique. Sa lettre à Mellinet, du 6 septembre 1833, est, à cet égard, bien significative :

Il y a deux ans que je n'ai été vous voir et cependant j'ai promis de visiter chaque année le département. Je n'y réside pas, je n'y ai pas de propriétés ; je ne suis, par conséquent, membre d'aucune administration municipale ou départementale ; j'ai besoin, plus qu'un autre, de voir par mes yeux... Je ne puis avoir

1. Voy. sa lettre du 9 novembre 1824.

2. Mellinet n'était âgé que de quarante-huit ans. Comme nous le verrons, il a joué un rôle considérable à Nantes, où il fit preuve d'un grand dévouement au bien public, comme conseiller municipal, fondateur de la Société industrielle, membre de la Société académique, etc. Il a publié, en douze volumes, un ouvrage de valeur, *Le commerce et la milice de Nantes*, dont le dernier tome a paru après sa mort (en décembre 1843).

3. Nous possédons son programme, grâce à la circulaire imprimée qu'il envoya aux électeurs d'Ille-et-Vilaine, le 19 octobre 1830. Il demande : l'allégement du budget ; l'abolition graduelle des monopoles et de la prohibition ; « qu'on étende le principe de l'élection autant que le permettront les lumières et la moralité des citoyens ; » la liberté des cultes et de l'enseignement ; la création d'écoles primaires gratuites dans toutes les communes pour les classes laborieuses.

4. F. Libaudière, *op. cit.*, p. 15 et suiv.

5. Le 5 juillet 1832, par 145 voix sur 282 votants ; le 21 juin 1834, par 144 voix ; le 4 novembre 1837, par 222 voix sur 289 votants ; le 2 mars 1839, par 228 voix sur 330 votants. Nommé, en mai 1839, membre du Conseil royal de l'Instruction publique, Dubois dut se représenter devant ses électeurs, qui le réélurent et de même en 1840, quand il fut nommé directeur de l'École normale. Le 9 juillet 1842, il fut élu par 226 voix ; le 1^{er} août 1846, par 243 voix. Cf. F. Libaudière, *passim*.

d'influence auprès du gouvernement qu'en prouvant que je suis au courant de toutes les affaires, et au besoin l'intermédiaire entre lui et ma ville...

Il compte passer quinze jours à Nantes, visiter les musées, les bibliothèques, les sociétés de sciences et d'utilité publique, les écoles, même les plus petites. Il s'informerait des intérêts les plus pressants du département, en visitant au besoin les autres arrondissements. Il craint aussi, à ce moment, qu'on ne lui oppose « quelque grande fortune, un commerçant ou autre, qu'on dirait représenter bien plus utilement une ville comme la nôtre ».

Nous ne savons si son projet s'est réalisé dans l'automne de 1833. Mais, en 1834, les élections sont proches ; il sent qu'il lui faut paraître à Nantes ; en avril, il écrit à son ami :

Dites-moi, je suis en peine pour les élections, à cause de ma tournée [d'inspection]. Dois-je demander l'Ouest pour aller à Nantes au besoin ? C'est mon avis, car, si les élections surviennent, moi à Montpellier, ou à Toulouse, ou à Bayonne, il ne me serait pas permis de quitter mon devoir. Je ne sais encore et puis moins que jamais savoir si le ministre (quel sera-t-il ?) me suscitera un concurrent ou appuiera ceux qui naîtraient d'eux-mêmes. Voyez, dites-moi un mot là-dessus. Il y a peut-être aussi utilité à ce que je me mêle au relèvement des intérêts de l'instruction dans l'ouest ; c'est un titre. D'autre part, moi, j'aurais à visiter le midi ou le nord de la France, que je ne connais pas, pour m'instruire, à la fois comme député et comme administrateur, du véritable état du pays.

Étant à Tours, le 26 mai 1834, il apprend la dissolution de la Chambre et la convocation du collège pour le 21 juin. Il écrit alors à Mellinet : « Je ne crois pas qu'il soit besoin de publier ni compte-rendu, ni profession de foi ; tous mes votes les plus importants ont été publiés ». Indépendant et solitaire, il a tenu toutes ses promesses : « J'ai servi les intérêts de Nantes et du département, autant que je l'ai pu, dans la Chambre et auprès des ministres. Je ne me suis que peu occupé des particuliers, si ce n'est pour des redressements d'injustices ». Une autre lettre à Mellinet, de la même époque, mais non datée, contient une sorte de compte-rendu de son activité parlementaire. Il s'est, dit-il, instruit des questions commerciales : il a combattu la loi sur les entrepôts, qui a tant inquiété les villes maritimes ; il a fait son devoir à propos de la loi sur les sucres ; en ce qui concerne la navigation de la Loire, il est intervenu auprès du ministre du Commerce, Duchâtel ; il a « provoqué avec vigueur les études sur les chemins de fer, sans être mêlé à aucune spéculation financière ». — Le 3 juin, il annonce son arrivée à Nantes pour le 18, mais il partira avant la convocation du collège. Ce sera une apparition bien fugitive.

En somme, il compte surtout sur Mellinet pour être renseigné sur l'esprit public de Nantes, sur les opinions de la ville. Que pense-t-on, par exemple, du traité américain, de l'esclavage¹ ?

1. Lettre du 19 février 1835.

Une circonstance peu favorable pour Dubois, c'est qu'il n'est pas électeur à Nantes. Aussi prie-t-il son ami, en 1836, de lui chercher une propriété de 60,000 francs environ ; il deviendrait ainsi « citoyen du pays » et pourrait avoir plus d'influence locale¹. La chose se fait et, en 1839, comme il va y avoir des élections, pour la première fois il pourra « exercer ses droits dans le collège électoral de Nantes² ». Les élections vont avoir lieu en mars. A cette occasion, Dubois adresse à ses électeurs deux lettres dans lesquelles il explique son attitude à la Chambre, son opposition au ministère Molé, son adhésion à l'adresse des 213, les raisons pour lesquelles il appartient au centre gauche. Il est réélu.

Mais la même année, à cause de sa nomination au Conseil royal de l'Instruction publique, il doit se représenter devant ses électeurs. Il écrit à Mellinet, le 9 juin 1839, qu'il arrivera le jeudi soir et qu'il passera une journée à Nantes : « Je causerai, je pourrai avoir un entretien avec les sucriers et les marchands. Je repartirai le lendemain ». Il compte surtout sur son ami pour « chauffer le zèle » de ses partisans et les amener au vote. Cependant, il adresse une lettre aux électeurs, dans laquelle il déclare que, s'il soutient le nouveau ministère, il est cependant pleinement indépendant, et il ajoute :

Dans ces derniers jours, nous avons eu à discuter, dans les bureaux, ce projet de loi sur les sucres, tant et si fatalement retardé. J'ai rempli ce que je considérais comme un devoir, indépendamment de mon caractère de député nantais. J'ai appuyé ce que j'avais promis d'appuyer pour la répression des *ventes à l'encan*, tout en respectant la liberté de la concurrence.

Il se déclare partisan de la défense de nos colonies et de l'ouverture de nouveaux débouchés en Orient.

En janvier 1840, Dubois note une orientation nouvelle de la politique, qui provoquera une crise sérieuse³ :

Déjà les cris de réforme électorale, quoique faibles et isolés, deviennent des indices assez certains du mouvement qui peut, d'un jour à l'autre, entraîner notre bourgeoisie et nos petits artisans, si vifs pour tout ce qui s'annonce comme un progrès. Malgré ce que vous m'avez dit, vous et Simon⁴, de l'indifférence absolue des Nantais sur cette question, croyez que la fièvre les gagnera bien vite si elle prend à Paris, et d'autant plus vite qu'ils auront été moins préparés.

En ce qui le concerne, il ne craint pas « un progrès véritable ». Toutefois il est hostile à l'incompatibilité parlementaire des fonctionnaires, qui, à ce moment, a été proposée par Gagnier. Mais il est nettement favorable à l'adjonction des capacités, c'est-à-dire à une réforme électorale modé-

1. Lettre du 29 avril 1836.

2. Lettre du 31 janvier 1839.

3. Lettre à Mellinet, du 13 janvier 1840.

4. Le rédacteur en chef du *Breton*.

rée : « C'est un principe salutaire et d'avenir », écrit-il¹, « que la reconnaissance du droit de l'intelligence à l'égal du cens pécuniaire... Je voudrais mieux que la deuxième liste du jury² ».

Mais dans quelle mesure Dubois représente-t-il les idées de ses électeurs ? Naturellement, il ne saurait être question pour lui, ni pour aucun de ses collègues de la Chambre, d'un mandat impératif quelconque³. Cependant, il manifeste souvent son désir d'être renseigné sur l'état de l'opinion à Nantes⁴.

Malgré son indépendance, il lui faut faire des démarches particulières pour tel ou tel solliciteur nantais, car le régime des « recommandations » fleurit tout autant, sinon plus, sous le régime censitaire que sous le régime du suffrage universel ; mais ces démarches n'aboutissent pas toujours. Témoin cette curieuse lettre du 30 novembre 1839 :

Je suis désespéré que mes recommandés n'obtiennent pas toujours ce que je sollicite. Mais, pour être placé auprès du ministre⁵, je ne dispose pas pour cela de ce qui est tout à fait de son domaine privé. Les bourses particulièrement se donnant par lui *motu proprio*, il s'en fait un moyen tout personnel de plaire à tel ou tel, selon la nécessité. Ainsi Billault⁶ demanderait-il maintenant, à la veille d'une hostilité de sa part, on lui serait plus facile qu'à moi ; demain, ce sera un autre... Me siérait-il, à moi, second du ministre, de me fâcher, de tempêter, comme font quelquefois tous ces députés saute-ruisseau qui vivent dans les antichambres et qui, à une heure donnée, grossissent la voix, emportent pour des indignes ce qui serait dû à des bien méritants ? Allard a trop de bon sens pour m'en vouloir, et, quant à M. Fortin, c'est à vous de lui faire entendre la réalité.

Mais Dubois pense avoir des titres plus sérieux à la reconnaissance de ses concitoyens ; il déclare, dans la même lettre :

Je n'ai jamais été si exact, ni si actif, que depuis six mois. Chambre de commerce, mairie, particuliers, tout le monde m'a trouvé prompt à l'œuvre et prompt à répondre. J'ai obtenu de grandes choses sans bruit. Par moi, les obstacles au paiement et à la prompte confection de la machine à draguer ont été levés ; par moi, des fonds assurés à M. Garreau pour la continuation de ses grands travaux des

1. Lettre du 31 janvier 1842.

2. Dans une lettre du 4 janvier 1842, il demande à Mellinet d'étudier les listes électorales et celles du jury de la Loire-Inférieure : « Vous me direz quel changement l'admission de la seconde liste apporterait dans la composition du collège électoral, par le caractère et l'influence des personnes. Vous me ferez faire le même travail pour le Finistère (par Duchâtelier), le Morbihan, les Côtes-du-Nord. On me le fait pour l'Ille-et-Vilaine et le Maine-et-Loire. Ces appréciations sont utiles pour réfuter des terreurs imaginaires ».

3. Cf. une lettre du 31 août 1837 : « Quant aux mandats et aux engagements, je suis bien décidé à ne me soumettre à aucun ».

4. Notamment, lors de la crise ministérielle de février 1840 ; voy. sa lettre du 23 février 1840.

5. De l'Instruction publique. Dubois était maintenant membre du Conseil royal.

6. Avocat réputé de Nantes ; élu député de la Loire-Inférieure, en 1837, il tint à la Chambre une place assez importante ; il deviendra ministre de Napoléon III. Dubois n'a pas pour lui une bien grande sympathie.

ponts, qui assurent du pain aux ouvriers ; par moi, aplanies les difficultés pour le transfert de l'École normale de Rennes, etc., etc. Dans le cercle de mon action administrative, j'ai réformé tout le personnel du collège, placé sept à huit personnes dignes, comme M. Robert, directeur de l'École normale supprimée, des jeunes gens recommandés, etc. Pour Guépin, j'ai fait plus de courses, écrit plus de lettres qu'un diplomate pour un traité.

Néanmoins, on a bien l'impression que Dubois n'est pas en contact étroit avec ses électeurs. Sans doute, il se préoccupe des intérêts de sa circonscription — et nous le verrons plus en détail — mais il ne la connaît guère *de visu*. Aujourd'hui, un député aussi « lointain » ne siégerait pas plus d'une législature. Il faut dire que la vie politique, même dans une grande ville comme Nantes, ne semble pas très active. Le « pays légal » semble bien somnolent.

Ce qui le prouve encore, c'est l'intervention du gouvernement dans les élections. A diverses reprises, Dubois ne laisse pas de s'en préoccuper. Le 15 février 1837, il écrit à Mellinet : « M. Robineau m'a prévenu que le ministère s'est décidé à combattre mon élection et à me susciter de nouveau M. Favre¹ ». A ce moment, comme le plus souvent d'ailleurs, notre député est dans l'opposition². Le 12 août de la même année, son inquiétude s'accroît : « Mon intention est de demander nettement à Montalivet s'il m'est favorable, si le gouvernement veut m'appuyer, s'il a l'intention de commander à son préfet de s'abstenir de toute manifestation contre moi ou s'il veut simplement rester neutre ». Dubois craint les machinations qui se trament contre lui, que l'on représente comme un démocrate ardent. Mais, quelque temps après, il renonce à voir Montalivet : « Je crains », dit-il, « qu'il ne pense que j'ai peur de ne pas être réélu³ ». En avril 1842, il craint encore des intrigues qui se nouent contre sa candidature, la concurrence de Betting Lancastel ou de Lamoricière ; il ne peut cependant se résoudre à aller voir le ministre Duchâtel pour lui demander ses intentions à son égard⁴.

II. — RELATIONS AVEC LA MUNICIPALITÉ ET LE MAIRE

Ces relations ne sont pas très étroites. Cependant, Dubois ne cesse de se préoccuper de l'attitude de la municipalité et surtout du maire, Ferdinand Favre, qui, nommé le 12 février 1832, devait rester en fonctions pendant toute la monarchie de Juillet⁵, et qui a été son concurrent aux élections de 1834.

1. Ferdinand Favre, maire de Nantes, qui avait déjà été le concurrent de Dubois en 1834. — Il s'agit du ministère Molé, que combattait le centre gauche, c'est-à-dire le parti de Dubois.

2. Dans la même lettre, il dit que le ministère est « en pleine réaction » et qu'on en revient aux errements de la Restauration.

3. Lettre à Mellinet, du 31 août 1837.

4. Lettre du 18 avril 1842.

5. Les premières élections municipales avaient eu lieu, en octobre 1831, en vertu de la loi du 21 mars 1831 ; elles étaient faites par les électeurs censitaires et des électeurs adjoints

En février 1834, le député a dû se préoccuper d'une délibération du Conseil municipal, relative aux boissons : « Vous avez fait sagement », écrit-il¹, « de remettre à vous décider, puisque vos finances ne vous permettent pas de sacrifier un revenu et que vous eussiez grevé une classe de citoyens sans en soulager une autre ». Mais, d'autre part, il faut comprendre l'embarras du gouvernement sur cette question : « Il est naturel qu'il ait voulu provoquer des expériences partielles et volontaires et à réunir ainsi une masse de faits propres à fixer ses hésitations ». La pétition du Conseil municipal a été fraîchement accueillie par les Chambres et notamment par la Chambre des pairs, qui l'a blâmée. Dubois tentera d'amortir le coup².

Il semble que le maire veuille le tenir à l'écart des affaires de Nantes. Telle est du moins l'impression de Dubois, qui écrit à Mellinet, le 2 octobre 1836 :

Je suis parfaitement édifié de la conduite de M. Favre envers moi ; il m'écrit pour des niaiseries, des livres à demander et, se passe-t-il une affaire grave, pas un mot. Je comprends du reste sa tactique : me rendre étranger aux affaires de la ville, se faire croire ici un homme dont l'influence comme député serait très puissante pour le gouvernement et, à Nantes, pour les intérêts de la ville ; avoir le préfet pour appui ; ce n'est pas mal calculer sa candidature...

Quelques jours après, visite du maire, qui lui fait de grandes protestations d'estime³. N'empêche qu'en 1837 Dubois se plaint de n'avoir pas été prévenu par le maire du moment où l'on devait remettre au roi une adresse du Conseil municipal⁴. La même année, Camille Mellinet donne sa démission du Conseil ; Dubois y perd un appui précieux. En 1840, il s'inquiète du silence prolongé de Favre, qui s'est adressé à Billault et non à lui pour la demande d'un secours de 3,000 francs à l'École supérieure⁵. Il tient toujours à ce que rien de ce qui concerne la ville et son administration ne « lui demeure caché⁶ ».

D'ailleurs, il semble qu'à Nantes Dubois ait eu un certain nombre d'adversaires, non seulement à droite, mais à gauche. A propos de sa nomination à la direction de l'École normale, l'*Ami de la Charte* l'attaque avec violence,

(docteurs en droit et en médecine, officiers en retraite et quelques catégories de fonctionnaires). Mais c'est le gouvernement qui nommait la municipalité ; en 1832, il avait désigné comme adjoints Th. et Mathurin Chéguillaume, Louis Vallet, Polo aîné, Le Sant, Voy. F. Li-baudière, *op. cit.*, p. 49-50. — C'est seulement en 1846 que, pour la première fois, il y a eu, au Conseil municipal, une opposition de gauche et de droite. Favre, cependant, fut renommé maire (*Ibid.*, p. 360 et suiv.).

1. Lettre du 19 février 1834.

2. Lettre du 24 mars 1834.

3. Lettre du 8 octobre 1836 : « Mon cher député, » dit Favre, « cette fois nous ne serons plus en lutte ; nous ne nous ferons plus calomnier l'un et l'autre ; vous êtes désormais bien établi ».

4. Le député Nicod n'a pas été prévenu non plus ; « on a voulu écarter toutes les nuances d'opposition » (lettre du 2 janvier 1837).

5. Lettre du 24 février 1840.

6. C'est l'expression dont il se servait dans une lettre du 7 novembre 1835.

lui reprochant son cumul de fonctions ; Dubois répond au directeur, Mangin¹.

III. — LES AFFAIRES LOCALES. LE PRÉFET

Dans quelle mesure Dubois a-t-il une action sur les affaires locales ? C'est ce qu'il n'est pas aisé de voir par la correspondance. Il dit seulement, en 1835², qu'il a été consulté sur deux nominations : celles de Dufeu à la sous-préfecture de Paimbœuf et de Favre, l'ancien secrétaire général, au Conseil de préfecture ; il a donné son assentiment à l'une et à l'autre, bien qu'il n'ait guère à se louer de Favre.

Ses relations avec le préfet nous sont mieux connues et présentent même un intérêt particulier. C'est qu'il a eu affaire, pendant de longues années, avec un préfet à poigne, Maurice Duval, très impopulaire à cause de sa brutalité et qui avait été nommé en 1832, avec mission spéciale d'arrêter la duchesse de Berry, dont on ne parvenait pas à se saisir³. Duval ne tarda pas à opérer l'arrestation dans les conditions que l'on sait, et sans doute a-t-il gardé entre les mains des documents compromettants, qui l'ont rendu très fort vis-à-vis du gouvernement.

Dès 1834, Dubois s'emploie à faire éloigner le préfet Duval, « non pour raisons personnelles, mais dans l'intérêt public » ; il entretient Guizot de l'affaire, mais sans succès⁴. Au cours de l'année 1836, il semble qu'on approche du but ; on parle d'un successeur possible de Duval :

Me consulera-t-on, écrit Dubois⁵, sur le choix d'un successeur ? Je crois bien que non. Tout se fera par des calculs étrangers aux intérêts du département et, si je parle, pour peu que je manifeste une ombre de préférence pour quelqu'un, on me supposera des motifs ou des calculs de parti ou d'intérêt électoral. Peut-être essaiera-t-on de faire mieux encore, de m'enlacer dans l'approbation d'un quelqu'un que l'on fera jouer ensuite contre moi-même et contre les opinions que je tiens à cœur de maintenir.

Mais sans cesse des objections sont faites au déplacement du préfet⁶, de plus en plus impopulaire et contre lequel le Conseil général se prononce publiquement en 1838. C'est précisément la raison pour laquelle Montalivet ne veut pas agir ; « c'eût été », dit-il, « la démission de l'administration supérieure », qui couvre le préfet ; puis « les actes généraux du préfet, examinés de près, sont irréprochables ». La vraie raison, c'est que le cabinet est

1. Lettre du 3 mars 1840. — Dubois touchait 10,000 francs comme membre du Conseil royal ; 5,000 comme directeur de l'École normale ; 3,000 comme professeur à l'École polytechnique ; mais, dit-il, « c'était le prix de vingt-huit ans de travaux ».

2. Lettre du 7 novembre 1835.

3. F. Libaudière, *op. cit.*, p. 79 et suiv.

4. Lettre du 16 avril 1834.

5. Lettre du 13 septembre 1836.

6. Voy. une lettre du 26 avril 1837.

opposé à la mesure et qu'on n'oublie pas l'arrestation de la duchesse de Berry¹.

Cependant, en mai 1839, sous le ministère Soult, il y a une grande conférence sur la question entre les députés de la Loire-Inférieure (Dubois, Billaud, Bignon, La Haye-Jousselin) et le ministre de l'Intérieur. Il est entendu qu'on ne renverra pas Duval à Nantes, mais qu'en faire? Celui-ci n'accepte pas la compensation du Conseil d'État et il est difficile de le nommer dans une autre préfecture². Enfin, un an plus tard, après de longues tergiversations, le gouvernement se résigne à son déplacement : en juin 1840, Duval, nommé conseiller d'État et grand-officier de la Légion d'honneur³, est remplacé à Nantes par Chaper, préfet de la Côte-d'Or; c'est en vain que Dubois avait chaudement recommandé Gauja⁴.

En septembre 1840, il a une longue conversation avec le nouveau préfet. Mais il ne semble pas avoir été en très bons termes avec lui, si l'on en juge par une lettre du 4 janvier 1842; il redoute son attitude aux prochaines élections : « Chaper est conservateur très ardent sous sa froideur; il voudra se ménager auprès de la coterie du haut commerce; le ministère ne sera pas très vif en ma faveur, parce que je ne l'appuie que sous bénéfice d'inventaire ».

Évidemment, beaucoup d'exemples analogues seraient nécessaires pour légitimer une conclusion générale. Mais, à en juger par la Loire-Inférieure, il semble que le préfet n'ait guère à redouter l'action des députés. Faut-il en croire Stendhal, qui, dans les *Mémoires d'un touriste*, affirme que les préfets qui administrent arbitrairement (« non par amour de l'arbitraire, mais par ignorance des lois et règlements ») ne craignent que le ministre ou le journal libéral du département? Aussi, ajoute-t-il, « le gouvernement, dans les départements, c'est le préfet »; cependant, « depuis quelque temps (on est en 1838), les députés du département volent au préfet tous ses moyens d'influence, les croix et les bureaux de tabac⁵ ». Que n'avons-nous beaucoup de correspondances aussi instructives que les lettres de Dubois!

IV. — LA PRESSE. « LE BRETON »

C'est, en somme, surtout par l'intermédiaire du *Breton* que Dubois est en relations avec Nantes. Aussi dans sa correspondance trouve-t-on quelques données intéressantes sur ce journal, le plus important du grand port avec le *National de l'Ouest*⁶. Il donnait en prime à ses abonnés la *Revue de l'Ouest*, mensuelle, qui était un recueil scientifique et littéraire. Le prix d'abonne-

1. Lettre du 14 décembre 1836.

2. Voy. lettres du 14 et du 29 août 1839.

3. Lettre du 5 juin 1840.

4. Voy. une lettre du 25 mai 1840.

5. *Mémoires d'un touriste*, édit. Calmann-Lévy, t. II, p. 345-347.

6. C'était l'ancien *Ami de la Charte*, dont l'opinion était « d'opposition patriote »; il y avait aussi un journal légitimiste, l'*Hermine* (F. Libaudière, p. 149).

ment du *Breton*, comme du *National de l'Ouest*, était de 48 francs par an, et au numéro il se vendait d'abord 50, puis 30 centimes¹.

En 1836, Mellinet songea à baisser le prix de l'abonnement. Dubois, dans une lettre du 30 octobre, lui conseilla de n'en rien faire et il lui donnait, en même temps, toute une série de conseils vraiment judicieux. Remarquant que les départements voisins de la Vendée et du Morbihan n'ont pas de journaux, « il faut tâcher de les défrayer de nouvelles sur leur pays et d'avoir une rubrique spéciale pour eux et, une ou deux fois par mois, un grand article sur les intérêts de ces départements, sur leur développement intellectuel et moral », sur les questions de chemins, d'école, d'agriculture. Il sera bon d'avoir de temps en temps un feuilleton littéraire, « tiré de l'histoire de la contrée ». Comme propagande, il conviendra d'envoyer un service gratuit à des sociétés, des cabinets de lecture, des particuliers. Le *Breton* doit pénétrer à cinquante lieues à la ronde, même dans les départements qui ont des journaux, comme l'Ille-et-Vilaine et les Côtes-du-Nord. On se renseignera sur le personnel politique. On se procurera des correspondants dans les départements et, à Paris, une sorte d'office de correspondance.

Dubois essaie aussi, dans une certaine mesure, de tracer au *Breton* une ligne de conduite politique, ou, du moins, il ne craint pas de blâmer son attitude quand il la désapprouve. Nous n'en voulons pour preuve que la lettre suivante, adressée au directeur, Simon, le 14 janvier 1837, et qui est, à tous égards, assez intéressante pour être en grande partie reproduite :

Soit nécessité et faute de rédacteurs politiques, soit éloigné du vrai point de vue ; soit préoccupation de vos études économiques et de vos souvenirs semi-saint-simoniens, soit action d'une correspondance active de la part de gens engagés corps et biens dans la fortune du ministère actuel, vous tombez à votre tour aussi dans une route que, pour mon compte et dans ma profonde conviction, je crois funeste et tout à fait contraire à votre passé, à vos convictions et à vos vues sur l'avenir...

Dubois désapprouve surtout les articles du jeune Richelot, qui se montre « de la dernière ignorance politique » et qui juge les hommes sans les connaître. Il se trouve aujourd'hui sous l'empire de ses coteries saint-simoniennes, ralliées maintenant au pouvoir social, tel qu'il est constitué, mais répandant partout le poison de leur obéissance passive, de leur hiérarchie antilibérale ; il prêche à tort et à travers la résurrection du *pouvoir*, sans s'informer de la moralité du but et des moyens ; il répand, dans une société, malade d'isolement et d'égoïsme, des désirs effrénés de jouissance, une indifférence profonde pour toute autre chose que l'adoration de la puissance et la passion de la richesse. Toutes les questions politiques, prises d'un tel point de vue, deviennent en effet misérables ; mais est-ce la vérité ? « N'y a-t-il plus de partis politiques en France et en Europe ? Les idées auxquelles vous et moi avons dévoué notre vie sont-elles assurées en France et à côté de nous, dans

1. F. Libaudière, p. 422.

les pays qui doivent partager notre destinée? L'Europe est-elle constituée de manière à ce que nous nous croyions sans dangers devant ses passions rétrogrades? Est-ce bien servir son pays que de crier du matin au soir : faisons nos affaires, ne songeons pas à tout cela ; d'autres y veillent pour nous ; et ces autres-là, ce sont les ministres, dormez en paix, sur la foi de leur capacité ; ce sont les premiers hommes de France, les seuls supérieurs, les seuls moraux?... » En fait, il y a là une tendance au ralliement des hommes animés d'idées rétrogrades : « Les hommes de la Révolution, de leur côté, s'éloignent, ne donnent plus de conseils, et nous dérivons de jour en jour vers les principes, les habitudes et les pratiques de la Restauration, et ce n'est pas un vain mot. Vous voyez surgir devant vous toutes les questions qui ont agité la Restauration ». Il y a dans cette lettre des vues pénétrantes : profondément libéral, Dubois perçoit le danger d'une politique d'affaires ; c'est celle qui, quinze ans plus tard, favorisera le retour de l'Empire.

Quelque temps après, dans une nouvelle lettre à Simon (8 mars 1837), Dubois le prie, s'il n'attaque pas le ministère¹, de ne pas « non plus se mettre, comme le fait toujours Richelot, en polémique régulière contre l'opposition. Pourquoi ce terme général, absolu, qui couvre tant de nuances, quand on est si discret et si réservé pour les ministres² »? Dubois pense que Richelot suit les inspirations de Michel Chevalier, l'ancien saint-simonien, « qui manœuvre avec une habileté extrême, se pousse, cherche à avoir une candidature ministérielle³ ».

Cependant, Mellinet demande à son ami des lettres-articles. Dubois répond⁴ qu'accablé de besognes diverses il n'en a pas le temps. D'ailleurs, ajoute-t-il, « si je vous écris de Paris, mes points de vue ne sont pas ceux de Nantes ; vous n'oseriez pas et peut-être ne pourriez-vous pas accepter toutes mes idées, tous mes jugements ; je ne puis vous écrire que des lettres de confiance ». Au reste, dans le monde politique, il ne se passe que des intrigues et des vilénies. Mais voici une solution pratique :

Voulez-vous une correspondance politique régulière, dont vous puissiez faire usage? Je vous écrirai toutes les semaines. Voulez-vous des articles, mais que vous insériez avec suite et résolution? Je vous les ferai faire tous les quinze jours par un ami. Mais il faut que le *Breton* sache bien que M. Guizot est l'homme funeste, l'homme qui perdra cette dynastie.

Deux ans plus tard, Dubois procure à Mellinet un correspondant parisien Chapplain, qui a été nommé secrétaire au ministère de Dufaure : « Il se met à ma disposition pour la correspondance ou les articles politiques, que je crois tout à fait nécessaires à votre journal ; je ne sais s'il sera bien propre à ce

1. Il s'agit du ministère Molé, que Dubois combat.

2. L'opposition comprenait à la fois la gauche dynastique et le centre gauche, auxquels se joindra une partie du centre droit (les « doctrinaires »), qui formeront la « coalition ».

3. Lettre à Mellinet, du 18 mars 1837.

4. Lettre du 29 avril 1837.

travail, mais enfin je l'essaierai¹ ». Chapplain, quelque temps du moins, s'est bien acquitté de cet office, comme le montre une lettre du 28 décembre 1839 :

Mercredi (le jour de Noël), Chapplain est venu et je lui ai donné quelques informations, en lui demandant de vous prier d'en user avec votre habileté accoutumée... En ce moment, il y a un beau rôle à prendre pour la presse indépendante de province ; vous avez si souvent trouvé des accents qui ont été répétés par d'autres journaux importants. Une attitude pareille, modérée, hardie, soumettant à votre jugement la presse parisienne, le ministère, les mille coteries de la Chambre, cela serait une tâche moins difficile qu'elle ne semble au premier abord.

En janvier 1843², Dubois reproche au *Breton* de n'avoir pas consacré d'étude à la question des sucres, qui va être de nouveau soumise aux délibérations de la Chambre. « Il vous faut », dit-il, « quelqu'un qui étudie ce qui touche aux intérêts de la ville : sucres, tarifs, traités de commerce ». Il se plaint aussi des fautes d'impression qui émaillent ses articles : « Comme on est encore en province loin de Paris ! » Dans une très belle réponse, Mellinet reconnaît que ces reproches sont tout à fait justifiés. Mais l'excuse, c'est qu'accablé de charges de famille, en proie à des embarras financiers, il a dû, pendant de longues années, faire tout par lui-même dans son imprimerie : travail écrasant et sans répit ; ses forces le trahissent. Nous savons, en effet, que, quelques mois plus tard, Camille Mellinet devait mourir prématurément, terrassé par un pareil surmenage. Pendant plusieurs mois, Dubois a envoyé chaque semaine d'importants articles à son ami pour le *Breton*.

V. — DUBOIS ET LES INTÉRÊTS NANTAIS

La correspondance de Dubois montre qu'il s'est occupé, en toute conscience, de défendre les intérêts de Nantes, soit à la Chambre, soit auprès des ministres.

Dans une lettre du 28 janvier 1833, il indique que ses collègues et lui ont été occupés par « le tableau des circonscriptions pour le Conseil général ». L'arrondissement de Nantes doit se subdiviser en trois collèges départementaux : le premier, comprenant trois cantons de la ville, Carquefou et la Chapelle-sur-Erdre ; le second, trois autres cantons de Nantes, Vertou et Bouaye ; le troisième, les dix-sept autres cantons ruraux. « Nous voulons », dit-il, « par cette division, assurer à Nantes la juste suprématie qu'elle doit conserver à cause de sa richesse, de sa population et de son industrie, qui est la vie de l'arrondissement et, au milieu de quarante-cinq conseillers, nous croyons que ce n'était pas trop que de lui ouvrir la chance d'en avoir dix ».

1. Lettre du 19 octobre 1839. Il ajoute : « J'essaierai de même un tout jeune secrétaire que je vais prendre, l'un des fils de notre ami Bertrand, le médecin philosophe mort si jeune ». Un assez grand nombre de lettres à Mellinet sont de la main de ce secrétaire.

2. Lettre du 15 janvier 1843.

Dubois s'occupe aussi du développement de la bibliothèque et du musée de Nantes. « Varsavaux¹ et moi », écrit-il le 29 décembre 1832, « multiplions les sollicitations auprès du ministre des Travaux publics pour obtenir quelques tableaux ou statues ; mais M. d'Argout est dur à la desserre. Une statue de M. Debay et un tableau de l'un de ses fils ont été surtout l'objet de nos demandes... Il paraît que le ministre est disposé à charger M. Debay père de la statue qui doit surmonter le monument de Juillet ». En 1835, il obtient des livres pour la bibliothèque de Nantes, malheureusement assez mal choisis². Ses relations personnelles avec le ministre du Commerce, Duchâtel, ont pour résultat que celui-ci « ne manque aucune occasion de faire ce qui peut être utile, dans l'intérêt de l'avenir de cette grande cité et du département ; ainsi, voilà 1,000 francs pour le musée industriel ; 3,500 vont être alloués à Grandjouan³, etc.⁴ ».

Dubois doit aussi s'intéresser à la question des routes, dont on s'occupe activement dès le début de la monarchie de Juillet. Hier, écrit-il le 29 décembre 1832, il y a eu, au ministère des Travaux publics, une réunion des députés de la Loire-Inférieure, de la Vendée, des Deux-Sèvres, du Maine-et-Loire et de la Mayenne : il s'agit d'examiner les plans des routes projetées. On prévoit 25 millions de dépenses pour des travaux qui doivent s'échelonner sur sept ou huit ans. « Il faudra », ajoute notre député, « vaincre les oppositions des autres départements et la crainte d'obérer encore le trésor, chargé cette année encore d'un déficit de 167 millions, à cause des dépenses de guerres ». On peut redouter des rivalités, de la part des collègues des autres départements bretons ; force est donc « de manœuvrer sourdement, de concert avec le ministre ».

Mais, naturellement, la préoccupation essentielle de Dubois c'est la défense des intérêts économiques de la grande ville qu'il représente⁵. Le port de Nantes, qui avait été ruiné par les guerres de la Révolution et de l'Empire, commence à renaître sous la monarchie de Juillet⁶. L'industrie est aussi en grand progrès, comme le montre une statistique dressée par le maire en 1838, en vue de la formation du Conseil des prud'hommes. Outre les petits ateliers, nombreux, on compte à ce moment : 25 filatures de coton (avec 1,327 ouvriers) ; 12 chantiers de construction (565 ouvriers) ; 31 fabriques de futaine et tissus (480 ouvriers) ; 9 fonderies de cuivre et de fer (348 ouvriers) ; 13 raffineries (310 ouvriers) ; 5 fabriques de conserves (290 ouvriers) ; 38 tanneries et corroieries (193 ouvriers). Au total, Nantes contient

1. Un des députés de la Loire-Inférieure.

2. Lettre du 4 juin 1835.

3. L'école d'agriculture dirigée par l'éminent agronome Rieffel.

4. Lettre du 9 janvier 1835.

5. Dubois jusqu'alors n'avait aucune compétence dans les questions économiques. Il écrit, le 20 novembre 1831 : « Je me fais pour vos intérêts une violence cruelle, car je commence des études nouvelles de commerce et d'industrie. »

6. Voy. Paul Jeulin, *L'évolution du port de Nantes*. Paris, 1929 (thèse de doctorat en droit).

183 contremaîtres, 316 ouvriers patentés, 10,384 compagnons, 1,334 apprentis¹.

Les progrès de la grande industrie expliquent que le besoin de houille anglaise ne cesse de croître ; en 1841, on en importe déjà 36,000 tonnes ; en 1842, 43,000 ; en 1847, 65,735². On comprend alors l'intérêt que la ville attache à la question des droits à l'importation. Le gouvernement a formé le projet de réduire ces droits à 0 fr. 30 le quintal pour les ports de l'Océan, situés au sud des Sables-d'Olonne ; mais les Nantais prétendent être traités sur le même pied que Bordeaux ; les chefs d'usine se réunissent à la Bourse et envoient une pétition au ministre³. Dubois va voir le ministre, Duchâtel⁴. A la Chambre, la discussion a duré une heure et demie⁵. Voici quelle est l'argumentation du député : « En quoi et comment l'extension de la réduction à notre littoral aurait-elle compromis l'existence des houilles du Nord, en faveur desquelles est créée, tout autant qu'en faveur de Bordeaux, cette division des zones ? » Le ministre prétend qu'avec un abaissement total des droits les houilles remonteraient au moins jusqu'à Angers. La réponse est simple : les houillères locales sont insuffisantes pour nos besoins et nous devons recourir aux houilles étrangères. — Dubois demande aux autorités locales des rapports fermes et modérés, dont il puisse s'autoriser : « Tâchez donc qu'on m'écrive et qu'on me tienne au courant de tout, afin que je puisse appuyer tous les faits de noms, de témoignages et être, en un mot, armé de pied en cap ».

Finalement, le gouvernement se prononce pour l'établissement d'une troisième zone, intermédiaire, des Sables-d'Olonne à Saint-Malo, dans laquelle on paiera 60 centimes. C'est ce qui fut décidé par l'ordonnance du 28 décembre 1835. Dubois pense que cela vaut encore mieux que rien⁶. Mais les Nantais furent très mécontents de cette demi-mesure, surtout quand l'établissement d'un droit de sortie anglais de 26 fr. 60 par tonne vint s'ajouter au droit d'entrée français de 5 fr. 50 ; en 1844, la Commission nantaise des houilles adressa au gouvernement une nouvelle pétition pour obtenir la réduction du droit de houille⁷.

Dubois avait protesté aussi contre la création d'entrepôts de douane dans des villes de l'intérieur, qui avait vivement ému tous les ports⁸. Dans une lettre à Mellinet, du 25 novembre 1831, il déclare qu'il a étudié de près la

1. F. Libaudière, *op. cit.*, p. 182.

2. *Ibid.*, p. 323.

3. *Ibid.*, p. 323 et 134-135.

4. Lettre à Talvaude (20 octobre 1835).

5. Lettre à Simon (17 octobre 1835).

6. Lettre à Talvaude, du 18 décembre 1835.

7. F. Libaudière, *op. cit.*, p. 323.

8. *Ibid.*, p. 50-51. — Le président de la Chambre de commerce, Ducoudray-Bourgault, avait fait aussi des démarches à Paris, mais qui furent vaines.

question : « Longtemps incertain entre mes doctrines d'économie politique et les intérêts de Nantes, j'ai embrassé la défense de ceux qui m'ont confié leurs intérêts ». Il n'a pu être nommé de la Commission, car les villes de l'intérieur étaient nécessairement en majorité, de sorte qu'à cette Commission les ports ne sont défendus que par le marquis de Bryas, maire de Bordeaux. Dubois a lu dans *Le Breton* la pétition du « commerce de Nantes » ; « je m'en appuierai avec force », déclare-t-il, « dans la discussion de tribune, en m'entendant avec Bryas et Delaroche, maire du Havre ».

En 1840, la députation de la Loire-Inférieure est fort occupée de la question des paquebots transatlantiques. Dubois, Lanjuinais, Billault, Bignon, président de la Chambre de commerce, ont, en mars, une conversation avec le ministre, qui se montre bienveillant. On ne sait encore quelle ligne sera accordée à Nantes ; on parle de celle du Brésil¹. C'est, en effet, celle qui va être accordée à Nantes ; une somme sera donnée pour la construction de douze navires².

Dubois s'occupe, au même moment, de la création d'un Conseil de prud'hommes à Nantes³. Celui-ci fut, en effet, constitué par une ordonnance du 31 juillet 1840 : il comprenait quatre patrons, trois ouvriers, mais ceux-ci étaient des chefs d'atelier ou des contremaîtres⁴.

Dubois s'entremet aussi pour la question des ponts de la Prairie-au-Duc. Les courses de Nantes avaient été supprimées et transférées à Angers par le ministre Cunin-Gridaine ; Dubois s'emploie à les faire rétablir⁵.

Avec une grande conscience, il se tient au courant de toutes les questions commerciales ou maritimes qui peuvent intéresser sa ville. Le 16 octobre 1841, il signale à Simon un article du « Commerce » du 4 octobre, sur le nouveau tarif des États-Unis, « qui blesse nos intérêts, notre commerce des soieries et des vins ». Le 4 janvier 1842, il s'inquiète du « droit de suite », stipulé dans le traité relatif à la traite des noirs : « La question », m'a-t-on dit, « soulève à Nantes quelques réclamations⁶ ; on m'a cité vaguement des faits de vexation de la part des Anglais, qui légitimeraient les critiques que la presse a faites au sujet de cet acte diplomatique ».

1. Lettre du 18 mars 1840. « Il faut chauffer l'opinion », ajoute Dubois, « car quand même la Chambre voterait les fonds nécessaires pour la construction, il faudra des compagnies pour l'exploitation ». Voy. aussi une lettre du 2 mai 1840.

2. F. Libaudière, *op. cit.*, p. 219-220. Une souscription lancée à Nantes avait produit 678,000 francs.

3. Voy. une lettre du 2 mai 1840.

4. F. Libaudière, *op. cit.*, p. 225.

5. Lettre du 18 mars 1840.

6. N'y avait-il pas encore à Nantes des bâtiments négriers? Voy., pour l'époque de la Restauration, l'excellent travail de Léon Vignols, *Une expédition négrière en 1821 (Revue d'histoire des colonies, année 1928)*.

VI. — LA QUESTION DES SUCRES

Mais à Nantes, en ce temps-là, aucune question économique n'était plus importante que celle des sucres. En effet, les sucres tiennent la première place parmi les denrées coloniales importées¹.

Le commerce du sucre colonial et les raffineries avaient été ruinés par les longues guerres maritimes de la Révolution et de l'Empire, grâce auxquelles s'implanta le sucre de betterave. Mais, après la paix de 1815, le commerce du sucre reprend : Bourbon remplace Saint-Domingue et l'on regagne le terrain perdu. En 1823, on compte déjà à Nantes sept raffineries, dont trois très importantes ; en 1838, il y en a treize, sans compter sept confiseries.

Cependant, la concurrence du sucre de betterave est menaçante (à Nantes même, de 1825 à 1830, il se fonde six suceries de betterave). Dès lors, entre les deux sucres, cela va être une lutte épique. Voici qu'en 1832 le gouvernement se propose d'abandonner le régime de protection à outrance et forme le projet d'une taxe de 5 francs sur le sucre de betterave. Mais la production de celui-ci ne cesse de croître, parvient à 12 millions de kilogrammes en 1833 et à 17 millions en 1834. Les Nantais craignent la ruine du commerce colonial, encore si important pour eux. Avec les autres ports, ils demandent un dégrèvement du sucre colonial à 25 francs par 100 kg. et une taxe de 12 fr. 50 par 100 kg. de sucre indigène².

On comprend alors que Dubois s'occupe activement, comme les autres députés de Nantes, de cette question des sucres³. En mars 1833, lors de la discussion générale, il était inscrit pour prendre la parole, mais n'a pu « arriver à la tribune » ; lors de la discussion des articles, il ne l'a pu non plus. Il était incapable d'improviser, car, dit-il, « quoique ayant bien travaillé la matière, la langue commerciale, les calculs, le raffinage, la fabrication de betteraves ne me sont pas assez familiers pour que j'aie pu me hasarder⁴ ». En avril 1833, son collègue Chaillon étant tombé malade, c'est lui qui est chargé des affaires de la Chambre de commerce de Nantes⁵.

Dans les années qui suivent, la question des sucres préoccupe toujours autant les Nantais. Le 18 juillet 1837 est votée une nouvelle loi, qui impose au sucre indigène, par 100 kg. 11 francs de droit pour l'année 1838 et 16 fr. 50 pour 1839, tandis que le sucre colonial est taxé à 49 fr. 50. La conséquence,

1. Voy. Paul Jeulin, *L'évolution du port de Nantes*, p. 359 et suiv. Ces sucres représentaient : en 1789, 30,400 tonnes ; en 1827, 15,000 ; en 1831, 20,741 ; en 1839, 14,000 ; en 1843, 16,360 ; en 1847, 20,000 ; en 1851, 15,000 ; en 1853, 21,875. — Sur la question, cf. aussi Georges Lerat, *Étude sur les origines, le développement et l'avenir des raffineries nantaises*. Paris, 1911 (thèse de doctorat en droit).

2. G. Lerat, *op. cit.*, p. 77 et suiv.

3. Voy. des lettres du 18 et du 28 janvier 1833.

4. Lettre du 21 mars 1833.

5. Lettre du 17 avril 1833.

c'est que le prix du sucre s'avilira aux colonies et que le commerce de Nantes est gravement menacé.

Dans la discussion de la loi, Dubois n'a pas « trouvé l'occasion de parler », pas plus que son collègue Bignon¹. En désespoir de cause, comme tous les députés des ports, ceux de Nantes « ont appuyé l'impôt, heureux d'arracher cela à la fureur des betteraviers » ; il a eu chez lui plusieurs conférences avec la députation du commerce du Havre. Il n'a pu mieux faire.

Au reste, ajoute-t-il, que ces Messieurs avisent et cherchent, s'ils veulent, un autre député ; ils en ont déjà un pris parmi eux. Que fait-il que je ne fasse ? Quel service a-t-il rendu comparable à ma troisième zone de houille tant décriée, mais inévitable et qui, toute mauvaise qu'elle soit en principe, n'en est pas moins enviée par Rouen, et qui a enlevé 40,000 francs d'impôt à Nantes pour le temps que durera le système de prohibition que nous combattons ?

Dubois continue le combat. Le 14 décembre 1838, il écrit à Mellinet :

La Chambre de commerce m'écrit pour les sucres. Je lui ai répondu que j'étais, que je combattrai, heureux, dans cette question, de n'avoir, en défendant les intérêts de la ville que je représente, aucun scrupule sur la justice de sa cause, ni sur l'intérêt général ; afin qu'on sache bien que, si l'intérêt de Nantes ou de son commerce était en contradiction avec mes convictions sur l'intérêt général, je n'entendais pas qu'on me crût un avocat pour toutes les causes. A prendre ou à laisser, comme toujours.

Fier langage, peu banal chez un député, à quelque époque que ce soit.

En 1839, les députés de Nantes s'emploient à obtenir le dégrèvement du sucre colonial. Le 31 mai 1839, Dubois écrit à Mellinet : « Il y a eu quelques projets de modification au système proposé par le Conseil supérieur de commerce : on songeait à réduire à 12 francs le dégrèvement du sucre colonial ; en revanche, on abaissait le tarif des sucres étrangers ». Les députés des ports ont aussitôt assailli les ministres ; « MM. Duchâtel et Dufaure ont surtout été abordés par M. Bignon et par moi. Ils m'ont donné l'assurance que le projet ne s'accomplirait pas ». Et il ajoute : « Nous avons conservé le silence, pour ne pas mettre en émoi et amener à de nouvelles démarches les *betteraviers*, déjà trop puissants dans la presse parisienne, dont ils ferment toutes les colonnes à la défense des intérêts maritimes ; ils ont aussi dans la Chambre une armée très forte ». Enfin, une lettre, du 23 août 1839, annonce que les sucres sont dégrévés : il s'agit de la loi du 21 août 1839, votée au grand contentement des Nantais².

Alors c'est le tour des sucriers indigènes de crier à la ruine. Le gouvernement propose donc une nouvelle loi, qui donne lieu à d'ardents débats.

1. Lettre à Simon, du 18 juillet 1837.

2. Il y avait une grande agitation à Nantes : le 10 août, 3 à 400 négociants s'étaient portés sur la préfecture (F. Libaudière, *op. cit.*, p. 201-202).

Les députés de Nantes rivalisent de zèle. Témoin cette curieuse lettre du 20 avril 1840 :

C'est aujourd'hui qu'a lieu l'inscription pour la discussion sur la loi des sucres. Je suis arrivé à cinq heures et demie du matin et je n'ai pu être inscrit que le dixième ; M. Bignon, qui m'a précédé de quelques minutes, est le sixième. Trois de nos collègues inscrits à minuit, et qui s'étaient retirés ensuite, ont été maintenus indûment et, par politesse, on n'a pas voulu les rayer. Nous avons gagné trois rangs, mais, des trois hommes, deux, MM. Wustenberg et Gabes, de Bordeaux, négociants et tout à fait spéciaux, avaient bien plus d'importance que ceux qui venaient immédiatement après jusqu'à M. Bignon. La discipline devait gagner à ce que les deux orateurs fussent entendus les premiers. Les députés inscrits contre le projet ont été unanimes à les maintenir.

Cette explication est bonne à donner, afin de faire comprendre comment nous nous trouvons en péril de ne pas obtenir la parole dans la discussion générale. Cependant, Bignon arrivera probablement. Nous restons en tout cas pour la guerre des articles. Et nous nous occupons, avec tous les députés de notre opinion, d'organiser un combat régulier, car, en face de cinq systèmes au moins, s'il n'y a pas d'ordre régulier dans le débat, la Chambre ne saura comment se retrouver, nous fût-elle favorable, ce dont je doute encore ; toutefois, tout espoir n'est pas perdu.

C'était une véritable ruée vers la tribune ; c'est que les électeurs des ports n'auraient pas pardonné à leurs députés la moindre indifférence sur cette question vitale. Malgré leurs efforts, une nouvelle loi est votée, le 3 juillet 1840, qui rétablit l'ancien tarif en ce qui concerne le sucre colonial. Les négociants des ports en sont très mécontents.

Aussi la lutte se poursuit-elle dans les années suivantes, et notamment en 1842. Dubois préconise l'égalité des droits, qu'il considère comme la seule mesure « légitime et politique ¹ ». Mais, en mars 1842, la loi sur les sucres est ajournée, « malgré les promesses répétées d'une solution prochaine ² » ; le gouvernement « laisse donc les marchés encombrés, la spéculation incertaine, les colonies désespérées, l'industrie indigène aux angoisses ». La raison, d'après Dubois, c'est que « nos hommes d'État du jour n'ont d'énergie et de zèle que pour le bruit ou le jeu des portefeuilles, et sont pris au dépourvu sur toutes les questions d'intérêt vital intérieur ³ ».

Pour plaire aux armateurs, le gouvernement, en 1843, présente un projet de loi supprimant les sucreries indigènes et leur accordant une indemnité de 40 millions. La loi fut repoussée et on aboutit à la loi du 2 juillet 1843, qui établissait, à partir de 1847, l'égalité complète entre les deux sucres. C'était, en somme, la mesure que Dubois considérait comme la plus équitable. Le

1. Lettre du 6 mars 1842. Voy. une autre lettre de la même époque, mais non datée.

2. Lettre du 18 mars 1842. — M. Duchâtel et M. Cunin-Gridaine étaient hostiles à l'ajournement.

3. Voy. une lettre du 24 mars 1842 : « Le ministre a apporté hier un projet qui proroge jusqu'à l'année prochaine la conversion en loi du règlement pour la perception de l'impôt sur le sucre », Dubois a parlé « avec mesure et Billault avec éclat ».

sucre indigène ne succomba pas, bien au contraire ; sa production, de 237,000 quintaux en 1841, s'éleva à 563,000 en 1847-1848. Le sucre colonial finit aussi par triompher de la crise consécutive à l'émancipation des noirs, en 1848. C'est que la consommation du sucre ne cessa de s'accroître¹.

VII. — DUBOIS ET LA CHAMBRE DE COMMERCE DE NANTES

La Chambre de commerce de Nantes était composée de personnalités appartenant au haut négoce, et qui semble avoir été un corps assez fermé. Ne voyons-nous pas, en 1838, une grande quantité de commerçants se plaindre de l'inertie de la Chambre, ainsi que du silence qu'elle garde sur ses délibérations et réunions ? Au nombre de 237, le 22 janvier de cette année, les commerçants nomment une commission de dix-neuf membres, qui est chargée de faire parvenir au gouvernement « les vœux du commerce nantais² ».

Dubois ne semble pas être au mieux avec la Chambre de commerce. Dans une lettre du 9 octobre 1841, il se plaint que le député Bignon, président de cette Chambre, « vain et faux », fasse l'important aux dépens de ses collègues. « Les affaires de Nantes sont, en effet, si lourdes et si fréquentes ! Des lettres de la Chambre de commerce à remettre au ministre et à traduire en plat verbiage ; quelle question s'est élevée depuis dix ans, sauf des sucres, où nous n'ayons tous donné, et plus que lui ». Sur la question des sucres, on s'est effacé devant lui : « Quant au détail des affaires, il a si bien fait que la Chambre de commerce ne correspond qu'avec lui. Que les commerçants indépendants jugent si leurs intérêts sont loyalement servis par la Chambre de commerce et par son unique agent. Pour les autres affaires, mairie, travaux, j'ai autant et plus fait que M. Bignon, et aussi pour l'affaire des chantiers, les besoins du culte, l'instruction publique, les allocations accordées à Nantes, depuis deux ans que je siège au Conseil³ ». D'ailleurs, il a peu de relations avec les membres de la Chambre de commerce : « Je ne connais que M. de Lancastel et M. Monteix ; comment entrer avec eux en communication, si eux-mêmes ne me cherchent pas ? »

Au début de 1842, Simon lui a dit que la Chambre de commerce était grandement courroucée contre lui : « C'est à cause d'une lettre où je disais que, sur la question du sucre, je n'espérais pas autant que beaucoup de personnes la solution désirée et désirable⁴ ». C'est qu'il connaît bien l'état de la Chambre et de l'opinion.

VIII. — QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT

Dubois s'intéresse particulièrement aux questions d'enseignement. Sa correspondance nous renseigne particulièrement sur l'École normale primaire,

1. Voy. E. Levasseur, *Histoire du commerce de la France*. Paris, 1911, t. II, p. 176-178.

2. F. Libaudière, *op. cit.*, p. 188-189.

3. C'est-à-dire au Conseil de l'Instruction publique.

4. Lettre du 4 janvier 1842.

l'École primaire supérieure, les salles d'asile, le collège de Nantes, la question de l'Enseignement médical.

Une École normale a été créée à Nantes, mais elle n'a guère réussi. Dès le début, Dubois pense qu'il vaudrait mieux employer un système de bourses à l'École normale de Rennes, qui est très prospère¹; cela aurait coûté 3 à 400 francs par bourse, au lieu de 1,200 francs par élève. « Je crains », dit-il en 1837², « que jamais l'École de Nantes ne soutienne la comparaison avec l'École de Rennes, qui dessert les quatre départements bretons et qui a des maîtres distingués, avec une école d'agriculture et une ferme-modèle annexe ». En fait, en 1839, l'École normale de Nantes fut supprimée et l'on envoya les élèves à Rennes comme boursiers³. Une école primaire supérieure a été créée à Nantes en septembre 1833, grâce à l'initiative du Conseil général⁴. Dubois s'intéresse particulièrement à cette école. Dans une lettre à Mellinet, du 9 novembre 1842, il marque ses idées sur l'orientation qu'il voudrait voir prendre aux écoles primaires supérieures; il désirerait leur développement « dans le sens de l'industrie et de l'agriculture, si possible, selon les localités, l'appel dans ces écoles de tous les enfants de douze à seize ans qui sont destinés aux professions manuelles et à recruter des chefs d'ateliers; appel même de quelques jeunes gens plus aisés et riches qui doivent être un jour les maîtres de ces ouvriers ». On s'explique alors qu'il ait vertement blâmé le proviseur du collège de Nantes⁵, qui a envoyé des prospectus, où il « faisait parade d'une prétendue École industrielle, alors que tout se bornait à quelques cours de droit commercial ». Il ne faut pas, dit-il, compromettre l'existence des écoles primaires supérieures, dont « des gens, sous prétexte d'économie, demandent la suppression ». Il ne faut pas « livrer l'enseignement populaire des ouvriers, des chefs d'ateliers, à des mains autres que celles du gouvernement et des municipalités libérales et éclairées ». Il y a danger aussi, ajoute-t-il, pour l'Université : « La guerre se fait partout avec acharnement contre l'Université; ménageons-lui au moins les amis qu'elle a dans les rangs industriels et commerciaux. Ne prétendons pas qu'elle fasse tout et ne la montrons pas envahissante, pour que tout le monde se trouve uni pour la défendre ».

Dubois s'intéresse également à l'enseignement élémentaire. Afin d'être en mesure de demander des améliorations au ministère, il prie Mellinet de

1. Voy. une lettre à Simon, du 8 septembre 1832. « Le recteur de l'Académie de Rennes », dit-il encore, « a conçu un excellent projet; c'est de fonder, à côté de l'École normale primaire [de Rennes], qui a si bien réussi, une école d'agriculture et une petite ferme modèle, pour que les élèves instituteurs puissent prendre des connaissances, qu'il reporteront ensuite dans les campagnes... Nous travaillons ici pour obtenir quelques fonds du ministre ».

2. Lettre du 4 septembre 1837.

3. F. Libaudière, *op. cit.*, p. 207.

4. F. Libaudière, *op. cit.*, p. 99. On nomma une Commission permanente, comprenant Bilault, C. Mellinet, Marion de Précé, Robineau de Bougon, F. Favre, Bignon, Dechaille.

5. Lettre du 3 novembre 1842. Voy. aussi une lettre à Leloup, directeur de l'École primaire supérieure (3 novembre) et à C. Mellinet (4 novembre).

lui envoyer des détails sur l'enseignement primaire, et celui-ci ne tarde pas à lui adresser ce travail¹. A plusieurs reprises, il obtient des subventions pour des écoles de frères². Quand on forme le projet de créer une salle d'asile à Nantes, Dubois visite des établissements analogues à Paris et s'entretient avec M^{me} Millet, inspectrice générale de Paris³. Une première salle d'asile est fondée, à Nantes, rue Sarrasine, pour laquelle la famille royale a envoyé 2,500 francs⁴. En 1840, Dubois obtient 3,000 francs pour une nouvelle salle⁵.

Il s'intéresse vivement aussi au collège de Nantes. En 1837, il déclare, dans une lettre⁶, que cet établissement a été très mal noté par les inspecteurs et avec raison, car c'est un des plus mauvais collèges du royaume pour les études et la discipline : « Il est impossible de le laisser dans l'état où il est, en face de l'École primaire supérieure, de la maison Lecadre, soutenue et dirigée par l'abbé Fournier et, enfin, du lycée français, quelque faible qu'il soit ». En 1839, Dubois obtient, dans le personnel, des remaniements nécessaires ; le proviseur est changé et, comme professeurs, on envoie trois nouveaux agrégés de l'année. « Peut-être », écrit-il à Mellinet⁷, « quand le proviseur sera arrivé et tout en train, sera-t-il bon de faire dans le *Breton* un article d'une colonne ou deux sur le mouvement, en mettant en saillie les choix distingués que le ministre a faits ».

Dubois, d'ailleurs, ne voit pas sans crainte les attaques auxquelles est butte l'Université. En 1843, il prévoit une longue lutte⁸. Il demande à Mellinet s'il reçoit une *Revue armoricaine* catholique et ce que devient le *Français de l'Ouest*, de Saint-Brieuc, qui l'a attaqué d'une façon assez perfide, malgré son impartialité bien connue. L'*Univers religieux* « a cru devoir publier une fable absurde » sur ses leçons et celles de son répétiteur à l'École polytechnique, si absurde que l'archevêque de Paris a dû lui adresser des excuses. « Le gouvernement lâche pied », ajoute-t-il, « et cela finira par une réaction comme en 1816 et en 1827 ».

Notre député s'intéresse encore à l'enseignement agricole. Le 6 mars 1842, il écrit que la ferme de Grandjouan a été érigée en Institut agricole du gouvernement : le traitement des professeurs et les frais matériels de l'en-

1. Lettres des 4 et 18 septembre 1837.

2. Lettre du 10 mai 1841.

3. Lettre du 30 janvier 1834. Il écrit sur cette question des articles dans l'*Instituteur* et le *Journal de l'Instruction publique*.

4. F. Libaudière, p. 98-99, 105-106.

5. En 1848, il y avait, à Nantes, cinq salles d'asile.

6. Du 18 septembre.

7. Lettre du 12 octobre 1839.

8. Voy. notamment une lettre du 27 mars 1843. — Déjà, dans une lettre du 13 décembre 1835, il demande à Mellinet des renseignements précis sur les petits séminaires, l'enseignement libre, le grand séminaire, les institutions d'assistance menées par le clergé ; il a des correspondants à Rennes et à Saint-Brieuc ; il voudrait être renseigné aussi sur Quimper. C'est pour une enquête s'appliquant à toute la France.

seignement seront acquittés sur le crédit des encouragements à l'agriculture; le ministre donne vingt-quatre bourses et le traitement du directeur.

Nantes ne possédait qu'un établissement d'enseignement supérieur, une École de médecine, dont, déjà en 1834, le Conseil municipal, appuyé par le Conseil général, demandait la transformation en Faculté de médecine¹. Les revendications de Nantes étaient d'autant plus vives que Rennes était déjà doté de Facultés de droit et de lettres².

En 1840, le ministre Victor Cousin, voulant développer l'enseignement supérieur en province, fonder des Universités provinciales, proposa la création, à Rennes, d'une Faculté de médecine et d'une Faculté des sciences. En ce qui concerne la première, il devait se heurter à la résistance de Nantes et de Dubois. Celui-ci songeait moins à la question locale qu'aux principes : il pensait qu'il fallait avant tout dresser le plan d'une organisation générale de l'enseignement médical ; il était partisan aussi d'une concentration de l'enseignement supérieur, de sorte qu'il se prononçait pour la Faculté des sciences de Rennes³. Au risque de déplaire à son ministre, il fit une vive opposition au projet de Faculté de médecine et Cousin, finalement, y renonça⁴. Dans la suite, à cet égard, ni Rennes, ni Nantes ne devaient obtenir satisfaction. Aujourd'hui encore, au point de vue de l'enseignement médical, l'ouest de la France est singulièrement désavantagé par rapport à d'autres régions. Cependant, une petite compensation fut donnée à Nantes, dont l'École secondaire fut transformée en École préparatoire de médecine, par l'ordonnance du 31 mars 1841⁵.

IX. — QUESTIONS SOCIALES

Dubois était un libéral très ferme et il se croyait même démocrate. Mais, en fait, il ne connaissait guère les classes populaires, ne se rendait pas compte de leur condition économique et ignorait les questions sociales. Cependant, les insurrections de Lyon et de Paris lui firent comprendre que ces questions existaient : « C'est là », écrit-il le 14 avril 1834, « le solennel, le fondamental problème de notre temps ; les formes politiques sont bien petites auprès de celle-là ».

Cependant, en 1841, il considère que la classe ouvrière n'a pas trop à se plaindre de son sort. A propos d'un article du *Breton*, il écrit (3 octobre 1841) :

Il y était parlé des riches dans ce langage demi-saint-simonien, qui est plus dan-

1. Voy. F. Libaudière, *op. cit.*, p. 118, et une lettre du 30 janvier 1834.

2. Voy. Louis Liard, *L'enseignement supérieur en France*, t. II. Paris, 1894. Il n'y avait encore, en France, que les trois Facultés de médecine de Paris, Strasbourg et Montpellier.

3. Lettre du 2 mai 1840. Sur la Faculté des sciences de Rennes, voy. l'intéressant volume de Joubin, *La Faculté des sciences de Rennes*.

4. Lettres des 21 mai et 12 juin 1840.

5. F. Libaudière, *op. cit.*, p. 252. — Sur tout ce qui précède, pour plus de détails, voy. notre article, *La question de la Faculté de médecine de Rennes en 1840* (*Gazette médicale de Bretagne*, 1929).

gèreux même que la démagogie ; d'autant plus dangereux qu'à vrai dire le travail en France ni ne manque, ni n'est mal rétribué. Il n'y a pas sous le soleil une population ouvrière plus heureuse que la nôtre depuis six ou sept ans.

Évidemment, il n'avait pas lu le *Tableau* de l'académicien Villermé !

Il se méfiait aussi des associations ouvrières. Dans une lettre du 22 novembre 1841, il dit : « Je viens de lire dans le *Breton* du 20 des extraits de divers journaux qui me semblent atténuer beaucoup trop les périls des associations d'ouvriers ; je crois que votre opinion et la mienne ne concordent pas ». Se doutait-il de l'intérêt que pouvaient présenter ces sociétés de résistance, qui, sous couleur de mutualités, commençaient à se créer dans le monde ouvrier de Nantes ? Telle cette société de compagnons tailleurs qui s'était constituée, dès 1831, et qui, interdite, fut cependant maintenue ; en 1836, on opéra des perquisitions au siège de la société et on arrêta un certain nombre de membres, qui furent condamnés à un ou deux mois de prison¹.

Un événement plus sensationnel, ce fut la grève des maçons qui éclata à Nantes, en septembre 1836, et eut pour suite une véritable émeute². L'effervescence, qui se manifesta dès le mois d'août, fut provoquée par une question de salaire. La journée de travail des maçons était fort longue : en été (du 15 mars au 31 octobre), elle durait de cinq heures du matin à sept heures du soir ; en hiver (1^{er} novembre-15 mars), du commencement du jour à sept heures du soir. La journée se divisait en trois *tiers*. En cas de pluie ou d'empêchement majeur, si la moitié d'un tiers n'était pas écoulée, ce tiers n'était pas payé ; mais, lorsque la moitié était dépassée, l'ouvrier devait le toucher intégralement ; il est vrai que les entrepreneurs faisaient en sorte que cette dernière éventualité ne se produisit jamais. Le salaire de la journée variait de 32 sous à 3 francs. Les ouvriers demandèrent : 1^o que la journée d'été fût payée au minimum 2 fr. 50 et celle d'hiver 2 francs ; 2^o à ne plus être astreints à faire usage de chandelle le soir ; 3^o qu'on leur tint compte de toutes les heures de travail effectuées avant la pluie.

C'est le 29 août que la grève éclata ; les ouvriers s'engagèrent sur l'honneur à ne travailler pour aucun des maîtres qui n'auraient pas fait droit à leurs réclamations ; les ouvriers ayant obtenu satisfaction paieraient aux grévistes chacun 50 centimes par jour ; ceux qui auraient capitulé verseraient 5 francs d'amende à leurs camarades en grève.

La plupart des patrons acceptèrent les revendications des compagnons, mais pas tous. L'agitation continua. On procéda alors à l'arrestation des soi-disant *meneurs* pour délit de coalition, et ceux-ci furent traduits devant le tribunal correctionnel le 15 septembre. Une vive agitation se produisit

1. F. Libaudière, *op. cit.*, p. 155-156. Cf. aussi O. Festy, *Le mouvement ouvrier au début de la monarchie de Juillet*, Paris, 1904.

2. Nos plus vifs remerciements à M. Giraud-Mangin, bibliothécaire de la ville de Nantes, qui a bien voulu nous fournir, à ce sujet, de précieux renseignements, puisés dans les journaux de l'époque. Voy. aussi F. Libaudière, *op. cit.*, p. 144-145.

dans le monde ouvrier et, à la fin de la première audience, les ouvriers, massés sur le passage des prisonniers, assaillirent à coups de pierre les gendarmes et un bataillon de ligne qui formaient l'escorte. Plusieurs gendarmes et soldats furent blessés. Un commissaire fit alors les sommations légales ; on dispersa les manifestants assez rudement ; l'un d'eux fut blessé. Puis des patrouilles de cavalerie poursuivirent la foule à travers les rues, où l'on brisait les réverbères ; à neuf heures du soir, le calme était rétabli. Le 22 septembre, on jugea treize maçons, accusés de menaces à d'autres ouvriers ; trois furent condamnés à dix jours de prison et deux à un mois. Le préfet avait fait venir un bataillon d'Angers, un autre de Cholet et deux escadrons de chasseurs. Dès le 18 septembre, d'ailleurs, une entente définitive avait été conclue entre patrons et ouvriers.

Dubois, averti, va voir le ministre Rémusat dès le 18 septembre ; celui-ci se déclare parfaitement satisfait de l'attitude du préfet, Maurice Duval. Mais le député, bien renseigné par ses amis de Nantes, se plaint au ministre du commissaire central, par trop brutal à son gré, et demande sa révocation¹.

Dubois, d'ailleurs, n'est pas insensible au sort de la classe ouvrière ; il s'occupe activement de la *Société industrielle* que son ami Mellinet avait fondée, dès novembre 1830, pour parer au chômage et à la misère qui s'étaient accrues à la suite de la révolution de Juillet. Voici quel était le programme assez large de cette institution philanthropique :

Chercher par tous les moyens à occuper les ouvriers, les éclairer sur leurs véritables intérêts, augmenter le nombre des sociétés de secours mutuels, contribuer à l'instruction publique par la création de cours publics et gratuits, fonder des salles d'asile pour les enfants pauvres, tendre à augmenter l'activité de l'industrie nantaise.

La Société ouvrit d'abord des chantiers pour occuper les ouvriers à des travaux de vicinalité. Puis, et ce fut sa principale occupation à partir de 1834, elle organisa des cours pour les jeunes ouvriers².

Dubois seconda les efforts de son ami, se préoccupa de lui obtenir des secours. Le 30 janvier 1834, il écrivait : « Le duc d'Orléans nous donne 2,000 francs ; M. d'Argout nous accorde 3,000 francs sur les 6,000 demandés ; peut-être ajoutera-t-il quelque chose en 1834 ». Pour obtenir l'autorisation officielle, il fait « courses sur courses auprès du ministre des Travaux publics, de M. Vincent, de MM. Kératry et Maillard au Conseil d'État pour le rapport ». Mais il ne put obtenir immédiatement satisfaction, et même « les 3,000 francs de M. d'Argout ont été versés au préfet sous le titre de fonds secrets », de sorte que tout est à recommencer³. Ce fut seulement en dé-

1. Lettres des 18 et 20 septembre 1836. — Dubois écrit que « les gens de la municipalité ne lui ont rien communiqué ».

2. Voy. F. Libaudière, *op. cit.*, p. 30-32, 117-118.

3. Lettre du 19 février 1834.

tembre 1837 que l'autorisation devint officielle¹. — Dubois ne cessa de s'intéresser à l'école des apprentis nantais, « citant ceux-ci plus d'une fois aux élèves de nos collèges » et lui faisant encore obtenir 1,000 francs en 1840².

En 1843, d'ailleurs, la question des cours d'adultes est à l'ordre du jour : le ministre veut les favoriser à Paris et dans les principales villes de province. Dubois demande donc à Mellinet³ des renseignements sur ce qui existe ou pourrait se faire à Nantes et lui adresse un questionnaire assez précis⁴.

X. — CONCLUSION

La correspondance inédite de Dubois, on le voit, nous fournit des données assez intéressantes sur la vie politique et économique de Nantes pendant la monarchie de Juillet, ainsi que sur les relations entre les habitants et la députation du département. A cet égard, les conclusions qui se dégagent de cette étude peuvent, pensons-nous, avoir une portée assez générale.

La vie politique proprement dite semble assez languissante. C'est que les électeurs n'agissent pas d'une façon très directe sur la Chambre qui est censée les représenter, et que l'immense majorité de la population est privée de tout droit politique. Le scrupuleux Dubois s'acquitte en toute conscience de ses fonctions de député, mais il n'a que des relations assez lointaines avec les Nantais ; il ne va les voir que de loin en loin, surtout au moment des élections, et ses visites sont très brèves. Sans doute il a le souci très vif de connaître l'état de l'opinion ; mais, pour être renseigné, il ne peut compter que sur les journaux et surtout sur son ami Camille Mellinet. Au reste, il n'admet aucune sorte de « mandat », ni d'engagements.

Ne voilà-t-il pas une des raisons qui expliquent l'atonie de la vie politique, même au centre ? Dubois constate, à tout moment, que le Parlement se meut, en quelque sorte, dans le vide et que la première place y est tenue par les intrigues, qui lui inspirent personnellement tant de dégoût. N'est-ce point une conséquence forcée du régime censitaire ?

D'autre part, on peut remarquer que les députés n'ont pas une très grande action sur la vie locale ; on compte surtout sur eux pour faire auprès des ministres des démarches qui n'ont pas toutes pour objet l'intérêt public : on sollicite des places, des bourses, des décorations. Dans le département, le préfet jouit d'une très grande autorité ; il ne manque pas d'en abuser, surtout quand il est un préfet « à poigne », comme Maurice Duval, dont, pendant nombre d'années, ni Dubois, ni ses collègues n'ont pu se débarrasser, malgré son impopularité.

1. Lettre du 24 décembre 1837.

2. Lettres des 1^{er} juin 1837 et 10 mai 1841.

3. Lettre à Mellinet, de 1843, pas datée avec plus de précision.

4. Voici les questions posées : Y a-t-il des cours ? De quelle nature ? Combien faudrait-il en établir ? Quelles sont les personnes qui pourraient s'y employer ? Gratuitement ou moyennant une rétribution ? Quelles seraient les sommes nécessaires ?

Autre conséquence du régime censitaire : les électeurs, si peu nombreux, ne représentent qu'une classe, la haute bourgeoisie. Ainsi s'explique le rôle prépondérant, à la Chambre, de ce qu'on appelle les intérêts : ici des intérêts agricoles, là des intérêts industriels, ailleurs, comme à Nantes, du grand commerce maritime. Ce malheureux Dubois n'est-il pas harcelé, soit par la question des sucres, qui, au fond, l'intéressait médiocrement, soit par les autres affaires économiques, que sans doute il étudie avec conscience, mais que l'on sent être pour lui une sorte de *pensum* ?

Sa prédilection allait aux questions d'enseignement, qui n'avaient pas de secret pour lui. A cet égard, pour tous les ordres d'enseignement, il a rendu dans sa sphère d'éminents services. Il est profondément attaché à l'Université et voit avec angoisse, surtout après 1840, les attaques haineuses dont elle est l'objet, de même que tout l'enseignement que nous appellerions laïque.

Dubois est un libéral très ferme et il se croit même démocrate. Mais combien il ignore les questions sociales ! Au moment même où les progrès de la grande industrie causent tant de souffrances chez les travailleurs, il croit que la population ouvrière n'a jamais été plus heureuse. Il se défie des associations ouvrières et redoute toute lutte sociale. S'il est partisan de l'adjonction des capacités, il ne croit pas qu'il soit possible d'appeler à la vie politique la grande masse de la nation.

Henri SÉE.

UNE HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Il est sans doute plusieurs manières de présenter l'histoire d'une langue, mais on pourrait sans erreur prétendre qu'il n'en est, en somme, que deux principales : la manière des linguistes et la manière des historiens.

Les linguistes considèrent qu'une langue est avant tout un système à peu près clos de sons et de formes ; ils s'attachent, en conséquence, beaucoup moins à suivre et à dater en détail les changements survenus au cours des siècles qu'à mettre en relief le principe et l'enchaînement des transformations les plus générales, en tant qu'elles devaient nécessairement résulter du système même ; les historiens sont au contraire plus enclins à ne pas séparer la langue de la vie du peuple auquel elle a servi d'expression écrite ou orale ; ils sont plus attentifs à dégager ou pour le moins à rechercher les rapports concrets entre les menus changements linguistiques et l'histoire générale.

La conception du linguiste apparaît comme l'effet d'une sorte de déterminisme ou d'abstraction métaphysique, que légitime d'ailleurs le fait qu'une langue quelconque reste quelque chose d'extérieur et de supérieur aux individus ; la conception de l'historien s'affirme plus psychologique et sociale, plus proche des formes d'existence qu'ont connues les groupements humains qui usèrent de la langue étudiée.

A parcourir les quelque 5,000 pages que comprend aujourd'hui l'*Histoire de la langue française des origines à 1900* de M. F. Brunot¹, on voit manifestement que l'auteur fut au début, en abordant sa tâche, plus grammairien que linguiste, et qu'il est devenu, à mesure qu'il la dominait mieux, plus historien que grammairien. Les raisons de cette attitude initiale s'expliquent par la formation scientifique de M. Brunot ; son changement d'attitude procède de son tempérament propre. M. Brunot a consacré une étude grammaticale au grammairien implacable que fut Malherbe², après avoir donné, dès 1887, un manuel qui manquait en France, une *Grammaire historique de la langue française*³ ; il a acquis, avec la bibliothèque grammaticale de Livet, les fiches où l'historien des grammairiens du xvi^e siècle, de la précision et de la langue de Molière, avait consigné les résultats d'un immense travail de philologue : il n'en faut pas tant pour comprendre que la pensée et le labeur de M. Brunot se soient ainsi trouvés orientés vers des voies qui s'écartent parfois de celles où s'est tenue au xix^e siècle la grammaire comparée et où semble se diriger aujourd'hui la linguistique générale ; mais l'essentiel est après tout qu'il ait pu se libérer à propos de la première empreinte, et qu'il ait su se renouveler constamment avec une vigueur qui tient du prodige.

* * *

On peut, en effet, retracer l'histoire d'une langue romane telle que le français sans sortir des cadres de la grammaire comparée des langues romanes : M. Meyer-Lübke l'a prouvé en donnant, dans son *Historische Grammatik der französischen Sprache*⁴, une étude qui rappelle assez exactement par la méthode, sinon par l'ampleur de l'exposé, l'*Aperçu d'une histoire de la langue grecque* ou l'*Esquisse d'une histoire de la langue latine* de M. A. Meillet. Mais on peut aussi se demander jusqu'à quel point la méthode comparative con-

1. T. I : *De l'époque latine à la Renaissance*, 548 p. ; — t. II : *Le XVI^e siècle*, 510 p. ; — t. III : *La formation de la langue classique (1600-1660)*, 2 parties, 456 et 320 p. ; — t. IV : *La langue classique (1660-1715)*, 2 parties, 670 et 560 p. ; — t. V : *Le français en France et hors de France au XVII^e siècle*, 528 p. ; — t. VI : *Le XVIII^e siècle*, 1^{re} partie, 1^{er} fascicule, 560 p. Pour la 2^e partie, voir plus loin, p. 328, note 1 ; — t. VII : *La propagation du français en France jusqu'à la fin de l'ancien régime*, 360 p. ; — t. IX : *La Révolution et l'Empire*, 1^{re} partie, 632 p. (Paris, librairie Armand Colin).

² *La doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes*, Paris, 1891.

3. Paris, Masson.

4. Heidelberg, Winter, 1913.

serve des droits exclusifs lorsqu'il s'agit d'une langue qui n'est point issue d'un idiome inconnu et qui, dès qu'apparaissent au ix^e siècle ses premiers textes, se montre différenciée à souhait des autres langues sorties comme elle du latin. La méthode comparative est indispensable (comme l'a démontré l'histoire même du romanisme en substituant à l'erreur de Raynouard la doctrine de Diez) pour démêler dans les grandes lignes et établir dans quelques détails ce que le français et le provençal, par exemple, doivent à leur origine commune, en quoi ils s'accordent à s'en écarter et par où ils s'éloignent l'un de l'autre ; il n'est cependant pas interdit de croire qu'elle n'a plus à demeurer au premier plan, une fois que s'est close la période pré-littéraire des langues romanes¹. La méthode comparative s'appuie principalement sur les concordances entre les plus anciens états des langues d'une même famille ; il reste légitime d'admettre qu'elle doit cesser d'être souveraine quand on se propose d'exposer le développement particulier d'une langue déterminée.

Ce n'est pas qu'il ne soit encore possible, même de ce point de vue plus limité, de faire l'histoire linguistique du français, du ix^e siècle à nos jours, tout autrement que ne l'a envisagée M. Brunot. La tentative consisterait à rechercher d'abord quelles furent les époques (qui ne sont pas nécessairement les mêmes, selon qu'on regarde le système des sons, ou celui des formes, ou celui de la syntaxe) pendant lesquelles le français littéraire présente une stabilité relative, — à décrire ensuite en détail et en eux-mêmes ces systèmes, — pour analyser enfin les rapports de leurs divers éléments et dégager les causes des changements réalisés entre deux époques successives. On conçoit, par exemple, une histoire des sons français qui partirait du ix^e siècle — où l'état de la langue a été modelé par l'indépendance qu'avait antérieurement le mot dans la phrase, par l'action de l'accent d'intensité qui affectait une syllabe de chaque mot, par certaines conditions dans la structure des syllabes du mot, etc., — et qui aboutirait au xiii^e siècle — où il est manifeste que le mot a perdu son individualité première, que l'accent de mot s'est considérablement affaibli et que les syllabes se forment d'après des lois plus simples et plus régulières. On concevrait aussi que le xiii^e siècle fût ensuite opposé au xvi^e, parce que, entre ces deux moments, la disparition très générale de l'« e muet » dans la prononciation a complètement bouleversé et renouvelé l'aspect phonétique de la langue du xiii^e siècle, préparant ainsi l'état actuel qui se trouve, à bien des égards, plus rapproché de celui du latin classique que ne le fut aucun des états antérieurs du français.

* * *

Mais cette histoire, proprement linguistique, ne saurait être esquissée ou simplement devinée, s'agissant d'une langue qui possède une tradition litté-

1. Voir E. Vossler, *Metodologia filológica*, dans le *Boletín de la Universidad de Madrid*, t. I (1929), p. 501 et suiv.

raire aussi riche qu'est la nôtre, que si elle peut s'appuyer à chaque pas sur une documentation philologique précise et de bon aloi. Il arrive que les comparatistes et les « purs » linguistes aient parfois quelque dédain pour les minuties des grammairiens et des philologues ; ils ne s'arrêtent volontiers qu'aux faits les plus généraux, ou qu'ils regardent du moins comme assez généraux et assez sûrs pour rendre superflue toute recherche qui essaie de découvrir dans les textes comment ces faits se sont établis et quelles ont pu être les fluctuations de l'usage.

Telle n'est point la manière de M. Brunot, qui a recueilli une masse énorme de faits de langue particuliers et qui les donne en accompagnant chacun d'eux de sa référence précise. Que vaut cette documentation ?

Prise en elle-même, il va sans dire qu'elle est inégale. Cent vies d'homme ne suffiraient pas à scruter tous les textes français que nous ont conservés onze ou douze siècles d'une production presque toujours intense ; tout choix étant arbitraire, il importe seulement que des dépouillements plus complets ne puissent modifier que quantitativement les données qu'un seul homme a eu le courage et la patience de grouper. Certes, il est des époques, le xvii^e siècle notamment, pour lesquelles on ne voit pas qu'il soit possible d'ajouter grand'chose aux témoignages qu'a puisés M. Brunot dans les grammaires, les dictionnaires et les textes ; il en est d'autres, comme le xvi^e siècle, où l'on pourrait selon toute vraisemblance enrichir sensiblement la moisson faite ; il est certain que le volume consacré aux ix^e-xv^e siècles arriverait aisément à être doublé et gagnerait à l'être. Mais si M. Brunot s'est consacré avec une prédilection toute particulière à l'étude de notre langue classique, s'il l'a décrite avec une précision et une richesse admirables, qui n'ont jamais été atteintes nulle part, en aucun pays ni pour aucune langue, et qu'il serait vain de vouloir essayer de dépasser, l'étroitesse — d'ailleurs relative — de la place accordée aux périodes antérieures à 1600 ne saurait être fâcheuse que dans la mesure où seraient omis des faits vraiment importants (ce qui ne semble pas être le cas), et surtout dans la mesure où des faits de valeur secondaire se trouveraient poussés au premier plan (ce qui ne paraît pas non plus s'être produit). Il est remarquable que, la détermination de l'« usage moyen » étant toujours très délicate et M. Brunot n'étant point un spécialiste du Moyen Age, le premier volume de son *Histoire* reste, au total, aussi correct et au courant. Assurément, on le voudrait plus riche encore et plus nuancé ; on souhaiterait que plus de lumière fût projetée sur bien des points : la formation de la langue littéraire des xii^e-xiii^e siècles et l'étude de ses rapports avec la langue parlée, voire familière, pour ne rien dire des dialectes, sont des problèmes fondamentaux et assez semblables à ceux qu'offre le xvii^e siècle ; on ne peut les résoudre avec la même certitude ni surtout par la même méthode, faute de témoignages d'orthoépistes ; il reste néanmoins possible de les discerner avec quelque sûreté en les plaçant, ici encore, sur le terrain esthétique et social, sans attendre un dictionnaire de l'ancien français autre que ceux de Godefroy et de Tobler. — Il en est de même pour

l'histoire de l'orthographe, en particulier aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles : point n'était besoin de connaître les résultats de l'enquête de M. Beaulieux¹ pour examiner si les bizarreries, latinisantes et savantes, des scribes du moyen français — qu'on dit avoir été incultes — ne trouvent pas quelque fondement dans la prononciation du français à cette époque ; s'il n'y a pas, par exemple, dans le redoublement des consonnes initiales en dehors de toute tradition (*ffaire*, etc.) une sorte de protestation contre l'état de langue vers lequel entraînait mécaniquement l'évolution phonétique.

Considérable et, à tout prendre, sûre, la documentation philologique de M. Brunot se présente normalement dans les cadres traditionnels de la grammaire historique ou même dogmatique. Tout en sachant, ne fût-ce que par *La Pensée et la Langue*², que M. Brunot n'a pas le respect superstitieux des cadres, les linguistes seront tentés, je crois, de faire quelques réserves sur ce classement d'apparence un peu mécanique, comme ils seront portés à douter de la légitimité de quelques-unes des dates auxquelles M. Brunot arrête les diverses périodes de l'histoire du français. C'est qu'il peut être indispensable, au point de vue linguistique, de ne pas séparer à un moment donné (aux ^{xiii}^e et ^{xviii}^e siècles notamment) l'étude de l'imparfait de l'indicatif, par exemple, de celle du passé défini ; c'est qu'il serait parfois utile de ne pas avoir à poursuivre de volume en volume les éléments des transformations qu'a subies une construction quelconque (ainsi : *je veux vous dire* se substituant à *je vous veux dire*) ; c'est que, s'il est vrai que les *Remarques* de Vaugelas font nettement deux parts dans l'histoire de la grammaire française au ^{xvii}^e siècle, quelques délicats problèmes n'en sont ni supprimés ni résolus pour autant : jusqu'à quel point est-il légitime de mettre au même rang un observateur de l'usage parlé comme Vaugelas et un esthéticien littéraire tel que Malherbe ? Où, dans quel milieu social *stable*, Vaugelas a-t-il bien pu enregistrer, *avant 1647*, « la langue de la plus saine partie de la Cour » ?

* * *

Ces doutes ne seraient point très graves, même si l'*Histoire de la langue française* n'était pas autre chose qu'un formidable recueil critique de faits diligemment recueillis et commodément classés ; ils perdent encore de leur valeur, si l'on considère que c'est en historien que M. Brunot traite de l'histoire du français, en historien soucieux de ne laisser dans l'ombre aucune des causes qui ont pu diriger le développement et l'expansion de notre langue.

Le souci apparaît dès le premier volume — le plus traditionnel et le moins personnel de tous, pourtant — et il y apparaît sous trois formes. Par la place donnée au lexique, d'abord. Si le classement des faits de prononciation,

1. *Histoire de l'orthographe française*, Paris, Champion, 1927.

2. Paris, Masson, 2^e édition, 1926.

de morphologie et de syntaxe est l'œuvre d'un grammairien, l'attention prêtée au vocabulaire est bien l'œuvre d'un linguiste, et d'un linguiste en avance sur son temps. Nombreuses sont aujourd'hui encore les histoires de langues qui ignorent l'histoire des mots, et les savants ne sont pas rares par qui les sons, les formes et les catégories grammaticales sont doués d'une existence aussi réelle qu'indépendante de la matière même du langage. C'est parce que, depuis une vingtaine d'années seulement, les études lexicales ont gagné en importance et en originalité, grâce aux atlas linguistiques et aux travaux qui en sont issus, qu'il convient de louer M. Brunot d'avoir, dès l'origine, réservé au lexique une place souvent prépondérante, et de s'être montré aussi un précurseur, en s'attachant à l'ordinaire plus longuement à recréer l'ambiance sociale des vocables qu'à les cataloguer sèchement d'après les formules reçues de dérivation et de composition.

En second lieu, il n'est pas moins un précurseur en analysant en temps utile les qualités esthétiques de la langue littéraire. Le chapitre consacré à la valeur linguistique de l'ancien français (t. I, p. 348-357), outre qu'il prouve que la notion des « états » de langue a été plus qu'entrevue par M. Brunot, procède d'une idée féconde, qu'il était aussi original d'introduire que malaisé de rendre concrète, et à laquelle nous devons, dans les volumes relatifs au xvii^e siècle (t. III, p. 684-711, et t. IV, p. 1092-1195), des pages pénétrantes sur la phrase classique, comme elle nous vaudra une étude à la fois précise et large sur la beauté plastique de la langue poétique des romantiques et des parnassiens¹.

Enfin et surtout, la façon critique et vivante dont M. Brunot a su utiliser quelques rares textes, fragmentaires et le plus souvent douteux, pour dresser un tableau nuancé de la romanisation de la Gaule (t. I, p. 17-37), a été le plus étonnant des préludes. L'historien qui se révélait, timide encore, en cette esquisse a, par la suite, affirmé ses dons d'intelligence évocatrice et d'éblouissant renouvellement. Ils se sont amplifiés et épanouis de volume en volume, restant d'abord un peu extérieurs à l'histoire intime de la langue (par exemple au xvi^e siècle) pour s'y identifier plus complètement au xvii^e et pour réussir à l'animer et à la vivifier au xviii^e.

* * *

On n'a, pour le faire voir, que l'embarras du choix.

S'agit-il de la formation même de la langue littéraire classique? Il y a toujours eu un « académisme » en France, une curiosité des choses de la langue et un souci de réglementation : l'esprit qui a créé et inspiré l'Académie française se révèle dès les xii^e-xiii^e siècles. C'est donc par une vue profonde de notre psychologie nationale que M. Brunot a fait entrer dans son *Histoire* ce qu'on n'incorpore pas d'ordinaire à l'histoire des langues, à savoir une

1. Cf. *Annales de l'Université de Paris*, 1929, p. 27 et suiv.

étude régulièrement conduite des grammairiens français et de l'enseignement de la langue. — Emprunter au petit bonheur, comme on le faisait auparavant, des témoignages isolés à quelques grammairiens ou lexicographes est une chose ; mais c'en est une tout autre que de replacer critiquement l'œuvre entière des grammairiens et des lexicographes dans les divers courants de pensée philologique, si j'ose dire, qui l'ont suscitée et portée. On y gagne, comme il se voit surtout au xvi^e siècle, à l'époque des premiers essais de quelque ampleur, de réduire à leur vraie valeur linguistique — souvent mince — certaines attestations qui ne sont que des survivances ou auxquelles manque toute attache avec la réalité de la langue parlée ; on y gagne aussi d'apprécier de façon directe l'originalité ou la médiocrité des témoins, selon qu'elles se déterminent — comme c'est le cas aux xvi^e et xviii^e siècles — par des idées heureuses ou par une passivité archaïque.

Parallèlement, l'enseignement du français dans les écoles de tout ordre, des hameaux aux Universités, a été étudié par M. Brunot comme une partie essentielle de sa tâche. Ce n'était déjà pas chose aisée que de se renseigner avec exactitude sur le nombre et la nature des établissements d'instruction où l'on a fait au cours des temps sa part au français, en indiquant de surcroît au passage de quels livres on se servait et comment les maîtres en usaient, et pourtant M. Brunot ne s'en est pas tenu là. Car, s'il a fait une place aux manuels d'enseignement, c'est, me semble-t-il, beaucoup moins en pédagogue ou en annaliste de la pédagogie des langues qu'en homme inquiet de définir le rôle de cet enseignement dans l'expansion et l'adoption du français commun par toute la France. Ce rôle apparaît médiocre au regard de celui que l'on voit jouer aux causes de toute nature, économiques, politiques, intellectuelles et sociales, qui ont amené et dirigé cette expansion. M. Brunot a réussi à les mettre en pleine lumière et à faire sentir, sur ce point comme sur bien d'autres, la diversité des époques : si les causes politiques et littéraires l'emportent aux xii^e-xiii^e siècles et les causes scientifiques au xvi^e, c'est l'économie politique qui triomphe au xviii^e siècle, après l'éclat littéraire et mondain du xvii^e. Il est peu de parties de cette *Histoire* qui soient aussi nouvelles et en même temps aussi nuancées que la minutieuse analyse de la pénétration du français dans nos provinces de langue romane ou non-romane, ... à moins qu'on ne préfère suivre le rayonnement de notre langue dans les pays étrangers. Ici, M. Brunot a dû s'assurer le concours des plus précieuses compétences, mais il est resté seul à recréer l'atmosphère changeante des milieux qui accueillaient le français ; il a mis un soin affectueux et diligent à suivre les traces de notre influence dans le vocabulaire des peuples étrangers, notamment aux deux grandes époques d'infiltration, le xiii^e siècle et le xviii^e.

Il a fait mieux. Le plus audacieux et le plus original de ces dix volumes est le tome VI qui est, en réalité, le dernier venu¹. Le lexicographe qui grou-

1. T. VI (1930) : *Le XVIII^e siècle* ; 1^{re} partie : *Le mouvement des idées et les vocabulaires*

paît méticuleusement, surtout au xviii^e siècle, les témoignages concernant les mots, mais qui les mettait encore au premier plan de son exposé pour n'indiquer qu'incidemment les tendances générales du mouvement du vocabulaire, vient d'oser opérer un renversement complet de la méthode de présentation : au xviii^e siècle, les témoignages se réfugient dans les notes, et le texte se constitue d'une trame solide et fine de faits purement historiques. Il ne s'agit plus — si je puis me permettre de forcer ma pensée et celle de M. Brunot — de mots dans l'histoire, mais d'histoire dans les mots. Tâche ingrate et hardie, périlleuse même, si l'exemple ne prouvait pas que le précepte était bon. Car c'est merveille de voir se créer, ou prendre vie, ou évoluer des mots innombrables, appartenant à tous les domaines de la pensée et de l'activité françaises au xviii^e siècle, mots auxquels les études antérieures avaient fait un sort tout pareil à celui que la lexicographie traditionnelle réservait indistinctement aux termes en usage à une époque quelconque, et qui surgissent aujourd'hui en qualité de témoins authentiques d'idées nouvelles ou de dépositaires d'une force active et d'une fraîcheur créatrice.

* * *

Il semble que ce qui restera de plus surprenant dans l'œuvre de M. Brunot ce soit justement le renouvellement perpétuel et la variété des points de vue qu'on appellerait volontiers extra-linguistiques, ou plutôt supra-linguistiques. Dans la façon de dresser une fiche qui enregistre l'apparition, les changements et la disparition d'un fait de langue, il ne saurait y avoir, en principe, de différence selon les époques, et il n'y a pas, en fait, de différence dans les documents bruts qu'apporte M. Brunot. On ne s'aperçoit pas non plus que la doctrine, psychologique et grammaticale, de l'auteur se soit vraiment modifiée au cours des quarante années de recherches et de méditations dont l'*Histoire de la langue française* est le fruit ; on est frappé, par contre, de la souplesse des cadres et de leur heureuse adaptation aux tableaux dissemblables que présentent les siècles successifs. Qu'il s'agisse, ici, de l'évolution interne de la langue ou, ailleurs, de son histoire externe, il n'est pas un des volumes de M. Brunot qui ressemble à un autre, bien que tous contiennent apparemment la même matière, assez rigoureusement répartie en tranches chronologiques.

Si le Moyen Age (des origines au xv^e siècle) reste encore trop engagé dans l'exposé général des questions de doctrine, manque parfois de souffle et d'éclat et marque insuffisamment l'opposition entre la langue littéraire des xii^e-xiii^e siècles et la prétendue confusion des xiv^e et xv^e siècles, c'est par une intuition vivante — qui a su se transformer en une étonnante réalisation d'art — que le xvi^e siècle reste, pour le lecteur, dominé par l'émancipation du français et l'effort vers une réglementation de savants et de philo-

techniques (fasc. 1 : philosophie, économie politique, agriculture, commerce, industrie, politique, finances). La 2^e partie, dont l'impression est terminée, ne tardera pas à paraître.

logues, — que le *xvii^e* siècle nous apparaît contenu par les cloisons rigides des classes sociales et des genres littéraires, — que le *xviii^e* siècle, enfin, semble se disperser en vibrations multiples, dont l'imprévu se prolonge à l'infini.

* * *

Pour estimer à son prix une réussite de cette envergure, il suffit de rappeler la monotonie et la sécheresse de tant et tant d'histoires de langues, ou encore les cadres implacables de leurs chapitres invariablement consacrés aux sons, aux formes, aux constructions ; on admire alors, simplement, qu'une documentation écrasante ne gêne pas plus souvent, chez M. Brunot, l'élan et l'élégance de l'exposé ; on cherche en vain un ouvrage de même sorte où les grammairiens, les philologues, les linguistes, les historiens et les sociologues pourraient tous ensemble trouver à la fois autant de faits et autant d'idées, autant d'instruction et autant d'agrément.

Il faut bien avouer que, depuis que s'est constituée la grammaire comparée dans la première moitié du *xix^e* siècle, il y a eu, à tout prendre, fort peu d'originalité dans la façon de faire l'histoire des langues. Aussi me paraît-il incontestable que les historiens futurs du français, de quelque méthode — éprouvée ou nouvelle — qu'ils prétendent se réclamer, seront toujours contraints de revenir à l'œuvre de M. Brunot, qui les contient toutes, soit en germe, soit en fleur. N'est-ce pas faire le plus bel éloge d'un travail humain que de pouvoir affirmer, sans crainte d'erreur que, seul, il aura rendu possibles les travaux analogues, ... dont on ne saurait d'ailleurs attendre que quelques perfectionnements fragmentaires, et qui ne le feront jamais oublier ?

A. TERRACHER.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE D'ALLEMAGNE

MOYEN AGE¹

I. DEUX ŒUVRES : GEORG VON BELOW. ALFONS DOPSCH. — Une abondance et une variété extrêmes, beaucoup de comptes-rendus et de discussions, à mesure que les années s'avancent un nombre croissant d'écrits proprement politiques, tels sont — témoignages d'une activité inlassable, d'une curiosité très large et d'une redoutable verve critique — les traits les plus frappants que fait apparaître l'utile bibliographie des œuvres de Georg von Below, dressée, sous les auspices de la *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, par M. Ludwig KLAIBER². A la fin du volume, une liste des dissertations composées sous la direction du maître donne une juste idée à la fois de l'action exercée par cette puissante et impérieuse personnalité et de l'importance qui, dans les universités allemandes, s'attache au rôle du chef d'études.

Dispersé entre trop de tâches diverses, VON BELOW est mort sans nous avoir donné cette histoire générale de l'État et de la Société, dans l'Allemagne médiévale, qu'on eût aimé tenir de ses mains³. Le petit volume de vulgarisation qu'il a publié dans la collection *Quelle und Meyer*⁴ ne saurait

1. Cf. *Revue historique*, t. CLVIII (1928), p. 108. — Le présent *Bulletin* ne recense que les ouvrages reçus avant octobre 1929. Il se limite en principe aux travaux relatifs à l'Allemagne médiévale. Toutefois, quelques livres, notamment d'histoire régionale, débordaient ce cadre ; nous n'avons pas cru devoir les exclure, ni les scinder.

2. *Georg von Below, Verzeichnis seiner Schriften*. Stuttgart, Kohlhammer, 1929, in-8°, viii-92 p. ; prix : 7 mk. 50 (*Beihfte zur Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, hgg. von Prof. Dr. H. AUBIN, H. XIV). Sur l'œuvre de von Below, cf. *Revue historique*, t. CLVII (1928), p. 223.

3. L'ouvrage intitulé *Der deutsche Staat des Mittelalters* — très décevant d'ailleurs dans sa forme — en est resté au premier volume : cf. mon compte-rendu, *Revue historique*, t. CXXVIII (1918), p. 343, et le précédent *Bulletin*, p. 123.

4. *Vom Mittelalter zur Neuzeit. Bilder aus der deutschen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte*. Leipzig, Quelle und Meyer, 1924, in-12, [iv]-122 p. ; prix : 1 mk. 80 (*Wissenschaft und Bildung*, 198). — P. 35, une singulière erreur de forme semble faire dire à l'auteur que les *privilegia de non evocando* furent abolis en 1487, alors que, à cette date, c'est le droit d'évocation lui-même — le droit pour le roi d'évoquer à lui les causes non encore jugées — qui fut supprimé. Il ne me paraît guère croyable que, dans l'opposition entre Juifs et bourgeois, « l'antagonisme religieux ne fût pas le facteur décisif » (p. 59). Sur le chapitre relatif à l'armée, voir quelques remarques plus loin, dans les observations générales, qui terminent le *Bulletin*.

en tenir lieu ; trop de problèmes essentiels, ceux, par exemple, qui ont trait à l'élection royale, y manquent. Ce ne sont — le sous-titre même, plus exact que le titre, l'indique justement — qu'« images » détachées : quatre études sur l'État médiéval allemand, la formation des puissances territoriales (c'est-à-dire des organismes politiques qui devaient donner naissance aux États fédérés de l'Allemagne nouvelle), les villes, l'armée et l'impôt. Mais ces fragments sont de tout premier ordre. La nécessité de faire court a admirablement servi l'écrivain ; elle l'a contraint d'éviter ces éternelles polémiques qui ailleurs, trop souvent, encombraient son exposé et parfois l'entraînaient à exagérer ses partis pris. Jamais sa pensée n'est apparue plus vigoureuse, plus lucide et même plus sainement nuancée : témoin ces lignes si justes sur la distinction du droit public et du droit privé, familière aux hommes du Moyen Age, mais à titre de sentiment, non d'idée claire. Bien entendu, c'est sa pensée seule, farouchement indépendante, qu'il faut chercher ici ; de même, les bibliographies, en fin de chapitre, se bornent, le plus souvent, à l'indication de ses propres ouvrages. Des correctifs, çà et là, sont donc d'ores et déjà nécessaires¹. Peu importe. L'œuvre, qui résume les réflexions d'une longue vie laborieuse, vaut par elle-même. Aux débutants comme aux historiens déjà mûrs, je signale, en particulier, le chapitre sur la formation des territoires, nés de la féodalisation des fonctions, consolidés grâce à une lutte perpétuelle contre cette féodalisation même, en tant qu'elle atteignait les fonctions inférieures : pages lumineuses d'histoire d'Allemagne, disons mieux, d'histoire européenne.

La bibliographie que je mentionnais plus haut n'est point le seul hommage que la science allemande ait rendu au souvenir de celui qui fut un de ses représentants les plus éminents et les plus caractéristiques. Pour son soixante-dixième anniversaire, qui ne devait jamais sonner, ses élèves et amis avaient préparé un recueil de Mélanges. L'ouvrage a paru, dédié à sa mémoire. Il se divise en deux volumes : l'un, que nous n'avons pas reçu, consacré à l'« histoire et la politique »² ; l'autre³, dont les parties les plus intéressantes pour l'étude de l'Allemagne médiévale seront analysées ci-dessous, à l'histoire sociale et économique⁴. Dernières manifestations d'un grand rayonnement.

Georg von Below était un Prussien de vieille souche, transplanté en pays

1. C'est ainsi que, depuis les travaux de M. Rörig, qui seront analysés plus loin, il ne me paraît plus guère possible d'affirmer que la supériorité commerciale des Hanséates soit due principalement à leur « habileté diplomatique » (p. 56), ni que les marchands du Moyen Age, notamment les « tailleurs de drap », fussent essentiellement des détaillants (p. 76).

2. *Aus Politik und Geschichte. Gedächtnisschrift für Georg von Below*. Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik und Geschichte, 1928.

3. *Aus Sozial- und Wirtschaftsgeschichte. Gedächtnisschrift für Georg von Below*. Stuttgart, Kohlhammer, 1928, in-8°, 369 p., 4 portrait ; prix : 15 mk. En appendice, une bibliographie abrégée, que l'ouvrage plus complet signalé ci-dessus rend désormais inutile.

4. Voici la liste des mémoires qui ne seront pas ici l'objet d'une analyse spéciale : G. SAL-

souabe. Allemand de Bohême, M. Alfons Dopsch, qui est de dix ans plus jeune, appartient par ses origines scientifiques à cette grande école d'historiens viennois qui a tant fait pour l'étude critique des sources diplomatiques. C'est par des travaux de cette nature, en même temps que par des recherches sur l'histoire de l'État territorial autrichien, qu'il a débuté dans la carrière. Mais il avait le goût des vastes problèmes. Depuis l'apparition, en 1912, de son *Évolution économique de l'époque carolingienne*, son influence s'est exercée sur des cercles de lecteurs de plus en plus étendus. Elle n'en a pas moins toujours son centre à Vienne ; du Séminaire d'Histoire de l'Économie et de la Civilisation, qu'il a fondé dans la vieille université danubienne, vient aujourd'hui le « cadeau de fête » qui lui a été remis pour ses soixante ans. Non pas les *disjecta membra* d'un volume de Mélanges, dus à des auteurs différents, mais un choix de mémoires composés, tout le long de sa vie scientifique, par le maître lui-même¹ ; ils étaient dispersés dans des revues et des publications diverses ; on aura plaisir et profit à les trouver désormais rassemblés. Répartis, assez artificiellement, sous les rubriques « histoire des institutions » et « histoire économique », ils se centrent, en réalité, autour de quatre thèmes essentiels : le développement de l'État autrichien, le peuple-

VIOLI, *Massari e manenti nell' economia rurale italiana* (prépondérance, dans l'Italie médiévale, comme dans l'Italie romaine, d'une population de cultivateurs libres, c'est-à-dire soumis à des obligations fixes et qui touchent la terre plutôt que l'homme ; mémoire un peu hâtivement rédigé, mais riche d'indications intéressantes ; je ne sais, malheureusement, si M. Salvioli se fait une idée parfaitement juste de ce qu'était, hors d'Italie, le servage). — Alfred SCHULTZE, *Das Testament Karls des Grossen* (sur Einhard, c. 33, et les textes relatifs à l'exécution du testament par Louis le Pieux ; ce dernier eut, en outre, à partager le trésor monnayé dont Charles n'avait pas disposé ; M. Schultze s'attache à dégager les règles de droit privé — droit ripuaire — auquel aurait obéi le testament). — Rudolf HÄRKE, *Die ökonomische Landschaft und die Gruppenstadt in der älteren Wirtschaftsgeschichte* (notion d'économie régionale opposée à celle d'économie urbaine ; beaucoup d'abstraction). — Martin WEINBAUM, *Londons Aldermänner und Warde im 12-14 Jahrhundert* (l'auteur a depuis fait paraître une histoire de la constitution de Londres de 1066 à 1268). — Gustav MOHR, *Haltezwang und Wegerichtung nach oesterreichischen Geschichtsquellen*. — Carl BRINKMANN, *Zwei sprachgeschichtliche Beiträge zur Entwicklung des Wirtschaftsrechts* (Bönhase, désignant l'artisan qui travaille en marge des corporations ; *Firma*). — Hans NABHOLZ, *Zur Frage nach den Ursachen des Bauernkriegs 1525* (en fait, sur les soulèvements de la campagne zurichoise ; la Réforme a fourni aux plaintes des rustres leur fondement théorique. « Auparavant, le paysan demandait à pouvoir chasser dans sa forêt et pêcher dans son ruisseau ; maintenant il proclame le principe, universellement valable, de la liberté de chasse et de pêche ». Peut-être. Les paysans normands du XI^e siècle, pourtant, ne demandaient-ils pas déjà que « de nouvelles lois fussent établies sur les forêts et les eaux » ? Et l'on sait les propos, empreints d'une idéologie évangélique, que leur prêtait, un peu plus tard, le poète Wace). — Theodor MAYER, *Zur Geschichte der nationalen Verhältnisse in Prag*. — Ernst BAASCH, *Der Kaufmann in der deutschen Romanliteratur des 18. Jahrhunderts* (indications suggestives ; mais ne tient aucun compte de l'influence des autres littératures). — Walther TUCKERMANN, *Das Deutschtum in Kanada*.

1. *Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte des Mittelalters : Gesammelte Aufsätze*. Vienne, Seidel, 1928, in-8°, XII-620 p., 1 portrait. — On appréciera vivement l'excellent index.

ment allemand en Bohême (ces deux premiers ensembles seront examinés plus loin, à leur place), la société franque¹, enfin l'examen de quelques grands problèmes de faits ou de méthode relatifs à l'histoire de la structure sociale et de l'économie². Dans toutes ces études, notamment dans celle des deux derniers groupes, on retrouve les thèses caractéristiques et les traits de méthode qui ont été déjà trop souvent mis en lumière, appréciés et critiqués pour qu'il soit nécessaire d'y revenir longuement ici³ : souci du concret (voyez notamment, p. 531, un juste plaidoyer en faveur de la figuration du terrain sur les cartes qui doivent accompagner les publications de textes agraires : petit détail, mais significatif de tout un tour d'esprit⁴) ; — sens de la complexité des faits (on notera, à ce propos, une protestation d'un grand bon sens contre les écarts auxquels se sont laissés aller les adversaires de la « théorie domaniale », réduisant presque à rien le rôle de la seigneurie et niant, à tort, dans la formation des justices, l'importance des pouvoirs proprement seigneuriaux) ; — tendance, certainement excessive, à considérer les phénomènes du passé sous le biais des théories proposées par les historiens d'aujourd'hui ; — dans les plus anciens essais, une rédaction très ferme et une étude serrée des textes qui, malheureusement, dans les œuvres plus récentes, cèdent parfois la place à une certaine hâte dans la lecture du document et l'élaboration de l'exposé⁵ ; — sens de la continuité dans l'évolution⁶ ; — enfin, une admirable indépendance de pensée. La meilleure originalité

1. *Die Leudes und das Lehnwesen*. — *Die Grundherrslichkeit der Karolinger : Immunität und Vogtei* (formait, originellement, un chapitre de l'ouvrage intitulé : *Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit* ; laissé de côté dans la seconde édition). — Pour les problèmes d'ordre économique, qui touchent ce temps, voir la note suivante.

2. *Die soziale und politische Bedeutung der Grundherrschaft im Mittelalter* (compte-rendu de l'ouvrage de Seeliger). — *Der deutsche Staat des Mittelalters* (compte-rendu de l'ouvrage de v. Below). — *Frühmittelalterliche und spätantike Wirtschaft*. — *Die Markgenossenschaft der Karolingerzeit*. — *Der moderne Kapitalismus* (compte-rendu de l'ouvrage de Sombart). — *Finanzwissenschaft, insbesondere die historische Entwicklung der Finanzwirtschaft* (compte-rendu de Lotz, *Finanzwissenschaft* ; cf. ci-dessous, p. 335). — *Die Herausgabe von Quellen zur Agrargeschichte des Mittelalters*. — *Zur Methodologie der Wirtschaftsgeschichte*.

3. Cf. mon précédent *Bulletin*, p. 111, avec les références bibliographiques.

4. P. 531. — Très justement aussi, M. Dopsch réclame des éditeurs des documents relatifs à l'histoire agraire la composition d'introductions — de prolégomènes, disaient nos vieux érudits — capables de guider les lecteurs dans leurs dépouillements. Mais dans tout ce programme, fort intéressant, de publications de textes, on trouvera peut-être que, sauf pour les époques anciennes, M. Dopsch fait, en apparence du moins, trop bon marché des chartes, qui donnent cependant de la vie juridique et économique une image trop vivante et trop précise pour que la lecture des censiers puisse dispenser de les avoir sans cesse sous la main.

5. Cf., dans les *Annales d'histoire économique et sociale*, 1929, p. 457 et suiv., les observations de M. Ch.-Edmond Perrin, notamment (p. 460, n. 1) sur la notion de domaine. Dans l'emploi même de ces mots de *Vogt* et de *Vogtei*, dont j'ai déjà eu l'occasion, dans le précédent *Bulletin* (p. 131), de dénoncer l'usage trop souvent équivoque, M. Dopsch a-t-il toujours su éviter toute ambiguïté ?

6. Sur le problème de la « continuité » entre le monde romain et le monde barbare, on consultera avec profit, outre le recueil cité (notamment p. 219 et suiv.), l'article que M. Dopsch,

cependant, n'eût-elle pas consisté parfois, plutôt qu'à retourner les solutions anciennes, à modifier la position même des problèmes? Économie argent et économie nature, nous dit-on, coexistèrent au haut Moyen Âge¹. Je veux bien, encore que la question essentielle, qui est celle d'une proportion à établir entre ces deux formes économiques, ne soit guère touchée par une pareille affirmation. Mais ces deux concepts célèbres — celui de *Geldwirtschaft*, notamment — n'exigeraient-ils pas avant tout une analyse plus précise, qui, sans doute, les révélerait beaucoup moins simples et moins unifiés qu'ils ne sont quelquefois apparus?

II. LA GERMANIE. — Si, presque en tête de ce *Bulletin*, dont, par principe, les recherches préhistoriques sont exclues, nous inscrivons, cette fois, un ouvrage intitulé *Préhistoire de l'Allemagne*², c'est que l'auteur, M. Carl SCHUCHARDT, a pris le mot dans un sens très large. Le livre commence au paléolithique, mais il poursuit l'étude des antiquités proprement germaniques jusqu'à Charlemagne, et celle des antiquités scandinaves, slaves et prussiennes, sur le terrain de l'Allemagne actuelle, jusqu'aux grandes des-

à qui cette question est chère, a fait paraître, sous le titre : *Der Kulturzusammenhang zwischen der spätrömischen und frühgermanischen Zeit in Südwestdeutschland*, dans le *Korrespondenzblatt des Gesamtvereins der deutschen Geschichts- und Altertumsvereine*, 1927, col. 179-196. Remarques instructives sur les résultats des études archéologiques et toponymiques (avec de très utiles indications bibliographiques sur les travaux récents). Mais peut-on dire que M. F. STEINBACH (*Gewanndorf und Einzelhof*, dans *Festschrift für Aloys Schulte*, 1927) ait « prouvé » (col. 186) que le village aggloméré, à terroir morcelé et champs allongés — le *Gewanndorf* — se soit formé tardivement — c'est-à-dire au cours du Moyen Âge — par fusion d'exploitations isolées? Les « preuves », personnellement, ne m'ont guère paru décisives. — Langenthal, jadis — en 1847 — a invoqué le *capitulare de villis* pour prouver la présence sur les bords du Rhin, à l'époque franque, de cultures méridionales. D'accord. Mais M. Dopsch lui-même — à tort, je crois — a tiré argument de la mention de ces plantes pour attribuer au capitulaire une origine aquitaine. Il semblerait devoir se condamner par là même à laisser tomber le raisonnement de Langenthal; mais M. Dopsch ne renonce pas volontiers à une arme dialectique (col. 194)... M. Dopsch paraît ignorer l'ouvrage de M. R. FORRER, *Strasbourg-Argentorate*, paru à Strasbourg en 1927. Cf. *Rev. histor.*, t. CLVII, p. 142.

1. L'État carolingien a-t-il possédé une organisation financière fondée sur le numéraire? Non, avait écrit naguère M. W. Lotz. Mais si, répliqua M. Dopsch (dont le compte-rendu sur la *Finanzwissenschaft* de M. Lotz a été reproduit, *Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte des Mittelalters*, p. 359 et suiv.). A son tour, M. Lotz a publié ce qu'un philosophe du Moyen Âge eût appelé sa « duplique » : *Gab es eine geldwirtschaftliche Verfassung der Staatsfinanzen unter den Karolingern?* Munich, R. Oldenbourg, 1926, in-8°, 17 p.; prix : 1 mk. (*Sitzungsberichte der bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philos.-philolog. und histor. Kl.*, 1926, Abh. 4). Par malheur il en a consacré la plus grande partie à résumer, fort inutilement, les thèses bien connues de son contradicteur. Suivent quelques rapides observations, d'ailleurs judicieuses (notamment sur l'absence d'un fonctionnarisme salarié). Mais, encore un coup, c'est la notion même de *Geldwirtschaft* qu'il serait urgent d'examiner. Sur la coexistence des deux formes d'économie, au haut Moyen Âge, les membres du Congrès d'Oslo n'ont pas publié l'intéressante communication de M. Dopsch.

2. *Vorgeschichte von Deutschland*. Munich et Berlin, R. Oldenbourg, 1928, in-8°, viii-349 p. 285 fig.; prix : 11 mk.

tructions, résultats des conquêtes des XII^e et XIII^e siècles. Slaves et Prussiens : M. Schuchardt, en effet, a entendu tenir compte de tous les éléments humains qui, peu à peu, sont venus se fondre dans l'unité allemande ; aussi bien n'est-il pas lui-même l'heureux découvreur du vieux sanctuaire slave de Rethra, la citadelle « à trois cornes » ? Très claire et très riche, admirablement illustrée, cette originale synthèse sera vivement appréciée. Pourquoi faut-il que, par moments, délaissant l'archéologie, M. Schuchardt ait cru devoir s'engager dans les voies fallacieuses où errèrent jadis Gobineau et Chamberlain ? Les Indo-Européens¹ — dont, soit dit en passant, je ne vois guère que la branche indienne soit jamais mentionnée — sont-ils sortis un jour des aimables vallons de la Thuringe ? Mon incompetence m'interdit de me prononcer ; mais, ce que je sais bien, c'est que ni le prétendu parallélisme de la poésie grecque avec la poésie allemande (du *Nibelungenlied* à Goethe, en passant par l'Allemand Shakespeare), ni le goût — problématique — des Allemands pour les exercices du corps ne prouvent rien au sujet du peuplement de la Grèce (p. 96-97), pas plus, d'ailleurs, que l'expansion dans le Languedoc médiéval du néo-manichéisme oriental, ni même la présence, près de Toulouse, de la Faculté de théologie protestante de Montauban — laquelle, n'en déplaise à M. Schuchardt, n'est point la seule de France (p. 269) — ne sauraient être retenues comme les témoignages d'une forte densité d'établissements visigothiques. Que M. Schuchardt y fasse attention : ce n'est pas seulement sur un travail comme le sien, par ailleurs sérieux, c'est sur toute une école scientifique que de pareils arguments risquent de jeter un injuste discrédit².

« On ne saurait en douter », écrit M. Wilhelm Capelle, « le renouvellement moral, dont notre pays, aujourd'hui plus que jamais, éprouve le besoin, peut, dans la vie et la mentalité de nos ancêtres germains, découvrir la source d'un grand nombre de forces impondérables et puiser l'indication d'idéaux que rien d'autre, en ce monde, ne saurait fournir ». Rien de plus caractéristique de la sensibilité allemande que, dans toutes les grandes crises, cet élan vers le passé, et spécialement vers un passé conçu comme tout proche des origines profondes et pures de la race. L'expression extrême de cet état d'âme a été donnée, après la guerre, par les religions racistes. Dans des limites plus sensées, il se traduit par un goût, vraiment admirable, de l'histoire. Voyez, par exemple, ces recueils de textes, traduits et sobre-

1. Que M. Schuchardt, conformément à une habitude à laquelle la science allemande devrait bien renoncer, appelle des *Indo-Germains*.

2. P. 132, je note un rapprochement, bien contestable, entre la crémation et l'habitude, assez répandue au Moyen Âge, de faire bouillir les cadavres illustres pour pouvoir les transporter plus aisément. Les deux usages répondent cependant à des représentations religieuses très différentes : car, au Moyen Âge, une fois les chairs bouillies, on recueillait pieusement les os, nécessaires à la résurrection ; dans les vues toutes naïves et concrètes, qui régnaient alors, le reste du corps importait peu.

ment commentés, que la maison Diederichs, d'Iéna, a entrepris sous le titre : *Frühgermanentum*. Nous en avons en main deux volumes, consacrés, l'un à l'ancienne Germanie, d'après les écrivains grecs ou latins et quelques inscriptions¹, l'autre aux premières missions chrétiennes dans la Germanie païenne, avant Willibrord et Boniface². Il ne s'agit pas de minces extraits ; c'est tout entières, le plus souvent, que les œuvres, traduites avec beaucoup de vigueur et de vie, nous sont données. Il est merveilleux que ces ouvrages, de forte nourriture, trouvent, dans le grand public, de nombreux lecteurs ; les historiens de métier, auxquels ils ne sont point destinés, ne seront pas moins sensibles à leur attrait.

Dù à l'auteur du premier des deux volumes qui viennent d'être signalés, le livre de M. Wilhelm CAPELLE sur *Les Germains à l'aurore de leur histoire*³, dont j'ai extrait la citation qu'on a lue plus haut, pourrait passer pour une sorte d'introduction à ces recueils de sources. Malheureusement, la plus grande partie en est consacrée au récit des invasions cimbrique et teutonique, encadré entre deux développements sur les écrivains grecs Pythéas et Posidonius. En tête, un bref historique de ce qu'on pourrait appeler la gloire posthume des Germains dans la pensée et l'art de l'Allemagne, renferme, malgré des lacunes sur lesquelles nous aurons à revenir, plusieurs indications intéressantes, sur l'humaniste Beatus Rhenanus, notamment. Mais que M. Capelle, si justement sensible, dans l'œuvre admirable de Rhenanus, à l'absence de tout parti pris « moralisateur ou nationaliste », ne s'est-il lui-même constamment inspiré de cet exemple ! On aimerait ne plus entendre un auteur sérieux nous entretenir (p. 24) des « bons barbares du Nord, étrangers à la ruse ». Quels barbares, quels « primitifs » ignorèrent jamais l'art d'Ulysse ?

Avec beaucoup de soin, M. Fritz ROEDER étudie les fibules à plaque ronde, qu'il tient pour spécifiquement saxonnes⁴. De leur présence dans le nord de la Gaule, où elles apparaissent au v^e siècle, associées à d'autres modèles de fibules auxquels il attribue la même provenance, il conclut à l'existence, dans ces contrées, à ce moment, d'une civilisation non « romano-franque »,

1. Wilhelm CAPELLE, *Das alte Germanien. Die Nachrichten der griechischen und römischen Schriftsteller*. Iéna, Diederichs, 1929, in-8°, 523 p., pl., 2 cartes (*Frühgermanentum*, Bd. 1).

2. Heinrich TIMERDING, *Die christliche Frühzeit Deutschlands in den Berichten über die Bekehrer. Erste Gruppe : die irisch-fränkische Mission*. Iéna, Diederichs, 1929, in-8°, 276 p., pl. (*Frühgermanentum*, Bd. 3). Parmi les vies traduites, on s'étonne un peu de trouver celles des saints Eloi et Ouen. Quelques imprécisions parfois dans les indications de sources (voir notamment la notice sur la *Vie de S. Gall* ; le lecteur non averti ne peut guère savoir d'où vient le texte qu'on lui met sous les yeux).

3. *Die Germanen im Frühlicht der Geschichte*. Leipzig, Dieterich, 1928, in-8°, 64 p., 1 carte ; prix : 3 mk. 25.

4. *Die sächsische Schalenfibel der Völkerwanderungszeit als Kunstgegenstand und siedlungs-archäologisches Leitfossil*, dans *Göttinger Beiträge zur deutschen Kulturgeschichte, der 46. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner... gewidmet*. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1927, in-8°, p. 15-52, 6 pl.

mais « romano-saxonne », qu'expliquerait l'emploi, par l'Empire, d'auxiliaires de cette origine. Je ne sais s'il n'y a pas quelque témérité à considérer un type archéologique, pris dans une catégorie d'objets d'usage très courant, d'importation et d'imitation très aisées, comme strictement borné à un groupe ethnique, de constitution, après tout, assez lâche. Il n'en est pas moins vrai que des recherches de cette sorte sont propres à jeter un jour nouveau sur cette histoire des invasions, trop souvent étudiée avec la préoccupation exclusive des documents écrits, si pauvres cependant.

Décidément, la théorie du communisme primitif des Germains est aujourd'hui bien battue en brèche. Alors que M. Dopsch, dans son recueil d'articles, reproduit la vigoureuse attaque que, en réponse à M. Wopfnér, il exécuta naguère contre la notion de *Markgenossenschaft*¹, voici que, à son tour, M. Carl KOEHN monte à l'assaut², à vrai dire sans beaucoup d'armes nouvelles. Au lieu de poser éternellement le problème sous sa forme désuète : propriété individuelle, propriété collective, ne vaudrait-il pas mieux, une bonne fois, en s'aidant de l'ethnographie comparée, s'efforcer de comprendre un état social auquel le mot même de propriété convient singulièrement mal ? Par ailleurs, à côté des communaux, et peut-être avant eux, ne conviendrait-il pas d'étudier, comme révélatrices entre toutes d'une mentalité fort opposée à l'individualisme agraire, les servitudes collectives multiples (vaine pâture, interdiction de clore, etc.), qui, si longtemps, pesèrent sur les terroirs ?

Sur la religion des Germains, Scandinaves mis à part, on sait combien les témoignages directs sont rares. D'où la nécessité de s'adresser à des sources détournées, notamment aux documents émanés des autorités catholiques franques ; actes de conciles, capitulaires royaux, sermons, pénitentiels, en énumérant les pratiques interdites, nous font connaître, du même coup, quelques-uns des rites et des objets de foi du paganisme survivant. Mais de quel paganisme en vérité ? Romano-celtique ou german ? Tel est, en somme, le problème fort délicat que, dans un petit livre dont ni le titre, ni malheureusement le fond ne sont parfaitement clairs, M. Wilhelm BOUDRIOT s'attache à traiter³. Avoir senti la difficulté atteste déjà une intelligence avisée. Ces textes se copient sans cesse les uns les autres ; si l'on en croit M. Boudriot, un grand nombre des prescriptions qu'ils renferment remonteraient aux sermons de Césaire d'Arles ; faites pour les besoins d'un pays tout hellénique et romain, elles se trouveraient, par conséquent, bien incapables de

1. *Die Markgenossenschaft der Karolingerzeit, dans Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte des Mittelalters*, p. 257-285.

2. *Die Streiffragen über den Agrarkommunismus der germanischen Urzeit*. Berlin, Weidmann (Schriften der historischen Gesellschaft zu Berlin, H. 3), 1928, in-8°, 37 p. ; prix : 1 mk. 50.

3. *Die algermanische Religion in der amtlichen kirchlichen Literatur des Abendlandes vom 6. bis 11. Jahrhundert*. Bonn, Röhrscheid, 1928, in-8°, vi-79 p. ; prix : 6 mk. 50. (*Untersuchungen zur allgemeinen Religionsgeschichte*, hgg. von Carl CLEMEN, H. 2.)

nous apprendre quoi que ce soit sur les croyances germaniques. L'idée est intéressante ; mais elle demeure à l'état de simple suggestion, car la critique d'authenticité des sermons de Césaire, très difficile, ne saurait être expédiée en quelques lignes (p. 13), en dehors, semble-t-il, de toute connaissance de travaux aussi importants — mais, hélas ! écrits en français ! — que ceux de Malnory et surtout de dom Morin¹. Aussi bien, à y regarder de près, l'antithèse : « gallo-romain ou germanique ? » se révèle-t-elle encore comme trop simple. De quelles complexes et lointaines survivances d'une part, de quels perpétuels emprunts de l'autre, tout ce folklore préchrétien n'est-il pas fait ? Le recueil de textes établi par M. Boudriot, sans être nouveau, rendra des services.

III. QUELQUES SOUVERAINS. — Sur des sceaux, des monnaies, des mosaïques, des miniatures, des devants d'autel, voire même fondues en bronze, comme le Charlemagne du musée Carnavalet ou, comme peut-être à Ratisbonne l'impératrice Agnès, sculptées dans la pierre, voici, diligemment rassemblées par M. Percy Ernst SCHRAMM, les effigies des souverains allemands, de Pépin le Bref à Conrad III². De cet album, à vrai dire, n'attendons ni une forte impression d'art ni cette illusion de vie que procure si intensément telle collection de crayons du XVI^e siècle. Parmi tant d'images, on chercherait en vain un véritable portrait. Charlemagne portait-il barbe ou moustache ? Il faut, je le crains bien, renoncer à le savoir. Sur les représentations de l'empereur Otton III, rien de plus frappant que le singulier allongement du crâne ; voilà, semble-t-il, de quoi réjouir les amateurs de physio-psychologie rétrospective ; hélas ! ce n'est qu'application d'une traditionnelle géométrie du dessin (p. 5). De cette patente inexactitude, que faut-il accuser ? La gaucherie des artistes ou encore cette fidélité aux poncifs qui, par exemple, amena les derniers Carolingiens allemands à se transmettre, comme sceau,

1. Ignorés également, ou frappés, en raison de leur langue, du même ostracisme, l'article de E. VACANDARD, *L'idolâtrie en Gaule aux VI^e et VII^e siècles*, dans *Revue des Questions historiques*, t. LXV (1899), et — malgré son rapport direct avec les textes cités p. 71 — celui de dom L. GOUGAUD, *La danse dans les églises*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XV (1914).

2. *Die deutschen Kaiser und Könige in Bildern ihrer Zeit* ; I Teil : *Bis zur Mitte des 12 Jahrhunderts, 751-1152*. Leipzig, B. G. Teubner, 1928, 1 vol. in-8°, xii-240 p., et 1 album, in-8°, 135 pl. ; prix : 28 mk. ; relié : 32 mk. (*Veröffentlichungen der Forschungsinstitute an der Universität Leipzig. Institut für Kultur- und Universalgeschichte : Die Entwicklung des menschlichen Bildnisses*, hgg. von Walter GÖRTZ, I). On notera que Charles le Chauve, Lothaire I^{er} et sa postérité, enfin les souverains italiens de 888 à 961 (en outre, Arduin d'Ivrée : 1002-1014), sont compris dans la collection ; quelques indications sont même données (p. 183) sur les descendants de Charles le Chauve, mais sans accompagnement de planches et en dehors de toute prétention à un catalogue complet. Sur la statue de Ratisbonne, donnée comme une représentation de l'impératrice Agnès, je conserve quelques doutes. De même au sujet de la miniature de l'évangéliste d'Aix-la-Chapelle (pl. 64) qui est censée représenter Otton II. S'agit-il vraiment d'une effigie de souverain ? La présence, autour de la mandorle, des animaux symboliques des quatre évangélistes serait, en ce cas, bien étonnante.

toujours la même copie d'une gemme d'Hadrien, en sorte que la tête largement barbue de l'empereur voyageur sert de masque, aussi bien qu'à Louis le Germanique, à son arrière-petit-fils Louis l'Enfant, mort à dix-neuf ans? Certes, faiblesse d'exécution et routine expliquent bien des choses. Non pas tout, cependant. La schématisation qui nous déçoit a une raison plus profonde, très finement mise en lumière par M. Schramm. Plutôt que l'individu, c'est le prince que les artistes, même les mieux doués, se préoccupaient de représenter; si, de règne en règne, l'effigie se transforme, le souci de la ressemblance physique n'est, dans ces changements, que pour bien peu de chose; ce qui varie, avant tout, c'est le choix des traits destinés à symboliser la puissance souveraine, conçue, selon les temps et les milieux, sous des aspects différents. De là vient que, pâture médiocre pour l'amateur d'art, ces images sans réalisme n'en sont, pour l'historien, que de plus beaux documents. Sur les miniatures de Charles le Chauve — déjà, une fois, sur une miniature de sa mère Judith — la main de Dieu apparaît, bénissante, au-dessus du prince; avec elle, c'est le droit divin qui fait son entrée dans le monde. Contemplez, sur un triptyque généalogique, ce paisible groupe familial: l'empereur Henri IV debout entre ses deux fils, tous deux, en fait, cruellement rebelles; dans ce défi à la réalité, sachons lire la bienfaisante fiction de la continuité monarchique. Où trouver, de l'histoire de Henri le Lion, un plus éloquent commentaire que cette page d'évangile où, entourés de leurs ancêtres royaux, Allemands ou Plantagenets, le duc et sa femme figurent couronnés par Dieu même, au lieu de recevoir, selon la vérité juridique, leurs fiefs de la main de l'Empereur? Rien ne serait plus aisé que de multiplier ces exemples. C'en est assez pour dire tout le prix de ces deux admirables volumes, qui font honneur, une fois de plus, au sens de l'entraide scientifique, si répandu en Allemagne — car on entend bien que M. Schramm n'a pu tout colliger lui-même — et à l'intelligent mécénat de la *Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft*. Quelque part, M. Schramm rappelle que le premier exemple d'un pareil recueil iconographique fut jadis donné par les *Monumens de la Monarchie française*. A quand notre nouveau Montfaucon? Pas plus que l'histoire des invasions, celle de l'évolution de l'idée royale ne saurait se faire avec les textes seuls; lire est bien, regarder n'est pas moins nécessaire; mais il importerait de nous en fournir les moyens.

Théodoric l'Ostrogoth, Charlemagne, Otton I^{er}, Henri IV, Frédéric Barberousse, Henri le Lion, Rodolphe de Habsbourg, Charles IV, telles sont les huit « figures de chefs » dont M. Karl HAMPE a fait choix, dans le Moyen Âge allemand, pour les camper devant nous¹. Rien de plus difficile que ces études d'individus, appliquées à une époque où, jusqu'au XIII^e siècle surtout, les documents ordinaires de la psychologie individuelle font si cruellement défaut. Une information d'une admirable sûreté, beaucoup de bon

1. *Herrscher gestalten des deutschen Mittelalters*. Leipzig, Quelle und Meyer, (1926), petit in-8°, II-399 p., 19 pl.; prix: 12 mk.

sens et de modération, sinon d'éclat, un souci très juste de l'atmosphère sociale, cette espèce de probité enfin qui incline l'historien à ne jamais vouloir apprécier les hommes que selon les idées de leur temps (voyez, en particulier, la notice sur Henri le Lion), ont permis à M. Hampe de se tirer à son plus grand honneur de cette entreprise délicate. Chemin faisant, des vues intéressantes, dont les historiens auront à tenir compte, même s'ils ne les partagent pas (le couronnement de 800, œuvre de la papauté ; la politique italienne de Barberousse, nécessité financière). Mais est-ce l'ombre de Bismarck, trop souvent évoquée là où elle n'avait que faire, qui a soufflé à M. Hampe cette banale philosophie de la force, agaçant refrain, auquel le moins tolstoïsan des lecteurs, pour peu que l'esprit de contradiction ne lui soit pas tout à fait étranger, se sent tenté de répondre par une apologie de la douceur ? Comme M. Capelle — et comme Rousseau — M. Hampe, apparemment, croit au « bon » sauvage : ne parle-t-il pas quelque part (p. 2) de ce « peuple proche de la nature, foncièrement et originellement sain¹ » ? Il est vrai qu'il s'agit des Germains.

De ce qu'on peut connaître du règne court et médiocrement heureux d'Otton II, de ce qu'on peut entrevoir de la mentalité de ce souverain juvénile, M. Alexander CARTELLIERI nous a donné un résumé clair et raisonnable². Une égale lucidité, un bon sens aussi ferme distinguent l'essai que le même auteur a consacré à la personnalité plus attachante d'Otton III, qui mourut à vingt et un ans, après un règne tout rempli d'expéditions guerrières, de grands projets et d'accès mystiques, partagé, en un mot, entre « le zèle pour le monde et la négation du monde³ ». En somme, deux excellentes leçons d'Université.

Sur Otton III encore, voici, plus approfondie, l'étude de M. Menno TER BRAAK⁴. Un éphèbe romanesque, maladif, plus grec qu'allemand, une sorte de Louis II de Bavière avant la lettre, perdu dans des rêves grandioses et chimériques, dont les fumées lui dissimulaient les sûrs chemins de la *Realpolitik* nationale, telle est l'image en repoussoir que l'historiographie allemande du XIX^e siècle a volontiers tracée de l'impérial adolescent. Comme

1. « Eines urgesunden Naturvolkes. » Dans le même sens, à propos de la renaissance ottonienne, l'« erwachsiger sächsischer Stamm ». P. 186, il est bien inexact de présenter l'idée que le roi est le « protecteur de la paix et le défenseur du droit » comme spécifiquement germanique. Voici, sur de tout autres sujets, deux observations de détail : la politique sociale de Théodoric a-t-elle été douce aux petits ? On peut en douter ; l'abolition, pour les esclaves, de l'attache à la glèbe n'a certainement pas été décidée en faveur de ceux-ci (p. 10) ; — je n'ai pas très bien compris ce qui est dit, p. 306, de la succession au Dauphiné ; le passage est incorrect ou peu clair.

2. *Kaiser Otto II*, dans *Beiträge zur thüringischen und sächsischen Geschichte : Festschrift für Otto Dobenecker*. Iena, G. Fischer, 1929, in-8°, p. 37-62.

3. *Otto III, Kaiser der Römer*, dans *Judeich Festschrift*. Weimar, Hermann Böhlau, 1929, in-8°, p. 173-205.

4. *Kaiser Otto III. Ideal und Praxis im frühen Mittelalter*. Amsterdam, J. Clausen, 1928, in-8°, 247 p. (thèse de l'Université d'Amsterdam).

M. Cartellieri, M. Ter Braak, très justement, s'inscrivent en faux contre cette thèse anachronique. Il ne s'agit pas de juger, mais de comprendre et, pour cela, de prendre notre point de départ dans les idées et la sensibilité du temps. Aussi bien, faute de documents, la personnalité d'Otton, en son tréfonds, nous échappera toujours. La psychologie individuelle, pour cette époque, nous est à peu près interdite; la psychologie collective, non pas. Quelques critiques qu'ait pu provoquer chez les contemporains tel ou tel des actes de l'Empereur ou de son entourage, que nous ne pouvons guère séparer de lui — sa politique romaine, par exemple, ou les vœux monastiques qu'il se laissa peut-être aller à contracter sans les tenir — la ligne générale de son gouvernement demeura tout à fait conforme aux conceptions régnantes. Il ne fut pas infidèle à la politique nationale, pour la bonne raison que le sentiment d'une pareille politique n'était pas né. Il n'abaissa pas l'État devant l'Église : on ne distinguait pas alors les deux puissances; l'État était *dans* l'Église. Il voulut être le roi juste et « pacifique », au sens augustinien du mot, dans lequel toutes les âmes un peu hautes reconnaissent alors leur idéal. Son ascétisme même n'avait rien qui ne fût parfaitement compatible avec la notion de chef chrétien. Pour l'essentiel, on donnera aisément raison à M. Ter Braak. Je crains pourtant qu'il ne se fasse, de l'état des esprits aux alentours de l'an mil, une image un peu trop simple; il ne voit qu'harmonie, parce qu'il néglige de chercher, dans la pénombre, les antagonismes. Les concepts d'État et d'Église ne s'opposaient pas avec netteté; mais n'avaient-ils pas, dès lors — pour reprendre une épithète que M. Ter Braak, avec beaucoup de bonheur, applique aux rivalités nationales — le sentiment « instinctif » d'une rivalité possible entre ces deux forces? Témoin le désaccord au sujet de la Donation de Constantin, honnie par le groupe ottonien. Par ailleurs, si considérable qu'ait été l'influence de saint Augustin — universellement reconnue par les historiens bien avant M. Bernheim et ses élèves — il y aurait quelque excès sans doute à considérer toute la religion médiévale sous le signe de l'augustinisme. Ces réserves une fois faites, il n'en reste pas moins que les vues dont je viens de présenter le trop bref résumé ne manquent, tant s'en faut, ni de pénétration ni de finesse. On regrettera de les trouver comme noyées dans un trop gros livre, plein de redites et écrit dans un style déplorablement abstrait. Rien de plus vivant que la psychologie historique, à une condition cependant : c'est de ne pas en effacer volontairement toute vie.

Lorsque Conrad II eut été élu roi à la célèbre assemblée de 1024, l'archevêque de Mayence Aribon, un des artisans de son élection cependant, l'ayant sacré, refusa de sacrer à son tour la reine Gisèle. Ce fut un des anciens adversaires du roi, l'archevêque de Cologne Pilgrim, qui s'offrit un peu plus tard à accomplir ce geste nécessaire. Conrad lui témoigna sa reconnaissance en faisant choix de lui, par la suite, pour le sacre de son jeune fils. Ainsi le

scandale de 1024, tournant au détriment des archevêques de Mayence, contribua à assurer à leurs rivaux colonais le privilège de consacrer les rois. Mais comment expliquer l'attitude d'Aribo? Pour y parvenir, M. Erich BRANDENBURG s'est appliqué à débrouiller les antécédents de Gisèle¹ : fille d'une princesse bourguignonne et d'un duc de Souabe, cette femme de tête et de tempérament qui, à dix-huit ans, en était à son troisième mari et s'appêtait à donner le jour à son quatrième enfant, avait naguère choqué l'opinion et peut-être contrevenu à la coutume juridique en contractant, après la mort de son premier époux et vraisemblablement sans l'assentiment des proches de celui-ci, une trop rapide union. Cette recherche généalogique, par le jour que, tant en elle-même que dans des développements annexes, elle apporte sur la morale et la pratique du mariage dans la haute noblesse, revêt toute la portée d'une précieuse étude de mœurs.

Pour n'offrir que peu d'inédit, le recueil des diplômes de Lothaire III, dont viennent de s'enrichir les *Monumenta*², n'en rendra pas moins de précieux services. Dans une utile introduction, parfois un peu conjecturale, M. Hans HIRSCH a mis en lumière les particularités, historiquement fort instructives, de la chancellerie de Lothaire : absence de chancelier notamment, c'est-à-dire, entre les archevêques archichanceliers d'une part, les notaires de l'autre, absence de tout intermédiaire autorisé³; grand nombre d'actes établis par les soins des bénéficiaires eux-mêmes. Quant à l'édition, fort soignée, cela va de soi, elle obéit aux principes habituels de la collection. Comme précédemment, alors que les diplômes faux sont rejetés à la fin du volume, les diplômes remaniés demeurent à leur place chronologique, sans qu'aucun signe apparent vienne avertir le lecteur qu'il n'a pas affaire à une pièce parfaitement pure. Cette différence de traitement n'a pas été sans entraîner parfois d'assez graves inconvénients. Le diplôme 26, par exemple, est un faux certain. C'est par conjecture qu'on lui attribue un modèle authentique, et de celui-ci, s'il exista jamais, on ne sait strictement rien. Un document aussi nettement falsifié avait-il quelque droit à se trouver séparé de ses congénères? Dans les notices, parfois, quelque obscurité⁴.

1. *Probleme um die Kaiserin Gisela*. Leipzig, S. Hirzel, 1928, in-8°, 38 p.; prix : 4 mk. 40. (*Berichte über die Verhandlungen der sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig. Phil. hist. Kl.*, Bd. 80, 1928, H. 4.)

2. *Lotharii III. Diplomata necnon et Richenzae imperatricis placita*, éd. E. v. OTTENTHAL et H. HIRSCH (*Monum. Germ. histor. : Diplomatum regum et imperatorum Germaniae*, t. VIII). Berlin, Weidmann, 1927, in-4°, xxxi-314 p.; prix : 35 mk. — Une seule pièce inédite, en fait : mandement à l'abbé et aux moines du Mont-Cassin (n° 121 a).

3. Pratiquement, un des notaires, qui joue le rôle d'une sorte de directeur des bureaux, reçoit parfois le titre de *subcancellarius*, ou même — abusivement — de *cancellarius*. C'est de la même façon que, en France, après la suppression de la dignité de chancelier au début du règne de saint Louis, le nom même de chancelier revint peu à peu en usage.

4. Voir, notamment, au n° 33; la bulle papale interpolée, qui servit de modèle à l'acte impérial, est donnée sans références clairement présentées.

Des documents narratifs assez nombreux, qui tantôt semblent se reproduire les uns les autres et tantôt suivent des routes nettement séparées ; par surcroît, pour un même texte, des manuscrits souvent discordants : telles sont les conditions qui font du classement des sources relatives à la croisade de Barberousse une tâche entre toutes épineuse. Éliminant le fameux « journal » de Tageno de Passau, qu'il considère, sous sa forme présente, comme le jeu d'un humoriste du xvi^e siècle¹, M. A. CHROUST réunit dans un volume des *Scriptores*² deux assez longs récits, l'*Historia de expeditione Friderici* et l'*Historia Peregrinorum*, avec deux écrits plus courts : la lettre sur la mort de l'Empereur — qu'il attribue à l'évêque de Wurtzbourg — et cette *Narratio itineris navalis*, qui renferme une si curieuse description d'un voyage de Brême à Marseille par les ports anglais, La Rochelle et les escales de la péninsule ibérique. L'introduction étudie les problèmes critiques et leur apporte des solutions à la fois mesurées et ingénieuses. Sans doute, l'entière confiance que M. Chroust met dans les critères stylistiques ne sera pas partagée par tout le monde ; mais cette grave question de méthode, à laquelle j'ai touché dans le précédent *Bulletin*³, est trop délicate pour pouvoir être discutée ici en quelques mots.

Dans un mémoire, qui est un parfait exemple de discussion critique⁴, M. Ernst PERELS étudie la tentative de l'empereur Henri VI pour rendre héréditaire la dignité de roi des Romains. Voici, telle qu'il la rétablit, la suite des événements. En 1195, l'Empereur cherche à obtenir des princes que, lui vivant, son jeune fils, le futur Frédéric II, soit sacré ; la plupart donnent d'abord leur assentiment, puis, en décembre, à la diète de Wurtzbourg, se dérobent. En 1196, à la réunion, peu nombreuse, de Mayence (février-mars), nouvelle tentative impériale ; mais, à ce coup, il ne s'agit de rien de moins que de faire reconnaître le principe même de l'hérédité monarchique, « comme dans le royaume de France ». La première proposition pouvait s'appuyer sur de nombreux précédents ; la seconde était nouvelle, véritablement révolutionnaire et, pour tous ceux qui, dans l'Empire, redoutaient l'accroissement de la puissance souveraine, particulièrement inquiétante. Comment expliquer que, battu une première fois, Henri, revenant à la charge, ait haussé ses prétentions ? C'est que, dans certaines demandes que lui avaient présentées les princes, il avait cru trouver les éléments d'un marché. On se préparait à la croisade ; les princes laïques, près de partir pour cette grande aventure, désiraient étendre aux successions féminines et collatérales la

1. Cf. MAX KAUFMANN, *Das Tagebuch des Tageno*, Würzburg, 1924. — Le travail s'inspire de suggestions précédemment indiquées par M. Chroust.

2. *Historia de expeditione Friderici imperatoris et quidam alii rerum gestarum fontes eiusdem expeditionis* (*Monumenta Germaniae hist. ; Scriptores rerum germanicarum, nova series*, t. V). Berlin, Weidmann, 1928, in-8°, civ-252 p. ; prix : 18 mk.

3. P. 113.

4. *Der Erbreichsplan Heinrichs VI*. Berlin, Weidmann, 1927, in-8°, viii-103 p. ; prix : 2 mk. 80.

transmission familiale des fiefs. Henri leur offrit cet appât ; en outre, aux princes d'Église, la suppression des droits de régale et de dépouille. Cela sous condition de voir accepter son propre projet : à hérédité, hérédité et demie. Surpris, les princes n'osent refuser. Le 31 mars, à Wurtzbourg, une charte, scellée de cinquante-deux sceaux, enregistre l'accord¹. Mais la Curie manifeste son mécontentement ; en Allemagne même, les opposants se reprennent ; leur mauvais vouloir fait craindre à l'Empereur qu'ils ne provoquent l'échec de l'expédition en Terre-Sainte ; or, celle-ci, sur toutes choses, lui tient à cœur : la croisade n'est-elle pas le meilleur des titres à la monarchie universelle ? A l'automne, après la diète d'Erfurt, à laquelle, retenu en Italie, il n'a point pris part, il consent à casser la charte de Wurtzbourg et se contente du couronnement personnel de son fils, qui, en effet, a lieu dès la Noël. Ainsi avait-il du moins atteint son but primitif ; la mort seule, sans doute, l'empêcha de reprendre son second et plus ambitieux effort.

« Le précurseur de la Renaissance », lit-on, en sous-titre, sur la biographie de Frédéric II que M. Fritz KAMPERS a donnée à une collection de grande vulgarisation². On a reconnu l'opinion même que naguère Burekhardt, dans les premières pages de sa *Civilisation de la Renaissance*, exprimait en une formule célèbre : « le premier homme moderne sur le trône ». A cette idée un peu rebattue et qui demanderait, pour le moins, à être nuancée, on eût préféré une analyse plus poussée de l'homme et du milieu. Le livre, en fait, n'apporte rien de bien nouveau. Le même anachronisme, qui transparaît dans le sous-titre, n'est pas sans avoir, par endroits, contaminé le texte même. Pour que Barberousse (p. 11) eût pu avoir l'idée de faire de l'Italie une unité économique, il eût fallu d'abord qu'il fût entraîné à penser en économiste : ce dont on douterait volontiers. Parfois l'enthousiasme, qui donne à l'exposé son élan, aboutit à des affirmations quelque peu surprenantes. Joachim de Flore fut-il vraiment une « puissance de l'esprit » comparable à Augustin (p. 13) ? Il faudrait être joachimite pour le croire. L'administration financière de Frédéric II, à la source des finances modernes (p. 38) ? Par quelle filiation, en vérité ? Quelques allusions aux mythes iraniens rappellent, d'ailleurs fort discrètement, les préoccupations habituelles de l'auteur ; de même un intelligent développement sur les raisons intellectuelles profondes de l'attrait qu'exercèrent, sur les esprits les plus éminents du XIII^e siècle, les spéculations astrologiques. Une illustration fort bien choisie aide à recréer l'atmosphère.

1. M. Perels croit trouver dans les *Gesta episcoporum Leodensium* le résumé exact de la charte de Wurtzbourg. Sur ce point, sa démonstration m'a paru plus ingénieuse que convaincante.

2. *Kaiser Friedrich II, der Wegbereiter der Renaissance*. Bielefeld et Leipzig, Velhagen und Klasing, 1929, in-8°, 93 p., 86 pl., dont 4 en couleurs, 1 carte (*Monographien zur Weltgeschichte*, hgg. von Ed. HEYCK, 34).

C'est sous de tout autres couleurs que M. A. DE STEFANO voit le « précurseur » de M. Kampers, l'« homme moderne » de Burckhardt : sous l'aspect d'un esprit foncièrement médiéval. L'originalité du petit livre qu'il a consacré à « l'idée impériale sous Frédéric II¹ », est en effet d'avoir mis l'accent sur le caractère « essentiellement religieux » (p. 42) et même tout chrétien, (p. 28) des conceptions politiques de celui qu'Innocent IV appelait « le mal-« heureux annonciateur de l'Antéchrist ». Dans cette thèse hardie, il y a, semble-t-il, à la fois une idée juste et beaucoup d'équivoque. Que la pensée de Frédéric II ou celle de son entourage — la seconde, M. de Stefano ne paraît pas s'en douter, beaucoup plus aisée à connaître que la première — soient pénétrées d'un mysticisme ardent, auquel les historiens n'ont pas toujours rendu justice, rien de plus juste. Que ce mysticisme, ce messianisme s'expriment sous des formes chrétiennes, d'accord ; quel autre vêtement auraient-ils pu trouver ? Mais mysticisme, et même mysticisme chrétien, ne veut pas forcément dire orthodoxie. Par ailleurs, entre l'état d'âme du prince ou des siens et l'érudit d'aujourd'hui, un redoutable écran s'interpose : celui des documents de chancellerie, avec tous leurs poncifs et leur fatale insincérité. M. de Stefano n'en a pas toujours été dupe : devant des propos, qui lui paraissent, peut-être à tort, quelque peu blasphématoires² — le panégyrique de l'Empereur, où celui-ci paraît presque assimilé au Christ — il sait faire la part des exagérations littéraires (p. 205). Mais c'est partout que les mêmes réserves s'imposaient. Comment prendre pour argent comptant les vertueux conseils à Conrad IV (p. 212) ou les pieuses protestations d'un manifeste composé pour la galerie (p. 195) ? Et quel besoin d'affadir l'histoire en nous parlant (p. 212) de la vie austère de ce souverain aux mœurs orientales ? Aussi bien une comparaison suffit à ruiner le paradoxe : la chancellerie de saint Louis parle beaucoup moins souvent de Dieu que celle de Frédéric II ; serait-ce que le Capétien fût moins religieux que le Hohenstaufen ? Personne ne sera tenté de le soutenir ; ses clercs, tout simplement, étaient moins bavards et moins préoccupés d'agir sur l'opinion. A côté de ces remarques de fond, l'ouvrage de M. Stefano en appelle une autre qui, pour ne concerner que la forme, n'en a pas moins son importance : la continuelle inexactitude des renvois est proprement hallucinante ; je ne sais si la faute en revient à l'imprimeur ou à l'auteur ; de toutes façons, c'est le lecteur qui, à la poursuite de références introuvables, perd son temps³.

1. *L'idea imperiale di Federico II*. Florence, Valecchi, s. d., in-12, 242 p. ; prix : 12 l. (*Colana storica*, t. XXIX).

2. Au cours d'un exposé sur *l'Empire et l'idée d'Empire sous les Hohenstaufen*, j'ai eu l'occasion d'indiquer pourquoi de pareilles formules étaient moins étonnantes pour les contemporains que pour nous : *Revue des Cours et Conférences*, 15 juillet 1929, p. 589.

3. L'exposé témoigne de certaines ignorances bibliographiques qui ont joué à l'auteur plus d'un mauvais tour. C'est ainsi que les articles de M. Ed. Jordan sur *La politique ecclésiastique de Roger I^{er} et les origines de la « Légation sicilienne »* (*Le Moyen Age*, t. XXIV-XXV, 1922 et 1923) lui ont échappé ; de même, chose particulièrement grave, l'ensemble des travaux de

Si, au lieu de se borner aux textes officiels de la chancellerie, M. de Stefano avait pris soin, comme l'a fait M. Ch. Homer HASKINS, de lire et de classer les nombreux écrits en langue latine qui furent dédiés à Frédéric II ou composés dans son entourage¹, il aurait trouvé, dans cet examen, quelques bonnes raisons de remanier son trop anodin portrait. Parmi tant d'œuvres diverses, pas une, en effet, qui soit religieuse : lorsque Henri d'Avranches, qui, au cours de sa vie nomade, travailla, entre autres patrons, pour Frédéric, s'avise de composer en vers une vie de saint, c'est loin de la cour impériale qu'il place sa dédicace². Dans cette abondante littérature profane, éclosée à l'ombre du grand Empereur, quelques caractères encore méritent d'être retenus : inspiration fort peu classique (rien de moins cicéronien que le style des *dictatores* de l'école capouane, illustrée par Pierre de La Vigne) ; absence presque totale de travaux historiques (les rares ouvrages de cette nature qui, sous ce règne, aient été composés dans un esprit gibelin, ont d'ailleurs péri) ; les traductions du grec ou de l'arabe moins nombreuses qu'on ne se fût, peut-être, attendu à les trouver ; beaucoup de poésies de toute sorte, beaucoup d'ouvrages de science appliquée. Dans ces deux derniers traits, on reconnaît aisément la trace des goûts personnels de celui qui fut à la fois l'imitateur des troubadours et l'auteur du *De arte venandi*, l'expérience aussi, dont on se racontait dans les couvents franciscains — voir Salimbene ! — les étranges curiosités...

La psychologie de Frédéric II, celle de son milieu comptent encore bien des points obscurs. L'histoire politique du règne, par contre, est, en somme, assez bien connue : les textes essentiels sont là, sous notre main, publiés dans de grands recueils aisément accessibles. Pâturer tentante pour les jeunes érudits en mal de dissertations ! De fait, une grande partie, une trop grande partie de celles que M. Otto VERSE a consacrées à la « propagande officielle sous Frédéric II³ », et M. Berthold SÜTTERLIN aux « rapports de Frédéric II avec les cardinaux » (après la seconde excommunication)⁴, sont faites d'analyses ou de traductions de textes pris dans Winckelmann ou Huillard-

M. Haskins. Un coup d'œil jeté sur l'*Histoire de France* de Lavis lui eût appris (cf. p. 89) que la prétendue réponse de Philippe le Bel à Boniface VIII : « Sciat maxima fatuitas tua », est un faux, d'ailleurs contemporain.

1. *Latin literature under Frederick II*, dans *Speculum*, 1928, p. 129-151. — L'article a été écrit, dit l'auteur, non pour « épuiser le sujet », mais dans le dessein de « suggérer idées et directions de recherches ». Il n'en est pas moins très riche.

2. Cf. J. C. RUSSEL, *Master Henri d'Avranches*, dans *Speculum*, 1927.

3. *Die amtliche Propaganda in der Staatskunst Kaiser Friedrichs II.* Munich, Münchner Drucke, 1929, in-8°, 11-247 p. (*Forschungen zur mittelalterlichen und neueren Geschichte*, Bd. 1).

4. *Die Politik Kaiser Friedrichs II. und die römischen Kardinale in den Jahren 1239-1250.* Heidelberg, C. Winter, 1929, in-8°, 11-142 p. ; prix : 6 mk. 50 (*Heidelberger Abhandlungen zur mittleren und neueren Geschichte*, H. 58). — Les notices sur les cardinaux (p. 122) rendront des services, mais quelques-unes sont bien brèves. P. 41, n. 1 : Pierre de Collomedeo, en 1226, évêque de Saint-Omer et Tours, lire : « prévôt de Saint-Omer, puis archevêque de Rouen ».

Bréholles. Ces pages-là sont franchement oiseuses. Pour le surplus, les deux petits livres n'enrichissent pas beaucoup la science. Le sujet choisi par M. Sütterlin était en lui-même assez mince. Frédéric II, nous dit-il en substance, s'efforça de gagner les cardinaux, en excitant leur jalousie contre l'autocratie papale ; en 1244 encore il rêve de se faire absoudre par le collège *papa inrequisito* (p. 81). Quelques-uns, comme le cardinal Colonna, se laissèrent séduire ; d'autres travaillèrent à une médiation ; la plupart demeurèrent irréductiblement hostiles. Conclusion qui n'a rien d'imprévu. Ce que l'ouvrage offre de plus utile est un bon récit des longues tractations électorales entre la mort de Grégoire IX et l'élection d'Innocent IV. Au reste, un exposé généralement très clair : M. Sütterlin sera un excellent professeur. Le thème abordé par M. Vehse touche, par contre, aux plus grands courants de la pensée du XIII^e siècle. Malheureusement, ni les problèmes d'authenticité (en dépit de quelques brèves discussions : p. 98, n. 2 ; 75, n. 35 ; 219), ni les problèmes d'attribution, ni (à l'exception de quelques remarques, p. 170 et suiv., sur l'imitation des textes pontificaux¹) les problèmes d'influence ne sont véritablement traités. Quant aux moyens d'action des propagandistes, il faut se contenter, à leur sujet, de quelques indications, jetées en passant (p. 145 et 212), sur l'importance de la lecture à haute voix. Ajoutons, si l'on veut, une analyse, qui sera sans doute la partie la plus appréciée de l'ouvrage, de l'emploi, par l'historiographie, des manifestes impériaux. Pour faire mieux, il eût fallu consulter la tradition manuscrite : M. Vehse s'est borné à l'imprimé. De quels milieux sociaux était constituée cette « opinion publique » que les polémistes cherchaient à toucher ? La question n'est même pas posée. Je note, en cours de route, une juste observation sur la pauvreté idéologique de cette littérature frédéricienne, comparée aux écrits qu'avaient, auparavant, suscités les querelles grégoriennes, ou que devaient, par la suite, faire naître les démêlés de Louis de Bavière avec Jean XXII. Mais la raison ? Par ailleurs, écrire que le motif de la réforme ecclésiastique, si souvent utilisé par les Impériaux, « n'avait intérieurement rien de commun avec la pauvreté évangélique » (p. 187), n'est-ce pas méconnaître tout le drame de la conscience religieuse du XIII^e siècle ? A dire vrai, M. Vehse confesse lui-même (p. 139, n. 1) qu'il n'a pu qu'effleurer les problèmes. L'aveu est loyal ; mais alors pourquoi écrire ou, du moins, publier ?

IV. INSTITUTIONS POLITIQUES ; L'EMPIRE ET LA ROYAUTÉ. — L'« Allemagne féodale » de M. James Westfall THOMPSON², moins qu'un livre, est une collection d'essais, groupés autour de deux problèmes centraux : l'évo-

1. Cf. aussi, p. 167-168, observations sur l'emploi, par la chancellerie pontificale, de notaires qui avaient passé par les bureaux de la curie.

2. *Feudal Germany*. Chicago, The University of Chicago Press, [1928], in-8°, xxiv-710 p., 42 cartes.

lution politique depuis les Carolingiens jusqu'aux Hohenstaufen, la colonisation de l'Est. Ces fragments, dont la plupart, sauf erreur, avaient déjà été publiés dans diverses revues, se suivent sans beaucoup d'ordre et se répètent souvent : l'auteur, s'il s'était donné la peine de les refondre, nous eût épargné bien des pages inutiles. M. Thompson a beaucoup lu — encore que sa bibliographie, établie un peu au hasard, témoigne de quelques ignorances regrettables¹. Il sait beaucoup, se passionne pour les événements lointains qu'il raconte et, en raison de cette passion même, les retrace avec vie. Trop souvent, par malheur, les textes sont interprétés avec la plus regrettable légèreté. Il arrive que deux éditions successives d'un même document soient présentées comme deux pièces différentes (p. 195, état des domaines du roi des Romains). Le mot *mansus* (petite exploitation d'un tenancier) est couramment rendu par l'anglais *manor* (seigneurie), la partie en somme prise pour le tout ; d'où les calculs de fortune les plus surprenants. Un passage de Lampert de Hersfeld, qui ne dit rien de tel, a suggéré l'idée que les Impériaux avaient ridiculisé Grégoire VII dans une « farce dramatique ». Et j'en passe². De ces sources, parcourues d'un regard si distrait, M. Thompson n'hésite pas à tirer les conclusions les plus tranchantes. Sa candide assurance ne s'embarrasse ni du mystère où, en l'absence de tous témoignages personnels, s'enveloppent, à nos yeux, les mentalités individuelles de ces temps obscurs, ni des abîmes que creusent, entre un souverain du Moyen Âge et un politicien des États-Unis d'aujourd'hui, les différences d'équipement intellectuel, ni de la complexité inhérente à toute âme humaine. Il sait que Henri II « n'avait pas une once d'émotivité dans sa composition » (p. 48). Il connaît, jusque dans les détails, le programme d'absolutisme, admirablement lié, d'un Henri III et d'un Henri IV (p. 186, 243). Les raisons de la haine qu'Otton de Nordheim portait au *ministerialis* Conon (p. 200) n'ont pas plus de secret, pour lui, que le programme de Lothaire et

1. C'est ainsi qu'il ne paraît pas connaître le livre essentiel de F. KERN, *Gottesgnadentum und Widerstandsrecht*.

2. Pour *mansus-manor*, p. 19, 72 n. 2, 510. Pour la « dramatic farce », p. 258 n. 3 ; le sens de *tragœdia* chez Lambert de Hersfeld (récit dramatique) ressort nettement d'un autre passage, éd. HOLDER-EGGER, p. 240, l. 23. Voici quelques autres exemples des négligences de M. Thompson (je ne cite pas tout) : Lambert de Hersfeld dit encore (p. 84) que, avant la mauvaise administration de l'abbé Widerad, la fortune de Fulda dépassait celle de toutes les autres églises des Gaules, entendez, selon l'usage constant de l'auteur, de l'Empire au nord des Alpes ; M. Thompson tire argument de ce passage pour affirmer (p. 46, n. 3) que, au XI^e siècle, les monastères allemands n'égalaien pas les français en science administrative. — Il est naturellement faux que Charlemagne ait prescrit, en 789, que « un *ministerialis* accomplissant un service d'homme libre se trouvait par là même acquérir la liberté » (p. 325) ; le capitulaire visé, très célèbre (n° 25, c. 4), ordonne que le serment de fidélité au roi sera prêté par les *ministeriales*, quoique de condition servile. — Cluny n'était pas dans le royaume de Bourgogne (p. 75). — Le synode romain de 1078 n'a pas interdit l'inféodation des biens ecclésiastiques en général (p. 137), mais seulement des églises, dîmes et dignités canoniques (SS., t. V, p. 309). — Enfin, Michélet n'était pas protestant (p. 138, n. 6).

de Henri le Lion, partisans tous deux des droits des États au sens fédératif du mot ; sachons-lui gré du moins de reconnaître que le grand Welf, à la différence de l'Américain Calhoun, dont tant de traits, paraît-il, le rapprochent, n'était ni « un théoricien, ni un métaphysicien » (p. 262, 278). Enfin, il a découvert le ressort caché, que dis-je ? le seul mobile de Grégoire VII et des grégoriens : étrangers à toute préoccupation religieuse — M. Thompson est marxiste à ses heures — ils ne luttaient que pour la richesse et le pouvoir (p. 103, 123, 125)¹. En vérité, point de lecture mieux faite que celle-là pour rappeler, par contraste, ces trois devoirs essentiels de l'historien : l'exactitude, le sentiment des difficultés, la perception des différences.

Dans trois leçons faites en Sorbonne, M. François L. GANSHOF a donné un exposé, remarquablement vigoureux et bien informé, de la situation de l'Empire au XI^e siècle. Puisse la littérature historique de langue française qui, sur l'Allemagne médiévale, a été longtemps si pauvre, s'enrichir de beaucoup de travaux aussi utiles à nos étudiants que celui-là² !

Le très intéressant mémoire de M. Heinrich MITTEIS sur les procès politiques en Allemagne et en France³ se présente comme une étude d'histoire comparée. L'auteur s'est proposé de mettre en regard les règles de droit qui, de part et d'autre, se dégagent de quelques procès intentés par les souverains à de grands vassaux rebelles qui, d'ailleurs, furent toujours contumaces. Au centre du diptyque, deux causes entre toutes célèbres : celles de Henri le Lion et de Jean sans Terre. L'exposé, plein d'observations pénétrantes, que j'ai le regret de ne pouvoir reproduire, aboutit aux conclusions que voici. En Allemagne, comme en France, deux procédures différentes se sont développées : l'une, de droit féodal, s'attache au refus de service, qu'elle punit par la confiscation des fiefs ; l'autre, de droit national, châtie la haute trahison par le bannissement. D'où, en Allemagne, les deux jugements successifs contre Henri le Lion ; dans le royaume capétien, les deux procès de Jean sans Terre ; le second seul qui, de droit national, avait pour objet le meurtre d'Arthur, entraîna le « déshéritement » total, étendu, en plus des fiefs français, à l'Angleterre. Par ailleurs, entre les coutumes allemandes et

1. Polémiquant contre M. Tout (p. 263), M. Thompson ne s'aperçoit pas que le trait qui différencie la monarchie saxonne ou salienne, quelle qu'ait été sa force, de celle des Plantagenets, c'est dans la première, encore toute carolingienne, l'absence d'une bureaucratie organisée. Dans ce système bureaucratique, M. Tout, à juste titre, a vu l'originalité de l'État anglo-normand. Là encore, il fallait se donner la peine de lire.

2. *Quelques aspects de l'histoire de l'Empire au XI^e siècle*. Paris, Boivin, 1928, in-8°, 42 p. (extrait de la *Revue des Cours et Conférences*, 30 décembre 1927, 15 et 30 janvier 1928). Dans la même revue (30 juin, 15 et 30 juillet 1929), j'ai moi-même publié trois leçons sur l'Empire et l'idée impériale sous les Hohenstaufen.

3. *Politische Prozesse des früheren Mittelalters in Deutschland und Frankreich*. Heidelberg, Carl Winter, 1927, in-8°, 124 p. ; prix : 5 mk. (*Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse*, 1926-1927, Abh. 3). — P. 61 et n. 6, une confusion singulière entre l'Anjou et l'Aquitaine.

françaises, une profonde différence : en Allemagne, il est interdit au souverain de garder les fiefs confisqués — voyez le partage des duchés de Henri le Lion — tandis qu'en France, où cette règle n'existait point, Philippe-Auguste put s'attribuer l'héritage normano-angevin. C'est que, dans l'Allemagne du XII^e siècle, les hautes justices locales, liées aux grands fiefs, étaient conçues comme largement autonomes vis-à-vis du pouvoir royal ; c'est surtout que le caractère personnel du fief allemand, compris de plus en plus comme une véritable propriété, s'était rapidement effacé ; en France, au contraire, l'institution de la ligesse avait fortifié le sentiment de l'attache d'homme à homme. Cette dernière observation, qui va loin, mérite d'être retenue ; l'autre raison invoquée me paraît à la fois moins claire et moins convaincante. Mais l'antagonisme des deux principes — obligation de réinfeoder, commise au profit du seigneur de fief — est certaine et capitale. Est-il bien sûr, par contre, que le droit français ait nettement distingué deux procédures, l'une nationale, l'autre féodale ? Rien de plus contestable que la double condamnation de Jean sans Terre. M. Mitteis, reprenant cette vieille thèse, ne semble pas l'avoir beaucoup fortifiée. Mais il y a plus : l'opposition du *Lehnrecht* et du *Landrecht*, fondamentale en Allemagne — elle est, on le sait, à la base du *Sachsenspiegel* — ne doit-elle pas être tenue, comme Maitland l'avait jadis indiquée, pour spécifiquement allemande ? M. Mitteis pratique l'histoire comparée avec trop de sagacité pour ne pas se rendre compte, mieux que personne, qu'elle se doit de mettre en lumière, aussi bien que les ressemblances, les contrastes. Il me semble qu'ici c'est un contraste encore qu'elle atteint.

Que M^{lle} Élisabeth PFEIL entend-elle, au juste, par « l'idée romaine sous ses formes franque et allemande »¹ ? La représentation que Francs ou Allemands se faisaient de la Rome antique ? Les sentiments que leur inspirait la Rome de leur temps, sacrée et pourtant presque ridiculement déchue ? La

¹ *Die fränkische und deutsche Romidee des frühen Mittelalters*. Munich, Münchner Drucke, 1923, in-8°, 238 p. ; prix : 8 mk. (*Forschungen zur mittelalterlichen und neueren Geschichte*, hg. von A. BRACKMANN... Bd. III). Les ressemblances entre Isidore de Séville et les prologues de la Loi salique (p. 86 et suiv.) s'expliquent simplement, de toute évidence, par des habitudes de langage communes ; on s'étonne d'autant plus de voir M^{lle} Pfeil y attacher quelque importance qu'elle avait elle-même, à la page précédente, clairement dénoncé les exècs analogues auxquels la comparaison du Prologue et du *Liber historiae* avait conduit M. Krammer. P. 159, on admirera l'assurance avec laquelle est reconstruite la psychologie — qu'il est permis de tenir pour assez instable — du pauvre Louis le Pieux : sur quels documents ? Ce n'est sans doute point la faute de M^{lle} Pfeil si elle n'a pu utiliser le livre important de Karl HELDMAN, *Das Kaisertum Karls des Grossen*, paru peu avant le sien (cf. *Rev. histor.*, t. CLXI, p. 175, et, dans un sens un peu différent, mon compte-rendu, *Revue critique*, 1923, p. 281) ; mais elle a le plus grand tort d'ignorer les articles pénétrants que, sous un titre qui, il est vrai, manque à en faire ressortir toute la richesse (*Dante et la théorie romaine de l'Empire*), M. Ed. Jordan a publiés dans la *Nouvelle Revue historique du droit* en 1921 et 1922. De même M. Roger, *L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin* manque à la bibliographie.

notion qu'ils s'étaient formée de l'Empire, lié aux souvenirs romains et cependant, dans une certaine mesure, détaché de Rome même? Tout cela à la fois, si je comprends bien. De fait, ces divers courants de pensée et de sensibilité constituaient un faisceau à peu près indissoluble. Aussi bien, M^{lle} Pfeil conclut-elle que là où les différents éléments de « l'idée romaine » parvinrent à une fusion harmonieuse — sous Otton le Grand — ils aboutirent à une conception, qu'elle définit ainsi (p. 225) : « Renaissance de la Rome antique sous les espèces de l'État allemand, cette résurrection étant consacrée par l'ordre chrétien et légitimée par une succession qui reposait sur une loi historique, c'est-à-dire divine ». Sans doute. Mais était-il nécessaire d'écrire tout un livre pour en arriver là? M^{lle} Pfeil utilise ingénieusement ses connaissances, qui sont étendues ; elle a des citations heureuses. Pourtant il manque à son ouvrage cette originalité de pensée et ce goût de la vie qui eussent été nécessaires pour pénétrer bien avant dans la psychologie d'un temps où, trop souvent, les faits tout bruts nous paraissent flotter irréels, sans liens profonds avec leur support mental. Effort estimable, en somme ; mais rien qu'un effort.

Deux rites essentiels passent généralement pour avoir constitué le sacre allemand, comme les sacres en général : la remise des insignes, et notamment du plus prestigieux de tous, la couronne ; l'onction. Il faut, nous dit M. O. OPPERMANN¹, attribuer une égale portée à un troisième acte : l'élévation du souverain sur le trône — à Aix, le trône de Charlemagne — par les grands, ses électeurs. Si les *ordines* passent ce geste sous silence, c'est en raison de son caractère purement laïque ; mais c'est précisément ce caractère qui lui donnait son sens et en faisait l'expression de la « pensée politique franque ». Rien de plus significatif que sa place dans la cérémonie : il avait lieu, régulièrement, soit, comme au sacre de Henri III, avant tout acte religieux, soit du moins (sacre d'Otton IV) après l'onction, mais avant le couronnement. Sa signification ne se perdit qu'aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, alors que le nombre et l'importance des électeurs laïques avaient été fort réduits et que de leur rang avait disparu, avec le duc de Brabant, tout représentant de la vieille pensée franque et lorraine. Cette thèse, que M. Oppermann, après l'avoir esquissée dans des travaux antérieurs, reprend aujourd'hui avec plus d'ampleur et défend contre ses critiques, M. Stutz notamment, mérite certainement considération. Mais avouons nos doutes. Des expressions comme le *in fastigio regni sublimare* de Regino de Prum (éd. Kurze, p. 147), le *in regalem apicem sublimare* de Wipo (c. 23), semblent dépourvues de tout sens concret. Dans

1. *Der fränkische Staatsgedanke und die Aachener Königskrönungen des Mittelalters : eine diplomatische Untersuchung, nebst einer Antikritik zum ersten Bande der Rheinischen Urkundenstudien*. Utrecht, Instituut voor middeleeuwse Geschiedenis, 1929, in-8°, [iv]-146 p. (*Bijdragen van het Instituut voor middeleeuwse Geschiedenis der Rijks-Universiteit te Utrecht, uitgegeven door Prof. Dr. O. OPPERMANN, XIV*). — P. 46 n. 2, discussion d'un diplôme de Philippe I^{er} (éd. Prou, n° XV).

le rituel français — en dépit de l'exemple, bien peu concluant, que M. Oppermann emprunte (p. 101) au sacre de Louis XI — le trône visiblement n'a jamais été qu'un accessoire sans grande importance. Enfin, le rôle attribué au duc de Brabant est du domaine de la fantaisie. En cours de route, des discussions documentaires (sur les privilèges d'Aix et de Cologne, notamment), dont il faudra tenir compte. Mais c'est bien à tort que M. Oppermann reproche à ses contradicteurs de ne pas toujours saisir sa pensée. Il n'a qu'à s'en prendre à soi-même : le premier devoir d'un livre à thèse est d'être clair.

V. LES « TERRITOIRES »¹. — Parmi les territoires — germes de l'Allemagne fédérale — les plus anciennement constitués, l'Autriche des Babenberg, d'Ottokar et des Habsbourg se place au premier rang. Dans une série d'articles, que ses élèves ont rassemblés², M. Dopsch en étudie la formation, sous différents aspects. — D'abord la consolidation de l'administration financière. Sous les Babenberg, trois notaires de chancellerie, appelés bien tôt *Landschreiber*, l'un en Basse-Autriche, le second en Styrie, le troisième dans le pays en aval de l'Enns, se spécialisent dans les écritures fiscales ; ce sont des clercs. A partir d'Ottokar, ce seront des laïques, généralement des bourgeois, qui, parfois, jouent aussi auprès du prince le rôle de prêteurs (p. 460) ; en même temps, l'un d'eux, celui de Basse-Autriche, s'élève au-dessus des autres ; son rôle grandit ; entouré, à son tour, de notaires subalternes, il fait figure de ministre des Finances. Mais, au cours du xiv^e siècle, il sera supplanté par un fonctionnaire domanial, le *Hubmeister*. Pourquoi ? M. Dopsch néglige de nous le dire, et ce point d'interrogation final est le seul regret que laisse cette intéressante étude. — Puis les exemptions d'impôts. Celles des églises ont leur source dans les exemptions judiciaires ; sur celles des laïques, je ne sais au juste quelle est la thèse de M. Dopsch. Au surplus, le cadre était trop petit sans doute et l'évolution trop obscurcie par une foule d'accords ou de contestations de détail pour que les grands concepts qui expliquent l'élaboration des privilèges fiscaux reconnus, à peu près partout sur le continent, au clergé et à la noblesse, pussent être bien clairement dégagés : du moins M. Dopsch, ailleurs si précis, ne semble-t-il pas y avoir très

1. Cf. l'ouvrage de v. BELOW, signalé ci-dessus, p. 391.

2. Dans le volume cité plus haut, p. 333, n. 1 : *Reformkirche und Landesherrlichkeit in Oesterreich. — Die Bedeutung Herzog Albrechts I. von Habsburg für die Ausbildung der Landesherrschaft in Oesterreich, 1282-1298. — Steuerpflicht und Immunität im Herzogtum Oesterreich. — Zur Geschichte der patrimonialen Gewalten in Niederösterreich. — Zur Geschichte der Finanzverwaltung Oesterreichs im 13. Jahrhundert. — Die älteste Akaise in Oesterreich.* — A ces mémoires proprement autrichiens, on peut ajouter l'article intitulé : *Zur deutschen Verfassungsfrage unter König Rudolf von Habsburg*, qui cherche à éclairer, à l'aide d'un document venu d'Autriche, un problème d'histoire politique allemande (tentatives de Rodolphe pour assurer à son fils sa succession). Mais pourquoi avoir laissé de côté l'intéressant compte-rendu consacré par M. Dopsch, dans les *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1927, p. 1-18, à l'ouvrage de M. STOWASSER reconnu dans le présent Bulletin (Rev. histor., t. CLVIII, 1928, p. 129).

bien réussi¹. — Voici maintenant la description des procédés employés par Albert I^{er} de Habsbourg pour affermir son pouvoir : utilisation des droits d'avouerie ; acquisitions de seigneuries ; revendication des biens aliénés ; autour du duc, à l'écart du grand conseil baronniel, constitution d'un conseil « intérieur » et « secret ». Recettes classiques, dont les deux dernières, notamment, rappellent plus d'un trait de l'histoire capétienne. — Sur les avoueries maintenant, étudiées à part, un long et précieux mémoire : les ducs, pour s'en emparer, mirent à profit les tentatives de réforme monastique ; ils aidèrent les communautés religieuses à se débarrasser des dynastes qui, sous prétexte de protection, les exploitaient et pillaient ; à la « tyrannie » de ces mauvais bergers ils substituèrent peu à peu leur autorité, moins onéreuse, mais efficace ; c'est contre ces petits avoués, non — comme on l'a cru parfois — contre les empereurs, qu'on les vit revendiquer l'avouerie des églises de leur territoire².

L'âpre lutte de deux grands lignages princiers, Welfs contre Staufen, qui avait rempli près d'un siècle de l'histoire d'Allemagne, se termina, on le sait, en 1235, par l'acte qui faisait des alleux des Welfs un fief d'Empire et un duché, celui de Brunswick-Lunebourg, origine des États brunswickoishanovriens des temps modernes. De quels biens au juste le nouveau duché se trouva-t-il constitué ? Comment étaient-ils venus entre les mains des Welfs ? Telles sont essentiellement les questions auxquelles M^{lle} Lotte HÜTTEBRAUKER s'est proposé de répondre³. Chemin faisant, élargissant son travail, admirablement patient et soigneux, elle apporte beaucoup d'indications précieuses sur la fortune des Welfs en général. Malheureusement, la notion de « possessions » (*Besitz*) est bien vague. Sans doute, M^{lle} Hüttenbrauker l'a partiellement analysée : elle met à part les droits comtaux, les droits d'origine ecclésiastique ; mais, pour le reste — est-ce la faute des documents ? — elle distingue imparfaitement les différentes formes du patrimoine (perception de redevances paysannes, domaines, inféodations, etc.). Sur une carte, comme celle qui termine le volume, un trait de couleur, soulignant un nom de localité, n'exprime pas grand'chose ; c'est la nature même des divers droits et leur enchevêtrement qu'il faudrait arriver à faire ressortir.

Enfin, un territoire urbain. Ville d'empire, Nuremberg, justement préoccupée d'assurer ses communications et, avant tout, sa sécurité même — dans son budget de dépenses, la défense formait le chapitre le plus important — fut, par ces soucis, amenée à poursuivre une politique d'agrandisse-

1. Cf., dans les *Annales d'histoire économique et sociale*, 1929, p. 459 et suiv., les observations de M. PERRIN.

2. Sur les avoueries autrichiennes, voir aussi le livre de M. Gerd Tellenbach relatif aux monastères épiscopaux du diocèse de Passau, qui sera examiné plus loin.

3. *Das Erbe Heinrichs des Löwen : die territorialen Grundlagen des Herzogtums Braunschweig-Lüneburg von 1235*. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1927, in-4°, xvi-99 p., 1 tableau généalogique, 1 carte ; prix : 13 mk. (*Studien und Vorarbeiten zum historischen Atlas Niedersachsens*, h. 9).

ment qui lui permit de ne pas voir son autorité arrêtée dès le pied de ses murailles. Comme les princes dont les domaines l'encerclaient, et parce qu'elle se méfiait d'eux, elle se constitua une puissance territoriale, d'ailleurs peu étendue. Par quels moyens — achat ou prise en gage de droits divers, exercice d'une protection autoritaire sur les biens ruraux de ses églises et de ses bourgeois, conquêtes même (lors de la guerre de la Succession de Landshut : 1503-1505) ; — au milieu de quels périls, suscités par l'avidité de ses trop puissants voisins, notamment des Hohenzollern, ses burgraves, qui, un moment arrachés par l'acquisition du Brandebourg à leurs ambitions souabes, y revinrent bientôt — c'est ce qu'on trouvera minutieusement exposé par M. Heinz DANNENBAUER¹. Ça et là, quelques développements, de portée générale, utiles, encore qu'un peu prompts à l'hypothèse : sur le burgraviat², sur la haute justice. L'auteur estime qu'on a parfois exagéré l'importance de celle-ci dans la formation du « pouvoir terrien » ; les faits cités (p. 256 et suiv.) sont intéressants : il en ressort que la *Landeshoheit* était une notion fort complexe ; à vrai dire, qui l'a jamais nié ? Il est bien dommage que M. Dannenbauer ignore, de parti pris, l'art de distinguer l'essentiel et l'accessoire, de rejeter en annexe les listes de noms, de clarifier et resserrer sa pensée. « C'est un métier que de faire un livre... »

VI. SOURCES ET INSTITUTIONS JURIDIQUES³. — Autour des lois barbares de la Germanie méridionale, la bataille, déchainée naguère par M. Krusch⁴, se poursuit. Avec plus de calme, heureusement. M. Ernst MAYER⁵ déclare, avec une juste dignité, qu'il n'est point de ceux que « le ton adopté par Krusch a réduits au silence » (p. 156) et, si M. Karl August ECKHARDT⁶ prend de visibles précautions pour adoucir le courroux du redoutable érudit, il n'hésite pas, néanmoins, le cas échéant, à le contredire fermement. Par

1. *Die Entstehung des Territoriums der Reichsstadt Nürnberg*. Stuttgart, Kohlhammer, 1928, in-8°, xvi-258 p., 1 carte ; prix : 12 mk. (*Arbeiten zur deutschen Rechts- und Verfassungsgeschichte*, H. VII).

2. Sur les burgraves de Strasbourg, observations intéressantes, p. 68, n. 528 a.

3. M. Ulrich STUTZ a publié dans le t. XLIX, 1929, de la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte*, p. 1-25, la communication qu'il avait faite au sixième Congrès international des sciences historiques sur « la preuve dans l'ancien droit germanique » (*Die Beweisrolle im altdutschen Rechtsgang*). Il y prend parti contre les thèses du regretté Mayer-Homburg. Impossible d'analyser ce travail qui, par son sujet technique, sort des préoccupations habituelles de la *Revue*. Mais à tous ceux qui, à juste titre, estiment impossible de comprendre une société sans avoir pénétré sa mentalité juridique, il doit être signalé et très vivement recommandé : les grands traits de structure sociale et de conscience collective qui expliquent les institutions des droits germaniques y sont fort intelligemment mis en lumière.

4. Cf. le précédent *Bulletin*, *Rev. histor.*, t. CLVIII (1928), p. 119 et suiv.

5. *Die oberdeutschen Volkrechte*. Leipzig, A. Deichert, 1929, in-8°, viii-156 p. ; prix : 10 mk.

6. *Die Lex Baiuvariorum : eine textkritische Studie*. Breslau, Marcus, 1927, in-8°, 71 p. (*Untersuchungen zur deutschen Staats- und Rechtsgeschichte*, H. 138). Noter, p. 30, d'intéressantes remarques sur l'histoire des réductions de la Loi salique.

ailleurs, les deux ouvrages n'ont pas grand'chose de commun, ni par la forme — ; si l'exposé de M. Eckhardt est d'une remarquable clarté, M. Mayer ne nous offre guère autre chose qu'un recueil de fiches jetées en désordre — ni par les conclusions. Au centre du débat, important à la fois en lui-même et par les questions de méthode qu'il soulève, se place, on s'en souvient, la loi des Bavares. A son sujet, trois problèmes essentiels, étroitement liés :

1) *Classement des différentes versions.* — M. Eckhardt adopte, en gros, celui qu'avait proposé M. Krusch, mais en le rectifiant et, sans doute, l'améliorant. Son nouveau tableau rapproche sensiblement de l'archétype la rédaction en bon latin (*Emendata*) que, par réaction contre von Schwind, qui en avait fait le fondement de son édition, M. Krusch rejetait au plus bas. C'est le début d'une réhabilitation que M. Ernst Mayer, pour son compte, pousse jusqu'au bout. Pour lui, pas d'arbre généalogique possible. Les trois principales versions, nous dit-il, représentent trois textes différents, établis, indépendamment l'un de l'autre, par trois scribes auxquels la chancellerie n'avait donné que des directives générales ; l'une d'elles, l'*Emendata*, conservée dans les bureaux, fit figure de document officiel. L'hypothèse est hardie — M. Mayer, on le sait, n'en est pas à une témérité près — et les difficultés auxquelles elle se heurte sont évidentes. Il n'en est pas moins vrai que, par ses vigoureuses attaques contre la superstition de l'« archétype », M. Mayer mérite toute notre reconnaissance ; l'on sera, en particulier, aisément d'accord avec lui sur les ravages que cette théorie « mécanique » est susceptible de porter dans la future édition de la *Loi salique*, qui nous a été transmise sous des formes si profondément dissimulables.

2) *Relations des différentes lois germaniques entre elles et avec les autres droits barbares.* — Ici encore, remarques fort sensées de M. Eckhardt sur la futilité de certains arguments invoqués en faveur de prétendus emprunts, alors que les ressemblances observées sont beaucoup plus facilement explicables par de communes habitudes de langage (p. 36, 40) — et, de la part de M. Mayer, une thèse terriblement audacieuse : loi alamane et bavaoise, édit du roi lombard Rothari remonteraient à une origine commune, qui ne serait autre qu'un acte législatif émané des rois francs de l'Est, au VI^e siècle, probablement de Theudebert, le petit-fils de Clovis, avec « nouvelles » postérieures. Le tout, fondé sur des rapprochements verbaux sans beaucoup de portée et sur un tissu de conjectures telles que parfois on croit rêver (p. 74-75, par exemple). Évidemment, plus encore que les méthodes de la « généalogie » des manuscrits, la critique de filiation, qui travaille sur les textes mêmes, est, de tous les instruments de l'érudition, un de ceux qui, à l'heure actuelle, exigent la plus sévère mise au point : appliquer à tous les cas de coïncidence un raisonnable calcul des probabilités, tenir compte des usages communs de la langue et, lorsqu'il s'agit de documents comme les lois barbares, faire entrer en jeu, avant les rédactions écrites, de longues contamina-

tions possibles entre les traditions orales : hors de ces principes de prudence, il n'y a que fantaisie et perpétuels recommencements.

3) *Date et origine de la loi bavaroise*. — A la suite de M. Konrad Beyerle, mais lui apportant l'appui d'arguments nouveaux, M. Eckhardt estime qu'elle fut rédigée dans l'abbaye de Niederaltaich ; cette communauté, filiale du monastère de Reichenau qu'avait fondé le Goth Pirmin, comptait elle-même plusieurs moines d'origines espagnole ou septimaniennne : ainsi s'expliquerait l'utilisation, par la loi, du vieux code d'Euric. Nouveau témoignage de cette influence de la *diaspora* wisigothique, que, pour ma part, j'ai ailleurs cherché à mettre en lumière¹. A la différence de son prédécesseur, M. Eckhardt croit, cependant, à une promulgation officielle, à laquelle roi et duc eussent procédé d'un commun accord, probablement à l'occasion de la soumission du duc Odilon (743 ou 744). Malheureusement, le *terminus ad quem* (744) est pris dans une charte de Freising, qui n'atteste en réalité — les lecteurs de la *Revue* s'en souviennent peut-être² — que la plus banale des similitudes verbales. Quant à M. Mayer, il choisit, comme date, 728-737 ; mais ses arguments ne sont guère probants. On observera que l'un d'eux — prétendue mention d'un évêque unique pour toute la Bavière — avait d'avance été fort pertinemment réfuté par M. Eckhardt, dont le travail n'est même pas cité. Faute de se lire les uns les autres, les critiques tournent éternellement dans le même cercle³.

Dans l'admirable production de l'érudition allemande, l'absence, jusqu'à ce jour, de toute édition à la fois critique et maniable du plus célèbre des coutumiers, le *Miroir de Saxe*, est un objet d'étonnement. L'édition Homeyer, qui fut excellente, n'est plus au point ; en outre, elle est devenue à peu près introuvable. La petite édition de Weiske et Hildebrand ne s'attachait malheureusement qu'à un manuscrit fort éloigné, par sa langue, de l'original. Aussi M. Conrad Borchling a-t-il rendu à nos études un véritable service

1. Pour une histoire comparée des Sociétés européennes, dans *Revue de synthèse historique*, t. XLVI (1928), p. 24 et suiv.

2. *Rev. histor.*, t. CLVIII (1928), p. 124, n. 1.

3. Les redoutables problèmes d'origine et d'interprétation que soulèvent les lois barbares de l'Allemagne ont été également examinés avec beaucoup de soin et de pénétration par Franz Beyerle — qu'il ne faut point confondre avec Konrad, son homonyme et, je crois, son frère — dans des *Volkrechtliche Studien* (I : *Die Lex Ribuaria* ; II : *Die süddeutschen Leges und die merovingische Gesetzgebung*) parues, en 1928 et 1929, dans la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Germanistische Abth.* Ces importants mémoires ne nous sont point parvenus. Puis-je exprimer, à ce propos, une fois de plus le vœu que nos confrères de langue allemande consentent à faciliter, par l'envoi de tirés à part, la tâche du rédacteur du *Bulletin* ? Au sujet de la Loi des Bavarois, M. F. Beyerle reprend pour l'essentiel, mais en la modifiant considérablement sur quelques points, la thèse de Brunner : la loi ducal reproduirait largement une ancienne loi mérovingienne. Chemin faisant, beaucoup d'indications d'un grand intérêt (notamment t. I, p. 356, sur la monnaie ; t. II, p. 362, sur le mot *casus*, et, *passim*, sur la législation mérovingienne). Cf. aussi, sur le travail de M. Krusch, un intéressant compte-rendu de M. Herbert Meyer, *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1927, p. 241-257.

en reproduisant, sous un format commode, un manuscrit bas-allemand, relativement ancien (1324)¹. Introduction linguistique substantielle; en appendice, édition diplomatique de quelques fragments d'un autre manuscrit, plus voisin encore des formes originales. Pas d'index, malheureusement. Et puis, de même que dans la publication de Weiske et Hildebrand, nous n'avons ici que le *Landrecht*; il serait urgent de mettre le *Lehnrecht* aussi entre les mains des historiens.

Œuvre historique, le livre dans lequel M. Rudolf His s'est appliqué à décrire le droit criminel allemand jusqu'à la grande loi pénale d'Empire — la *Carolina* — promulguée en 1529 par Charles-Quint²? Non, si l'on entend par ce mot une œuvre où une évolution juridique se trouve retracée dans tous ses courants et contre-courants et mise sans cesse en rapport avec le mouvement général des idées et de la société. Mais un manuel très clair, très bien disposé pour la recherche; on ne le lira guère, mais on devra l'avoir sans cesse sous la main.

Qu'un plan tout formel, commode aux praticiens du présent, se révèle impuissant à faire revivre devant nous, dans leur ondoyante complexité, les institutions juridiques du passé, c'est ce que, plus clairement encore que le manuel de M. His, atteste la consciencieuse mais sèche étude de M. Johannes Gotfried ULLMANN sur le droit pénal urbain, dans le groupe territorial des Wettin³. Sur les tarifs d'amendes, capitaux pour l'intelligence des différentes formes de la puissance publique et l'histoire de leur filiation, rien que quelques indications indifférentes. Sur l'antagonisme de ces deux conceptions rivales : vengeance privée, poursuite publique, absolument rien.

Des vieux registres criminels de Nuremberg, voici que, pour notre plus grand amusement, sous la baguette de M. Théodore HAMPE⁴, surgit tout un monde, tantôt repoussant, tantôt pitoyable, toujours haut en couleurs : pègre nomade et plus ou moins internationale, criminels de profession, criminels d'occasion, avec leurs juges, leurs aumôniers, leurs bourreaux trop souvent maladroits. Beaucoup de détails suggestifs, dont la psychologie col-

1. *Das Landrecht des Sachsenspiegels nach der Bremer Handschrift von 1324*. Dortmund, W. Rufus, 1925, petit in-8°, xxix-94 p., 2 fac-similés (*Hamburgische Texte und Untersuchungen zur deutschen Philologie*, Reihe I, Texte 1).

2. *Geschichte des deutschen Strafrechts bis zur Karolina*. Munich, Oldenbourg, 1928, in-8°, xv-188 p.; prix : 9 mk. (*Handbuch der mittelalterlichen und neueren Geschichte*, hgg. von G. v. Below, F. Meinecke und A. Brackmann, Abt. III). Pour les sources, dont l'indication manque malheureusement tout à fait, on devra se reporter à l'ouvrage du même auteur : *Das Strafrecht des Mittelalters*, t. I (le seul paru). Leipzig, 1920.

3. *Das Strafrecht der Städte der Mark Meissen, der Oberlausitz, des Pleissner, Oster- und Vogtlandes während des Mittelalters*. Leipzig, Weicher, 1928, in-8°, vii-100 p.; prix : 5 mk. (*Leipziger Rechtswissenschaftliche Studien*, H. 34).

4. *Die Nürnberger Malfisbücher als Quellen der reichstädtischen Sittengeschichte vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*. Bamberg, C. C. Buchner, 1927, in-8°, viii-102 p.; prix : 3 mk. 40 (*Neujahrsblätter hgg. von der Gesellschaft für fränkische Geschichte*, H. 17).

lective pourra tirer profit ; une fois de plus on admirera l'invraisemblable indifférence de nos pères à la souffrance humaine. Aucun souci de précision juridique : en particulier, la survivance des habitudes de vengeance familiale, auxquelles çà et là il est fait allusion (notamment p. 26), eût mérité une étude plus poussée. Visiblement, la sociologie criminelle rétrospective en est encore au stade du pittoresque ; mais n'est-ce déjà pas beaucoup que de toucher la vie ?

Le mémoire, très clair, de M. Joseph SEEBOTH sur le droit privé berlinois à la fin du XIV^e siècle¹, bien qu'il ne tienne peut-être pas toujours un compte suffisant des documents de la pratique, mérite, à plus d'un titre, d'intéresser les historiens de la société allemande. La description du droit matrimonial révèle l'influence à la fois des conditions spéciales au milieu urbain et de l'origine allemande ou westphalienne des colons qui peuplèrent le Brandebourg. Surtout, une brève mais très fine analyse de la hiérarchie sociale met fortement en lumière l'entre-croisement des deux notions — classement par naissance, classement par genre de vie — dont l'antagonisme, commun à presque toutes les civilisations du temps, était en Allemagne d'autant plus troublant que les chevaliers, professionnellement supérieurs aux marchands (à Berlin, le commerce leur était, depuis 1319, interdit), se trouvaient quelquefois placés, par le sang, au-dessous des bourgeois, puisque certains d'entre eux étaient d'origine servile.

VII. LES CLASSES SOCIALES. — M. Philipp HECK, dans un mémoire dont il faut louer au moins la clarté et parfois la vigueur d'expression, a repris ses anciennes théories sur le système des classes dans la Saxe médiévale. Arrêtons-nous un instant sur ce problème qui, à bien le prendre, intéresse les méthodes de l'histoire médiévale en général. Il convient de distinguer, dans les thèses de M. Heck, deux parts : interprétation des témoignages carolingiens ; interprétation du *Miroir de Saxe*, où, après une longue pénombre, la société saxonne retrouve la lumière des textes².

Les documents carolingiens distinguent, en Saxe — esclaves à part — trois catégories juridiques. Au bas de l'échelle, les *Laten*. A leur sujet, point de difficulté : ce sont essentiellement des affranchis, auxquels on avait assimilé des sujets vaincus, d'autant plus nombreux en Saxe, selon une juste remarque de M. Heck (p. 19), qu'une grande partie du pays avait été conquise

1. *Das Privatrecht des Berliner Stadtbuches vom Ende des 14. Jahrhunderts*. Berlin, Gsellius, 1928, in-8°, vi-46 p. ; prix : 2 mk. (*Einzelschriften der historischen Kommission für die Provinz Brandenburg und die Reichshauptstadt Berlin*, 2).

2. *Die Standesgliederung der Sachsen im frühen Mittelalter*. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1927, in-8°, ix-209 p. ; prix : 11 mk. On trouvera un résumé commode et une brève mais substantielle critique des thèses de M. Heck sur le haut Moyen Age, telles qu'il les avait précédemment présentées, dans l'article de M. Paul HARSIN, *Contribution à l'étude de la condition des personnes en Germanie dans le haut Moyen Age*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. VI (1927). — M. Heck ignore ce mémoire, ou affecte de l'ignorer : cf. ci-dessous, p. 361.

sur d'autres peuples par les tribus dominantes. Puis les *Frilingen*, enfin les *Edelingen*. On traduit d'habitude par « hommes libres », et « nobles », et l'on entend par ce dernier mot les membres de certaines familles de chefs pourvues d'un prestige héréditaire et quasi religieux. Bien à tort, affirme M. Heck. De nobles, point. Les *Edelingen* sont de simples hommes libres ; les *Frilingen*, des affranchis, comme les *Laten*, mais de rang supérieur. Ce n'est pas tout, cependant, que de proposer une thèse ; encore faut-il lui trouver des arguments. M. Heck n'y manque point ; mais que ses armes sont fragiles ! Quelques exemples en donneront une idée. Sous le mot latin, nous dit-il, il faut toujours savoir retrouver le mot germanique, plus ou moins bien rendu, qui se cache sous ce vêtement d'emprunt. Rien de plus juste. Mais ce sont précisément ces erreurs de traduction dont il s'abstient de tenir compte, lorsque, en dépit des témoignages les plus nets, il refuse d'admettre que des écrivains maladroits aient pu prendre l'un pour l'autre les deux mots de *liber* et *libertus*¹. — Le *nobilis* de la loi saxonne a un « wergeld » de 1,440 sous ; en adoptant les évaluations les plus basses, cette somme équivaut à 480 sous des lois franques ; or, le « wergeld » de l'homme libre, d'après ces lois, est de 200 sous seulement ; il serait naturel, étant donné la parité approximative des « wergeld », pour une même classe, dans les divers droits germaniques, de conclure que le *nobilis* saxon était beaucoup plus qu'un simple homme libre. Mais il faut sauver la théorie. Qu'à cela ne tienne ! On postulera qu'il s'agit d'une disposition nouvelle et tout exceptionnelle. — Les *nobiles*, dit l'historien saxon Widukind, sont les descendants des conquérants du pays : légende évidemment, mais inexplicable, déclare M. Heck, si Widukind pense vraiment à une aristocratie peu nombreuse. Que M. Heck n'a-t-il lu les *Lettres sur l'histoire de France* d'Augustin Thierry ! Il y aurait vu que l'idée de la noblesse issue de la conquête a pu séduire des esprits au moins aussi avertis que Widukind. — Un texte de la loi saxonne (c. 64) envisage le cas où un homme libre se sera placé sous la protection d'un noble ; donc, affirme M. Heck, tous les hommes libres sont des dépendants. Supposons un règlement qui débute ainsi : « si un professeur d'Université se présente à la députation... » ; M. Heck, sans doute, en conclurait que tous les professeurs sont députés. — Et voici le bouquet : « l'existence d'un *mundium* (droit de protection) sur un homme pleinement libre et indépendant n'est nulle part ailleurs attestée », écrit M. Heck (p. 42), sans paraître se douter qu'il ne nie rien moins que la recommandation et la vassalité ! A dire vrai, tous ces jeux d'esprit seraient bien inutiles si un seul texte nous montrait clairement cette division des affranchis en deux couches sociales, dont on ne voit guère

1. *Libertus* ou *libertinus*, pour *liber* (c'est le point le plus important) : plusieurs exemples de l'époque barbare, cités dans mon article sur les *colliberti* (*Rev. histor.*, t. CLVII, 1928, p. 227) ; Widukind (III, 52) ; diplôme d'Otton 1^{er} (*D. D.*, t. I, n° 11) ; documents westfaliens cités par M. Heck lui-même ; acte de 1263 cité par M. von Klocke dans l'ouvrage sur Soest qui sera analysé ci-dessous. En revanche, chez Saxo Grammaticus, *liberti*, correctement, traduit *laten*.

par quelle malicieuse obstination les documents, unanimement, auraient pu la passer sous silence : mais, précisément, ce texte n'existe pas.

Faisons maintenant un bond de quatre siècles environ. De nouveau, Eike von Repgow peine à nous donner un tableau de la hiérarchie sociale. Un tableau ? Plusieurs serait plus juste : visiblement — M. Seeboth, nous l'avons vu plus haut, l'a bien senti et M. Heck le reconnaît lui-même (p. 150) — de son temps et dans son esprit des principes de classement différents se traversaient les uns les autres. Assez nettement, cependant, parmi les hommes libres, il distingue trois catégories : *Schöffenbaren* (ceux qui ont le droit d'être échevin, ou mieux, dit M. Heck, le droit de juger), *Pfleghaften*, *Landsassen* (ce qu'on peut traduire assez bien par « manants »). Donc, en apparence, le même chiffre de classes qu'à l'époque précédente ; en fait, pourtant une de trop, car les *Laten* existent toujours et, s'ils ne figurent pas dans cette énumération, c'est uniquement parce qu'ils ne sont plus considérés comme de naissance libre. Serait-ce donc que les compartiments qu'un juriste du *xiii^e* siècle distinguait dans la société de son temps avaient cessé de coïncider avec les divisions attestées au *ix^e* siècle ? M. Heck n'y consent point. Pour obtenir l'exacte coïncidence, qu'il cherche à tout prix, il s'est avisé d'un procédé ingénieux : éliminer les *Pfleghaften*, qu'il tient pour des gens des villes, partant pour des intrus de fraîche date. Cela fait, le tour est joué : les *Schöffenbaren* ? des *Edelingen*, tout simplement ; et dans les *Landsassen*, ne reconnaissez-vous pas les *Frilingen* de jadis ? Mais qui ne le voit ? C'est ce pénible effort d'ajustement qui, en lui-même, est vain. En quatre siècles, la structure sociale tout entière, dans ses principes mêmes, s'était profondément modifiée. Aussi bien la notion même de classe, telle que l'emploie M. Heck, est tout artificielle. Une hiérarchie sociale n'est pas une chose en soi : elle n'existe qu'en tant qu'elle est pensée par des hommes. D'où son caractère mouvant, selon les temps et aussi selon les milieux, voire même, quand il s'agit de juristes, selon les conceptions individuelles : variabilité d'autant plus frappante, à l'époque vassalique et féodale, que la coutume n'était pas codifiée. Le droit des *xii^e* et *xiii^e* siècles est comparable à une langue dépourvue de grammaire écrite : supposer qu'il n'avait pas bougé depuis le *ix^e* siècle équivaut à penser que, du *Hildebrandslied* à la Chanson des Nibelungen, le langage était demeuré immobile ¹.

De cette croyance, trop répandue, dans l'immuabilité des cadres sociaux, l'essai de M. Otto SCHNETTLER sur la noblesse westfalienne ² n'est pas sans

1. Aux *xii^e* et *xiii^e* siècles, écrit en substance M. Heck à propos du texte de Nithard sur la révolte des *Frilingen* et des *Laten* contre les nobles, presque tous les paysans étaient des *Laten* ; donc il en était de même au temps de Nithard. Mais non. Dans la France du *ix^e* siècle, il y avait très peu de *servi* ; dans celle du *xii^e*, beaucoup de *serfs* ; conséquence de ce glissement vers la servitude — vers une servitude d'ailleurs tout autrement comprise que par le passé — qui est un des faits dominants de l'évolution sociale dans l'Europe vassalique et féodale. Même chose, en Saxe, pour les *Laten*.

2. *Westfalens alter Adel und seine Führerrolle in der Geschichte*. Dortmund, R. Dreist, 1928,

offrir, lui aussi, quelques exemples. Il apporte pourtant, sur l'évolution de la classe noble, plus d'une indication précise et intelligente. On y suit clairement l'ascension des *ministeriales* d'origine servile, la disparition, à partir de 1150 singulièrement rapide, des lignages de haute et ancienne noblesse. Comme M. Aloys Schulte, M. Schnettler attribue ce dernier phénomène au célibat ecclésiastique : les grandes familles ont péri parce qu'un trop grand nombre de leurs fils étaient entrés dans l'Église. Les exemples donnés (p. 45 et suiv.) sont éloquentes. Observons toutefois (p. 2, n. 2) que ce mouvement de mort lente, ayant atteint la petite noblesse après la grande, s'est poursuivi, pour elle, dans les « siècles derniers », alors que toute une partie du pays avait passé à la Réforme : preuve qu'il convient de faire place aussi à des causes purement démographiques.

Une famille noble, originaire de la région au sud du Main, reçut des archévêques de Mayence, entre 1180 et 1190 ou environ, le fief d'Eppstein, dans le Taunus, qui comportait, avec le château de ce nom, de grands droits de justice. Les « comtes d'Eppstein » — ainsi appela-t-on désormais ces hauts seigneurs — devinrent assez forts pour se trouver en mesure, à quatre reprises, durant le XIII^e siècle, de pousser un des leurs au siège de Mayence ; ils constituèrent, vers le même moment, tout autour du burg patrimonial, un assez vaste pouvoir terrien. Puis, soit malchance, soit mauvaise administration, l'étoile du lignage pâlit. Aucun État « territorial », dans l'Allemagne nouvelle, ne devait naître de lui. Du beau temps des Eppstein, il nous est resté un témoignage précieux : un manuscrit, retrouvé par aventure chez un bouquiniste francfortois, qui renferme, outre divers états de revenus, deux livres de fiefs, l'un rédigé entre 1250 et 1260, mais à l'aide de documents plus anciens, l'autre établi vers 1280. C'est, sinon la fortune tout entière (les alleux, en particulier, manquent), du moins la partie la plus considérable de la fortune, très dispersée, d'une grande maison, qui reparait ainsi sous nos yeux. M. Paul WAGNER a édité ces textes avec beaucoup de soin¹ ; il les a pourvus d'une introduction et d'annexes fort instructives. L'étude critique des livres des fiefs, notamment, a une portée documentaire tout à fait générale.

in-8°, [ii-47 p.] ; prix : 2 mk. Le *Rechtsspruch* de 1282, qui applique la règle « le pire l'emporte » au mariage des « rustici... qui liberi dicuntur » avec les personnes de qualité supérieure — si importante, comme M. Schnettler le note justement (p. 30), pour l'histoire du morcellement de l'ancienne classe libre et de la dégradation de ceux de ses membres qui étaient les moins riches et les moins puissants — aurait sans doute mérité une analyse plus serrée. Les comtes francs, pense M. Schnettler (p. 34), n'étaient pas tenus pour nobles en raison de leur fonction comtale ; c'est parmi les nobles — disons mieux : dans les anciennes familles de chefs — que les comtes étaient pris. Le plus souvent, sans doute ; mais toujours, non : voir les célèbres aventures de Leudaste.

1. *Die Eppsteinschen Lebensverzeichnisse und Zinsregister des XIII. Jahrhunderts*. Wiesbaden et Munich, J. F. Bergmann, 1927, in-8°, x-225 p., 1 carte (*Veröffentlichungen der historischen Kommission für Nassau*, VIII).

M. Fedor SCHNEIDER qui, naguère, à la suite de M. Checchini, a mis en lumière l'origine des *arimannie* lombardes, groupes de libres guerriers placés aux points stratégiques sensibles, « esquisse » une histoire des formations analogues dans l'État franc, surtout en Allemagne¹. Observations intéressantes, notamment sur les établissements germaniques des Alpes — les futurs cantons suisses — auxquels l'auteur attribue pareillement le rôle premier de colonies militaires ; mais une certaine facilité à glisser inopinément de l'hypothèse à l'affirmation et, parfois, des raisonnements singuliers. Du fait que la centaine se présente avec un « caractère numériquement schématique », M. Schneider conclut (p. 33) qu'elle ne saurait avoir appartenu à une société « primitive ». C'est fouler aux pieds tous les enseignements de l'ethnographie comparée. Il tiendra sans doute à reprendre un jour, avec une méthode plus rigoureuse, cet important sujet.

La Saxe médiévale, elle aussi, a connu, en plein Moyen Age, des groupements d'hommes qualifiés de « libres », dont les tribunaux particuliers — *Freidingen*, *Freistühle* — surent échapper, dans une large mesure, à la féodalisation ambiante et, comme les cours de comté anglaises, perpétuèrent, dans un monde dominé par les seigneuries, les vieilles institutions germaniques. Sur ces curieuses survivances, voici deux études. Celle de M. Richard GRAEWE² s'applique à deux « libres comtés » westfaliens. Sa minutie, les incertitudes de sa construction la rendent par endroits difficile à suivre ; mais le lecteur qui en prendra la peine verra son effort largement récompensé. Grand nombre des biens libres, d'ordinaire d'un seul tenant — opposition, parmi les hommes libres eux-mêmes, de deux classes, propriétaires d'une part, fermiers ou manouvriers de l'autre — fonctionnement de la cour de Lüdenscheld comme tribunal de *Veme*, s'arrogeant la tâche et le droit de maintenir la paix publique — lente mainmise du pouvoir territorial, en l'espèce les ducs de Clèves, sur ces antiques juridictions — autant de traits à retenir. La comparaison des libres tribunaux westfaliens et ostfaliens (p. 423) a au moins une valeur de suggestion. En revanche, les thèses sur l'origine franque des libres paysans et sur les *Schöffensbarfrei* du *Miroir de Saxe* — bouteille à l'encre des érudits — paraîtront sans doute moins instructives et, à tout prendre, de portée historique moindre que les faits locaux eux-mêmes.

L'objet que s'est fixé le baron Heinrich von MINNIGERODE est assez diffé-

1. *Staatliche Siedlung im frühen Mittelalter*, dans *Aus Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, Gedächtnisschrift für Georg von Below, p. 16-45.

2. *Freie, Freigut, Freistuhl in den ehemaligen Freigrafschaften Hülscheid und Lüdenscheld ; Ein Beitrag zur Geschichte des freien Bauernstandes im Märkischen Sauerland*. Lüdenscheld, Lüdenschelder Lehrerwitwen- und Waisenkasse, 1927, in-8°, 223 p., 4 cartes et croquis (*Märkisches Sauerland, Ein Heimatbuch* : Erster Sonderband). — Sur la pénétration, depuis la fin du XI^e siècle, d'éléments non libres — ministériaux notamment — dans les *Freigerrichte*, voir le mémoire de M. Schnettler (ci-dessus, p. 361, n. 2), p. 21 et suiv.

rent¹. Plutôt qu'à la constitution même des libres tribunaux saxons, il s'intéresse à la condition des individus qui les composaient ou qui s'y trouvaient soumis, et c'est par un biais particulier qu'il cherche à l'atteindre : l'examen des redevances — dues en principe au roi — qui pesaient sur ces hommes libres. Beaucoup de détails curieux ; mais un exposé terriblement morcelé. Les redevances défilent sous nos yeux ; nulle part on ne voit les groupes humains. Dans l'un et l'autre mémoire on relèvera une tendance, parfois un peu inquiétante, à projeter dans un passé très lointain les conclusions tirées de documents relativement récents. M. von Minnigerode ne va-t-il pas jurgu'à postuler la haute antiquité des associations modernes de tir à l'arc ? La méthode régressive est souvent indispensable, mais elle ne saurait être maniée qu'avec beaucoup de prudence².

VIII. HISTOIRE RÉGIONALE ET LOCALE ; ÉTABLISSEMENTS HUMAINS. — Aux érudits de son pays — la Thuringe — M. Armin TILLE donne quelques conseils fort sages sur la façon de « travailler à l'histoire d'une localité » et les engage à la modestie³. Utile bibliographie des sources de l'histoire thuringienne. Mais n'y a-t-il pas quelque péril à postuler la stabilité, presque complète, des institutions agraires « avant 1650 ou environ » ?

Fille de l'élan romantique, comme tant d'autres associations pareilles, la Société historique du Palatinat, en 1927, a célébré son centenaire. A cette occasion, elle a fait écrire son histoire, qui, outre l'amusement d'une pittoresque galerie de photographies — savants ou mécènes de toutes dates — offre un bon tableau, en raccourci, des vicissitudes de l'érudition locale allemande⁴.

Les régestes constituent en Allemagne, comme en Angleterre les *calendars*, un instrument de travail des plus appréciés, alors qu'en France, au contraire, ce procédé de mise en œuvre des documents ne paraît guère en faveur. Régestes provinciaux d'abord, comme ceux de la Silésie, dont le dernier fascicule paru — dû à MM. Konrad WUTTKE et Erich RANDT — groupe, de 1340 à 1342, beaucoup de renseignements utiles sur la politique

1. *Königszins, Königsgerecht, Königsgastung im altsächsischen Freidingsrechte. Mit einem Anhang: Ursprüngliches Wesen der niedersächsischen Schützengilde*. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1928, in-8°, 124 p. ; prix : 5 mk. 60.

2. Les faits très curieux cités, p. 54 et suiv., au sujet de l'emploi du mot *ligius* en dehors du vocabulaire vassalique seraient à rapprocher des faits de langage analogues récemment relevés en France (où *ligius* désigne parfois le serf). M. v. Minnigerode y a manqué. Affaire aux historiens français de ne point commettre l'omission inverse.

3. *Wie arbeitet man Ortsgeschichte? Ein Wegweiser für thüringische Heimatsforscher*. Gotha, L. Klotz, 1928, in-8°, 16 p.

4. *Hundert Jahre Pfälzer Geschichtsforschung, 1827-1927*. Spire, Verlag Historisches Museum der Pfalz, 1927, in-8°, viii-263 p., nombreuses planches (*Mitteilungen des historischen Vereins der Pfalz*, Bd. 47). Le *Historischer Verein*, à dire vrai, n'existe plus qu'au sens où « le pire peut être dit survivre dans son fils » (cf. p. 179) ; il s'est fondu en 1922 dans le *Historisches Museum der Pfalz*.

du gouvernement bohême, l'Inquisition et les mines¹. Régestes par souverains ; ceux des archevêques de Salzbourg se poursuivent. Mais, à côté d'eux, la Société historique salzbourgeoise, forcée, pour la période postérieure à 1247, de renoncer à publier intégralement les documents, devenus trop nombreux, et répugnant cependant à ne faire que les résumer, a eu l'heureuse idée d'imprimer une sélection de textes choisis soit en raison de leur intérêt spécial, soit à titre d'exemple. Dans le premier fascicule de cette série², notons de nombreux documents sur les salines et le commerce du sel, une très curieuse composition à la suite du meurtre d'un serf (n° 4), enfin tout le dossier (nos 41, 43, 78) d'un emprunt fait à des marchands romains ; une véritable convention de prêt à intérêt s'y dissimule sous le déguisement d'une indemnité pour retards.

De l'estuaire de l'Elbe à celui de l'Eider s'étend le Dithmarschen. Contrée double, en cela pareille à presque tout ce bas littoral de la mer du Nord. Comme autant de presqu'îles ou d'îlots, les secs coteaux de la Geest s'allongent au-dessus du marais — la Marsch — que naguère recouvrait le flux. C'est la Geest qui, dès la fin des glaciations quaternaires, porta les premiers établissements humains. Mais les migrations des grandes invasions paraissent avoir à peu près vidé le pays. Il se repeupla après le VII^e siècle. Puis, un à un, quelques cultivateurs de la Geest se mirent à descendre vers le marais ; des immigrants, venus de la Frise voisine, vinrent les y rejoindre, et peu à peu, défrichant, irriguant, endiguant, ces rudes travailleurs transformèrent les marécages, devenus polders (*koogen*), en une campagne plus fertile que la Geest même. Dans ce patient labeur, deux phases principales : le haut Moyen Age, période d'effort spontané ; le XVIII^e siècle, d'effort dirigé par le gouvernement « éclairé » de Copenhague. On a reconnu le rythme habituel de tant de conquêtes analogues. A ce coin de terre, des circonstances politiques exceptionnelles, s'ajoutant aux conditions naturelles qui viennent d'être décrites, firent une histoire d'une allure très particulière, apparentée pourtant à celle d'autres régions de type géographique voisin, Hollande et Frise, par exemple. Point de régime seigneurial. Pour princes, d'abord les comtes de Stade — chefs d'ailleurs fort mal obéis ; plus d'un tomba sous les coups des paysans révoltés — puis l'archevêque de Brême, définitivement reconnu pour souverain après l'écroulement, sur le champ de bataille de Bornhoved (1227), du grand impérialisme danois. Mais souverain lointain et faible. A l'abri derrière la ligne des marais et celle des bois qui couvraient alors les coteaux de la Geest et dont le défrichement, en raison

1. *Regesten zur schlesischen Geschichte, 1338-1342*. Breslau, Trewendt et Granier, 1927, in-4°, p. 105-208 ; prix : 5 mk. (*Codex diplomaticus Silesiae*, Bd. XXX, Lieferung 3/4).

2. C'est le seul que nous ayons reçu, à l'exclusion du second et des regestes : *Salzburger Urkundenbuch*. Bd. IV : *Ausgewählte Urkunden, gesammelt... von FRANZ MARTIN... Hgg. von der Gesellschaft für Salzburger Landeskunde*, H. 1, Salzbourg, Selbstverlag der Gesellschaft, 1928, in-8°, n-188 p., 1 pl. (reproduction de sceaux).

de leur rôle défensif, était interdit, le Dithmarschen se développa en une véritable république paysanne, avec ses magistrats (les « quarante-huit », depuis 1447 au moins) et son droit écrit. N'imaginons pas une Arcadie. L'essentiel du pouvoir, comme chez les Albanais de nos jours, appartenait aux clans (*Slachten*), groupes théoriquement consanguins, mais où il était possible d'entrer par affiliation ; leurs éternelles vendettas — la vengeance était un devoir officiellement prescrit par le droit intérieur de chaque groupe (*Bundesbrief*) — les guerres de village à village, vers l'extérieur les luttes incessantes contre l'archevêque, le roi de Danemark, le comte de Holstein, les pirateries contre les vaisseaux hambourgeois, enfin les exploits de quelques romantiques brigands, composent à ces cantons ruraux une histoire de forte odeur carnassière. A cette originale société, la Réforme porta le premier coup ; combattant la vendetta et les compositions pécuniaires, elle affaiblit, par là même, les clans. Puis, en 1559, vint la catastrophe. Les trois princes qui se partageaient alors le Holstein — trois frères, l'un roi de Danemark, les autres simples ducs — après une dure campagne, soumièrent le Dithmarschen. L'Europe étiassée des temps modernes ne souffrait plus de taches pareilles. Désormais, l'ancienne république ne fut plus qu'une province, d'abord partagée entre divers souverains, puis réunie tout entière au Danemark (1767) et enfin (1866) à la Prusse. Telle est la curieuse histoire que l'on trouvera retracée, pour les institutions, dans le bref essai de M. Fr. LEMKE¹ puis, avec beaucoup plus d'ampleur et de détails proches de la vie, dans l'attachant ouvrage de MM. Georg MARTEN et Karl MÄCKELMANN². Mais combien de problèmes encore que ce récit suggère, plutôt qu'il ne les pose expressément ! Quelle était la structure intime de cette société paysanne ? Tout, à première vue, y indique l'existence d'un patriciat : voyez les « quarante-huit », nommés à vie et sans doute cooptés. Quels furent les rapports du village et du clan ? Pourquoi surtout cette absence de régime seigneurial ? Autant de questions dont la solution apporterait à l'histoire comparée des sociétés européennes de bien précieuses lumières.

L'*Atlas historique sommaire de la Province rhénane*, de MM. Hermann AUBIN et Joseph NIESSEN³, emprunte, en les simplifiant, quelques-unes de ses cartes au grand *Atlas historique*, malheureusement inachevé, qu'a entre-

1. *Die frühere staatlich-politische Verfassung Dithmarschens : ein heimatgeschichtlicher Beitrag*. Heide (Holstein), Heider Anzeiger, [1927], in-8°, 62 p. ; prix : 1 mk.

2. *Dithmarschen : Geschichte und Landeskunde Dithmarschens*. Heide, Westholsteinische Verlagsdruckerei, [1927], in-8°, vi-623 p., fotogr., 3 cartes. — A la suite du récit chronologique, une sorte de dictionnaire historique et géographique, par localités. On regrettera, pour le récit même, l'insuffisance de la table analytique ; l'index, qui n'a retenu que les noms propres, ne peut y suppléer. Une carte des trouvailles préhistoriques eût beaucoup contribué à éclairer le texte des premières pages.

3. *Geschichtlicher Handatlas der Rheinprovinz im Auftrage des Instituts für geschichtliche Landeskunde der Rheinlande an der Universität Bonn* hgg. von H. AUBIN... bearbeitet von J. NIESSEN. Cologne, J. P. Bachem, 1926, in-4°, xviii p., 67 cartes en 56 feuilles. Cf. le compte-rendu de M. GANSHOFF, *Rev. histor.*, t. CLIX (1928), p. 386.

pris, depuis 1894, la Société d'histoire rhénane¹. Mais il est bien loin de n'offrir qu'une édition abrégée de ce dernier recueil. Celui-ci, selon l'usage de la plupart des atlas historiques — hélas ! de tous les atlas français — ne donnait guère que des cartes politiques ou administratives (administration ecclésiastique comprise) ; ajoutez quelques croquis des voies de communication². On retrouvera naturellement, dans l'*Atlas sommaire*, ce type de documents, mais déjà non sans d'heureuses innovations. Les auteurs ne se sont pas contentés de ces tracés de frontières, dont la netteté, qui répond à l'organisation rigoureuse des États modernes, n'est guère, lorsqu'elle s'applique aux faits médiévaux, qu'artifice et trompe-l'œil. Par divers procédés — carte des acquisitions de l'archevêque de Cologne Philippe de Heinsberg, carte des lieux appelant au tribunal royal d'Aix, croquis judiciaire du duché de Berg, carte du duché de Clèves, celle-ci marquant d'un signe spécial les lieux où le duc, sans détenir la haute justice, possédait pourtant certains droits — ils ont su rendre visible la complexité des phénomènes. Dans cette voie, qui est certainement la bonne, peut-être même eût-il été possible de faire quelques pas de plus, en créant, pour les différentes natures de droits, toute une échelle de signes distincts. Plus nouvelles encore, et entre toutes attachantes, les cartes consacrées à des faits religieux (abbayes cisterciennes et leurs filiales en pays de colonisation), aux modifications de la nature physique (cours du Rhin), au peuplement (mais pourquoi ne rien nous donner, d'ensemble, sur les défrichements et les villages abandonnés ?), au développement des villes, à l'habitat rural et aux formes du terroir, aux déplacements de l'industrie, au langage, aux usages populaires (dates de louées de service, feux allumés aux différentes fêtes). C'est toute la vie régionale profonde qui revêt ainsi une forme graphique étonnamment parlante. Un seul regret sérieux : les fonds de cartes, pour la plupart dépourvus de toute indication de relief, manquent à donner une image absolument véridique des liaisons entre les phénomènes humains et les phénomènes naturels. Mais, sans doute, fallait-il éviter d'élever les frais et, par suite, le prix de vente. Car l'atlas, expressément, est destiné à l'enseignement. On ne peut qu'envier les maîtres qui disposeront de cet instrument, merveilleusement vivifiant, et souhaiter que chez nous les sociétés préoccupées d'histoire provinciale apprennent à connaître, afin d'apprendre à l'imiter, l'exemple rhénan. Pour le grand atlas historique français qu'il faudra bien que nous nous donnions un jour — et non pas seulement sous la forme de cartes de frontières — une série de recueils régionaux comme celui-ci constituerait le meilleur des travaux préparatoires³.

1. *Geschichtlicher Atlas der Rheinprovinz* (Publikationen der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde, XII), 6 cartes, 8 volumes d'Erläuterungen.

2. Dans le t. VIII des *Erläuterungen* : J. HAGEN, *Römerstrassen der Rheinprovinz*. 1923-1926.

3. Pour répondre au désir même de M. Aubin, voici quelques observations de détail. Sur

Depuis que la science des traditions populaires (*Volkskunde*) a dépassé le stade purement descriptif, nous dit M. Adolf HELBOK¹, la question se pose, impérieusement, de connaître ses rapports avec l'histoire de l'occupation du sol (*Siedlungsgeschichte*). Problème de bornage, qu'il est permis de ne pas juger passionnant ! Du moins n'est-il jamais inutile de rappeler aux différentes disciplines qu'elles ont le devoir de collaborer. Seulement, il serait bon de distinguer, plus clairement que ne le fait M. Helbok, l'étude des établissements humains, recherche qui poursuit un objet propre, de l'expression cartographique des différents faits sociaux — faits de folklore entre autres — laquelle n'est qu'un langage. Le mémoire vaut surtout, à vrai dire, comme une suite de bulletins bibliographiques. On y relèvera, en particulier, d'utiles indications sur les enquêtes relatives aux patronats d'églises (*Patrozinienforschung*). Faut-il s'étonner, une fois de plus, que seule la bibliographie allemande soit mentionnée ? Mais ce serait, sans doute, trop de naïveté.

Désireux de célébrer le sixantième anniversaire du professeur Rudolf Köttschke, ses élèves et amis ont composé en son honneur un volume qui groupe douze mémoires relatifs à ces « recherches sur les établissements humains », auxquelles leur maître ou confrère a donné une si large part de son activité². Il en est d'un peu nuageux, comme celui que M. Rudolf MANTINY — connu pourtant par une substantielle et intelligente enquête sur les villages westfaliens³ — a consacré à la morphologie des établissements en général ; de terriblement hardis, comme l'investigation, à base statistique, de M. Walter FRENZEL sur les établissements préhistoriques et modernes de la vallée de la Sprée. En revanche, sous des titres trop vastes, les travaux de M. Friedrich WALTER sur quatre cantons saxons, de M. Fritz KRAUSE sur la région de Leipzig, apportent beaucoup de renseignements précis et suggestifs. La toponymie est représentée par deux excellents mémoires de M. Hans BESCHORNER sur la Saxe, de M. Heinrich Félix SCHMID sur les faits slaves, ce dernier surtout digne d'être médité par tous ceux

la carte des péages (n° 30), faute de signes suffisamment distincts, les péages institués de 1200 à 1300 et ceux qui sont postérieurs à 1440 se confondent. La carte des limites de l'habitat aggloméré et de l'habitat dispersé (42 a) est une carte des théories en présence : genre contestable, d'autant plus que, en l'espèce, le conflit d'opinions tient surtout à une grande insuffisance dans l'analyse des concepts eux-mêmes ; au surplus, elle est, en elle-même, médiocrement claire. Sur les deux cartes de population, 1820 et 1905 (47 a, 47 b), les mêmes teintes ne correspondent pas aux mêmes chiffres, ce qui rend la comparaison — objet essentiel de la lecture — à peu près impossible.

1. *Siedlungsgeschichte und Volkskunde* (Schriften zur deutschen Siedlungsforschung, hg. v. R. Köttschke, H. 2). Dresden, Buchdruckerei der W. und B. v. Boensche Stiftung, 1928, in-8°, 108 p., 6 cartes ; prix : 3 mk.

2. *Deutsche Siedlungsforschungen, Rudolf Köttschke zum 60. Geburtstag dargebracht von Freunden, Fachgenossen und Schülern*. Leipzig, B. G. Teubner, 1927, in-8°, iv-297 p., 5 cartes ; prix : 10 mk.

3. *Cl. Rev. histor.*, t. CLVIII (1928), p. 139.

qu'intéresse le maniement de ce délicat instrument de recherche¹. De même, il n'est pas d'historien de l'habitat qui ne trouvera profit à suivre, avec M. Paul JOHANSEN, en Esthonie et Semigalle, la fragmentation du village primitif, remplacé, après des guerres dévastatrices, par une poussière d'habitations dispersées. Rien de plus admirable que l'ardeur et l'intelligence avec lesquelles se poursuit, en Allemagne, cette *Siedlungsforschung*, dont nous avons, nous Français, tant à apprendre. Mais le juste amour du sol natal, où tant de chercheurs puisent le principe de leur effort, sait-il toujours, le moment venu, s'effacer devant la sérénité du savant ? M. Beschorner observe, quelque part, que parfois la science slave s'est mise au service de la politique. Peut-être. Mais lorsqu'il ajoute : « La science allemande, elle, a pour devoir... », le lecteur, tout naturellement, complète par la pensée : « de demeurer objective », et ce n'est pas sans déception qu'il lit, au contraire : « de veiller à faire reconnaître pour allemand tout ce qui l'est ou le fut... et de servir ainsi des fins nationales²... ».

C'est une entreprise singulièrement hardie que de s'essayer, comme M. Walter GUSMANN l'a fait pour le Hanovre méridional³, à porter sur une carte les limites de la zone boisée et de la zone habitée vers le v^e siècle de notre ère. La première tentation est de croire à la fantaisie et de passer outre. Ce serait fort injuste. Car M. Gusmann est incontestablement un érudit sérieux et un esprit à sa façon véritablement critique. Il est parti de cette idée, popularisée par le professeur Gradmann, et, dans ses grandes lignes certainement exacte, que les établissements humains à l'époque préhistorique et, vraisemblablement, à l'époque germanique encore, ont, en règle générale, évité la forêt, pour rechercher, de préférence, les « steppes » découvertes ; comme M. Gradmann, il utilise, pour déterminer ces anciennes surfaces d'habitat, tout un faisceau de sciences diverses : botanique — mais sur ce point ses indications sont assez maigres, ce dont le triste botaniste qui écrit ces lignes sera bien le dernier à oser lui faire grief — archéologie, toponymie, etc. Il les manie souvent avec discernement. Très juste en particulier cette observation (p. 21 et suiv. ; cf. p. 62 et suiv.) que les noms de lieux ne

1. Dans l'article de M. Bechornier, précieuse bibliographie des *Wüstungen* (villages abandonnés) de la Saxe.

2. Outre les études analysées dans le texte, le volume renferme une revue générale de W. Uhlemann sur les recherches comparatives sur les établissements humains du sol allemand ; un bon mémoire de M. Schönebaum sur les comitats hongrois ; une excellente monographie de Meissen par H. Gröger, où l'on trouvera mise en lumière, avec beaucoup de netteté, l'action du pouvoir margraval, réunissant les différentes seigneuries urbaines en une seule unité de défense ; la publication par M. F. Curschmann d'un rapport de Brenckenhoff, l'un des principaux fonctionnaires associés par Frédéric II à son œuvre de colonisation intérieure ; enfin, une touchante notice, par M. W. Radig, sur Alfred Hennig, auteur d'ouvrages remarquables sur l'habitat en Saxe et mort, pendant la guerre, pour son pays.

3. *Wald- und Siedlungsfläche Südhannovers und angrenzender Gebiete etwa im 5. Jhd. n. Chr.* Hildesheim et Leipzig, Lax, 1928, in-8°, 114 p., 1 carte (*Quellen und Darstellungen zur Geschichte Niedersachsens*, Bd. 36).

donnent pas toujours d'indications bien sûres, car ils sont souvent plus récents que les localités mêmes. L'histoire du sol français eût pu fournir à M. Gusmann, à l'appui de sa remarque, une preuve de plus : comment croire que, chez nous, tous les villages formés du nom d'un possesseur gallo-romain soient plus jeunes que la conquête romaine? Pourtant la précision des conclusions, par endroits, inquiète, d'autant que, pris à part, certains critères se révèlent bien insuffisants. Les noms terminés en « rode », comparables aux « essarts » français, attestent des défrichements forestiers? Non : des défrichements tout court : on a, au Moyen Age, débroussaillé plus d'une lande. Les noms de lieux dont le premier élément était un nom d'homme ne sauraient être antérieurs au ^v^e siècle, car ils évoquent la « propriété individuelle »? Non, car l'éponyme n'est pas forcément un « propriétaire » ; pourquoi pas un chef? En vérité, avant de chercher à décrire l'occupation du sol au ^v^e siècle, mieux eût valu, sans doute, commencer par nous donner, textes en main, une bonne histoire des défrichements médiévaux ; avant de laisser la parole aux conjectures, dégageons les faits certains.

IX. L'EXPANSION ALLEMANDE. — Sur les aspects économiques de la colonisation allemande de l'Est, on lira avec fruit les intelligentes observations de M. Hermann AUBIN¹. Cependant, au lieu d'instituer une comparaison, par endroits un peu artificielle, entre ce phénomène médiéval et les colonisations modernes en pays exotiques, n'eût-il pas été d'un profit historique plus sûr de chercher à mettre en regard du mouvement allemand les grands élans de défrichement qui, au moment même où tant de paysans saxons, rhénans ou néerlandais se mettaient en marche vers l'Elbe et l'Oder, créaient, dans l'intérieur de la France par exemple, ou en Espagne, nombre de villages nouveaux? Pourquoi, par exemple, le rôle des entrepreneurs (*locatores*), si important en Allemagne, ailleurs paraît-il avoir été beaucoup plus effacé? Mais ces faits sont encore si mal connus qu'on ne saurait, sans beaucoup d'injustice, reprocher à M. Aubin de ne leur avoir accordé que peu d'attention.

Autour de la Sprée moyenne, la plaine sableuse et en partie marécageuse de Basse-Lusace, ancien habitat du petit peuple slave des *Lusici*, fut une première fois, dès la seconde moitié du ^x^e siècle, occupée par les Allemands ; la Pologne, quelque temps, la disputa à ses nouveaux maîtres ; puis, Conrad II la rattacha pour toujours à l'Empire ; mais, prise entre trois puissants voisins, Bohême, Misnie et Brandebourg, elle passa plusieurs fois de l'un à l'autre ; en 1815, enfin, après avoir été, pendant une longue période, aux mains des Wettin de Saxe-Misnie, elle vint se fondre dans le grand État brandebourgeois-prussien. Conquise de bonne heure par l'Allemagne, elle

1. *Wirtschaftsgeschichtliche Bemerkungen zur ostdeutschen Kolonisation*, dans *Aus Sozial- und Wirtschaftsgeschichte. Gedächtnisschrift für Georg von Below*, p. 169-196.

ne fut, cependant, en raison de sa pauvreté et malgré les efforts de la grande abbaye cistercienne de Dobrilugk, colonisée que très lentement ; les immigrants établissaient leurs villages sur les routes ; l'intérieur du pays échappa longtemps à la germanisation. Telle est, en bref, l'histoire que, la retraçant d'abord à grands traits, puis en reprenant un à un quelques épisodes saillants, M. Rudolf LEHMANN a racontée avec beaucoup de soin et de clarté¹.

Nulle part, sans doute, mieux que dans les Alpes centrales, il n'est possible d'étudier les changeantes limites des langues et les vicissitudes du peuplement. Dans un cadre géographique qui, en dépit du titre, correspond non à la Rhétie Première tout entière, mais seulement, pour l'essentiel, à sa portion occidentale (région riveraine du lac de Constance, Suisse de l'Est), M. C. PULT expose la lutte des parlers rhéto-romans et des parlers germaniques². Aux environs du lac, des ilots romans se sont maintenus jusqu'au VIII^e siècle ; plus au sud, l'allemand n'a conquis le canton de Saint-Gall et les parties aujourd'hui germaniques des Grisons qu'aux XIII^e et XIV^e siècles. L'influence des seigneuries — presque toutes aux mains de familles allemandes — ne saurait suffire à expliquer le recul du vieux langage ; la situation, en effet, était pareille dans les contrées demeurées, jusqu'à nos jours, romanches. Il serait également vain d'invoquer le prestige qu'en d'autres circonstances une grande langue de civilisation ne manque pas d'exercer ; ces pauvres populations montagnardes y étaient, sans nul doute, fort insensibles. Il faut beaucoup plutôt, estime M. Pult, faire appel à l'action des colons venus, depuis le XIII^e siècle, du haut Valais allemand ; ils fondèrent, en grand nombre, des agglomérations nouvelles, ou bien, se mêlant aux anciens habitants, leur apprirent à parler comme eux. La Réforme arrêta les progrès de l'allemand ; préoccupée de faire comprendre de tous la parole divine, elle rendit, là comme ailleurs, à la langue populaire sa dignité et aida à la sauver. Les positions prises à la fin du XIV^e siècle par les deux langages concour-

1. *Aus der Vergangenheit der Niederlausitz : Vorträge und Aufsätze*. Cottbus, A. Heine, 1925, in-8°, iv-226 p., 6 pl., 1 carte. — Quelques-uns des essais réunis dans ce volume, naturellement, dépassent le Moyen Âge. Notez, entre autres, une instructive étude sur les débuts des chemins de fer. A propos des croix de pierre médiévales, qu'on rencontre, çà et là, dans le pays, M. Lehmann, qui leur consacre quelques pages et cherche à discerner leur raison d'être, a oublié une explication possible : en beaucoup de régions, de pareilles croix ont servi de bornes à des domaines ecclésiastiques : Suger ne les appelait-il pas les « colonnes d'Hercule » de la terre de Saint-Denis ? — Sur une région voisine de la Lusace, la Bohême, voir dans le volume intitulé : *Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte des Mittelalters*, deux essais de M. A. Dopsch, *Germanische Ansiedlungen in Böhmen* et *Die historische Stellung der Deutschen in Böhmen und Mähren*. M. Dopsch croit à la persistance, sous la couche conquérante slave, d'une population germanique ; par ailleurs, il insiste sur l'ancienneté et la continuité de l'immigration allemande.

2. *Ueber die sprachlichen Verhältnisse der Rætia Prima*. Saint-Gall, Fehr'sche Buchhandl., 1928, in-8°, 51 p., 1 carte ; prix : 1 fr. 80 (extrait de la *Revue de linguistique romane*, t. III, 1927).

rents demeurèrent à peu près sans changement jusqu'au milieu du ^{xix}e siècle; depuis, sous l'influence notamment de « l'industrie des étrangers », l'allemand a un peu gagné.

Malgré une certaine tendresse, que l'auteur ne cache point, pour le romanche, le mémoire de M. Pult demeure purement objectif. On ne saurait en dire autant des deux forts volumes de M. Otto Stolz sur *L'expansion allemande dans le Tyrol méridional*¹; aussi bien ne se donnent-ils point pour tels. M. Stolz défend, avec les armes de l'érudition, une cause qui l'émeut profondément : celle des Allemands du Haut-Adige et des vallées environnantes, que menace aujourd'hui la politique d'italianisation. Hélas ! quand le jour se lèvera-t-il où les gouvernements et les cercles cultivés n'attendront pas d'être vaincus pour se sentir, en faveur des minorités nationales, une vocation de chevaliers errants ? Mais laissons ce terrain brûlant. Aux purs historiens, l'ouvrage apporte un grand nombre de renseignements utiles, parfois de grande portée. La germanisation du Tyrol méridional, résultat de la lente poussée des Bavaois, rentre, en somme, dans ce phénomène du peuplement des hautes vallées par la voie des cols dont le Haut-Valais allemand, les villages « welches » des Vosges alsaciennes, les vallées piémontaises de langue française, offrent, entre autres, d'éloquents exemples. Elle s'opéra, pour l'essentiel, dès le haut Moyen Âge ; c'est dans les vallées mêmes que les colons alors s'établirent. D'autres, aux ^{xii}e et ^{xiii}e siècles, poussèrent plus avant vers le sud, l'est ou l'ouest, mais cette fois comme défricheurs de forêts, créant des établissements de hauteurs à côté des villages ladins ou italiens des fonds. Le mouvement fut favorisé par la politique du vin, pratiquée par les abbayes bavaoises qui tenaient à avoir leurs vignobles sur l'Adige, comme les monastères des Pays-Bas sur la Moselle, et par la politique des passages qu'esquissèrent, tout au moins, les empereurs allemands. Au début du ^{xvi}e siècle, un sentiment nationaliste allemand, parfaitement conscient, se fit jour dans l'administration habsbourgeoise (textes curieux, p. 120 et suiv.). Mais, bientôt, l'apparition de la Réforme vient, au contraire, favoriser l'italianité ; les gouvernements de Vienne et d'Innsbruck ferment le pays aux Allemands venus des pays protestants, l'ouvrent largement aux Italiens catholiques ; le clergé, qui n'avait jamais pu se recruter entièrement sur place, se remplit désormais d'Italiens. Rien de plus fécond, notons-le en passant, que cette étude sur l'origine nationale des prêtres de paroisses et des réguliers ; la méthode mériterait d'être appliquée à d'autres zones frontalières... Sur deux points seulement, l'étude de M. Stolz

1. *Die Ausbreitung des Deutschtums in Südtirol im Lichte der Urkunden*. Munich, R. Oldenbourg, 2 vol., 1927 et 1928, in-8°, xx-243 p., 1 carte ; prix : 10 mk. 50, et xiv-332 p., 17 fac-similés ; prix : 14 mk. 50 (*Hgg. von dem Institut für Sozialforschung in den Alpenländern an der Universität Innsbruck und der Stiftung für deutsche Volks- und Kulturbodenforschung, Leipzig*). — Le premier volume contient l'étude générale ; le second amorce, localité par localité — avec, chaque fois, un registre des sources — une étude détaillée, qui doit être poursuivie dans un troisième volume.

paraît prêter sérieusement le flanc à la critique. Selon toute apparence, la population du Tyrol méridional a été, plus longtemps et plus constamment qu'il ne veut bien le reconnaître, partagée entre le germanique et le roman : l'évêque de Trente n'observait-il pas, en 1652, que, dans la partie médiane de son diocèse, on parlait « germanico-italico promiscuo ydimate »¹ ? Peut-être le prélat ne saisissait-il pas très bien la différence entre le ladin et l'italien, que M. Stolz, au contraire, s'applique à distinguer avec rigueur ; mais le fait même que la conscience commune confondait les deux parlers n'est pas sans importance. Surtout, M. Stolz, après avoir annoncé le dessein de traiter des nationalités, ne nous entretient guère que de langues. Tentation naturelle, les faits de langage étant plus que les autres aisés à discerner, mais restriction fâcheuse ! On eût attendu un essai d'enquête sur les formes de maison et de village, les traditions populaires, les habitudes de vie de toute sorte, sur tout ce complexe, en un mot, qui forme la mentalité nationale ; une autre aussi sur cette réalité plus difficilement saisissable encore, mais essentielle, qu'est la conscience des contrastes nationaux. Sans doute cette dernière investigation eût-elle amené à reconnaître que, tandis que le sentiment d'un antagonisme de groupe se faisait jour de bonne heure dans les milieux dirigeants (politique habsbourgeoise des ^{xvi}^e et ^{xix}^e siècles, naissance de la théorie des frontières naturelles de l'Italie, sur laquelle M. Stolz apporte d'intéressantes indications), les populations mêmes, enjeu de la lutte, vécurent longtemps à cet égard dans une indifférence qu'il est permis d'appeler heureuse².

Marc BLOCH.

(Sera continué.)

1. Cf., t. II, p. 60, les noms de lieux dits à Kaltern.

2. Quelques observations. M. Stolz a eu certainement tort, pour la période qui s'étend du ^{viii}^e au ^x^e siècle, de tirer argument de l'étude des noms propres. Dans toute la *Romania* — M. Stolz est le premier à le reconnaître — les Romans, en foule, ont adopté des noms germaniques ; le cas inverse, il est vrai, a été beaucoup plus rare. On peut admettre qu'un personnage pourvu d'un nom roman a chance de n'être pas un Germain ; mais la nationalité d'un personnage qui porte un nom germanique demeure, à défaut d'autres critères, absolument indiscernable. — Peut-on faire fond, aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, sur les statistiques linguistiques du gouvernement autrichien ? M. Stolz signale lui-même (p. 196, n. 2) que certains individus se faisaient inscrire alternativement comme parlant l'une ou l'autre langue. La Macédoine nous a habitués à ce genre de palinodies. Mais qui était la plus forte, finalement, la pression gouvernementale ou celle des irrédentistes italiens ? C'est là toute la question ; tant qu'elle ne sera pas résolue, les sources statistiques ne pourront être utilisées qu'avec beaucoup de méfiance.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

F. F. KRAUS. *Die Münzen Odovacars und des Ostgotenreiches in Italien.* Halle a. d. Saale, A. Riechmann & Co, 1928. Gr. in-8°, xv et 229 p., 16 pl. photot. (Édition des *Münzstudien*, dirigées par le Dr M. v. Bahrfeldt et le Dr H. Buchenau.)

Certes, M. Kraus ne vient qu'après Friedländer, Sabatier et Wroth ; mais, au bout d'un demi-siècle, on peut renouveler la matière d'une étude qui concerne un royaume, gouverné par onze souverains pendant soixante-seize ans (476-552), en comptant du moins Odoacre, qui fut dépossédé par Théodoric, après un règne de dix-huit ans, en 493.

M. Kraus a divisé ainsi son volume : sources historiques ; bibliographie numismatique ; coup d'œil sur l'état financier du royaume ostrogoth ; la valeur, la taille, l'aloi des monnaies d'Odoacre et des rois ostrogoths ; les monogrammes, les inscriptions, les détails de la frappe ; la question d'attribution des pièces de la série. Puis vient l'étude des monnaies règne par règne : Odoacre ; Théodoric ; Athalaric ; Amalaswintha ; Théodahat ; Witigès ; Mataswintha (?) ; Hildebad (?) ; Éraric (?) ; Totila (*Baduila* sur les monnaies) ; Theia. Enfin, l'auteur termine par les pièces presque autonomes de Rome et de Ravenne et par un appendice sur les modernes falsifications de la série étudiée.

Au sujet de Mataswintha, femme de Witigès, M. Kraus est moins affirmatif que Wroth, qui lui attribuait des siliques et une pièce de bronze, dont le monogramme paraît contenir les lettres du nom.

On sait que la plupart des types du numéraire ostrogoth sont ceux des monnaies byzantines contemporaines, et l'empereur régnant est généralement représenté au droit qui porte son nom. Cependant, dès le règne d'Odoacre, celui-ci se fait représenter sur une demi-silique avec un buste sans couronne et avec son nom, pièce qui porte, en outre, son monogramme dans une couronne, au revers. A propos de ce prince, je remarque que, comme Wroth d'ailleurs, M. Kraus paraît avoir ignoré une tessère (de fondation de monument), où sont associés les noms de l'empereur Zénon, d'Odoacre et de Symmaque, préfet de la ville. Ce petit monument remarquable a été publié par Gustave Schlumberger (*Centenaire de la Société des Antiquaires de France*, 1904, p. 413, fig.) ; il est entré au Cabinet de France avec une partie importante de la collection de ce savant regretté.

Je note que M. Kraus a fait, comme Wroth et à la même échelle, un agrandissement du triple sou d'or de Théodoric, aujourd'hui au musée des Thermes à Rome, et au sujet duquel on avait autrefois émis certain doute. Je crois aussi que cette pièce exceptionnelle est authentique.

Le sort de tout livre est d'être incomplet le jour même où il paraît. Voici, en

effet, que M. F. Stefan signale une monnaie de bronze certaine d'Éraric et quelques pièces qui peuvent modifier le classement de M. Kraus, critiqué particulièrement pour les pièces attribuées à Amalaswintha (voir *Numism. Zeitschrift* de Vienne, 1929, p. 137-139). Quoi qu'il en soit, le travail de M. Kraus rendra les plus grands services.

Adrien BLANCHET.

O. OPPERMANN. *Die älteren Urkunden des Klosters Blandinium und die Anfänge der Stadt Gent* (Bijdragen van het Instituut voor middeleeuwsche Geschiedenis der Rijksuniversiteit te Utrecht, XI-XII). Utrecht, à l'Institut, 1928. 1 vol. in-4° de texte, XII-490 pages, et 1 vol. de fac-similés, 32 pl. en héliogr.

Le monastère de Saint-Pierre sur le mont Blandin à Gand possédait une riche collection de chartes. En 1868, A. van Lokeren en publia 995 antérieures à 1300. En 1909, Pirenne en publia cinq en fac-similé dans son *Album belge de diplomatique*; il fit remarquer que deux d'entre elles (comme aussi dix qu'il ne publiait pas) étaient de prétendus chirographes du XI^e siècle que leur écriture démontrait n'avoir été écrits qu'au XII^e. Mis en éveil par cette observation, M. Oppermann a soumis l'ensemble des documents de St. Blandin à une étude critique qui lui a révélé que beaucoup des chartes de St. Blandin étaient fausses ou interpolées.

Les principaux textes relatifs à St. Blandin sont conservés dans un manuscrit des archives de Gand, appelé *Liber traditionum*, et qui contient : 1° du fol. 19 au fol. 42, les *Annales Blandinienses*. Elles sont jusqu'en 1063 d'une écriture désignée par la lettre A. Plusieurs mains ont continué ces *Annales* jusqu'en 1292 et, parmi elles, une qui avait l'écriture B; 2° du fol. 43 au fol. 47, quatre bulles papales copiées par A, qui avait laissé en blanc des passages difficiles à lire; B les a complétés et a ajouté sur les fol. 49-50 une cinquième bulle à laquelle fait suite un document de l'évêque Trasmarus (944); 3° du fol. 52 au fol. 97, l'histoire de la *Fundatio* du couvent, écrite par A; 4° du fol. 97 au fol. 98, de différentes mains de la deuxième moitié du XI^e siècle, des *traditiones* de 1052 à 1073; 5° fol. 100 et 101, un document de 1073-1074, copié par une main C, à qui est dû aussi un diplôme de 1070; 6° des notices non datées sur des *traditiones* de l'époque du comte Robert I^{er} (1071-1093).

A écrivait vers 1070, B de 1056 à 1088, C de 1070 à 1074.

Du fol. 54 au fol. 62, la *Fundatio* reproduit un manuscrit du X^e siècle publié par Fayen, *Liber traditionum S. Petri Blandiniensis*. Le commencement de ce manuscrit manque et il débute avec l'abbé Einhard qui vivait sous Louis le Débonnaire. Ces deux manuscrits doivent être rapprochés d'une *Notitia brevis de fundatione coenobii Blandiniensis* qui s'arrête vers 760. M. Oppermann prouve que la *Notitia* est un extrait de la *Fundatio*, qui est elle-même une falsification du manuscrit publié par Fayen. Falsifiés aussi sont nombre de documents écrits par A et B et dont plusieurs sont de prétendus originaux. Treize, datés de 960 à 1047, sont de la main de A; huit, datés de 870 à 1088, sont de la main de B. Cette constatation paléographique établit la fausseté de tous ceux de ces documents qui sont antérieurs à 1035; onze autres, prétendus originaux allant de 941 à 1058, sont de diverses écritures du XI^e siècle, mais d'une fausseté évidente. De ces trente-deux prétendus originaux, deux seulement (un document du margrave Arnulf de 941

et un diplôme de Lothaire de 966) ont des sceaux : ils sont naturellement faux. L'examen paléographique ne laisse donc subsister de doutes que sur six pièces.

L'examen diplomatique prouve aussi la fausseté des cinq bulles papales des fol. 43 à 52, de la plupart des vingt chartes royales et des trente-six autres ; plusieurs de ces documents peuvent d'ailleurs n'être qu'interpolés.

L'examen des sources narratives en relation avec ces documents est tout aussi peu favorable pour elles : la *Vita Popponis*, les *Annales Blandinienses*, l'*Inventio S. Amalbergae*, la *Vita S. Amalbergae*, la *Translatio SS. Wandregisili et Ansberti*, le *Sermo de adventu SS. Wandregisili, Ansberti et Vulframmi*, la *Vita S. Bertulfi*, les derniers chapitres de la *Vita S. Gudwali* et la *Genealogia Comitum Flandriae* ont été interpolés ou entièrement fabriqués par les faussaires. L'un de ceux-ci fut Onulfus, l'auteur de la *Vita Popponis*.

Les faux déjà cités sont en général du XI^e siècle, mais l'habitude de fabriquer de faux documents persista à St. Blandin aux XII^e et XIII^e siècles : cinquante-trois documents divers, trois chartes des évêques de Cambrai, plusieurs bulles papales et sept chartes de rois d'Angleterre furent le produit de cette activité tardive. Presque tous les faux ont dû être fabriqués vers 1070 et 1220.

La plupart des documents privés ont été établis devant le tribunal de l'abbaye. Les margraves étant les patrons de celle-ci, les transferts de propriété devant ce tribunal avaient la même valeur probante que devant le tribunal public. L'état des documents ne permet plus de savoir si les souscriptions étaient autographes. Elles durent l'être au moins dans certains cas. Il n'y avait pas de sceaux, même aux chartes des margraves. Les comtes de Flandre ne paraissent pas en avoir fait usage avant 1067. Quelques documents privés antérieurs en ont, mais leur texte prouve qu'on n'attachait pas encore d'importance à cette particularité.

Recherchant dans quelle mesure les constatations faites par lui modifiaient les idées reçues sur les origines de la ville de Gand, M. Oppermann est arrivé aux conclusions suivantes : en 811, Charlemagne alla à Gand pour y voir construire sa flotte ; l'abbaye de St. Bavon, construite sur la rive gauche de la Lys, y possédait des terres sur les deux rives ; l'abbaye de St. Blandin s'élevait entre Escaut et Lys, *in pago Turnacense* ; en 870, le comte de Flandre Baudouin était déjà abbé laïque de St. Blandin ; au X^e siècle, Gand ayant été fortifiée pour la protéger contre les Normands, les moines de St. Blandin, qui avaient fui à Laon avec leurs reliques, les rapportèrent « in novo aedificata castello ecclesia » ; cette église était celle de S. Pharaïldis et ce nouveau château est devenu le vieux château après la construction du nouveau vers 1180 ; il semble que l'érection du comté de Gand, qui eut lieu avant 955, a été provoquée par cette construction, car il devait défendre la frontière allemande contre le royaume occidental, dont les margraves de Flandre étaient généralement vassaux. Les abbayes St. Bavon et St. Blandin étaient alors comprises chacune dans des fortifications particulières ; de 941 à 953, elles eurent le même abbé Gerhard de Brogne ; son successeur Womar (953-980) eut la même situation ; Wido, le neveu de Gerhard, était depuis 948 prévôt de St. Bavon. C'est alors que St. Blandin commença à éclipser St. Bavon ; le premier groupe de falsifications a eu lieu vers 1070 pour mettre le monastère sous la lointaine protection de Rome et empêcher que les rois de France « cuiquam suorum laicorum sive clericorum tametsi reverendae personae prefatum ad regendum presumant committere coenobium, nisi pro ipsius loci arbitrio atque electione sibi competente » ; en effet,

l'abbé Everhelm étant mort en 1069, le moine Folkhard, parent des châtelains de Gand, lui succède. A peu près dans le même temps, Robert, deuxième fils du comte de Flandre Baudouin V, usurpa le margraviat sur son neveu Arnulf qui périt dans la bataille de Cassel (22 février 1071) ; il semble que, vers cette époque, le roi de France ait été redouté par la faveur qu'il accordait à la réforme ecclésiastique ; il protégeait Richilde, la mère d'Arnulf, qui a été louée pour sa justice à l'égard des églises ; il est probable qu'elle voulait rendre des églises rurales à leur destination première ; s'assurer la possession de ces églises est un des objets constants des faux de St. Blandin.

Qu'était alors la ville de Gand ? En 966, le margrave Arnulf avait adjugé à St. Bavon les « mansioniles » du « portus Gandensis » situés sur la rive gauche de la Lys et à St. Blandin ceux entre Lys et Escaut. « Mansionilis » au x^e siècle signifiait maisons possédées par un « casatus ». Ceux du « portus Gandensis » devaient être des hommes du margrave chargés de garder le bourg de St. Bavon dont le port dépendait jusqu'alors ; ils se transformaient en aristocratie commerciale. Simultanément, une nouvelle division paroissiale fut introduite : St. Bavon conserva St. Michel (rive gauche de la Lys), mais St. Jean, St. Nicolas et St. Jacques dépendirent désormais de St. Blandin. Des textes du xi^e siècle mentionnent des laïques (tanneurs [et tisserands?]) établis dans le port sous l'autorité d'un juge. Vers 1010, celui qui y avait été institué par le comte allemand de Gand avait été remplacé par un autre nommé par le margrave de Flandre. Le morcellement des « mansiones » augmenta ensuite peu à peu la valeur des cens. Affirmer qu'ils appartiennent à St. Blandin (en particulier ceux des environs de St. Bavon) est un des principaux objets des faux de 1070 ; évidemment, les censitaires tendaient à se soustraire à l'autorité abbatiale.

Le 2 mars 1127, le comte Charles le Bon fut assassiné à Bruges. Le roi de France Louis VI fit reconnaître comme son successeur, par les barons réunis à Arras, le comte Guillaume, frère du roi Henri I^{er} d'Angleterre et son ennemi mortel. Guillaume, pour obtenir d'être reconnu par les Brugeois, leur concéda « ne teloneum aut census [mansionum infra suburbium] solverent ». Il semble bien qu'il acheta au même prix l'adhésion de Gand ; il lui fit aussi des promesses dans le domaine judiciaire, probablement comme à Saint-Omer : « rectum iudicium scabinorum... ipsisque scabinis libertatem » ; mais ces échevins étaient choisis par lui, quoique obligatoirement parmi les bourgeois ; les bourgeois de Gand durent donc désormais être francs de *Schoss, taille* et *bede* « sicut meliores et liberiores burgenses Flandriae ». Le régime établi autrefois par le margrave Arnulf I^{er} et confirmé le 5 mai 966 par le roi Lothaire prenait fin : les droits de propriété que St. Blandin et St. Bavon avaient fait valoir jusqu'alors sur les immeubles du « portus » étaient annulés et ces immeubles étaient soumis désormais au droit comtal. Ce n'était pas le résultat de soulèvements locaux, mais de l'influence d'un groupe puissant ; les marchands en formaient la partie principale. Le comte Dietrich d'Alsace et la comtesse Gertrude de Hollande les gagnèrent en leur promettant à Bruges, le 30 mars 1128, la liberté du commerce dans leurs domaines : ils abandonnèrent Guillaume.

En 1165, l'empereur Frédéric accorda à tous les marchands visitant la foire d'Aix des droits enfreignant les privilèges de Cologne ; c'était encore une concession aux marchands flamands qui étaient fort gênés par les prétentions de cette ville.

En 1167, Florent III de Hollande concéda aux marchands flamands la liberté de transit et le droit de n'être jugés que par les échevins des villes et villages de leur pays : il y avait donc partout des magistrats de ce genre.

Vers 1157, Henri II d'Angleterre avait introduit l'acquisition du droit de bourgeoisie par le séjour pendant un an et un jour dans une ville. Le comte Philippe de Flandre accorda le même droit à Nieupoort en 1163, à Alost en 1174, à Gand en 1185 (ces deux derniers diplômes ont d'ailleurs été falsifiés).

En 1170, le même comte avait accordé à Gand une « *lex et consuetudo* » dont le texte n'est pas bien connu ; en tout cas, les échevins y sont encore nommés par le comte. En 1169 au plus tard, un mur avait annexé à la ville les paroisses qui n'en étaient jusqu'alors que des faubourgs ; mais Gand continuait à constituer une annexe du château comtal tenue par les fonctionnaires comtaux dans une rigide dépendance et où les habitants ne pouvaient participer à la vie publique que quand ils étaient nommés par ceux-ci membres du collège des échevins ; les marchands gantois s'en accommodaient, car ils s'intéressaient surtout au commerce extérieur et non pas à des rêves de commune qui pouvaient les mettre en lutte avec leur suzerain. A cette époque, les châtelains étaient encore les chefs de l'administration locale ; les baillis n'apparaissent qu'en 1196. Leur création fut amenée par le besoin que ressentait le comte de Flandre d'avoir des serviteurs moins privilégiés et moins indépendants que les précédents. Ce qui s'était déjà passé en 1191 en est une preuve : il avait dû alors faire une grande donation de terres au margrave de Gand Siger pour obtenir qu'il renoncât à ses prétentions. En 1212, les Gantois, qui venaient d'être condamnés à une amende de 3,000 lb. pour leurs tractations avec l'Angleterre contre leur comte soutenu par le roi de France, obtinrent cependant une nouvelle concession : les treize échevins annuels durent être choisis par quatre électeurs (un par paroisse) nommés par le comte. L'année suivante, de nouveaux privilèges furent concédés aux échevins. En 1225, pour la première fois, l'aristocratie fut forcée d'admettre le partage de l'administration entre les échevins et des conseillers ; ils durent collaborer à la répartition de la contribution à lever pour payer la dette due par la comtesse au roi de France. En 1228, les quatre électeurs nommés par le comte furent remplacés par cinq électeurs nommés par les échevins sortants ; de plus, seuls des Gantois pourront être fonctionnaires du comte à Gand. Les documents fabriqués à St. Blandin de 1219 à 1229 visaient à assurer l'autorité et les intérêts pécuniaires de l'abbaye sur ses filiales. En 1254, le territoire du couvent fut inclus dans les fortifications de la ville et les hommes de l'abbaye à peu près assimilés aux Gantois. En 1275, la « *communitas villae* » s'étant plainte à la comtesse Marguerite de l'oppression exercée par les échevins nommés par cooptation, ceux-ci furent déposés par cette suzeraine, mais réclamèrent au roi de France qui envoya en 1277 deux commissaires. Deux des faux documents semblent avoir été fabriqués pour tromper ceux-ci.

M. Oppermann, qui a comparé ses résultats pour Gand avec ceux de Cambrai et de Saint-Omer, aboutit à la conclusion suivante : « Pour la formation de ces villes, il fallait que fût dissoute l'organisation militaire locale dont le centre était une fortification. Les hommes d'armes ainsi licenciés furent attribués, ainsi que leurs terres, aux couvents voisins des châteaux ; ils y formèrent dans la population urbaine une couche peu nombreuse, mais puissante par ses biens héréditaires. Cette couche n'est certes pas restée sans participer aux relations commerciales des mo-

nastères de St. Bertin, St. Blandin et St. Bavon ; elle a été, en outre, pénétrée par des éléments commerciaux immigrants et florissants. La modification de la structure de l'aristocratie urbaine à tenure héréditaire constitue l'essentiel de ces problèmes ; elle s'est effectuée différemment selon les lieux. On ne nous parle de conjurations qu'à Cambrai, de guilde qu'à Saint-Omer ; mais partout l'établissement d'un centre administratif seigneurial urbain est décisif pour la formation de la communauté. C'est seulement ainsi que la ville naquit de la seigneurie foncière. L'histoire d'une ville au moyen âge est celle du conflit continu entre les agents du seigneur (le patriciat administratif) et le patriciat commercial ; mais peu à peu la population artisanale y prit part. Une action décisive des influences italiennes est visible à Cambrai ; il y en a aussi des indices à Gand, tels que la fortification des maisons bourgeoises en forme de tour dès le XII^e siècle et l'exclusion des habitants des fonctions de bailli. Gand est surtout remarquable pour avoir subi l'emprise d'une aristocratie commerciale dont le négoce avait à l'extérieur de vastes ramifications. C'est cette prédominance du patriciat commercial qui rendit possible aux bourgeois gantois non seulement d'intervenir d'une façon décisive dans les rapports économiques et politiques des pays voisins, mais aussi de négliger le développement politique de leur propre communauté. »

Ce résumé me laisse un doute : il ne tient peut-être pas assez compte des répercussions du fait qu'à cette époque anarchique tout le monde avait dû s'armer peu à peu, fortifier son habitation et prendre l'habitude de se battre : les affranchis et les esclaves de jadis étaient devenus dans une certaine mesure les compagnons d'armes de leurs maîtres que le pouvoir central ne pouvait plus protéger à aucun point de vue.

Émile LALOU.

André-E. SAYOUS. *Le commerce des Européens à Tunis depuis le XII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e. Exposé et documents.* Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1929. In-8°, 133 pages.

Tunis a entretenu pendant tout le Moyen Age des rapports de commerce fort actifs avec l'Europe, et l'on peut même affirmer que la capitale de l'Ifrikyia a été, à cet égard, la place la plus importante de toute l'Afrique du Nord. Les renseignements relatifs à ces relations sont, toutefois, disséminés dans un grand nombre de documents. M. Sayous a entrepris de les coordonner en un exposé suivi et méthodique, de caractère technique autant qu'historique, mettant surtout en lumière les procédés employés par les négociants et les transformations qu'ils ont subies depuis la reprise des relations entre chrétiens et musulmans jusqu'au début des temps modernes. Une pareille étude exigeait des recherches considérables et mettait même souvent l'auteur dans l'obligation de remonter aux sources pour élucider des questions obscures ou controversées. La bibliographie critique placée en tête du volume montre la conscience avec laquelle M. Sayous a poursuivi son enquête à travers les recueils de textes, les histoires générales ou locales, les articles de revues français ou étrangers ; elle impliquait aussi des connaissances économiques et juridiques que la plupart des érudits sont loin de posséder. La compé-

tence de l'auteur en ces matières lui a permis de décrire en détail et avec une grande clarté les opérations de tout genre auxquelles donnait lieu le trafic entre Européens et musulmans.

Les méthodes elles-mêmes se sont modifiées et perfectionnées avec le développement des échanges. Les musulmans, les premiers, semblent bien avoir adapté les formes de leur commerce aux conditions du trafic international, mais, de bonne heure, les chrétiens, tenant compte de besoins et de situations analogues, adoptèrent, en matière de contrats, de paiement, de crédit, des pratiques semblables sinon identiques à celles des musulmans. Les relations maritimes furent, toutefois, contrariées par le développement de la course, que les souverains africains furent toujours impuissants à empêcher, et par les représailles qui en étaient la conséquence.

En dépit de ces obstacles, les rapports entre chrétiens et musulmans devinrent de plus en plus fréquents. Au XII^e et au XIII^e siècle, les négociants de Venise, de Gênes, de Marseille, et surtout de Pise, visitent régulièrement le port de Tunis et même s'y établissent à demeure. Les Pisans jouissent auprès des souverains d'une faveur toute particulière. Avant tous les autres Européens, ils obtiennent, par un traité conclu en 1157, des garanties formelles pour leurs personnes et leurs marchandises. La place qu'ils tiennent dans la vie économique est si considérable qu'on voit, au début du XIII^e siècle, des marchands de Tunis engager les négociants de Pise, qui, à la suite de la saisie de leurs marchandises par ordre du souverain, ont quitté le pays, à y revenir au plus tôt. Les lettres écrites à cette occasion, de même que des actes notariés rédigés à Pise, à Gênes, à Marseille, fournissent des indications précises sur les procédés employés par les négociants chrétiens pour se procurer les capitaux indispensables à leurs entreprises ou transférer les sommes nécessaires au règlement de leurs opérations. Les Pisans inspiraient assez de confiance aux musulmans pour obtenir d'eux, à l'occasion, des crédits. Les Marseillais et les Génois recouraient aux procédés alors en usage sur les places européennes, prêt ordinaire et prêt maritime, contrats de « commenda » ou de « societas » — ces deux derniers types de contrats se combinant parfois l'un avec l'autre. Les Génois utilisaient de façon courante le contrat de change dans leurs relations avec l'Ifrikyia.

Au XIV^e siècle, les Florentins et les Vénitiens supplantent leurs rivaux et, malgré les efforts des Catalans, conservent pendant la première moitié du XV^e siècle une prépondérance incontestée. Leurs relations avec Tunis bénéficient des perfectionnements apportés dans la péninsule italienne à la technique commerciale. Les grosses entreprises sont aux mains des sociétés en nom collectif (compagnies) disposant de capitaux fournis par les associés ou par des particuliers désireux de faire fructifier des capitaux déposés à cet effet. Ces sociétés ont des représentants et des agences à l'extérieur. Les documents nous révèlent ainsi l'existence à Tunis de succursales des trois principales firmes florentines, les Acciaiuoli, les Peruzzi, les Bardi, et nous renseignent sur les opérations auxquelles elles se livraient. La situation de ces étrangers était réglée par des traités dont les clauses deviennent de plus en plus précises et détaillées au XIV^e et au XV^e siècle. Ces conventions, dont M. Sayous reproduit, d'après Mas-Latrie, les dispositions essentielles (désignation d'un consul et attribution d'un « fondouk » entrepôt ou spécial à chaque « nation », — fixation des droits de douane, en général 10 %, à l'importation et taxes variables à l'ex-

portation — substitution de la responsabilité individuelle à celle des groupes nationaux), garantissaient la sécurité des personnes et la liberté des transactions dans les ports ouverts au commerce étranger. Elles favorisèrent le développement des relations commerciales, qui atteignirent leur apogée à la fin du xv^e et dans la première moitié du xvi^e siècle. A cette époque, Tunis entretient des rapports suivis avec tous les pays de la Méditerranée occidentale. Les chrétiens importent des marchandises fort variées, notamment des articles manufacturés (tissus, verreries, mercerie; ils exportent les denrées du pays (céréales, huiles, laines, cuirs), auxquels s'ajoutent exceptionnellement quelques produits provenant de l'Afrique intérieure (plumes, ivoire, etc.) amenés à Tunis par caravanes. Pour éviter les transports de numéraire, les négociants européens s'efforcent de lier les opérations d'importation et d'exportation. Les musulmans prennent part à ce genre d'affaires par la livraison à crédit aux négociants qui leur inspirent confiance de marchandises destinées à être vendues sur les marchés européens.

Très prospère encore au milieu du xv^e siècle, le commerce de Tunis décline ensuite rapidement. La découverte de nouvelles routes maritimes, encore que l'effet n'en ait été ressenti qu'à la longue, a certainement contribué à cette décadence; mais les causes véritables doivent en être cherchées dans l'affaiblissement du pouvoir local, la recrudescence de la piraterie et, surtout, l'établissement des Turcs, avec Aroudj et Khaïreddin, sur le littoral de l'Afrique du Nord. Les Espagnols, à la vérité, occupèrent momentanément Tunis et imposèrent leur protectorat aux derniers Hafsides. Cette prépondérance éphémère n'eut d'autre résultat, au point de vue économique, que la substitution, au moins pour les opérations entre Européens, des monnaies espagnoles aux monnaies arabes et turques. L'installation définitive des Turcs à Tunis (1574) eut, au contraire, pour la France, alliée du sultan, les conséquences les plus heureuses. L'application à la Tunisie des « Capitulations » antérieurement conclues avec la Porte assura aux négociants français une situation de premier plan. Leur condition, toutefois, ne fut pas aussi brillante qu'on pourrait le supposer de prime abord. Les privilèges dont ils jouissaient ne les garantissaient qu'imparfaitement des méfaits des corsaires et des « avanies » de l'autorité locale; l'intervention du consul (institué en 1577) ne suffisait pas toujours à leur faire rendre justice; la difficulté de se procurer des capitaux les empêchait souvent de donner à leurs affaires toute l'extension désirable. Les « Actes passés en consulat », dont nous devons la publication à M. Grandchamp, et les études de M. Masson sur le commerce de Marseille, donnent une idée assez nette de l'activité mercantile dans les dernières années du xvi^e siècle. Tunis apparaît comme une place encore importante, recevant des marchandises européennes, surtout des tissus, et disposant pour les payer d'assez fortes quantités d'articles divers, notamment la laine et les cuirs. M. Sayous s'attache moins à tracer un tableau d'ensemble de ce trafic qu'à exposer, d'après les documents mentionnés ci-dessus, la technique des opérations auxquelles il donnait lieu : affrètements, assurances, achat et vente des marchandises, modalités de paiement. Le financement de ces opérations fait, en particulier, l'objet d'une étude très minutieuse. Tantôt les entreprises sont organisées en Europe au moyen de fonds fournis par des capitalistes isolés ou, comme c'est le cas le plus fréquent, par des sociétés, telles que la « Compagnie du Corail », ou la « Compagnie du Savon »; tantôt l'affaire est montée à Tunis même par un groupe de commerçants qui s'associent à cet effet et

obtiennent parfois le concours des indigènes sous forme d'octroi de crédits. Ces mêmes négociants savent aussi se mettre d'accord pour se procurer les marchandises à bon compte ou résister aux exigences de la « douane », qui cherche à monopoliser la vente de certaines denrées. L'examen des documents conduit M. Sayous à cette conclusion que « les Européens ont solidement établi à Tunis les usages de l'Europe jusque dans leur forme particulière », avec cette restriction pourtant que, « si les Européens n'ignorent pas les progrès que la technique a réalisés en Europe, ils étaient en général dans l'impossibilité d'en profiter, faute de disponibilités assez importantes sur place et par suite des craintes des plus fortunés ».

Vingt-cinq documents publiés en appendice fournissent des exemples typiques des divers genres d'opérations pratiquées à l'occasion du commerce avec la Barbarie (contrats de commande, de sociétés, de compagnie, d'affrètement, d'assurance, de prêt maritime, quittances, lettres de change, etc.), ou reproduisent des textes particulièrement importants : traité de paix et de commerce entre le roi de Tunis et l'ambassadeur de Pise (16 mai 1353) ; lettres patentes de Henri III nommant un consul de France à Tunis. Si ces textes ne sont pas inédits, ils sont du moins peu accessibles en dehors des grandes bibliothèques, et l'on doit savoir gré à l'auteur de les avoir mis à la disposition du lecteur. L'ouvrage de M. Sayous apporte ainsi une contribution précieuse non seulement à l'histoire du commerce barbaresque, mais encore à celle du commerce méditerranéen au Moyen Âge et même à celle du commerce en général.

Georges YVER.

William H. BABCOCK. *Legendary islands of the Atlantic. A study in Medieval Geography*. New-York, American Geographical Society (Research series, n° 8), 1922 (réimpression en 1925). In-8°, 196 pages, fig. et cartes.

Au moment où, de 1917 à 1920, paraissaient dans la *Geographical Review* les articles de M. Babcock, qui ont été ensuite réunis pour en faire le présent volume, ils constituaient un progrès considérable et ne laissaient rien subsister des essais antérieurs. Ils conservent encore beaucoup de valeur pour ceux qui voudraient étudier les îles Fantastiques de la mer Ténébreuse. Mais, depuis dix ans, des ouvrages ont été publiés, des découvertes ont été faites, dont M. Babcock aura à tenir compte, s'il veut mettre au point une prochaine édition¹.

Je laisserai de côté la question de l'Atlantide. Elle n'a guère avancé, bien qu'on se demande aujourd'hui si le décollement des deux continents, Afrique et Amérique du Sud, ne va pas en s'accroissant.

Les plus populaires des îles Fantastiques de l'Océan furent les îles de Saint-Brandan. On donna d'abord le nom de ce moine irlandais du vi^e siècle aux îles Fortunées, aux deux îles délicieuses dotées par Plutarque d'un éternel printemps. Mais quand l'exploration des îles Fortunées fit reconnaître qu'elles n'étaient autres que les Canaries de Plin, les îles de Saint-Brandan émigrèrent vers l'ouest : le Paradis des Oiseaux, l'île des Anachorètes, la terre de la Promission des Saints,

1. La *Revue historique* a reçu le livre de M. Babcock seulement en novembre 1929. C'est ce qui explique le retard du présent compte-rendu. [N. DE LA R.]

l'île d'Enfer. M. Babcock en suit consciencieusement l'exode sur les cartes, depuis le rétable géographique de la cathédrale de Hereford (vers 1275) jusqu'à la carte du Dieppois Desceliers en 1546. Il aura à y ajouter la carte que j'ai attribuée à Christophe Colomb, parce qu'elle contient de nombreuses légendes tirées de son livre de chevet, une phrase avec un solécisme de lui, la copie d'un de ses mémoires, et enfin, qu'elle répond aux caractéristiques qu'il donne de ses cartes : une sphère, une légende relative aux flottes de Salomon, et une ville proche de l'île de Méroé. Or, cette carte égrène le long de la côte du Cathay, dans les mers de Chine, tout le chapelet des îles de Saint-Brandan : *Insule ignibus plene et Demonibus infernalibus, Paradisi Avium, insula familie Sancti Albe, insula Deliciarum, insula Purificatorum, Paradisi Terrestris*¹.

Presque tous les portulans, à partir de celui de Dalorto en 1325, figurent à l'O. S. O. de l'Irlande une île circulaire, l'île de *Brésil*, dont le nom était probablement d'origine gaélique : dès le XII^e siècle, le mot était d'usage courant : la *grana de Brasill* désignait l'encens, l'indigo, etc. Il y avait également des bois de Brésil, charriés sur nos côtes par le Gulf-Stream. Mais que l'*Insula de Brazil*, portée dans l'Atlas catalan de Charles V, puisse être identifiée avec l'archipel du golfe du Saint-Laurent (p. 59), parce qu'elle comprend, à l'ouest de l'Irlande, un groupe de neuf îles, la thèse me paraît complètement inadmissible. Terre-Neuve aurait été, dès lors, c'est-à-dire dès 1375, découverte, au lieu que l'île des Morues ou des Stockfishs, *insula Stocafixa*, apparaît pour la première fois en 1436 dans la carte d'Andrea Bianco. Et encore cette île des Morues est presque certainement l'Islande.

Une *Illa Verde* apparaît dans une carte catalane de 1480 environ, que figurera encore Schöner, avec des proportions beaucoup plus grandes, au nord de Cuba. Est-ce vraiment une île de légende? — M. Babcock n'a pas eu connaissance de la mystérieuse expédition envoyée en 1483 par Louis XI à « l'Isle vert », pour y quêrer « aucunes choses qui touchoient très fort le bien et santé de sa personne ». J'ai perçé le secret de cette énigme. A l'Isle Vert, on guérissait de la lèpre en se nourrissant de tortues de mer ; or Louis XI, atteint d'une maladie de peau et se croyant lépreux, en avait envoyé chercher à l'île Saint-Jacques du Cap-Vert, « l'Isle Vert », qui eut dès lors une grande renommée.

Antilia ou l'île des *Sept-Cités* était cette île mystérieuse où sept évêques portugais, fuyant avec leurs ouailles après la conquête du Portugal par les Maures, auraient cherché un refuge. Dès 1482, la carte de Benincasa, conservée à Bologne, figure Antilia avec sept noms. Et nous savons, par son fils Fernand Colomb, quel prix Christophe Colomb attachait à la découverte de l'île d'Antilia ou des Sept-Cités. C'est ici qu'il y a lieu d'insérer dans le texte de M. Babcock la légende latine de la carte de la Bibliothèque nationale, qui reflète un mémoire de Christophe Colomb : « Voilà l'île dite des Sept-Cités, colonie encore peuplée de Portugais, au dire de mousses espagnols ; on y trouve, assure-t-on, de l'argent dans les sables ». Cabot la cherchait aussi. On ne sut trop, après la découverte de Terre-Neuve dont elle occupait la place, où la situer. Une carte anonyme de 1508 environ la place en pleine Amérique du Nord. La carte dieppoise de Desceliers, celle de 1546, la représente pour la dernière fois, avec une légende portugaise, entre « la Ber-

1. Cf. Ch. de la Roncière, *La découverte de l'Afrique au Moyen Age*. Le Caire, Société royale de géographie d'Égypte, 1925 et 1927, t. II et III.

mude » et « le cap aux Bretons » du continent américain. Comme Desceliers figure notre débarquement au Canada en 1542 et donne le nom de notre petite capitale éphémère, « France-Roy », on peut en inférer que Jacques Cartier partageait la croyance de Colomb sur l'île des Sept-Cités.

Pour les relations de l'Occident avec le Groenland (p. 112), l'ouvrage de M. Babcock n'est pas au point. La dernière visite connue des Norvégiens au Groenland est bien de 1410, l'année qui avait suivi le mariage d'un voyageur islandais, célébré par l'évêque de Gardar, le premier évêché d'outre-Atlantique dont les ruines subsistent à peine. Mais les fouilles faites dans le cimetière d'Herjolfsness au sud du Groenland, et dont j'ai exposé les résultats dans le *Journal des Savants* d'octobre 1927, prouvent, par la mode des vêtements trouvés sur les squelettes, que les colons étaient restés en contact avec l'Europe jusqu'au milieu du x^ve siècle : date (1448) où une bulle de Nicolas V chargea les deux évêques d'Islande de rétablir parmi eux la hiérarchie catholique.

Je n'irai pas plus loin dans l'analyse de l'ouvrage de M. Babcock, qui est consciencieux, mais un peu vieilli. Il lui suffirait — mais ceci est une nécessité — d'être un peu plus au courant des derniers travaux de la science européenne pour reprendre toute sa valeur.

Ch. de LA RONCIÈRE.

René HUCHON. *Histoire de la langue anglaise. T. II : De la conquête normande à l'introduction de l'imprimerie (1066-1475)*. Paris, Armand Colin, 1930. vii-392 p. Prix : 60 fr.

La partie proprement linguistique et grammaticale qui forme la puissante ossature de cet ouvrage¹ n'est ni de mon ressort ni de ma compétence ; néanmoins, il peut être utile d'en dégager les notions éparses en tant qu'elles contribuent à faire connaître la formation de l'unité nationale. De ce point de vue, il y a lieu de considérer d'abord l'importance sociale que prit l'introduction du français dans un pays dont la langue était l'anglo-saxon ; ensuite, de savoir comment une langue nationale est sortie du conflit des dialectes : le saxon occidental usité dans le Wessex, le kentien au sud-est, le mercien au centre, le northumbien entre l'Humber et le Forth au nord. Conflit d'un côté, tendance à la fusion d'autre part, ont contribué à l'unité politique qui sera réalisée en grande partie au xvi^e siècle.

La conquête de 1066² a fait entrer, pour ainsi dire, de force, dans le vocabulaire anglo-saxon, beaucoup de mots normands ou français : ceux qui appartenaient à la langue des institutions, des idées religieuses, de la guerre, du droit, des plaisirs mondains. « Ce sont les couches les plus élevées du vocabulaire et comme une aristocratie de mots anglo-normands employés par les vainqueurs dans la vie journalière, qui s'imposeront peu à peu à l'idiome des vaincus » (p. 21). Au début du xiv^e siècle, « le français était bien près de devenir le langage commun de toute l'An-

1. Le tome I a paru en 1923. Cf. *Rev. histor.*, t. CXLII, p. 43.

2. On s'étonne de trouver, p. 5, la phrase suivante concernant le Conquérant : « Fidèle à la lettre des lois d'Édouard le Confesseur, il n'institua d'autre impôt que le « danegeld », mais il le fit percevoir par le préfet de chaque comté ; le sheriff, qui, deux fois l'an, à Pâques et à la Saint-Michel, venait à Winchester rendre ses comptes aux barons de l'Échiquier ».

gleterre », écrivait Paul Meyer en 1889¹, et l'on a souvent reproduit à ce propos le témoignage du chroniqueur Ranulf de Higden : « la corruption de la langue nationale provient de deux causes : d'abord de ce que, dès l'arrivée des Normands, les enfants dans les écoles, abandonnant leur propre langage, sont obligés de construire [leurs phrases] en français² ». On sait que le *Polychronicon* fut traduit en anglais par John Trevisa (1387) ; au texte de Higden, Trevisa ajoute une intéressante observation personnelle : « cette pratique fut employée jusqu'à la première manifestation de la peste noire (c'est-à-dire 1349) ; mais ensuite se produisit un certain changement (*sumdel*) : car John Cornwaile³, professeur de grammaire, fit faire la construction [des phrases] en anglais au lieu du français » ; cette nouvelle méthode fut continuée par Richard Penchriche et par d'autres après lui, « de sorte que maintenant, en l'année de Notre-Seigneur 1385, 9^e du roi Richard, dans toutes les écoles de grammaire d'Angleterre, les enfants abandonnent le français, construisent et apprennent en anglais... Les nobles (*gentil men*) ont maintenant beaucoup de peine pour faire apprendre le français à leurs enfants ».

Le changement ne fut donc pas soudain. C'est d'ailleurs l'opinion nettement et justement exprimée par M. Huchon (p. 33). Il rappelle des faits généralement connus, mais qu'il est bon de rappeler⁴ : en 1362, un statut (rédigé d'ailleurs lui-même en français) ordonna d'employer la langue anglaise dans les cours de loi et décida que la procédure serait enregistrée en latin. L'usage du français fut ainsi interdit par la loi ; mais, fait observer judicieusement Stubbs, « l'usage fut plus fort que le statut et le français continua, pendant plusieurs siècles, d'être la langue des tribunaux ». Les annuaires de jurisprudence (*Yearbooks*), par exemple, ne cessèrent qu'en 1731 d'être rédigés en cette langue, d'ailleurs très conventionnelle, qu'on appelle le « law french ». En 1363, en ouvrant le Parlement, le chancelier prononça son discours en anglais ; mais en 1377, il le lut certainement en français⁵. « Il est probable », dit M. Huchon (p. 34), « que le français n'avait été que l'idiome d'une minorité, un cinquième au plus. Il se maintenait, comme langue officielle, auprès des rois, des évêques, des barons, des hauts fonctionnaires et des hommes de loi... ; au milieu du xiv^e siècle, quiconque s'exprimait encore en anglo-normand avait conscience de se servir d'un idiome artificiel ; il cessa de vivre à

1. Dans son introduction aux *Contes moralisés* de N. Bozon, citée par M. Huchon, p. 320.

2. M. Huchon traduit très librement ce passage : « Vers 1350, non seulement les fils des nobles apprenaient le français dès le berceau, mais encore les paysans, voulant s'assimiler à la meilleure société et se rendre plus considérables, n'épargnaient aucun effort pour se franciser... Dans les écoles secondaires, depuis la conquête jusqu'à la réforme de John Cornwaile en 1348, ce fut en français que se firent les explications latines et non plus en anglais » (p. 32, 33). Voici les termes exacts employés par l'auteur du *Polychronicon* (qui s'arrête à l'année 1352). Je les reproduis d'après A. F. Leach, *Educational charters and documents, 590 to 1209*, p. 340 : « Haec nativae linguae corruptio provenit hodie multum ex duobus : quod videlicet pueri in scholis... a primo Normannorum adventu, derelicto proprio vulgari, construere gallice compelluntur ; item quod filii nobilium ab ipsis cunabulorum crepundis ad gallicum idioma informantur ; quibus profecto rurales homines assimilari volentes, ut per hoc spectabiliores videantur, francigenare satagunt omni nisu ».

3. John de Cornwaile est mentionné plusieurs fois dans les comptes de l'école (« grammar school ») de Merton en 1347 et 1348 ; cf. Leach, p. 300, 301 et 343.

4. Cf. Stubbs, *Histoire constitutionnelle*, trad. fr., t. II, p. 498.

5. Stubbs, t. II, p. 499, note.

partir de 1375 environ ». Les victoires anglaises d'Édouard III et le traité de Brétigny, qui exaltèrent si haut le sentiment national, ont certainement contribué à la disparition graduelle d'une langue considérée dès lors comme étrangère¹.

Mais à quel point de son développement en était arrivée à cette même époque la langue anglaise? Sur ces points, M. Huchon nous fournit les indications les plus précises et les plus détaillées, soit dans les notes au bas des pages, soit dans la bibliographie placée à la suite de chacun des chapitres.

Son plan, indiqué par la nature même des choses, était comme tracé déjà d'avance par Higden. Ce chroniqueur dit expressément que les Anglais possédaient alors trois dialectes : celui du sud (*linguam austrinam*), celui du centre (*mediterraneam*) et celui du nord (*borealem*) ; chez M. Huchon, c'est le kientien (*southern*), le mercien (*midland*), le northumbrien (*northern*), qui s'étendait jusqu'au Firth of Forth d'Écosse. L'usage de l'anglo-saxon a duré jusqu'au milieu du xii^e siècle ; il est alors représenté par la plus récente continuation de la chronique anglo-saxonne, celle qui fut rédigée à Peterborough et qui s'arrête à l'année 1154, c'est-à-dire à l'année même où monta sur le trône le grand roi centralisateur, Henri II. Le rapprochement de ces dates ne laisse pas d'avoir une réelle signification ; il justifie le titre que M. Huchon a placé en tête du chapitre II de la première partie : « la survivance de l'anglo-saxon et les origines du moyen-anglais, 1066-1160 ». A cette époque, d'ailleurs, le kientien et le mercien sont seuls représentés par des œuvres littéraires ; car, avant le xiv^e siècle, « on ne sait rien des parlers du Nord » (p. 72). J'ajouterai pour mon compte que l'existence de dialectes nettement caractérisés n'a porté aucune atteinte à l'unité morale de la nation anglaise, constituée, dès l'époque de la Conquête, dans le cadre d'une puissante organisation administrative, puis par la rapide fusion des peuples.

Pendant le siècle que M. Huchon enferme dans les limites forcément arbitraires de 1160 et 1260, il a étudié de très près, à son point de vue purement linguistique, un document d'une grande importance pour l'histoire politique, c'est la proclamation d'Henri III donnant son adhésion aux « Provisions » d'Oxford (18 octobre 1258)². M. Huchon en reproduit le texte intégral, avec des notes utiles pour l'étude d'un texte assez difficile ; et voici en quels termes il en parle (p. 118) : « Le caractère archaïque de ce morceau saute aux yeux. Le scribe, écrivant à Londres ou à Westminster, est familier avec l'orthographe des anciennes chartes anglo-saxonnes. Ces archaïsmes sont d'ailleurs familiers aux dialectes du Sud », avec certains caractères orthographiques appartenant plutôt au *midland*, « si bien que cette Proclamation, avec son mélange d'éléments méridionaux et centraux, semble attester l'état de la langue anglaise à cette époque aux environs de Londres, du moins telle

1. On pourrait rattacher à ce mouvement les observations présentées par M. G. Ascoli, *La Grande-Bretagne devant l'opinion française depuis la guerre de Cent ans*, 1927.

2. Il n'est pas tout à fait exact, comme le dit M. Huchon, p. 117, que ce soit la « célèbre Proclamation d'Henri III », ou plutôt des « quinze barons du Comité exécutif chargé d'appliquer les réformes constitutionnelles connues sous le nom de « Provisions d'Oxford ». Une étude attentive des textes qui précèdent ce document dans les *Select Charters* de Stubbs fournit la correction nécessaire. Un peu plus haut, p. 84, un lapsus fait de Simon de Montfort, un des témoins dont le nom est inscrit au bas de la Proclamation, le fils d'Amaury, comte de Toulouse. Simon était le frère cadet, non le fils d'Amaury de Montfort ; p. 266, Henri III mourut en 1272, non en 1276. Ce sont des vétilles.

qu'elle était parlée par des bourgeois attachés à leur passé germanique et hostiles à un trop grand afflux de vocables français ». Encore faudrait-il savoir à quelle région linguistique appartenait le clerc chargé de rédiger ce document, qui fut d'ailleurs transmis à tous les comtés « non seulement en latin de chancellerie, mais encore en français » (p. 117). A tous égards, ce texte méritait l'étude minutieuse que M. Huchon lui a consacrée.

La troisième partie : « Les origines de l'anglais littéraire et classique » attirera l'attention des historiens qui maintenant vont faire connaissance avec des œuvres importantes pour l'histoire des idées et de la civilisation. C'est par exemple celles de Richard Rolle, l'ermite de Hampole, « bon prosateur, net et clair » (p. 214)¹ ; c'est « notre farouche ennemi », Laurence Minot, qui, habitant le Yorkshire, éprouve « une haine égale pour les Écossais tout voisins et pour les Français leurs alliés » (p. 216). A propos de William Langland, l'auteur à demi mystérieux encore du *Piers Plowman*², M. Huchon écrit : « Il n'est pas d'exemple qui prouve mieux combien est erronée l'opinion de ceux qui pensent qu'entre 1300 et 1340 le français fut sur le point de conquérir linguistiquement l'Angleterre. Langland se sert d'une langue dont la rudesse même et la robustesse attestent la lente croissance vers une maturité toute proche » (p. 253). C'est dans la seconde moitié du xiv^e siècle et avec Chaucer que commence l'anglais littéraire classique : « vers 1360, dans sa littérature, l'anglais est encore entièrement régional » (p. 278). C'est alors aussi que s'affirme la prépondérance économique de Londres. Chaucer y naît vers 1340 ; il est Londonien comme pas un, « born and bred » (p. 281). Sans doute, il subit d'abord l'influence du français, du *Roman de la rose*, mais il s'en affranchit bientôt dans la peinture des mœurs et par la saveur du style qui ne doit plus rien à son modèle. Quant à Wycliffe, on comprend, d'après ce qu'en dit M. Huchon, que son influence a été beaucoup plus puissante par la hardiesse de ses idées politiques et religieuses que par la valeur littéraire. Sa traduction de la Bible est d'une « langue heurtée, rude, dépourvue de toute qualité rythmique » (p. 335). Il faut d'ailleurs distinguer soigneusement la part qui lui revient en propre de la revision que lui a fait subir John Purvey, son continuateur. C'est sous cette autre forme que la première Bible anglaise (1382-1400) a obtenu son prodigieux succès, attesté par l'existence d'au moins 150 manuscrits (p. 337).

L'avant-dernier chapitre du livre : « L'anglais au xv^e siècle jusqu'en 1475 », montre à la fois la persistance de l'élément dialectal et l'importance croissante de la prose : les *Paston letters*, 1421-1509 ; les *Cely papers*, 1475-1488 ; les *Stonor letters and papers*, 1420-1482, appartiennent à la région moyenne, à celle de l'Angleterre orientale, d'Oxford, de Londres, où prédomine le monde clérical et bourgeois, industriel et commercial ; la langue technique et abstraite apparaît, en même temps que le latin est en régression continue. Fortescue rédige en 1471 son *Governance of England*, le premier en date des traités de droit constitutionnel, et voilà que Caxton, après avoir traduit en anglais, en dialecte londonien, le *Recueil des histoires de Troie* (1469-1471), l'imprime à Bruges (1474) et vient s'établir à Londres (1476), où il publie les *Dits des philosophes*. C'est la victoire définitive d'un dialecte qui va désormais triompher de tous les autres pour devenir l'anglais moderne. Le remarquable livre de M. Huchon s'arrête là.

Ch. BÉMONT.

1. Cf. *Rev. histor.*, t. CXXIII, p. 125.

2. Cf. *Rev. histor.*, t. CLXI, p. 396.

F. BRAUDEL. *Les Espagnols dans l'Afrique du Nord de 1492 à 1577*. Alger, J. Carbonel, 1928. In-8°, 127 pages, 3 pl. (Extrait de la *Revue africaine*, nos 335, 336, 337.)

Il importe de signaler à l'attention des historiens du xvi^e siècle cette excellente étude, d'une documentation solide, d'une rare valeur critique et singulièrement suggestive. L'auteur réduit à de justes proportions le caractère de « croisade » qu'on a donné aux expéditions espagnoles en Berbérie. Il montre qu'à côté de la piraterie musulmane il y avait une piraterie chrétienne. Il établit qu'en ce Maghreb, où commencent à s'esquisser les constructions politiques qui dureront jusqu'au xix^e siècle, la domination espagnole n'a été qu'un épisode passager, parce qu'elle n'a jamais dépassé le stade de « l'occupation restreinte » de quelques points du littoral : le rocher de Melilla, ravitaillé depuis l'Andalousie, est comme un témoin vivant de cette erreur. Seul Ximénès paraît avoir eu la velléité d'un empire hispano-berbère. Après lui, la politique espagnole reste au second rang des préoccupations : on y pense quand les guerres d'Italie, la politique européenne, le Nouveau Monde en laissent le loisir. Dans le sursaut de Lépante, le mirage oriental fait tort aux réalités barbaresques. L'Espagne a manqué l'occasion de s'assurer la maîtrise de la Méditerranée occidentale : il eût fallu s'y concentrer. C'est pourquoi la prise de Tunis met un terme à cette aventure, dont l'écho retentit dans la littérature espagnole. Après la trêve de 1577, « dans Melilla, Oran, Mers-el-Kébir, l'occupation espagnole se survit à elle-même, misérablement, médiocrement ». — Je chicanerais M. Braudel sur la traduction de curieuses annotations de Philippe II, p. 88.

Henri HAUSER.

I. — Marjorie BOWEN. *William, prince of Orange (afterwards king of England)*, being an account of his early life up to his 24th year. London, John Lane, 1928. In-8°, xxiv-343 pages et 16 pl. Prix : 18 s.

II. — Gerdina Hendrika KURTZ. *Willem III en Amsterdam, 1683-1685*. Utrecht, Kemink, 1928. In-8°, 233 pages.

I. — Le volume de Mrs. Bowen est en réalité le tome I d'une *Histoire de Guillaume III* en trois volumes qui comblera une lacune, car il n'existait aucune monographie scientifique consacrée à ce prince. L'auteur s'est d'ailleurs depuis longtemps spécialisée dans l'histoire de cette époque ; les cinq volumes d'histoire et les quatre de roman publiés par elle antérieurement en sont la preuve. Sa grande familiarité avec le sujet est donc une garantie qu'elle s'est assimilé tout ce qui, en anglais, en hollandais, etc., a été publié sur lui. Son récit, fort bien écrit, se lit avec un intérêt qui ne se dément pas. Guillaume en est le centre ; mais ce qui est dit de lui est constamment et adroitement encadré dans un exposé du milieu et des circonstances où il a agi. Peut-être, cependant, l'enthousiasme de l'auteur pour son « héros » a-t-il dépassé la mesure et l'a-t-elle peint plus parfait qu'il n'était en réalité. Pas une parole de blâme à son égard dans ce gros volume. Mrs. Bowen ne lui connaît pas de défaut et ne lui reproche aucune faute ; j'ai peine à croire qu'un historien impartial et clairvoyant puisse arriver à un tel résultat pour un monarque

dont ses ennemis ont dit beaucoup de mal. En présence d'appréciations contradictoires, lesquelles choisir? Mrs. Bowen, sans hésitation, a choisi celles qui lui plaisaient le mieux; je ne puis m'empêcher de penser qu'une discussion du caractère de Guillaume eût répondu davantage aux exigences de la vérité. Mrs. Bowen ne paraît pas non plus avoir fait usage de documents manuscrits (elle dit d'ailleurs qu'il lui aurait été impossible de donner toutes ses sources d'information lentement rassemblées, et pas toujours à l'aide de livres et de documents). Mais on ne saurait que la louer sans réserve de la somptueuse illustration de son livre; seulement, on peut se demander si les admirables portraits, généralement inédits, qui la constituent, éviteront au lecteur, comme elle le croit, « de concevoir du caractère des personnages une idée fausse parce qu'ils en auraient une de leur apparence ».

En ce qui concerne les opérations militaires de Guillaume, Mrs. Bowen me semble y avoir apporté encore moins d'esprit critique que dans la peinture qu'elle fait de son caractère. J'ai relevé en particulier une erreur typique : p. 271, elle raconte qu'en décembre 1672 (la date n'est pas donnée) le colonel Eybergen, avec trois compagnies de dragons, cinq de cavalerie et onze cents fantassins, attaqua et prit d'assaut Coeverden, « un des forts les mieux fortifiés de l'Europe, et où vingt-sept compagnies (« nearly ten thousand men ») tenaient garnison pour (for) la France ». C'est évidemment 1,000 et non 10,000 hommes qu'il fallait écrire. Les compagnies étaient de cinquante hommes en France et à l'étranger en général de cent. Les vingt-sept compagnies, si elles avaient été des troupes françaises, auraient donc représenté au maximum 1,450 hommes, mais de plus elles eussent été certainement, à la fin d'une campagne, fort incomplètes. En fait, il s'agissait de troupes westphaliennes de l'évêque de Münster (C. Roussel, *Hist. de Louvois*, t. I, p. 422). Les attaquants, au contraire, ont dû compter près de 2,000 hommes, l'élite de la garnison de Groningue, ce qui explique leur succès.

II. — Je ferai moins de restrictions pour la thèse de M^{lle} Kurtz. Elle n'est pas moins orangiste que Mrs. Bowen; elle a pour Louis XIV et la France aussi peu de sympathie qu'elle; mais elle a écrit son livre en confrontant tous les documents manuscrits et imprimés qui lui étaient accessibles et son récit inspire par suite une confiance légitime. Ce qu'elle a écrit n'est d'ailleurs, en général, nullement une révélation. On savait qu'il y avait eu en 1683 et 1684 une crise dans les relations de Guillaume III et d'Amsterdam. Jan Wagenaar, N. J. den Tex, P. L. Muller et J. F. Gebhard s'en étaient occupés. La source principale était les *Négociations en Hollande* de d'Avaux, publiées en 1753. La plus grande partie du travail de M^{lle} Kurtz a consisté à confronter avec les sources hollandaises ce qu'a écrit l'ambassadeur français; le résultat a été d'établir l'exactitude des informations de celui-ci. M^{lle} Kurtz a d'ailleurs fait précéder le récit des années 1683-1685 par un long exposé des relations antérieures de Guillaume et d'Amsterdam; elle a aussi fait suivre l'histoire de la crise par un résumé de ces relations après leur réconciliation. Elle arrive à la conclusion que l'opinion d'Amsterdam a continué à jouer un grand rôle dans les décisions diplomatiques du stathouder, même quand il fut devenu roi d'Angleterre. La ville, de son côté, évita désormais de le contrecarrer; elle semble même avoir été conquise à sa politique, car elle contribua essentiellement à la continuer après sa mort.

Émile LALOY.

- I. — Marc SEMENOFF. *Ivan le Terrible*. Paris, André Delpeuch, 1928, 244 pages.
- II. — N. BRIAN-CHANINOV. *Histoire de Russie*. Paris, A. Fayard, 1929, 510 pages. Prix : 15 fr.
- III. — George VERNADSKY. *A history of Russia*. Londres, Humphrey Milford (Oxford University Press), 1929. xix-397 pages. Prix : 18 s.
- IV. — Pierre GILLIARD, Constantin SAVITCH. *La fausse Anastasie*. Paris Payot. 216 pages, 43 illustrations. Prix : 20 fr.
- V. — Harriet VON RATHLOF-KEILMANN. *Anastasie*. Ibid. 271 pages 34 photos. Prix : 20 fr.
- VI. — **Pages choisies de LÉNINE**, t. II. 380 pages. Prix : 12 fr. En vente rue du Faubourg-Saint-Denis.
- VII. — Dragomir ISSAKOVITCH. **Le pouvoir central et le système électoral de la Russie soviétique**. Paris, Jouve, 1927. 308 pages.

I. — Jusqu'à ces dernières années, on pouvait consulter, en russe, sur le règne d'Ivan Groznii, outre les histoires générales de Karamzine, de Soloviev, de Bestoujev-Rioumine, l'excellent manuel de M. S. Th. Platonov (4^e édit., Saint-Pétersbourg, 1911), écrit pour les gymnases. Les pages 155-172, sans rien omettre d'essentiel, contiennent un tableau magistral du règne d'Ivan et éclairent la psychologie du tsar. En français, outre l'histoire de Russie de Rambaud, on pouvait lire l'utile ouvrage de M. Waliszewski, *Ivan le Terrible* (Paris, 1904, 568 p.). M. Semennoff avait donc une tâche facile : il n'avait qu'à combler certaines lacunes, à développer certains points ; on ne peut dire qu'il l'ait remplie convenablement. Citons quelques exemples. Il a parlé, à plusieurs reprises, du prince Kourbskii et de sa correspondance avec le tsar, sans alléguer, d'ailleurs, aucune référence, mais nous ignorons de quoi, exactement, le prince s'est rendu coupable. Or, cette question devait être examinée. En effet, Kourbskii a trouvé des défenseurs, ne serait-ce que M. P. Hii, cité par A. N. Pypine, *Histoire de la littérature russe* (t. II, p. 175, Saint-Pétersbourg, 1898). Pypine estime que c'est là la meilleure défense qu'on ait publiée de Kourbskii.

Les pages consacrées au *Stoglavnii Sobor* (p. 101-106) sont tout à fait insuffisantes. L'auteur se borne à mentionner quelques mesures nouvelles édictées par cette assemblée : il passe à peu près sous silence, il esquivé l'importante question dont le recueil officiel ne pouvait laisser soupçonner l'importance, celle des propriétés ecclésiastiques, qui armait les uns contre les autres les partisans de cette propriété et leurs adversaires (*nestiajatelii*). L'auteur pouvait faire un tableau de cette société religieuse, de ces moines, et nous faire connaître, d'une façon vivante, un des plus curieux représentants parmi les solitaires Nil Sorskii, à qui M. Arkhangelskii a consacré une monographie d'un vif intérêt.

Les transcriptions sont souvent bizarres et peu cohérentes : on lit (p. 145) *la classe botare*, ce qui est absurde et incorrect, et ailleurs, ce qui vaut mieux, *boiarstvo* (p. 162) Novgorotsis, ce qui est barbare (il faudrait écrire *Novgorodsy*, les Novgo-

rodiens); *Kazantsis* (lire *Kazantsy*, habitants de Kazan). Quant au français, on rencontre des expressions dans le genre de celles-ci : *vastitudes* (p. 159) pour signifier « étendues désertes »; on lit (p. 152) « des historiens *inavertis* ». Gardons pour la fin cet extraordinaire barbarisme (p. 42) : « Makari, après deux ou trois rencontres, *intuitiva* tout ce qu'Ivan cachait en lui de sensibilité froissée. » Enfin, on ne saurait protester assez vivement contre l'absence complète de références.

II. — Je débiterai par une remarque sur le nom de l'auteur de l'*Histoire de Russie*. J'ai sous les yeux l'*Annuaire généalogique de la noblesse russe*, t. I, édit. Souvorine, 1886. J'y trouve, p. 130, n° 48, Varvara Grigorievna Barteneva, mariée à Briantchaninov. Si l'auteur, comme je le suppose, est un descendant de ce dernier, pourquoi le tiret, pourquoi cette bizarre transcription? Son *Histoire de Russie* rendra de vrais services. L'excellent livre de Rambaud est introuvable : sera-t-il jamais réimprimé? Le nouvel ouvrage en tiendra lieu. Il est fait avec un soin diligent et la composition en est savamment équilibrée : après avoir lu un chapitre, le lecteur, quelque peu au courant de l'histoire de Russie, reconnaîtra que l'essentiel a été dit. Ajoutons que l'auteur laisse parler les faits sans esprit de dénigrement systématique. Enfin, il écrit avec soin : certains passages rares sont empreints d'une certaine vulgarité, mais sont-ce des passages qu'il a oublié de mettre entre guillemets (par exemple p. 343, § 5, au début)? Sa très bonne Introduction (p. 1-10) montre qu'il écrit fort bien quand il le veut. En somme, il a supporté avec une parfaite aisance le poids de plus de dix siècles d'histoire (de 912 à 1918). On regrettera, comme il est naturel, l'absence d'index.

La bibliographie omet un assez grand nombre d'ouvrages importants. On devrait trouver p. 469, I, l'histoire de l'Eglise russe de E. E. Goloubinskii (3 vol.), si remarquable. L'ouvrage cité de Kostomarov compte non pas deux volumes, mais douze. Ici devrait trouver place le grand ouvrage de V. Serguieïévitch, *Drevnosti russkago prava* (3 vol., Saint-Petersbourg, 1903). Comme complément à la p. 36, pourquoi ne pas rappeler, à propos de la *Russkaja Pravda*, les éditions de ce recueil : a, par Kalatchov (Moscou, 1847); b, les *Predvaritelnyia iouriditcheskia svédénia* du même auteur (Saint-Petersbourg, 1880); et surtout l'édition du même monument par Serguieïévitch (Saint-Petersbourg, 1904)? P. 505, le *Smoutnoté vremia*, édité d'abord à Saint-Petersbourg, le fut plus tard à Prague (en 1924); le *Prochloïé russkogo severa* l'a été à la librairie « Obelisk » en 1924, à Berlin. — L'auteur semble ignorer que, un peu avant la guerre, on avait commencé de réunir les « Œuvres complètes » de Platonov (à Saint-Petersbourg) et que deux volumes au moins avaient paru. Pourquoi l'auteur a-t-il omis l'excellent manuel publié par cet historien à l'usage des gymnases, 4^e édit., 1911 (Bachmakov, Saint-Petersbourg)? L'auteur semble ne pas avoir eu connaissance de l'*Alexandre I^{er}* de Waliszewski (3 vol., Paris, Plon). Enfin, comment l'auteur n'a-t-il pas cité l'ouvrage capital d'un des bons historiens de la civilisation russe, A. Arkhangelskii, *Obrazovanié i literatura v Moskovskom gosudarstve XV^e-XVI^e v.* (4 vol. ont paru, je crois, un peu avant 1914)? Pourquoi l'histoire de la littérature russe de Pypine, qui touche à la politique autant qu'à la littérature, n'est-elle pas mentionnée?

III. — Dans une lettre très pénétrante adressée à M. Vernadsky, l'illustre érudit, M. Rostovtsev le loue de ne pas s'être borné au point de vue généralement adopté, touchant l'histoire de la Russie, et qui pourrait se résumer dans la phrase de Rambaud (*Histoire de Russie*, 4^e édit., 1893, p. 11) : « Le Dniéper avait fait la

Russie byzantine, la Volga la fit asiatique, la Néva devait la rendre européenne ». Le mérite de M. Vernadsky, dit M. Rostovtsev (Préface, p. x), est de ne pas avoir oublié, d'avoir rappelé que l'histoire de la Russie, pour une bonne part, se rattache à celle de la vaste et puissante Asie-Iranienne ou Mongole, que la Russie n'a émergé comme État européen qu'après une longue et étroite cohabitation avec les tribus mongoles; qu'elle a toujours occupé de vastes territoires, qui constituaient une large partie de l'Asie, de ce qu'on peut appeler « l'Eurasie »; qu'elle a en partie absorbé, en partie européanisé bien des tribus asiatiques. C'est sur ce fond d'idées que repose l'histoire de Russie de M. Vernadsky. Cette histoire reste à achever. Au surplus, en attendant qu'elle soit faite, elle a pour conséquence immédiate d'expliquer certains faits actuels et de les rattacher à un très ancien passé.

L'auteur expose en douze chapitres, comprenant 206 pages, les événements qui précèdent la guerre de 1914 : ceux qui la suivent, jusqu'à la période contemporaine la plus récente, remplissent les p. 208-343 (y compris deux appendices). On se rend compte quels sacrifices l'auteur a dû faire, et comme il a réduit l'exposé des événements; on peut le regretter. Certaines parties méritent d'être particulièrement signalées : la lutte contre la steppe; le développement de la politique intérieure et étrangère de la Russie et jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle (1857-1905, p. 128-177).

La bibliographie, la russe particulièrement, a quelque peu souffert de cette conception du sujet qui entraînait l'auteur vers la période immédiatement contemporaine. Il faudra que les lecteurs aillent chercher dans Rambaud les principaux ouvrages sur l'histoire de Russie. Il est particulièrement une rubrique (By-subjects religions, p. 345) qui a souffert de cette hâte. Les ouvrages qu'elle signale sont ou trop vieux, ou médiocres. L'auteur cite, en particulier, sur les sectes russes, un ouvrage tout à fait insuffisant de M. F. C. Conybeare, *Russian Dissenters*, dont nous avons relevé naguère dans la *Revue historique* le manque de précision. M. Vernadsky, par contre, semble ignorer l'ouvrage monumental de E. E. Golubinskii (en russe) et l'excellent ouvrage de Boudou (*Les rapports de la Russie et du Saint-Siège au XIX^e siècle*, 2 vol., 1^{re} partie, Plon; 2^e partie, aux Éditions Spes). N'est-il pas surprenant que l'auteur n'ait pas fait place dans sa bibliographie aux trois volumes consacrés par Waliszewski à Alexandre I^{er} et publiés également par la librairie Plon?

Nous nous reprocherions de ne pas mentionner trois cartes qui illustrent le récit : on appréciera particulièrement celle qui montre les « zones naturelles » de l'« Eurasia ».

Un index très détaillé (p. 371-397) rendra de grands services.

IV. — « Une personne, M^{me} Tschaikovski, se trouvant aux États-Unis, affirmait être la grande-duchesse Anastasie Nicolaïevna, fille du tsar Nicolas II, miraculeusement sauvée du massacre de la famille impériale. Le grand-duc Alexandre publia (17 octobre 1928) une déclaration destinée à couper court aux revendications de M^{me} Tschaikovski » (Gilliard et Savitch, p. 9). De nombreux témoins qui avaient parlé à cette personne se sont associés à cette déclaration. Le livre de MM. Gilliard et Savitch est un exposé des preuves qu'ils invoquent. M. Savitch, ancien président de la Cour d'assises de Pétrograd, chargé, en 1926, par le chef de la famille impériale de faire une enquête sur l'identité de M^{me} Tschaikovski, conclut négativement. M. Gilliard, ancien précepteur de Césarévitch, vit et interrogea,

à Berlin, M^{me} Tschalkovski, en juillet et octobre 1925 : elle n'avait rien de commun, conclut-il, avec son ancienne élève.

Il semblait que la cause fût entendue : il n'en était rien. Sous le titre de *Anastasie*? voici que paraît une enquête par P. von Kugelgen, avec la collaboration du grand-duc André de Russie, du duc de Leuchtenberg et d'autres, et qui tend à prouver la survivance de la plus jeune des filles du tsar Nicolas II. Un curieux article du *Figaro* (samedi 11 mai 1929) donne d'assez bonnes raisons pour expliquer cette insistance. Lesquelles? « L'avocat Fallows », dit M. Jacoby, « a soulevé un coin du voile : on en veut à l'argent. Mais il y a autre chose : il y a la succession au trône de Russie. Les droits du grand-duc Cyrille, héritier direct du trône, courent hasard ». Voilà une explication plausible de l'acharnement des défenseurs de M^{me} Tschalkovski. C'est tout ce que nous pouvons savoir pour le moment. Le procès n'ayant pas été porté devant les tribunaux, avec enquête préliminaire et audition publique de témoins, il est impossible de se former une opinion sur des photographies.

VI. — Le tome II des *Pages choisies* de Lénine se rapporte aux années 1904-1914 ; il contient une série d'articles écrits par lui sur le parti bolchévique en action, à partir du meurtre du ministre de l'Intérieur von Plehve (15 juillet 1904). Par son extrême diversité, il échappe à l'analyse. Lénine proclame que la révolution de la social-démocratie doit accomplir la révolution socialiste. Une crainte le hante : il redoute le jaurésisme (p. 88 et 89). Il indique divers mots d'ordre à adopter (p. 143), examine et traite avec dédain les cahiers de doléances présentés. Il déclare qu'il n'y a qu'une science prolétarienne, le marxisme. L'ouvrage est accompagné d'une annotation très diligente, due à M. P. Pascal.

VII. — Le chapitre de l'instructif ouvrage publié par M. Issakovitch (p. 15-16) indique ou plutôt énumère les diverses R. S. S. Une première partie (p. 17-26) définit le Soviet ; une revue rétrospective montre l'origine du système, qui se rattache au Soviet éphémère de 1905. Le chapitre III (p. 39-61) décrit les Soviets après la révolution du 10 mars 1917, dont il fait l'historique : le retour de Lénine provoque l'établissement d'un Soviet dans les deux capitales ; la Constituante est dissoute. Le chapitre V (p. 62-72) expose l'organisation des Soviets des villes et des villages. Une deuxième partie définit la conception soviétique de l'État et du pouvoir ; le chapitre II expose l'organisation du Congrès (p. 84-106). Le chapitre IV (p. 106-124) fait connaître l'organisation du Comité exécutif panrusse des Soviets. Les chapitres V et VI (p. 124-147) traitent du *presidium* de ce comité panrusse et de ses rapports avec son *praesidium*. Les chapitres VII et VIII (p. 147-172) décrivent les attributions du Conseil des commissaires du peuple, leur organisation et leur compétence, le chapitre X (p. 201-202) traite des commissariats du peuple et de leurs rapports avec les républiques fédérées. Une troisième partie définit (chap. I) la dictature du prolétariat, décrit le cadre électoral (chap. II) ; on lira, avec un intérêt particulier (p. 283) l'énumération des catégories privées du droit électoral. Le chapitre V traite des rapports entre les députés et les électeurs ; le chapitre VI indique comment se font les élections. Le chapitre VII contient des observations sur le système électoral soviétique. Quelques documents officiels sont reproduits dans les pages 287-305. Une courte bibliographie, très sommaire, termine le volume.

L'auteur, qui semble ne pas posséder à fond le russe ni les choses russes, a laissé échapper quelques fautes. On lit (p. 68) les « coulacs ». Or, ce mot n'est connu que

sous la forme « koulaks » : ce sont des villageois qui s'enrichissaient, sous l'ancien régime, par l'usure et l'expropriation sournoise. On lit (p. 249) un nom de ville inintelligible, « Velcko-Ulstyang » (*sic*). Il s'agit, en réalité, d'une ville, chef-lieu de district du gouvernement de Vologda, « Veliko-Ustyug ». Il serait sans profit de relever certaines transcriptions fautives et les fautes d'impression. Signalons, pour terminer, que le livre ne contient pas d'index, ni même de table des matières. Comment peut-on s'y retrouver?

E. DUCHESNE.

Gabriel ESQUER, administrateur de la Bibliothèque nationale d'Alger. **L'Icônographie historique de l'Algérie**. Paris, Plon, 1929. Trois vol. in-fol., 40 pages d'avant-propos, 112 pages de texte explicatif, 354 planches et 1011 illustrations. (Collection du Centenaire de l'Algérie.)

Les trois beaux volumes de M. Gabriel Esquer sont une révélation. C'est l'histoire d'un pays resté longtemps mystérieux racontée de la façon la plus vivante, avec une richesse de documents qui permet de ne rien ignorer des images infiniment variées que les artistes européens nous ont données de l'Afrique du Nord, depuis le xvr^e siècle. Ces albums, où l'inédit abonde, nous montrent comment l'Occident a vu l'Orient barbaresque depuis l'époque où l'Espagne s'installa en quelques points de la côte algérienne, tels que Bône ou Bougie ; l'iconographie reflète fidèlement les préoccupations politiques des gouvernements européens ou les idées quelque peu aventureuses de ce que l'on appelle assez arbitrairement l'opinion publique.

Jusqu'en 1830, ces idées sont bien imprécises, et ce n'est qu'après cette date que l'on s'intéresse, d'une façon plus directe, à un pays qu'il faut conquérir ; dès lors, ce sont les événements militaires qui attirent l'attention ; ils sont prépondérants dans les œuvres des artistes jusqu'à la soumission d'Abd-el-Kader. Après 1847, les préoccupations seront d'un ordre différent ; on aura sur l'Algérie des notions exactes et précises.

Avant le xix^e siècle, on ne connaît guère des États barbaresques que certaines villes du littoral : Oran, Bône et surtout Alger, qui, au xvi^e siècle, a excité les convoitises des Espagnols et qui, depuis lors, menace les flottes européennes par les raids de ses corsaires. Rien de plus fantaisiste que les images que l'on donna alors de la principale ville de « Barbarie » ; dans un ouvrage de Münster, de 1544, une gravure représente l'attaque d'Alger par Charles-Quint ; elle ne révèle pas le moindre souci d'exactitude topographique ou historique. Il y aura plus de précision dans certaines estampes du xvii^e ou du xviii^e siècle, et telle gravure du Hollandais G. de Jager (1663) montre que l'on se fait une idée assez nette du dessin général de la ville.

Ce qui est particulièrement curieux, c'est de voir comment les Européens imaginaient la vie musulmane en Afrique du Nord ; à la veille même de la conquête, on n'en connaissait qu'une parodie romanesque, aussi éloignée que possible de la réalité. L'ouvrage de M. Esquer donne sur l'idée que l'on se faisait de l'Algérie, au début du xix^e siècle, des documents précieux et amusants. Toute cette partie qui nous initie à l'Orient africain tel que le voyait l'Occident est pleine d'inédit et d'imprévu.

Pendant les premières années de la conquête, on comprend que l'armée d'Afrique ait particulièrement intéressé les peintres et les graveurs. Les Salons sont pleins de récits pittoresques où sont évoqués les faits importants de l'histoire militaire ; il y a des artistes qui commencent à prendre des notes, à faire des esquisses et à nous donner des tableaux exacts de la vie indigène. Crépin, Langlois, Gudin, Labouère exploitent cette veine nouvelle. Wachsmuth est un de ceux qui rapportent de leur voyage le plus de documents ; « dessins et croquis esquissés à l'ardeur du soleil et souvent sous les balles des Bédouins, aux avant-postes » (*L'Artiste*, 1832, I, p. 269). En 1834, on voit au Salon un *Combat de Sidi-Ferruch* de Langlois ; plus tard, Baume et Bellangé s'intéressent à des épisodes comme le combat du Sig ou bien celui de Teniah de Mouzaïa ; puis c'est le tour de Philippoteaux qui peint la prise de Teniah (1840), à laquelle il a d'ailleurs assisté. Il est naturel que les peintres s'emparent de tous ces événements historiques à une époque où Versailles doit devenir quelque chose comme le temple de nos victoires ; l'Algérie reste ainsi pendant plusieurs années le fief des peintres militaires.

Bien entendu, les fournisseurs officiels du ministère de la Guerre, S. Fort, Th. Jung et A. Genet sont largement mis à contribution, moins cependant qu'Horace Vernet, qui devient le grand chroniqueur des campagnes d'Algérie. À celui-ci sont confiées les besognes les plus importantes ; il s'en acquitta avec un zèle et une habileté qui font encore tout notre étonnement ; « les cent quarante mètres qui représentent la superficie de la *Smalah* ont été couverts d'innombrables personnages et accessoires en quelques mois, et il a suffi d'un jour au peintre et à huit de ses élèves pour y étaler avec des lames de sabre le bleu d'un ciel immense ». Tant d'œuvres souvent bâclées sont plus que discutables au point de vue artistique ; mais leur intérêt iconographique n'est pas niable ; le peintre « s'est efforcé », dit très justement M. Esquer (Introduction, p. xvii), « de rendre ce qu'il voyait. Quoique son exactitude soit parfois en défaut (dans un de ses tableaux de Constantine, le *Départ des colonnes d'assaut*, l'éclairage — à sept heures du matin — vient du couchant), l'œuvre algérienne de Vernet ne saurait être sous-estimée au point de vue documentaire. Il en est de même de ses portraits, en raison de leur valeur en quelque sorte photographique ».

Entre tous les artistes qui furent chargés de raconter les gloires militaires de la monarchie de Juillet, Adrien Dauzats fut peut-être l'observateur le plus sagace et le plus précis. Ses aquarelles représentant le défilé des Portes de Fer sont d'une exactitude frappante (musées du Louvre, de Chantilly et de Versailles) ; ce sont des documents précieux, qui nous éloignent du panache d'Horace Vernet. Dauzats a décrit ce qu'il a vu en Algérie avec la même conscience que la cathédrale de Tolède dont il a laissé, on le sait, une image d'une étonnante vérité.

En même temps, Raffet popularisait les événements d'Algérie et y intéressait le public. Ce furent d'abord les six planches représentant la retraite de Constantine (1837), ensuite les douze consacrées à la prise de Constantine (1838). A un degré artistique inférieur, on voyait les images d'Épinal — dont quelques-unes sont d'un charmant bariolage de couleurs — représenter, sous des costumes pleins de fantaisie, les acteurs des épisodes des campagnes algériennes (*Conquête d'Alger*, *Bataille d'Isly* ou *Prise de Mazagan*).

On voit également apparaître des documents très curieux sur le pays lui-même et sur ses habitants. Le pittoresque qui avait « accablé » Delacroix

au cours de son voyage au Maroc impressionna les dessinateurs et les peintres qui vinrent à la suite du corps expéditionnaire. Un admirateur de la lagune vénitienne et de Bonington, Wyld, qui fut un des premiers à voir en 1830 l'Alger barbaresque après l'entrée des Français, songea à publier sur les vieux quartiers de cette ville — où les spectacles les plus étranges l'attendaient à chaque pas — une série de lithographies caractéristiques. Son collaborateur fut Émile Lessore, qui était un modeste disciple de Decamps. C'est ainsi que parut en 1835 cet album si précieux pour l'étude du vieil Alger, qui contribua à répandre à travers la France, par ses études de rues, de types et de paysages, les notions essentielles du pittoresque oriental ou africain¹.

C'était beaucoup plus complet que le *Voyage dans la régence d'Alger*, de 1833, et cela formait un intéressant répertoire de thèmes exotiques pour les artistes romantiques. Le réfugié polonais Jungmann et le citoyen suisse Otth publièrent, en 1837 et en 1839, des lithographies qui durent avoir, elles aussi, un grand succès de curiosité. C'est l'époque où le peintre suisse Weidenmann, originaire de Winterthur, fait en Algérie un séjour de plus d'un an (mars 1838 à décembre 1839); il en rapporte une série de tableaux et de dessins que conserve le musée de Winterthur; « ils valent », dit M. Esquer, « par la précision, la sobriété, l'élégance du trait, et si leur qualité mérite à l'artiste de figurer en bon rang parmi les peintres de l'Afrique du Nord, leur sincérité en fait pour l'historien des documents d'un grand intérêt ».

On connaît de plus en plus l'Algérie; en 1843 paraît le grand volume illustré de Berbrugger, essentiel pour l'historien², et de 1844 à 1867 se publient les vingt ouvrages dont se compose l'*Exploration scientifique de l'Algérie*. Trois artistes avaient été attachés à la commission chargée de « rechercher et de réunir en Algérie tout ce qui pouvait intéresser les lettres et les arts » : Baccuet, Morellet et Longa. La Bibliothèque nationale d'Alger possède un grand nombre de dessins de Baccuet; M. Esquer en reproduit plusieurs qui sont d'une exécution souple et d'une grande précision documentaire.

On finit donc par donner autant d'importance au cadre où se déroulent les actions militaires qu'à ces actions elles-mêmes. En étudiant le magnifique ensemble iconographique réuni par M. Esquer, on voit peu à peu l'élément civil prendre la place qui lui revient. Une Algérie nouvelle se constitue; on voit se préciser, à travers des images diverses, l'histoire de cette colonisation dont M. E.-F. Gautier a récemment tracé les grands traits avec tant d'intelligence. Depuis les premiers pionniers, de Tonnac, de Vialar, de Francieu jusqu'au saint-simonien Arlés-Dufour, on les voit apportant tous leur contribution au développement économique d'un pays jusqu'alors inhospitalier: ainsi « l'infecte Mitidja » devient une Beauce, aux portes d'Alger. Dans le département d'Oran, un Du Pré de Saint-Maur donne le meilleur des exemples; il écrit en demandant une concession de 1,200 hectares: « Je ne viens pas chercher fortune, je viens risquer une partie de la mienne. Pour le grand propriétaire de France, il est digne de savoir exposer des capitaux pour rendre productrice une terre arrosée du sang de tant de Français ».

En même temps, l'aspect des paysages se modifie, ainsi que celui des villes; il

1. *Voyage pittoresque dans la Régence d'Alger*, exécuté en 1833 et lithographié par E. Lessore et W. Wyld. Paris, 1835.

2. *L'Algérie historique, pittoresque et monumentale...* Paris, 1843.

se crée peu à peu une Algérie européenne dont les caractères sont curieux à analyser. Dès 1842, on déplore la disparition du pittoresque local, et l'Artiste regrette de voir « la métropole de nos possessions d'Afrique tendre chaque jour davantage à perdre sa physionomie originale, pour n'être plus qu'une ville du midi de la France, comme Marseille, Toulon ou Montpellier » (1842, I, p. 289). Le mouvement ne fera que s'accroître plus tard. Rien n'est aussi intéressant que d'assister au développement de cet urbanisme algérien, dont la vitalité est puissante et le goût, il faut bien le dire, très contestable.

Ces quelques considérations suffisent à nous donner une idée de l'extrême richesse de la publication de M. Esquer ; on y trouve réuni un ensemble de faits, de documents et d'idées qui est un remarquable commentaire de l'histoire de l'Algérie depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours. Par la clarté et l'intelligence de l'exposé, l'abondance et la sûreté de l'information, c'est une œuvre qui fait le plus grand honneur à la *Collection du Centenaire de l'Algérie*, dont M. Esquer est d'ailleurs le créateur et l'animateur.

Jean ALAZARD.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

France. — L'ouvrage posthume d'Auguste LONGNON : *Les noms de lieu de la France*, est enfin terminé avec une dernière livraison qui contient l'Index. Celui-ci, très copieux, très précis, occupe les pages 645-828 ; il faut en être reconnaissant aux deux érudits, anciens élèves du maître trop tôt disparu, MM. Paul MARICHAL et Léon MIROT, qui ont consacré tant de temps et de soin pour mettre à la disposition des érudits l'essence même du fécond enseignement donné par Longnon au Collège de France et à l'École pratique des hautes études (Paris, Champion, 1920-1929, XIII-831 p.).

— VICTOR GIRAUD. *Port-Royal de Sainte-Beuve. Étude et analyse* (Paris, P. Mellottée, *Les chefs-d'œuvre de la littérature expliqués*, s. d., in-16, 310 p.). — De cet aimable volume, plusieurs chapitres intéresseront les historiens : le deuxième, qui retrace l'histoire même du cours de Lausanne et de l'œuvre qui en est sortie ; le quatrième (première partie), qui examine la valeur historique du *Port-Royal* (les conclusions en paraissent assez exactes, bien que l'auteur ait été fortement influencé par des historiens postérieurs, dont le point de vue est sensiblement différent de celui de Sainte-Beuve, comme l'abbé Bremond) ; le sixième, sur l'*Influence du « Port-Royal »* (il y a en particulier des pages d'une précision pénétrante sur les rapports de Sainte-Beuve et de Renan et sur l'influence réciproque qu'ils exercèrent l'un sur l'autre, d'autres pages sur Taine, etc.). Quant au reste, qui est loin d'être négligeable, c'est plutôt une étude sur « Sainte-Beuve et le *Port-Royal* » que sur le *Port-Royal* lui-même. Mais les questions d'influence reviennent de la façon la plus heureuse dans le dernier chapitre.

Henri HAUSER.

— Nous avons signalé précédemment dans la *Revue historique* deux fascicules de la *Collection d'études sur l'histoire du droit et des institutions d'Alsace* qui paraît sous le patronage des Facultés de droit et des lettres de l'Université de Strasbourg : le fascicule I, de Théodore Tyc, *L'immunité de l'abbaye de Wissembourg* (mai-juin 1928, p. 159 ; article de M. Marc Bloch) ; le fascicule III, de Félix PONTEIL, *La situation économique du Bas-Rhin au lendemain de la Révolution* (juillet-août 1929, p. 341 ; article de M. Henri Sée). Le fascicule II est dû, comme le premier, à un étudiant polonais, aujourd'hui professeur à la Faculté de droit de Cracovie, Adam VETULANI. Il a pour titre : *Le grand chapitre de Strasbourg, des origines à la fin du XIII^e siècle* (108 p.). On constate pour la première fois l'existence d'un chapitre, à Strasbourg, dans la première moitié du IX^e siècle ; les chanoines qui le composent vivent d'une vie commune, dans un cloître où ils mangent et couchent, des biens-fonds communs servant à subvenir à leurs besoins. Au XI^e siècle, cette vie commune disparaît ; chaque chanoine a sa demeure particulière ; à son entretien sont affectés des biens-fonds spéciaux. Ces chanoines se recrutent du reste

exclusivement dans la noblesse, soit que le successeur soit nommé par le chapitre en corps, soit que le prédécesseur le désigne par voie de cooptation. Le chapitre arrive ainsi à s'opposer à l'évêque, à diminuer son pouvoir. Certains actes de l'évêque ne deviennent valables que s'ils sont approuvés par le chapitre ; le chapitre administre le diocèse *sede vacante* ; les chanoines seuls peuvent remplir les fonctions d'archidiacres ; enfin, se substituant au *clerus* et au *populus* et exploitant avec habileté l'antagonisme entre l'évêque et la ville de Strasbourg, ils réclament le droit de nomination de l'évêque et arrivent à imposer au candidat une capitulation électorale. M. Vetulani a eu le grand mérite d'étudier une question très difficile et de l'exposer avec clarté, quoique écrivant dans une langue qui lui est étrangère. On peut contester quelques-unes de ses assertions ; mais sa thèse fait certainement honneur à la Faculté de droit de Strasbourg. — Ces trois fascicules ont paru dans l'année scolaire 1927-1928 ; deux autres ont été publiés en 1928-1929 ; c'est d'abord une étude de M. François WENDEL, *Le mariage à Strasbourg à l'époque de la Réforme, 1520-1692* (240 p.). On nous dit quelle était au début du *xvi^e* siècle la théorie catholique du mariage, à laquelle on oppose les idées d'Érasme, de Luther, de François Lambert d'Avignon dans son *Commentariorum de Sacro Coniugio Liber*, de Martin Bucer, et M. Wendel a eu le mérite de consulter des traités encore inédits de ce dernier. Sans doute ces écrivains affirment avec force la valeur morale et sociale du mariage ; ils déclarent l'état de mariage infiniment supérieur à celui du célibat ; mais le mariage cesse d'être un sacrement ; il peut être dissous. — Après cette étude théorique sur les opinions des écrivains cités — si du moins nous saisissons bien le plan de l'auteur — nous arrivons à la partie historique. M. Wendel nous parle de la constitution de Strasbourg, de l'introduction de la Réforme dans la ville, analyse les diverses *eheordnungen* du *xvi^e* siècle, celles du *xvii^e* siècle, en arrive à la capitulation du 30 septembre 1681, puis cite les lettres de Louis XIV au préteur royal Obrecht et aux XIII, défendant au Magistrat de rendre à l'avenir aucune sentence « pour permettre à ceux des habitants de ladite ville qui sont séparés pour cause d'adultère, de se remarier » (1690). Louis XIV prenait aussi la défense de l'inviolabilité du mariage. L'*ehegericht* continua sans doute de subsister, mais ne put plus prononcer de divorce ; et voilà pourquoi M. Wendel arrête cette étude en 1692. — Nous allons revenir en arrière avec la troisième partie, qui est juridique. On nous dit comment se contractent les fiançailles, comment se célèbre le mariage religieux, quels sont les empêchements au mariage, comment le mariage peut être rompu ; on nous donne quelques détails sur les contrats de mariage, sur le régime des biens. Œuvre importante, d'érudition solide, puisée directement aux sources, mais dont le plan n'a pas été mis en pleine lumière par l'auteur. — Le dernier fascicule est dû à M. Robert WERNER, diplômé d'études supérieures, et ce travail a été précisément présenté pour le diplôme. Il est intitulé : *Les ponts et chaussées d'Alsace au *XVIII^e* siècle* (222 p., avec cinq cartes, dont trois hors texte). Il s'appuie sur le dépouillement des nombreuses ordonnances qui se trouvent en liasses aux archives du Bas-Rhin ou du Haut-Rhin. Il est divisé en deux parties. La première est consacrée aux généralités : le personnel de ce service en Alsace (M. Werner nous présente la famille des Regemorte, les directeurs généraux : M. de Clinchamp, M. Charpentier ; les inspecteurs placés sous leurs ordres, les élèves appointés. M. Werner eût trouvé des renseignements complémentaires s'il avait eu recours aux divers volumes de l'*Almanach d'Alsace* d'Oberlin, pour les années 1782

à 1790); la manière dont les routes étaient construites et réparées, presque toujours au moyen de la corvée, la police des routes, le roulage, les plantations d'arbres des deux côtés. En 1786, la corvée est supprimée et remplacée par un impôt représentatif; bientôt l'assemblée provinciale d'Alsace et les assemblées des six districts se substituent à l'intendant pour la surveillance des routes. La deuxième partie expose l'œuvre accomplie au XVIII^e siècle par le service des ponts et chaussées. Peut-être eût-il été ici nécessaire d'indiquer à grands traits quelle était la situation du réseau routier au début du siècle pour bien montrer ce qui a été ajouté à ce réseau. M. Werner se borne à indiquer, en un ordre chronologique, les grandes réparations faites en Basse-Alsace, puis en Haute-Alsace de 1701 à 1789; les chemins où de telles réparations n'ont pas eu lieu sont oubliés. Sur deux routes, il nous donne des renseignements très précis, celle qui franchit le col de Saverne, en contournant le saut du prince Charles, où il suit de près l'étude du curé Adam, parue en 1896; et celle de Bitche à Wissembourg, créée de 1749 à 1751. Le chapitre sur les routes autour de Strasbourg qui appartenaient à la ville présente aussi un vif intérêt. D'autres volumes nous sont annoncés dans cette collection, qui peut paraître grâce au patronage de généreux donateurs. C. Pr.

— Alfred CHABAUD. *Jules Michelet, son œuvre* (Paris, éditions de la Nouvelle Revue critique, 84 p.; prix: 9 fr.). — En cinquante pages, l'auteur a résumé tout ce qu'il importe de savoir sur Michelet, sa vie et son œuvre. Il l'a dit en termes justes où l'admiration est tempérée par la critique nécessaire. C'est, écrit-il, un « document pour l'histoire de la littérature française »; aussi est-ce à la prose ailée et enthousiaste de l'écrivain, beaucoup plus qu'à l'historien, aujourd'hui très contesté, que va son hommage. On appréciera l'Essai bibliographique qui remplit toute la seconde partie de cette élégante plaquette. Ch. B.

Allemagne. — William Thomas Miller GAMBLE. *The Monumenta Germaniae historica: its inheritance in source-valuation and criticism* (The Catholic University of America. Washington, D. C., 1927, in-8°, 202 p.). — Un bref historique des *Monumenta Germaniae*, jusqu'à la mort du baron de Stein, précédé par une verbeuse esquisse de l'évolution des méthodes critiques, depuis « 551 », comment M. Gamble, candidat au doctorat en philosophie, a-t-il été conduit à coudre cet étrange tissu? Visiblement, il a obéi au désir de démontrer une thèse, qu'on peut formuler ainsi: la saine critique historique du XIX^e siècle est le résultat d'un long mouvement dans lequel le Moyen Age en particulier et la tradition catholique en général ont la plus grande part et que le « pyrrhonisme » d'autres époques, voire même le doute cartésien, n'ont fait que compromettre. Point de partialité grossière et une évidente sincérité; mais sur un pareil thème, seul un court essai à la Chesterton eût pu être supportable. Ce livre trainant et fait surtout de seconde main ne rendra aux historiens que de bien faibles services. M. B.

— Samuel VON PUFENDORF. *De Officio hominis et civis juxta legem naturalem libri duo* (New-York et Oxford University Press, dans *The classics of international Law*, éditées pour la Dotation Carnegie par M. James B. Scott, 1927, 2 vol. in-8°, 30 + 161 et 27 + XI + 152 p.; prix: 4 doll.). — Le tome I est une reproduction photographique de l'édition de Cambridge, 1682 (la première est celle de Lund, 1673), précédée d'une savante introduction, donnée dans son texte original allemand, sur le publiciste saxon par M. Walther Schücking. Le second volume contient une traduction du traité (la première qui ait été faite en anglais) par Frank Gard-

ner Moore. L'introduction a été traduite par M. Herbert F. Wright, qui a fait l'index.

Amérique latine. — *Correspondance de Bolivar*. Une édition nationale et complète de la correspondance de Bolivar « le Libérateur » est en préparation. Sa publication — en dix tomes, prévoit-on — a été décidée par décret du président des États-Unis du Vénézuéla, en date du 26 novembre 1928. Don Vicente Lecuna est chargé d'en recueillir les éléments. — Don José M. Quiñones de León, ambassadeur d'Espagne en France, a fait don au gouvernement Vénézuélien d'une collection de papiers manuscrits relatifs à la vie de Bolivar, comprenant des lettres.

E. M.-C.

— Ricardo R. CAILLET-BOIS. *La Controversia del « Nootka Sound » y el Rio de la Plata* (Buenos-Aires, 1929, in-8°, 36 p.; extrait de *Humanidades*, t. XX). — On sait l'importance de l'affaire du *Nootka Sound*, qui, mettant aux prises l'Angleterre et l'Espagne en 1789, faillit provoquer, dès cette époque, une guerre générale. Celle-ci fut évitée, en grande partie, par le fait que l'Assemblée nationale se montra hostile à toute intervention, ce qui eut d'ailleurs pour conséquence la rupture définitive du Pacte de famille. Le conflit fut donc réglé pacifiquement : l'accord conclu entre l'Espagne et l'Angleterre restitua à celle-ci les territoires contestés au nord de la Californie, et reconnut aux marins anglais le droit de pêche sur les côtes de la Patagonie. Cependant, l'alarme avait été chaude dans l'Amérique espagnole, comme le montre avec précision M. Caillet-Bois, d'après des sources inédites, tirées des fonds d'archives argentines; on éleva hâtivement des fortifications et on prépara, par d'autres mesures encore, la défense de la vice-royauté du Rio de la Plata. Dès ce moment, le gouvernement espagnol se sent menacé dans l'Amérique du Sud; on perçoit le prodrome des événements qui aboutiront à l'Indépendance des colonies américaines de l'Espagne. C'est ce qui donne à cette bonne étude un intérêt général. En appendice, l'auteur publie un certain nombre de documents intéressants.

H. S.

Chine. — TSING TUNG CHUN (Tseng Thong-tchwen). *De la production et du commerce de la soie en Chine* (Paris, Geuthner; t. IV de la *Bibliotheca franco-sinica lugdunensis*, publiée par l'Université de Lyon). — Après un historique, où est grande la part des traditions légendaires, M. Tsing Tung chun expose, d'après les sources chinoises et françaises (anglaises aussi), l'évolution de la sériciculture, de l'industrie soyeuse et du commerce de la soie en Chine. Il montre comment le Japon s'est emparé du grand marché international de la soie, en même temps que l'acheteur français rencontrait, pour les soies grèges, la redoutable concurrence de l'acheteur américain. Il recherche à quelles conditions l'ancienne Séricie pourrait reprendre sa situation et il estime que ce résultat pourrait être obtenu avec la collaboration de la France. L'utilisation des statistiques confère à cet ouvrage, qui complète (et d'ailleurs cite) ceux de MM. Clerget et Gueneau, une incontestable valeur historique.

Empire byzantin. — La librairie H. Milford (Londres) publie pour la « British Academy » le *Second report upon the excavations out and near the hippodrome of Constantinople in 1928* (in-4°, 60 p., 58 illustr. et un plan de l'arc triomphal de l'hippodrome). — Sur cette place, se dresse une colonne surmontée d'un dragon à trois têtes qui fut longtemps regardé comme le palladium de la ville. Or, quand

Mahomet II fit son entrée à Constantinople en 1453, il voulut, dit-on, briser cette image et lança sa masse d'arme qui brisa la mâchoire d'un des serpents. Un prêtre de Sainte-Sophie, qui se trouvait là, s'écria : « Arrête ; cet antique talisman a été érigé en ce lieu pour chasser les serpents de Constantinople ; si on le détruit, la ville sera dévastée par une invasion de serpents ! » A ces mots, le vainqueur réprima sa fureur et c'est ainsi que la colonne fut respectée. La deuxième illustration du Rapport reproduit d'une très intéressante manière une miniature tirée d'un manuscrit du *Humer Nami*, conservé à Constantinople ; elle a été exécutée par un artiste persan en 1574. C'est par le commentaire de cette image et du récit fourni par le *Humer Nami* que commence le présent rapport ; il contient en outre de nombreuses reproductions de poteries byzantines, etc.

États-Unis. — A-t-on offert à Comenius (Jean Amos de Comma), le célèbre grammairien et éducateur morave, de présider le collège Harvard peu après sa fondation en 1636? Cotton Mather, auteur d'un livre intitulé *Magnalia Christi americana* (Londres, 1702), l'affirme ; c'est, selon lui, en 1640, que l'invitation lui a été faite. Dans une plaquette intitulée *Comenius and the Indians of New England*, publiée par l'Institut des études slaves à l'Université de Londres (1929, 27 p. ; prix : 3 s.), M. Robert Fitzgibbon Young prouve que l'affirmation de Mather se heurte à des impossibilités matérielles. Tout au plus peut-on admettre que Comenius a été sollicité de venir en Nouvelle-Angleterre pour y organiser l'éducation des enfants des Indiens convertis ; or, on sait, par Comenius lui-même, qu'il portait à cette œuvre un vif intérêt ; d'ailleurs il y contribua d'une manière indirecte par son livre : *Janua linguarum reserata* (1631), qui fut longtemps utilisé à Harvard et dans les écoles supérieures de la Nouvelle-Angleterre. Ch. B.

Grande-Bretagne. — *Calendar of State papers and Manuscripts relating to english affairs. Venice.* Vol. XXIX, 1653-1654 ; edited by Allen B. HINDS (Londres, H. M.'s stationary office, 1929, xlix-393 p. ; prix : 1 £ 10 s.). — Ce volume est en grande partie consacré à l'analyse des dépêches de Lorenzo Paulucci, agent à Londres et secrétaire de l'ambassadeur vénitien en France, Giovanni Sagredo. Paulucci n'avait aucune situation officielle, mais il fréquentait beaucoup le monde politique et renseignait abondamment son gouvernement sur tout ce qu'il apprenait à Londres. Son témoignage n'est pas toujours très sûr ; il paraît qu'il écoutait surtout les royalistes et il ne peut être cru sur parole ; mais il est toujours intéressant et vivant. Il donne d'utiles informations sur la guerre anglo-hollandaise, sur les rapports de l'Angleterre avec l'Espagne et la France. Il montre que le gouvernement britannique était favorable aux levées que la France faisait en Angleterre au temps de la Fronde des Princes, et qu'elle y pouvait trouver facilement des mercenaires en Écosse et en Irlande, dont les Anglais avaient intérêt à diminuer la population, surtout la catholique. Notre informateur suit avec attention les agissements de Cromwell ; il le montre rétablissant peu à peu les anciennes formes monarchiques : Cromwell se fait nommer Protecteur, puis Protecteur à vie et inaugure le Parlement avec tout l'apparat de la royauté. Ne disait-on pas qu'il aspirait à se faire nommer roi ou empereur? Ch. B.

— W. Walter GILL. *A Manx scrapbook* (Londres, Arrowsmith, xii-532 p. ; prix : 15 s.). — Dans ce « Pot-pourri » ont été recueillis de nombreux documents intéressant le folklore de l'île de Man ; on y trouve en outre une étude sur les noms de lieu de cette île, qui a conservé pendant tout le Moyen Age et jusqu'aux temps

modernes une indépendance à peine contaminée par le voisinage de la Grande-Bretagne. C'est le premier numéro d'une collection qui doit être continuée.

— Elizabeth LAMOND. *A discourse of the commonweal of this realm of England, first printed in 1581 and commonly attributed to W. S.* Second impression (Cambridge University Press, 1929, 208 p.; prix : 6 s.). — Ceci est simplement une reproduction « by photographic process », de l'édition du *Common weal* donnée en 1893 par Miss E. Lamond. Il ne semble pas que, depuis trente-six ans, on ait identifié l'auteur du *Discourse* qui se dissimule sous les initiales W. S.

— Depuis 1910, la *English Association* publie chaque année (exception faite pour les années de guerre, 1915-1919) un volume de *Mélanges (Essay and Studies)* sur la littérature anglaise, aussi parfois sur la langue, les noms de lieu, etc. Le tome XV, qui vient de paraître (Oxford Clarendon Press, 160 p.; prix : 7 s. 6 d.), contient les six études suivantes : 1° *Matthew Arnold*, par Margaret Woods (Mathieu était le fils aîné de Thomas Arnold, le célèbre rénovateur de l'enseignement secondaire en Angleterre, le « master of Rugby » ; on trouvera ici la biographie largement brossée de ce poète distingué, qui fut aussi un caractère original). 2° *The Italian element in English*, par Mario PRAZ (la langue anglaise a emprunté à l'italien un bon nombre de mots concernant surtout les beaux-arts ; comme il arrive souvent, plusieurs de ces termes empruntés sont devenus de véritables contresens). 3° *Thomas Purney*, par H. O. WHITE (Purney est un poète assez obscur du XVIII^e siècle ; on ignore même la date de sa mort : après novembre 1727, on perd sa trace). 4° *A characterisation of english medieval romances*, par Dorothy EVERETT (il s'agit des romans d'aventure écrits en anglais pendant le Moyen Age ; c'est un intéressant chapitre d'histoire littéraire). 5° *The reputation of Robert Browning*, par D. C. SOMERVILL, et 6° *Some kinds of poetic diction*, par Bernard GROOM, que nous devons nous contenter d'indiquer, sans plus. Ch. B.

— Voici quelques extraits, tirés à part, des *Proceedings* de la *British Academy* (en vente chez Humphrey Milford, à Londres). — Tome XIII, 1927. *Ireland and medieval Europe* (35 p.; prix : 2 s.), par M. Robin FLOWER, qui donne surtout des indications bibliographiques. — Tome XIV, 1928. *The Welsh chronicles* (25 p.; prix : 1 s. 6 d.), par M. John Edward LLOYD. L'auteur dresse en appendice une liste critique de tous les manuscrits connus du *Brut y Tywysogion*. — *Attic black-figure ; a sketch*, par J. D. BEAZLEY (50 p. et 16 pl.; prix : 7 s. 6 d.). — Tome XV, 1929. *Warton's History of english poetry*, par M. David Nichol SMITH (29 p.; prix : 1 s. 6 d.). M. Smith énumère et caractérise les ouvrages qui ont précédé celui de Warton et qui peuvent être considérés comme les sources où il a puisé la matière de son Histoire de la poésie anglaise, publiée en deux volumes, 1774 et 1778. Si évidents que nous apparaissent aujourd'hui les défauts de cet ouvrage, il faut reconnaître qu'il fut le premier à défricher un riche domaine où s'épanouit la civilisation anglaise. — Nous mentionnerons encore seulement deux études qui rentrent à peine dans notre cadre : *Romanticism and regionalism*, par Camillo PELIZZINI (46 p.; prix : 2 s.), et *A comparison of Kant's idealism with that of Berkeley*, par H. W. B. JOSEPH (24 p.; prix : 1 s. 6 d.).

Irlande. — John S. CRONE. *A concise dictionary of Irish biography* (Dublin, The Talbot Press, 1928, 270 p. à deux colonnes). — Comme le dit le titre, c'est un dictionnaire biographique abrégé, très abrégé même. Les notices sont réduites au plus strict nécessaire. Un exemple : l'article sur Olivier Goldsmith, poète, roman-

cier, pamphlétaire, historien, cinquante mots en tout ; pour sa bibliographie, si abondante dans le *D. N. B.* anglais, cinq ouvrages en tout sont mentionnés, dont aucun ne concerne l'histoire. Pour bien comprendre l'article sur Mgr Olivier Plunket, martyr de la foi en 1681, il faut se reporter à l'article du dictionnaire consacré à Florent Mac Noyer, qui trahit le pieux archevêque, etc. Telle qu'elle est néanmoins, cette compilation peut rendre des services.

Ch. B.

— Francis HACKETT. *The story of the Irish nation* (Dublin, the Talbot press, 1924, 402 p. ; prix : 3 s. 6 d.). — Cet ouvrage nous parvient tardivement. Voilà six ans qu'il a été mis en vente ; mais il est de ceux qui ne vieillissent guère, n'étant pas nécessaire qu'ils soient tenus au courant des plus récentes publications. C'est, en effet, un rapide tableau de l'histoire et surtout des souffrances de la nation irlandaise depuis la conquête du ^{xiii}e siècle jusqu'à nos jours. L'auteur connaît assez bien cette histoire par des livres de seconde ou de troisième main pour en retracer le tragique développement. Son récit est rapide, vigoureux, saccadé ; le ton est celui d'une irritation d'ordinaire contenue, mais qui parfois éclate en accents de véhémence indignation contre les auteurs responsables d'un régime abhorré. L'histoire du dernier quart de siècle depuis les vaines tentatives du gouvernement britannique pour faire accepter le *home rule* aussi bien en Angleterre qu'en Irlande, jusqu'à l'établissement de la République irlandaise, prend les caractères d'un violent pamphlet contre la domination anglaise. Les portraits des principaux chefs de l'insurrection nationale, dus au burin de Harald Toksvig, ornent le volume.

Ch. B.

Pays-Bas. Dr D. A. WUMKES. *Sibrandus Leo's Abtenlevens der Friesche Kloosters Mariëngaard en Lidlum* (Bolsward, A. J. Osinga, 1929, in-8°, XLIX-122 p., pl.). — *Les Vies des abbés des couvents frisons de Mariëngaard et de Lidlum*, écrites en latin vers 1570 par le chanoine prémontré Sibrandus Leo, avaient déjà été publiées trois fois (en 1698-1710 par Anthonius Matthaeus dans ses *Veteris Aevi Analecta*, en 1728 dans une réimpression de l'édition précédente, en 1731 par C. L. Hugo dans ses *Sacrae Antiquitatis Monumenta* d'après un autre manuscrit). On en connaît maintenant sept manuscrits ; mais M. Wumkes en utilise seulement deux, car cinq d'entre eux dérivent en fait de l'un des deux autres. M. Wumkes a choisi pour base celui qui n'avait jamais été utilisé et il a ajouté en note les variantes de l'autre. Il reconnaît d'ailleurs que les textes publiés par lui, s'ils font honneur au talent de S. Leo, sont « plus édifiants que scientifiques ». Dans l'introduction, M. Wumkes a non seulement résumé l'histoire des deux couvents frisons, mais fait aussi connaître l'histoire des Prémontrés en Hollande et la curieuse vie de S. Leo. Né en 1528 ou 1529, Sibrandus était fils naturel d'un constructeur de bateaux. En 1545, il fit sa profession dans l'Ordre des Prémontrés, quoique les statuts de l'Ordre exigeassent que le candidat fût de *libero ventre et de legitimo matrimonio*. Il est probable qu'il dut cette faveur à ses succès comme écolier. En 1550, il devint pasteur à Menaldum, en 1562 à Berlikum, où il commença à se faire connaître par des travaux historiques ; là il vécut en concubinage avec une femme qui lui donna deux fils. Malgré sa situation irrégulière, il resta fidèle à l'Eglise romaine et, quand la résolution du 31 mars 1580 obligea les prêtres à cesser leurs cérémonies papistes et déclara tous les bénéfices vacants, il se réfugia dans la prévôté de son Ordre à Cusemer (près d'Oldekerk) ; il y mourut en 1583.

Émile LALOU.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

L'Anjou historique. 1930, janvier. — Le huitième centenaire de l'abbaye de Chalcé. — Un voyage en Anjou, 1699 (notes rédigées par un élève du collège royal de La Flèche, Herbais de La Hamaide. — La communauté des Incurables à Baugé. — Le ministre Roland et les Angevins (publie deux lettres adressées à Roland avant et après sa démission en 1792; elles lui sont très sympathiques). — Deux bataillons parisiens en Vendée (mai-juin 1793). — Clambart, imprimeur de l'armée catholique et royale de la Vendée. — Angers mis en état de siège (quatre fois en 1793, 1796, 1799; la dernière fois, l'état de siège fut levé seulement le 24 novembre 1801). — Comment deux grandes dames d'Angers s'évadèrent de prison, 1793. — Arrestation d'un prêtre insermenté à Armaillé, 1799. — L'arrondissement de Beaupréau en 1802. — M. Sailland-Vachon, sous-préfet de Saumur, 1811-1814 (comment trois cents Vendéens essayèrent, en février 1814, de s'emparer de Vihiers). — Le monument de Cathelineau au Pin-en-Mauges (inauguré en 1827 et démoli en 1832 après la protestation des habitants et sous le prétexte que le monument avait été élevé sur un terrain appartenant au chevalier de Lostanges, qui, d'ailleurs, en avait fait tous les frais). — L'arrondissement de Segré en 1841 (d'après une lettre du sous-préfet au préfet). — L'École supérieure des sciences et des lettres d'Angers, 1855-1885 (elle fut supprimée à la suite de la création de l'Université catholique d'Angers, qui lui enleva peu à peu tous ses élèves).

Annales d'histoire économique et sociale. 1^{re} année, n° 2, 15 avril 1929. — André-É. SAYOUS. Les transformations des méthodes commerciales dans l'Italie médiévale (avec une abondante bibliographie). — Charles GILLIARD. L'ouverture du Gothard (ajoute beaucoup au travail, vieux déjà de trente ans, d'Aloys Schulte). — Thérèse SCLAFERT. Les routes du Dauphiné et de la Provence sous l'influence du séjour des papes à Avignon (avec une carte). — Z. W. SNELLER. La naissance de l'industrie rurale dans les Pays-Bas aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. — Richard BLOCH. Problèmes et conflits contemporains. La concurrence et les groupements de producteurs (pour lutter contre la hausse injustifiée de certains produits essentiels, les pouvoirs publics sont assez armés; ils doivent veiller à l'intérêt des consommateurs et à l'intérêt général. Il leur appartient « de tenir toujours le prestige et l'autorité supérieure de l'État au-dessus de toutes les atteintes des groupements d'intérêts matériels »). — La documentation de l'histoire économique. Les plans parcellaires. IV : Allemagne, par Walther VOGEL; Angleterre, par Marc BLOCH (avec indications fournies par MM. Tawney et Hubert Hall). — William-E. RAP-PARD. La Conférence internationale concernant les statistiques économiques. — Abbot Payton USHER. L'histoire économique aux États-Unis (comment elle y est enseignée). — Henri HAUSER. Des archives économiques à Boston. — Marc Bloch.

Une nouvelle Revue d'histoire économique (le *Journal of economic and business history*). — Id. George Unwin ; sa vie et les idées directrices de son œuvre. — Id. Classification et choix des faits en histoire économique ; réflexions de méthode à propos de quelques ouvrages récents. — Lucien FEBVRE, Un champ privilégié d'études [d'histoire économique] : l'Amérique du Sud (important pour les idées et pour la bibliographie). = Histoire urbaine : Allemagne ; Suède (par Eli F. HIRSCHER) ; une ville tchèque : Brno par V. CERNY ; la maison urbaine : une monographie, une méthode (par Lucien FEBVRE) ; le travail d'histoire locale (Cahors, Espalion, Chatou) ; économie hongroise par Akos DOMANOVSKY ; économie italienne (par G. LEFEBVRE et Georges BOURGIN) ; Sociétés islamiques (par Henri LABOURET). = N° 3, 15 juillet. A. ANDRÉADÈS. Les finances de guerre d'Alexandre le Grand (et note sur ses flottes). — Henri HAUSER. Réflexions sur l'histoire des banques à l'époque moderne, de la fin du x^e siècle à la fin du xviii^e. — Eraldo FOSSATI. Le fonds du salaire ; formation et vicissitudes d'une théorie classique (d'Adam Smith à Stuart Mill). — Henri LABOURET. Irrigations, colonisation intérieure et main-d'œuvre au Soudan français. — J. LEVAINVILLE. Marchands de minerais de fer : du courtier au banquier. — A. PIGANOL. L'œuvre des Gracques. — Marc BLOCH. La documentation de l'histoire économique. Les plans parcellaires. Suite : Les plans français. — G. MÉQUET. La vie économique dans la Russie révolutionnaire ; sources et instruments de travail ; les études (bibliographie considérable). — Lucien FEBVRE. Le 62^e Congrès des sociétés savantes, 1929. — Cl. SANCHEZ ALBORNOZ. Le Centre d'études historiques de Madrid (son œuvre et ses publications). — A. DEMANGEON. La vigne en Picardie (son évolution : prospère au Moyen Âge, elle est de plus en plus abandonnée depuis le xiv^e siècle pour des causes économiques et non par un refroidissement de la température, que l'on n'a pas constaté scientifiquement) = N° 4. Eugène CAVAIGNAC. Peut-on reconstituer l'échelle des fortunes dans la Rome républicaine ? (oui, à condition que l'on connaisse exactement l'histoire des comices par centuries). — G. LEFEBVRE. La place de la Révolution dans l'histoire agraire de la France (avec une abondante bibliographie). — Abbott Payton USHER. Comment se placent les usines. L'exemple des États-Unis (avec douze tableaux statistiques). — Henri SÉE. Le commerce en France au xvi^e siècle. — Svend AAKJÆR. Villages, cadastres et plans parcellaires au Danemark. — Carl BRINKMANN. Les nouvelles sources de la statistique dans l'Allemagne d'après guerre. = T. II, 1930, 15 janvier. D. PASQUET. Pages d'histoire américaine : le début du canal et du rail (avec une carte marquant les principales voies de communication aux États-Unis de 1825 à 1860). — Albert GRENIER. Aux origines de l'économie rurale : la conquête du sol français (conquête de l'homme sur la nature par le travail de la pierre et des métaux ; conquête du sol par l'occupation romaine, le cadastre romain, la création des terroirs ruraux. « Il importe d'étudier ces terroirs avec tous les moyens d'information fournis par la géologie, la topographie, l'archéologie, la toponymie »). — Georges ESPINAS. Groupe économique, groupe religieux : les tisserands de Valenciennes au xiv^e siècle. — Ch. SCHMIDT. L'organisation rationnelle des entreprises. Les archives privées et l'histoire. — Lucien FEBVRE. L'afflux des métaux d'Amérique et les prix à Séville. Un article fait, une enquête à faire (l'article fait est celui de M. Earl J. Hamilton : *American treasure and Andalusian prices, 1503-1660* ; beaucoup d'indications et d'idées sur l'enquête à faire). — Id. Le Centre international de synthèse à Paris et sa première semaine de discussions. — Marc BLOCH. Un centre d'études en déve-

loppement : l'Institut pour l'étude comparative des civilisations à Oslo. — Henri HAUSER. L'exposition internationale d'histoire économique à Amsterdam. — Marc BLOCH. La vie rurale ; problèmes de jadis et de naguère (concernant la technique agricole et les usages agraires ; les établissements humains, à la suite d'Auguste Meitzen ; les problèmes démographiques, la structure sociale et la reconstruction de la seigneurie après la Peste noire et les destructions opérées par la guerre de Cent ans ; les échanges et la circulation. Beaucoup d'idées, de faits, d'indications bibliographiques). — Lucien FEBVRE. Histoire sociale du temps présent : les journalistes. — Marc BLOCH. Synthèses d'histoire économique.

L'Année politique française et étrangère. 1929, décembre. — Marcel WALINE. Les idées maîtresses de deux grands publicistes français : Léon Duguit et Maurice Hauriou (deux éminents professeurs de droit public et constitutionnel) ; 1^{er} article. — Jean MORINI-COMBY. La France en 1928 et 1929 ; étude de sa politique intérieure (intéressantes considérations sur les élections de 1928 ; « depuis 1914, une évolution, due surtout à la perte de valeur du franc, s'est produite, qui a laminé les classes moyennes, jadis force et soutien du radicalisme. Ce qui reste d'elles est allé un peu plus à droite ou un peu plus à gauche »). — Paul VAUCHER. L'Angleterre : des conservateurs aux travaillistes, janvier 1928 à août 1929.

Annales de Bourgogne. T. I, fasc. 4. — J. MAGNIN. Un peintre bourguignon : Étienne Bouhot (né à Bard-les-Époisses en 1780, mort à Semur en 1862). — Henri DROUOT. Après la paix de Nemours. L'affaire d'Auxonne, 1585-1586 (étude fondée sur un grand nombre de documents et des pièces d'archives). — Claude BRUN. Les Blancs ou Anticoncordataires du Charollais ; suite et fin (les saintes d'Artus, 1808 ; la vie morale chez les Blancs ; les Blancs et les catholiques romains). — L. STOUFF. Le roman de Mélusine et la Bourgogne. = Bibliographie et chronique (notes châtillonnaises de toponymie ; dans Nithard, au sujet des partages de 843, le Verdun qui est qualifié *civitas* est bien Verdun-sur-Meuse, non Verdun-sur-Doubs, proposé par M. Funck-Brentano).

Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France. Année 1914. — Comte Paul DURRIEU. Les écrits en français d'un historien génois au temps de Louis XII : Alessandro Salvago (rédigés à la demande de François de Rochechouart, seigneur de Chandenier, gouverneur de Gênes en 1508 : les *Chroniques de Gênes*, où sont relatés les événements qui donnèrent Gênes à la France, 1396-1507, et l'*Ethiquette des Temps*, composée en 1511 d'après l'*Aquila volante* de François Arétin). = Année 1915. Henri COURTEAULT. Le dossier « Naples » des archives Nicolay. Documents pour servir à l'histoire de l'occupation française du royaume de Naples sous Louis XII (quatre-vingts documents publiés pour l'année 1503). = Année 1916. Max PRINET. Les usages héraldiques au xiv^e siècle, d'après les chroniques de Froissart. — Henri OMONT. Minute du contrat de mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, 6 décembre 1491. — Henri COURTEAULT. Un journal inédit du Parlement de Paris pendant la Fronde, 1^{er} décembre 1651-12 avril 1652 (dont l'exactitude est scrupuleuse ; le texte occupe les pages 195-307). = Année 1917. Henry COCHIN. Pétrarque et les rois de France. — R. DELACHENAL. Jacques de Chartres, le maître charpentier de Charles V. — Comte BAGUENAUT DE PUCHESSE. Les volontaires suisses en France à l'avènement de Henri IV. — Léon LECESTRE. Une liste d'invités à Marly en 1711. = Année 1918. Henri STEIN. Comment on luttait autrefois contre les épidémies (surtout depuis le xiv^e siècle. Liste des prin-

cipales sources consultées). — Comte BAGUENAUT DE PUCHESSE. L'ambassade de Nicolas de Sancy en Angleterre au mois de mai 1596 (chargé par Henri IV de se renseigner sur ce qu'il y avait à espérer « de fraternité et d'assistance » de la part de la reine, « sa bonne sœur ». Sancy rapporta un traité assez avantageux pour la France, qui fut signé le 24 mai 1596). — Léon MIROT. Notes et documents pour servir à l'histoire de la formation topographique des hôtels de Rohan-Soubise au Marais (avec un tableau généalogique de la famille de Rohan de Gié. En appendice, trente-cinq documents datant de 1288 à 1753). — Année 1919. Comte BAGUENAUT DE PUCHESSE. Vingt-quatre lettres inédites de Henri III à Gilles de Souvré, 1575-1589. Robert LAVOLLÉE. Le « secrétaire de la main » du cardinal de Richelieu (c'est l'abbé Mulet, le confesseur de Richelieu, que le cardinal employa de temps en temps, de 1615 à 1630, à côté de Charpentier et de Cherré, ses deux secrétaires en titre). — Henri BOUCHER. Sur un portrait de Louise de La Vallière et de ses deux enfants (exécuté par Mignard vers 1674 ; il est identique à celui qui existe au château de Windsor et est considéré comme représentant Élisabeth-Charlotte de Bavière, seconde Madame, avec ses deux enfants). — G. DUPONT-FERRIER. L'éducation mondaine du collège Louis-le-Grand du xvi^e au xviii^e siècle. — Marquis DE BEAUCHESNE. La Société de l'histoire de France et les études historiques dans l'Université (avec la liste des élèves des lycées qui ont obtenu en rhétorique le premier prix d'histoire du Concours général et, par conséquent, aussi le prix « de la Société d'histoire de France », 1850-1904). — Année 1920. E. MARTIN-CHABOT. Contribution à l'histoire de la famille Colonna de Rome, dans ses rapports avec la France (xiii^e et xiv^e siècles. En appendice, quatre pièces justificatives de 1285 à 1348 ; la dernière datée « à Winchestre emprez Paris », qui est Bicêtre). — Henri COURTEAULT. Quatre lettres inédites de Louis XI (concernant l'arrestation, en 1474, de l'évêque de Verdun, Guillaume de Haraucourt, et sa succession). — Comte BAGUENAUT DE PUCHESSE. Le père de l'évêque de Saint-Malo : Nicolas de Harlay, seigneur de Sancy, 1546-1629 (l'évêque de Saint-Malo est Achille de Harlay, qui passe pour avoir travaillé aux Mémoires de Richelieu. Son père est le Sancy qui, on l'a dit plus haut, fut envoyé en 1596 auprès de la reine Élisabeth et rapporta le traité du 24 mai ; il avait été violemment critiqué par A. d'Aubigné dans la *Confession catholique du s^r de Sancy*). — Année 1921. Henry COCHIN. Dante est-il venu à Paris? (peut-être ; mais la date en reste incertaine). — Jules VIARD. Les domaines de Vaux de Pierre Remi (ces domaines, appartenant au trésorier de Charles IV le Bel, se trouvaient non à Vaux-le-Vicomte, mais à Vaux près de Coulommiers, qui relevait directement du roi). — Léon MIROT. Un cas de commerce avec l'ennemi au xv^e siècle (publie des lettres de rémission en faveur d'Antoine de Neve, « bourgeois et marchand de Montpellier », convaincu d'avoir fait commerce avec les sujets du marquis de Montferrat et les Génois rebelles ; août 1411). — Robert LAVOLLÉE. Le « Supplément à l'histoire » de Lepré-Balain, le « Diaire » du P. Joseph pour l'année 1629 et les « Mémoires du cardinal de Richelieu » (ces *Mémoires* sont de Sancy et non du cardinal ; conclusion proposée par l'auteur, non sans quelque réserve. En appendice sont publiés le « Diaire du voyage du roi en Italie, 1629, pour secourir Casal », la « Relation de ce qui s'est passé à l'entrée du Piémont » et le « Diaire des Cévennes et Languedoc contre les Huguenots, et le reste de l'année 1629 »). — Henri COURTEAULT. Un témoin de la Fronde parisienne : Annibal de La Trémoille, vicomte de Marcilly ; sa relation inédite du combat du faubourg Saint-Antoine). — Léon LECESTRE. Trois lettres de soldats sous Louis XIV (1690 et 1709). — Année

1922. Henry COCHIN. Pétrarque et Jacques Colonna. Une cour épiscopale en Gascogne au xiv^e siècle (Jacques Colonna, fils d'Étienne, qui fut créé en 1328 évêque de Lombez ; il s'y installa seulement en 1330. Il y attira Pétrarque, qu'il avait connu à l'Université de Bologne et qui débutait alors dans la poésie. C'est à Lombez que Pétrarque composa le sonnet *Gloriosa Columna*, le dixième de la première partie. Ils se retrouvèrent à Rome, en 1337, où l'évêque avait été nommé conservateur des monuments antiques. Rentré dans son diocèse en 1341, Jacques y mourut peu après. Pétrarque, dans une de ses lettres, en a donné le récit). — R. DELACHENAL. Trois lettres d'Édouard, premier prince de Galles, fils d'Édouard I^{er}, roi d'Angleterre (datées de 1305). — Jean CORDEY. Deux lettres autographes de Louis XIV et de Colbert au duc de Vivonne, à l'occasion de la bataille de Stromboli, 11 février 1675 (ces lettres sont des 14 et 15 mars suivants). — Léon LECESTRE. Lettres du duc de Beauvillier à l'évêque d'Alet (qui était alors Charles-Nicolas Taffoureau de Fontaine. Trente-quatre lettres de 1694 à 1708 ; ce sont plutôt de simples billets d'un intérêt tout personnel). = Année 1923. G. DUPONT-FERRIER. Les Jeunes de langue à Paris et à Constantinople, 1762-1796. — Henri STEIN. Lettres inédites de Charles VIII relatives à la Provence (soixante-huit lettres de 1487 à 1496). — Léon LECESTRE. Journal inédit du Parlement de Paris exilé à Pontoise, 21 juillet-10 décembre 1720. = Année 1924. A. DE SAINT-LÉGER. Les papiers du maréchal d'Estrades (ce qui en reste a fini par trouver asile à la Bibliothèque nationale et aux archives des Affaires étrangères. C'est la partie authentique de la correspondance pour les années 1637-1660, publiée par MM. de Saint-Léger et L. Lemaire ; les pièces de ces années qui figurent dans les éditions de 1718, 1719 et 1743 sont presque toutes apocryphes). — Léon LECESTRE. Chamillart et les Mémoires de Sourches ; pourquoi il ne peut en être l'auteur. — Cet article est suivi d'une réponse de M. l'abbé LANGLOIS à qui réplique M. LECESTRE. — Henry COURTEAULT. Comment M. de Peñaranda, premier plénipotentiaire d'Espagne à Munster, traversa la France en pleine Fronde. = Année 1925. H. SOULANGE-BODIN. En marge de la conspiration de Cellamare ; extrait du Journal de Brillon, intendant du duc du Maine. — J. DE BOISLISLE. Portraits et caractères de la Cour d'Espagne en 1718-1721, par le duc de Saint-Aignan. — Henri COURTEAULT. Correspondance inédite du maréchal de Gramont et de Hugues de Lionne, septembre-décembre 1650 (en pleine Fronde des Princes). = Année 1926. Ch. SAMARAN. La chronique latine de Jean Chartier, 1422-1450 (appendice : relevé des chapitres et texte des chapitres inédits ; où figure une poésie latine sur la réception du roi à Saint-Denis et à Paris, 10-14 novembre 1437. Cf. *Rev. histor.*, t. CLVII, p. 85). — L. LEMAIRE. La prétendue trahison du maréchal de Rantzau, gouverneur de Dunkerque (incarcéré à Vincennes sur de simples soupçons, le glorieux blessé fut enfin rendu à la liberté le 24 janvier 1650. Il avait été victime de Mazarin, qui désirait accaparer à son profit le gouvernement de Dunkerque). = Année 1927. Léon LECESTRE. Les lettres du marquis de Sourches dans leurs rapports avec ses *Mémoires* (la concordance des lettres et des *Mémoires* est telle qu'ils ont certainement un auteur commun. Les lettres étant originales, les *Mémoires* ne peuvent être que du marquis). — Jean DE BOISLISLE. L'abbé de Montesquiou, ministre de la Restauration, d'après des documents inédits des archives du château de Marsan (on publie en entier un « Mémoire historique de l'abbé de Montesquiou sur la Restauration, mai 1815 » ; le testament de l'abbé, fait à Auch le 25 février 1830, etc.).

Bulletin de la Société d'histoire moderne. 1929, avril. — Journées franco-belges

de 1792. — Commandant LASSERAY. Les corps belges et liégeois aux armées de la République, 1792-1793. — Gaston BRIÈRE. Van der Meulen, peintre des guerres de Louis XIV (l'artiste a mis en œuvre des documents qui donnent à ses peintures une réelle importance historique). — M^{lle} TASSIER. La déclaration du 2 mars 1790 : libéralisme de Léopold II et incompréhension des États belges unis (comment ces États unis de Belgique n'ont pas mis à profit les promesses imprudentes faites par un souverain épris de philosophie). — H. PIRENNE. Le despotisme éclairé de la Révolution française. — MANTOUX. La question de l'occupation de la rive gauche du Rhin devant le Conseil des Quatre (en 1919 : cette occupation a fini par trouver place dans le traité de Versailles, mais seulement comme garantie d'exécution des clauses financières. Véhémence opposition de Clemenceau contre tout engagement à date fixe pris par les Puissances alliées ou associées en faveur de l'Allemagne défaillante). — GLOTZ. L'histoire contemporaine de l'Antiquité grecque. — MIRKINE-GUETZEVITCH. Napoléon et la Russie en 1812. — ROUSSIER. Un fonds unique d'archives au ministère français des Colonies. — CHARLIAT. Flamands et Français à Elseneur au temps de Louis XIV. = Mai. Voir *Rev. histor.*, t. CLXII, p. 189. — 1930, janvier. GRONSKY. Un essai de colonisation russe en Californie (au port de Bodega en 1808, à Fort-Ross en 1812. Les Espagnols réclamèrent à plusieurs reprises, mais sans résultat, l'évacuation des points occupés, centre futur de nouvelles factoreries).

Carnet de la Sabretache. 1929, décembre. — Paul MARNOTTAN. Le bataillon de Piombino (constitué le 16 février 1805, pour permettre à Félix Bacciocchi, beau-frère de l'Empereur, de défendre contre les Anglais l'archipel toscan). — Comte MARESCHAL DE BIÈVRE. Une carrière d'officier d'infanterie sous Louis XV, Louis XVI et la Révolution (celle du capitaine de Belly de Bussy, entré à l'âge de treize ans au régiment « Saint-Chamond Infanterie », 1757 ; il fut blessé l'année suivante dans un engagement contre les Anglais débarqués à Cherbourg ; capitaine en 1769, il prit part aux campagnes maritimes de 1779-1781. Suite à la livraison de janvier 1930. En 1790, il était lieutenant-colonel en second, puis reçut un avancement marqué comme capitaine de la Maison militaire de Louis XVI, qui fut licenciée le 29 mai 1792. Belly était auprès du roi à la journée du 10 août. Arrêté avec sa femme parce que leur fils aîné, émigré et fait prisonnier, avait été guillotiné, la 9 thermidor lui rendit la liberté. Maréchal de camp honoraire en 1815 à titre d'ancien officier de la Maison du roi, il mourut le 31 janvier 1824). — B. COMBES DE PATRIS. Souvenirs intimes sur Alexandre de Patris, 1787-1807 (il disparut en Pologne dans la campagne de 1807). — Général BALFOURIER. Le bailli de Suffren. = 1930, janvier. Albert DEPRÉAUX. Le régiment de Colonel-général Infanterie, 1657-1791, aujourd'hui 1^{er} régiment de cuirassiers. — Jean BARADA. Correspondance et vie militaire du commandant Bruno d'Ast, 1807-1838 (à noter une lettre datée de Moscou, 20 septembre 1812, où sont racontés la bataille de la Moscova, l'incendie de Moscou et le pillage de la ville ordonné par Napoléon « afin de sauver ce que l'on pourrait »).

Le Correspondant. 1930, 25 janvier. — H.-L. VINCENT. L'authenticité des Lieux saints (expose : 1^o la notion fondamentale du Lieu saint et les moyens critiques dont nous disposons pour le contrôler ; 2^o la situation des principaux lieux saints en face de ces indications scientifiques. Il faut s'inspirer de la « tradition » tout en la contrôlant sans aucun parti pris) ; suite le 10 février. — Roger LABONNE.

Grandeur et servitudes marocaines. II (il est dangereux d'introduire brusquement les lois et règlements français dans un pays dont les mœurs diffèrent si complètement des nôtres ; il importe tout d'abord de réduire la « dissidence » des tribus, qui trouvera toujours un écho favorable dans le cœur des indigènes). — A. LUGAN. Les Sulpiciens français aux États-Unis. = 10 février. Jean DE POUYDRAGUIN. L'Allemagne en 1929. — A. PEYRILLER. Le Père Bourjade, aviateur. — André DUBOSCQ. L'art italien à Londres. = 25 février. Jacques ZEILLER. Fustel de Coulanges. — DE LANZAC DE LABORIE. Un témoignage sur l'armée de Bourbon (par François de La Rochefoucault, dans ses *Souvenirs du 10 août 1792*). — J. BERTELOOT. La Fédération américaine du Travail et la collaboration des classes ; suite et fin (l'avenir de la démocratie est essentiellement « une œuvre de collaboration entre les employeurs et les travailleurs, entre l'élite et les foules ; or, toute collaboration est à base de sympathie réciproque et de mutuels sacrifices »). — BERNARD FAY. Le credo de Franklin (des papiers inédits permettent à l'auteur de montrer Franklin sous un jour en partie nouveau : il fut un des premiers francs-maçons du monde, initié déjà depuis 1730 au moins et demeuré l'un des plus constants parmi les maçons du XVIII^e siècle ; en 1780, il était en France un des grands maîtres de la loge des Neuf-Sœurs). — Henri GIRARD. Le romantisme à la Bibliothèque nationale. — Georges GOYAU. L'œuvre du P. Piolet : les amis des Missions (analyse les ouvrages signés de ce Père jésuite qui, dans les dernières années du XIX^e siècle, s'est fait l'apôtre de l'expansion française par les missions religieuses. La Société des Amis des Missions ne demande pour continuer son œuvre que l'appui matériel du public). — André DUBOSCQ. Les expositions d'art. — Max TURNANN. Les idées et les faits sociaux.

La Grande Revue. 1929, décembre. — Élie FAURE. L'âme espagnole. — Pierre d'HUGUES. M. Clemenceau et la bureaucratie. — Georges d'HYVERNAUD. Point de vue sur Benjamin Constant. — LÉON DUBREUIL. Une enfance au Marais breton (avec une carte). — GONZAGUE TRUC. Clemenceau et la popularité. = 1930, janvier. Georges RENARD. L'évolution du travail (leçon d'ouverture professée au Collège de France). — ANATOLE FEUGÈRE. L'accusateur de Calas était-il un « fripon » ? (ce « fripon », ainsi qualifié par Voltaire, était le capitoul David de Beaudrique, qui fit arrêter Jean Calas, accusé d'avoir étranglé son fils Marc Antoine. C'était un fort triste sire).

Hespéris. Archives berbères et Bulletin de l'Institut des hautes études marocaines. T. I, 1921, fasc. 1. — L. LAOUST. Noms et cérémonies des feux de joie chez les Berbères du Haut et de l'Anti-Atlas ; suite dans fasc. 3 et 4 (à la suite, une carte du Maroc où sont marqués les noms le plus souvent relevés dans cette étude). — Louis CHATELAIN. Inscriptions et fragments de Volubilis, d'Anoceur et de Mechra Sidi Jabeur. — E. LEVI-PROVENÇAL. Note sur un Qoran royal du XIV^e siècle (calligraphié par le prince des Musulmans, Abû Zaïyan Mohammed, à Tlemcen, année 801 de l'hégire). — J. CAMPARDOU et Henri BASSET. Graffiti de Chella (Chella près de Rabat ; trois graffiti représentant des galiotes barbaresques et un vaisseau européen du XVIII^e siècle). — E. LAOUST. Sidi Hamed ou Moussa dans la caverne du cyclope (il appartenait à la famille des Oualed Sidi Hamed ou Moussa, connus en Afrique et même en Europe comme montreurs de singes, charmeurs de serpents, acrobates fameux). — Lieutenant R. MONTAGNE. Note sur la kasbat de Mehdyia

(dans l'estuaire du Sebou ; il y a d'intéressantes fouilles à faire). = Fasc. 2. MICHAUX-BELLAIRE. Essai sur l'histoire des confréries marocaines. — Dr RENAUD. Recherches historiques sur les épidémies du Maroc. La peste de 1799. — Henri MASSÉ. Ibn Zaidoun (poète arabe d'Espagne qui naquit à Cordoue en 1003). — E. LAOUST. La littérature des Berbères d'après l'*Essai sur la littérature des Berbères*, par Henri Basset. = Fasc. 3. H. DE CASTRIES. Les signes de validation des chérifs saadiens. — J. GOULVEN. Notes sur les origines anciennes des Israélites du Maroc (les *Plichtim* et les Juifs émigrés au Maroc entre le 1^{er} et le xv^e siècle). — HOUCHEIN KACI. Les cérémonies du mariage à Bahlil. — J. HUGUET. Le diplomate Chénier au Maroc, 1767-1782 (c'est le père d'André et de Marie-Joseph). = Fasc. 4. Georges MARÇAIS. La chaire de la grande mosquée d'Alger (cette mosquée fut construite par l'émir almoravide Ibn Tâchfin, 1061-1106 ; la chaire à prêcher ou minbar appartenait à un édifice plus ancien ; elle date d'environ 1018 ap. J.-C.). — P. RICARD. Poteries berbères à décors de personnages. — Actes du deuxième Congrès de l'Institut des Hautes-Études marocaines, 26-27 mai 1921, et comptes-rendus des séances mensuelles de l'Institut. = T. II, 1922, fasc. 1-2. Henri BASSET et E. LÉVI-PROVENÇAL. Chella ; une nécropole mérinide (I. Son histoire depuis le xi^e siècle ; la nécropole des souverains était un asile, un lieu de pèlerinage renommé. La ville fut ruinée dans le premier tiers du xv^e siècle ; la nécropole abrita dès lors la dépouille de personnages de Rabat désireux d'obtenir pour leur vie future l'intercession des saints du ribât. II. Épigraphie historique ; III. Les monuments, avec cartes, plans et nombreuses photographies). — René MAUNIER. Leçon d'ouverture d'un cours de sociologie algérienne (à la Faculté de droit d'Alger). — J. CÉLÉRIER. Les « merjas » de la plaine du Sebou (les « merjas », mot arabe qui signifie pâturage, sont de vastes nappes d'eau en hiver et des pâturages en été ; avec une carte) ; suite et fin dans fasc. 3. — Henri BASSET. Les rites du travail de la laine à Rabat. — Dr FERRIOL. Les ruines de Tinnel (dans la vallée de l'oued Nfis). = Fasc. 3. Henri BRUNO. La justice berbère au Maroc central. — Louis MILLIOT. Les Qânoun des M'Atqa (monuments de la littérature juridique berbère ; avec un fac-similé). — J. HERBER. Poteries rifaines du Zerhoun-Chella ; suite (la mosquée d'Abou Iousof : la chapelle funéraire d'Abou 'L-Hasan, l'écriture coufique, etc.) ; suite et fin dans fasc. 4. — H. DE CASTRIES. Identification de l'atelier monétaire de Mohammedia (c'est Taroudant, la capitale du Sous). — Dr BULIT. Notes sur la thérapeutique indigène dans le Sud marocain. — S. D. AMMOR BOUILLLOT. Un saint musulman de Salé : Sidi El-abad El-Medloun. = Fasc. 4. Henri TERRASSE. Les portes de l'arsenal de Salé. — Jean CÉLÉRIER et Albert CHARTON. Sur la présence de formes glaciaires dans le Haut-Atlas de Marrakech. — Actes du troisième Congrès de l'Institut des Hautes-Études marocaines et comptes-rendus des séances. = T. III, 1923, fasc. 1. M. DELAFOSSE. Les débuts des troupes noires du Maroc. — Dr RENAUD. La peste de 1818 au Maroc. — Jean GALLOTTI. Le lanternon du minaret de la Kaoubia à Marrakech, 1194-1197 ap. J.-C. — André BASSET. Notes de linguistique berbère. — L. BRUNOT. Vocabulaire de la tannerie indigène à Rabat. — Prosper RICARD. Tapis de Rabat. = Fasc. 2. Henri BASSET. Deux pétroglyphes du Maroc occidental ; région des Zaer. — Henri TERRASSE. Le décor des portes anciennes du Maroc. — R. MONTAGNE. Les marins indigènes de la zone française du Maroc (avec une carte de la côte atlantique du Maroc et des points d'industrie maritime). — J. HERBER. Une fête à Moulay Idris, janvier 1916 : les Hamadcha et les Dghoughiyyn (intéressant pour l'histoire des mœurs). —

E. LAOUST. Pêcheurs berbères du Sous (leur curieuse industrie, actuellement en décadence et qu'il faudrait protéger; avec une carte des pêcheries). — P. DE VIGY. Notes sur quelques armes du musée de Dar Batha à Fès. — A. CROTTIN. Airs populaires recueillis à Fès. = Fasc. 3. E. LAOUST. Pêcheurs berbères du Sous. — Jean GALLOTTI. Sur une cuve de marbre datant du khalifat de Cordoue. = Fasc. 4. Henry DE CASTRIES. La conquête du Soudan par El Mansour, 1591. — Louis CHATELAIN. Inscriptions de Volubilis, 5^e série. — E. PAUTY. Le plan de l'Université Qarawiyyine à Fès (d'abord simple oratoire, cette Université atteignait déjà au XIII^e siècle son étendue actuelle : 85 mètres sur 70; avec un plan). — Prosper RICARD. Note sur la mosquée de Tinmal (des chapiteaux du XIII^e siècle rappellent l'art roman). = T. IV, 1924, fasc. 1. E. LÉVI-PROVENÇAL. René Basset (notice nécrologique). — Henri BASSET et Henri TERRASSE. Sanctuaires et forteresses almohades. I. Tinmel; suite et fin dans fasc. 2. — Georges-S. COLIN. Une nouvelle inscription arabe de Tanger (concernant Ahmad ibn 'Ali, chef montagnard qui succomba dans la lutte du Maroc du Nord contre le pouvoir central et ses partisans des environs de Fès, vers 1740-1743). — R. MONTAGNE. Coutumes et légendes de la côte berbère du Maroc. = Fasc. 2. E. MICHAUX-BELLAIRE. Les terres collectives du Maroc et la tradition. — M. DELAFOSSE. Les relations du Maroc avec le Soudan à travers les âges. — Georges-S. COLIN. Notes de dialectologie arabe. — P. RICARD. Les métiers manuels à Fès. = Fasc. 3. Henry DE CASTRIES. Les sept patrons de Marrakech. — E.-F. GAUTIER. Un passage d'Ibn Khaldoun et du Bayan (qui commente le soulèvement et la soumission du chef berbère Moha-ou-Hammou en 1914-1921). — R. MONTAGNE. Le régime juridique des tribus du Sud marocain. = Fasc. 4. Ed. MICHAUX-BELLAIRE. Essai sur les Samâ's ou la transmission orale (qui est à la base du droit musulman). — R. MONTAGNE. Une tribu berbère du Sud marocain : Massat. — BEN DAOUD. Recueil du droit coutumier de Massat. — Actes du quatrième Congrès de l'Institut des Hautes-Études marocaines. = T. V, 1925, fasc. 1. E. LÉVI-PROVENÇAL. Un nouveau texte d'histoire mérinide : le *Musnad* d'Ibn Marzuk (XIV^e siècle, mort en 1379; le *Musnad* est une grosse compilation qui offre des renseignements originaux de premier ordre sur l'entourage du sultan Abul-Hasan, ses vizirs, secrétaires, et sur les constructions entreprises sous son règne. Texte et traduction, avec un glossaire et un index). — Dr H.-P.-J. RENAUD. Un nouveau document marocain sur la peste de 1799. — E.-F. GAUTIER. La cuvette de Ouauizert (sur la structure générale du Moyen-Atlas). — P. RICARD. Notes berbères de l'Afrique du Nord. — Henry DE CASTRIES. Kabara et Karabara (corrigeant une erreur qu'il avait commise sur ces noms de lieu, l'auteur en profite pour montrer que l'or au Soudan fut drainé par la cour chrétienne à la suite de l'expédition marocaine du Soudan). — Georges-S. COLIN. Note sur l'origine du nom de « Mahomet ». = Fasc. 2. Pierre DE CENIVAL. La légende du juif Ibn Mechal et la fête du sultan des Tolba à Fès. — Prosper RICARD. Tissage berbère de Ait-Aïssi, Grande-Kabylie. — J. JUSTINARD. Notes d'histoire et de littérature berbères. = Fasc. 3. E.-F. GAUTIER. Le Moyen-Atlas. — L. JUSTINARD. Notes sur l'histoire du Sous au XIX^e siècle. — J. HERBER. Tatouages des prisonniers marocains (tatouages qui révèlent, dans une certaine mesure, la mentalité des individus). — Henri BASSET et Henri TERRASSE. Sanctuaires et forteresses almohades. III. Le minaret de la Kotobliya; suite dans le tome VI, fasc. 2-3. = Fasc. 4. E.-F. GAUTIER. Les cavernes du Dir (dans le Moyen-Atlas). — Henri BASSET. Les troglodytes de Taza. — Actes du cinquième Congrès de l'Institut des

Hautes-Études marocaines et rapport sur les travaux de l'Institut. = T. VI, 1926, fasc. 1. E.-F. GAUTIER. Medinet-ou-Dai. — E. TISSERANT et G. WIET. Une lettre de l'Almohade Murtadâ au pape Innocent IV. — Georges-S. COLIN. Étymologies magribines. = Fasc. 2-3. J. CÉLÉRIER. L'oued el-Alid. = Fasc. 4. H. DE CASTRIES. Le Danemark et le Maroc, 1750-1767. — L. JUSTINARD. Notes sur l'histoire du Sous au xix^e siècle; suite. — L. MILLIOT. Les nouveaux qânoûn kabyles (notes sur le droit kabyle et sur l'importance de la djemaa dans les villages). — Georges-G. MARÇAIS. Note sur la chaire à prêcher de la grande mosquée d'Alger (l'auteur, se corrigeant lui-même, fixe l'achèvement du minbar au 18 juin 1097 de notre ère). — J. HERBER. Tatouages des prisonniers marocains israélites. — Prosper RICARD. Note au sujet de la fabrication des tapis dans le Proche-Orient. — H. DE CASTRIES. Outger Cluyt, voyageur hollandais au Maroc (1607-1608). = T. VII, 1927, fasc. 1. Robert MONTAGNE. L'Aghbar et les hautes vallées du Grand-Atlas (histoire politique de la tribu, avec une grande carte en couleur). — Robert RICARD. Les dernières publications portugaises sur l'histoire du Maroc. Notes bibliographiques. — J. CÉLÉRIER. La transhumance dans le Moyen-Atlas (avec une carte des routes suivies par les Beni Mguild). — Pierre de CÉNIVAL. L'Église chrétienne de Marrakech au xiii^e siècle (elle fut officiellement tolérée par le sultan Abou el-Ala Idris el Mamoun, proclamé calife en Espagne, mais non pas en Afrique, où il dut conquérir son royaume à l'aide d'un puissant renfort fourni par Ferdinand III, roi de Castille; en retour, le sultan dut lui céder dix places fortes et accorder à la milice chrétienne le droit d'avoir à Marrakech une église où l'on pourra sonner les cloches, 1227. Ces innovations susciterent un violent mouvement de révolte: en 1232, Yahya-ben-Nasir s'empara de Marrakech et fit démolir l'église. Cet événement dramatique explique l'intervention d'Innocent IV dans les affaires marocaines en 1246 et 1251). — J. HERBER. Graffiti de Moulay Idris (dans le Zerhoun). = Fasc. 2. Henri BASSET et Henri TERRASSE. Sanctuaires et forteresses almohades; suite: Le ribât de Tit; le Tasghimout. — E. LAOUST. Le dialecte berbère du Rif. — J. HERBER. La main de Fathma (cette main est une amulette nord-africaine douée de vertu prophylactique). — G.-S. COLIN. Note sur le système cryptographique du sultan Ahmad-al-Mansûr, 1578-1603. — R. RICARD. La côte atlantique du Maroc au début du xvi^e siècle, d'après des instructions nautiques portugaises. = Fasc. 3. Pierre de CÉNIVAL. Le comte Henry de Castries (notice nécrologique suivie d'une liste de ses publications). — Henri BASSET et Henri TERRASSE. Sanctuaires et forteresses almohades; suite et fin: La tradition almohade à Marrakech (nombreuses figures). — Henry DE CASTRIES. Le cimetière de Djama-el-Mansour (créé par les sultans saadiens au xvi^e siècle; l'entrée en fut murée en 1684 par le sultan Moulay Ismaïl, qui voulait abolir toute trace de la dynastie saadienne; on put y pénétrer en 1917 seulement). — R. CAGNAT. L'inscription du capitole de Volubilis (elle mentionne une réfection du capitole sous le règne de l'empereur Macrin). = Fasc. 4. Ed. MICHAUX-BELLAIRE. A propos d'une inscription mérinide à al-Kasr al-Kabir. — Robert MONTAGNE et M. BEN-DAOUD. Documents pour servir à l'étude du droit coutumier du Sud marocain. — J. CÉLÉRIER. L'Atlas et la circulation au Maroc (avec deux cartes montrant les routes transatlantiques du Sud-Ouest, du Centre et du Nord. Leur importance militaire et économique). = Bibliographie marocaine, 1920-1927. = T. VIII, 1928, 2^e fasc. Stéphane GSELL. Vieilles exploitations minières dans l'Afrique du Nord (bibliographie considérable en ce qui concerne l'antiquité; l'époque la plus active peut-être fut celle du Moyen Âge. Depuis

le xvi^e siècle, « des commerçants de Marseille importaient dans l'Afrique du Nord du fer en barres ; puis Français, Hollandais, Anglais, etc., y introduisirent des objets fabriqués en métal. Les beaux temps de l'industrie minière en Berbérie étaient bien loin ». — P. DE CÉNIVAL. La maison de Louis de Chénier, consul de France à Salé, 1767-1782. — M. BEN-CHENEB. La Fârisiya, ou les débuts de la dynastie hafside, par Ibn Qonfod de Constantine (Ibn Qonfod, ou encore Ibn al-Hatib, est un savant de Constantinople né dans le premier tiers de notre xiv^e siècle, mort le 26-27 août 1406. La Fârisiya est une chronique en prose écrite pour rehausser l'histoire de la dynastie hafside). — Dr H.-P.-J. RENAUD. La première mention de la noix de kola dans la matière médicale des Arabes. — L. BRUNOT. Proverbes et dictons arabes de Rabat. = Fasc. 2. Jérôme CARCOPINO. Note sur une inscription chrétienne de Volubilis (inscription très mutilée, gravée sur la tombe d'un « Iulius, vice-prévôt du secteur », décédé le 1^{er} novembre 665 de l'ère chrétienne ; elle montre la persistance de la vie chrétienne dans une région qui, depuis le milieu du v^e siècle, avait été abandonnée à elle-même). — E. LAMBERT. Les voûtes nervées hispano-musulmanes du xi^e siècle et leur influence possible sur l'art chrétien. — Le R. P. KÖHLER. Quelques points d'histoire sur les captifs chrétiens de Meknès (au xvii^e et au xviii^e siècle). — J. HERBER. Tombes Beni Mguild (avec un grand nombre de dessins et de planches). — Arsène ROUX. Les « Imdyazen » ou aèdes berbères du groupe linguistique Beraber. = Fasc. 3-4. F. DE LA CHAPELLE. La formation du pouvoir monarchique dans les tribus berbères du Haut-Atlas occidental (au xix^e siècle et au début du xx^e ; avec deux cartes). — J. GOUDARD. Bijoux d'argent de la « Tache de Taza » (dix-sept planches). — JUSTINARD. Notes d'histoire et de littérature berbères : les Haha et les gens du Sous. — R.-L. BLANCHÈRE. Une source de l'histoire des sciences chez les Arabes (les Tabakat Al-Umam Sa'id Al-Andalusi ou « Catégories des nations », par le cadi andalou Abul-Kâsim Saïd, né à Almería en 1029 et mort à Tolède en 1070). — J. NOUVILLE. Le culte de l'étoile du matin chez les Arabes préislamiques et la fête de l'Épiphanie (abondante bibliographie). — Y.-D. SÉNACH. Un rabbin voyageur marocain : Mardochee Aby Serour (renseignements importants pour la science sur le Maroc et le Soudan, 1870. Mardochee, né dans le Sous en 1830, est mort à Alger en 1886). — CLAVERIE. Jeux berbères, région d'Azrou. — J. HERBER. Un oppidum en pays braber : Ain Leuh. — Robert RICARD. Note sur les possessions portugaises du Maroc à la fin du xv^e siècle, d'après l'*Itinerarium* de Münzer. — Marcel MERCIER. Notes sur une architecture berbère saharienne (avec six planches).

Mélanges d'archéologie et d'histoire. École française de Rome. XXXV, 1915.

— L. DUCHESNE. Vaticana ; suite : La tombe apostolique (fait l'histoire de cette tombe, qui garde encore tout son mystère). — G. BIASIOTTI. La basilica di S. Maria Maggiore di Roma, prima delle innovazioni del secolo xvi. — Jean MARX. Quatre documents relatifs à Guillaume d'Estouteville, cardinal du titre de saint Martin, archevêque de Rouen et archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure (donations et legs de 1433 à 1483). — L. DUCHESNE. Les protégés de Théodora (et le commencement de l'Église jacobite, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours). — M. CERRATI. Il tetto della basilica Vaticana rifatto per opera di Benedetto XII (textes des années 1339-1341). — L.-A. CONSTANT. Le *Bourgeois gentilhomme* et le *Festin de Trimalcion* (Molière doit à Pétrone l'idée des cuisiniers qui paraissent entre le troisième et le quatrième acte du *Bourgeois*). — Mgr Giovanni MERCATI. Dagli epitolografî del Cod. Vat. Gr. 306 (concernant Procope, maître Nicétas Paneuphemos et l'ar-

chevêque Cyriac). — Franz CUMONT. Villes de l'Euphrate : Zeugma, Néocésarée, BIRTHA. — L. DUCHESNE. Les schismes romains au VI^e siècle. — Francesco COGNASSO. L'influsso francese nello Stato Sabauda durante la minorità di Amedeo VIII (notes et documents inédits, 1391-1398). — L.-A. CONSTANS. Inscriptions de Gigthis, Tunisie. = Année XXXVI, 1916-1917. Léon MIROT. Notes sur une famille florentine établie en France au XIV^e siècle (celle de Bernardo di Cino di Bartolino dei Benvenuti, assez bien connu depuis 1380 ; trois documents de 1379 à 1385). — L. DUCHESNE. Les légendes de l'Alta Semita (c'était une rue qui était située entre les jardins de Salluste et les thermes de Dioclétien ; aujourd'hui rue du XX Septembre). — Francesco FORNARI. Le recenti esplorazioni nel cimitero di S. Ciriaco al VII^o miglio della Vita Ostiense. — B. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ. La diplomatie d'Anne de Bretagne (publie quatre documents inédits de l'année 1490). — Id. L'église Saint-Malo ou San-Macuto, de Rome (avec un plan de 1551). — Pierre de CÉNIVAL. La politique du Saint-Siège et l'élection de Pologne, 1572-1573 (avec des documents inédits). — FRANCHI DE' CAVALIERI. I funerali ed il sepolcro di Costantino Magno (à Constantinople, mai 337 ; il fut enseveli dans un monument qu'il avait fait construire près de la basilique des Saints Apôtres et pour bénéficier des prières qui y seraient dites). = Année XXXVII, 1918-1919. Henri COCHIN. Sur le *Socrate* de Pétrarque (le *Socrate* de Pétrarque doit être identifié avec le musicien flamand Ludovicus Sanctus de Beeringen). — Franz CUMONT. Astrologues romains et byzantins (Balbillus, Antiochus et Rhetorius ; leurs œuvres). — Paul FOURNIER. Les deux recensions de la collection canonique romaine dite le *Polycarpus*. — Ulysse CHEVALIER. La Santa Casa de Loreto ; sur un document allégué en sa faveur (une bulle de Clément V confirmant la fondation du couvent des Carmes de Weinheim en Bade est fausse). — Louis DUCHESNE. In Aegypto. Une fabrique de fausses légendes égyptiennes (les trois passions de martyrs égyptiens publiées en 1909 par le P. Poncelet sont fausses ; dans la rubrique « depositio Thomae in Aegypto », il faut sans doute reconnaître la ville égyptienne de Thmuis ; Thomas n'a rien à faire là). — B. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ. La compagnie de Saint-Yves des Bretons à Rome. — F. PRÉCHAC. La date du déplacement du Colosse de Rome sous Hadrien (la statue colossale de Néron, consacrée au Soleil par Vespasien, a été déplacée entre la fin de 126 et le 21 avril 128). — Joseph ROSEOT DE MELIN. Note sur un prétendu évêque de Troyes en 1560, Frédéric « Corneille » (confondu à tort avec Federico Cornaro, de la « gens Cornelia », évêque de Traù, transféré à Bergame le 15 janvier 1561, puis à Padoue en 1577, mort en 1590). — Eugène ALBERTINI. Inscriptions [romaines] d'Espagne. = Année XXXVIII, 1920. A. GRENIER. La découverte du Rhin (par les cosmographes et historiens grecs et latins). — Giovanni Pansa. La leggenda di traslazione di S. Tommaso apostolo ad Ortona a Mare, e la tradizione del culto Cabirico (publie en appendice un témoignage officiel de 1259 concernant la translation des prétendues reliques de saint Thomas de l'île de Chio à Ortona ; la légende se rattache directement au culte des Cabires et à la croyance des apparitions lumineuses dans le ciel). — Jean BAYET. Les origines de l'Arcadisme romain (il y a eu certainement des Arcadiens dans la Grande-Grèce ; Pallas le Lycaonide et son peuple æonien ont été des « ouvriers mystiques » de l'Arcadisme romain). — Raymond THOUVENOT. Salvien et la ruine de l'Empire romain. — Louis DUCHESNE. Le *Liber pontificalis* aux mains des Guibertistes et des Pierléonistes (touchant l'histoire des papes au X^e siècle et dans la première moitié du XI^e). — Émile-G. LÉONARD. Comptes

de l'hôtel de Jeanne Ire, reine de Naples, de 1362 à 1369. — A. PIGANIOI. Romains et Latins. I. La légende des Quinctii. = Année XXXIX, 1921-1922. L. DUCHESNE. Le sanctuaire de Saint-Laurent (sur la voie Tiburtine à Rome). — Joseph ROSEROT DE MELIN. Études sur les relations du Saint-Siège et de l'Église de France dans la seconde moitié du xvi^e siècle (sources pour l'histoire du colloque de Poissy, 1560-1561. 1^{er} article, suivi d'un Journal de l'Assemblée des évêques à Poissy). — H.-M.-R. LEOPOLD. La basilique souterraine de la Porta-Maggiore. — Pierre FABRE. Le développement de l'histoire de Joseph dans la littérature et dans l'art au cours des douze premiers siècles. — Jean BAYET. Hercule funéraire (et son culte; suite au tome XL). — Fernand BENOÎT. L'interrogatoire de Margarit. Document inédit sur Benoît XIII, 1410-1411, et Supplément à l'inventaire des fonds des notaires d'Orange conservé à la bibliothèque du Vatican (Pierre de Luna, le futur Benoît XIII, eut à son service un Catalan appelé Esmenard Margarit, qui fut fait prisonnier par les troupes du roi de France à la traversée du Rhône, juin 1411. Son interrogatoire, ici publié tout au long, complète les renseignements fournis par la chronique de Martin d'Alpartil et le *Chronicum parvum Avenionense de schismate et bello*). — Jean PORCHER. Jean de Candida et le cardinal de Saint-Denis (publie la préface de la Chronique des rois de Sicile par le Napolitain Jean de Candida, qui accompagnait en 1491 l'abbé de Saint-Denis, Jean de Bilhères-Lagraulas, chargé d'une importante mission auprès du pape). = Année XL, 1923. Pierre FABRE. Un autel du culte phrygien au musée du Vatican. — Robert BRUN. Quelques Italiens d'Avignon au xiv^e siècle (Datini et Naddino de Prado, médecin de la Cour pontificale). — Jean PORCHER. Lettres émanant de la Cour pontificale à l'époque du conclave de Viterbe, 1270-1272 (sur la mort de Louis IX, la maladie d'Alphonse de Poitiers, etc.). — Jérôme CARCOPINO. Attideia (étude sur l'introduction officielle à Rome du culte d'Attis au temps de l'empereur Claude). — Fernand BENOÎT. Farnesiana. La bibliothèque grecque du cardinal Farnèse (suivie d'un choix de lettres d'Antoine Éparque, de Mathieu Devaris et de Fulvio Orsini, 1542-1554). — Louis LESCHI. Correction à *Ephemeris epigraphica*, VIII, 632. = Année XLI, 1924. A. GRENIER. L'alphabet de Marsiliana et les origines de l'écriture à Rome. — Émile-G. LÉONARD. La captivité et la mort de Jeanne Ire de Naples. — Fernand BENOÎT. Farnesiana. III : M^{lle} du Gauguier, dame d'honneur de la reine (cinq lettres d'elle, 1555-1558). — Jacques MADAULE. Le monument de Septime Sévère au « Forum Boarium ». = Année XLII, 1925. Félix GRAT. Nouvelles recherches sur Tacite (un nouveau manuscrit de la *Germanie*; deux manuscrits nouveaux des *Annales* et des *Histoires*; relevé des variantes). — J. A. F. ORBAAN. Documents inédits sur la Rome de Sixte-Quint et du cardinal Farnèse, 1585-1589. — Ph. LAUER. Un inventaire inédit des revenus fonciers de la basilique du Latran au xii^e siècle. — Pierre BOYANCÉ. Note sur le Tarentum (où se trouvait l'« ara Ditis in Tarento »). — Georges RECOURA. Notes sur six manuscrits inédits ou peu connus des *Assises de Jérusalem*. = Année XLIII, 1926. J. LESELLIER. Un historiographe de Louis XI demeuré inconnu : Guillaume Danicot (avec treize pièces justificatives datant de 1441 à 1472). — G.-J. HOOGWERFF. Le tombeau-autel du cardinal Philippe d'Alençon à Sainte-Marie du Transtévère. — Léon BOURDON. Les voyages de saint Mayeul en Italie; itinéraires et chronologie (de 953 à 987). — Jeanne VIELLIARD. Scènes de la légende de saint Pierre, peintes à fresque dans l'église San-Pietro de Toscanella). — Jean GAGÉ. Deux dieux cavaliers d'Asie

Mineure, d'après deux bas-reliefs inédits. — René LUGAND. Note sur l'itinéraire maritime de Rome à Arles. — Jeanne ODIER. Voyage en France d'un jeune gentilhomme morave en 1559 et 1600 (il s'appelait Zdenek et appartenait à la famille du fameux Waldstein). — Année XLIV, 1927. Ch. MOLLAT. *Miscellanea Avenionensis* (l'élection et la cour de l'antipape Nicolas V, etc.). — J. LESELLIER. Les méfaits du cérémoniaire Jean Burckard (détails nouveaux sur ses débuts à Rome, d'après des suppliques inédites). — Ch. PERRAT. Un diplomate gascon au xiv^e siècle: Raymond de Piis, nonce de Clément V en Orient (publie trois documents inédits de l'année 1310). — Colonel Louis LANGLOIS. Quelques considérations topographiques et militaires sur les sites étrusques (Denys d'Halicarnasse peut bien avoir raison quand il fait descendre les Étrusques des Alpes, au bout d'un long voyage dont l'origine reste à trouver et la date à démêler dans les contradictions des époques). — Jean GAGÉ. Église et reliquaire d'Afrique (décrit une petite basilique située sur le territoire du Belezma et les reliques trouvées dans un vase, avec quelques inscriptions chrétiennes). — René LUGAND. Étude sur quelques monuments inédits du musée de Lambèse. — William SESTON. Les « Anaglypha Trajani » du Forum romain et la politique d'Hadrien en 118 (les « Anaglypha » ont été sculptés en 118 et 120 sous Hadrien, sans doute pour servir d'enceinte à la statue de Marsyas et aux trois arbres sacrés du Forum). — P. WUILLEUMIER. Cirque et astrologie (commente trois passages tirés d'un manuscrit astrologique grec; ils jettent quelque lumière sur les deux passions favorites du monde romain: le cirque et l'astrologie, leurs rapports étant fondés sur les propriétés des planètes auxquelles on accordait un critère soi-disant scientifique). — Année XLV, 1928. J. GAY. Notes sur la crise du monde chrétien après les conquêtes arabes. — Ch. SAMARAN. Un ouvrage de Guillaume Danicot, historiographe de Louis XI (ajoute des renseignements nouveaux à ceux qu'avait déjà fait connaître J. Lesellier; c'est une traduction française de la légende de saint Julien, composée entre 1463 et 1467, et une supplique rédigée par Danicot au nom de Louis XI en 1472; il dit qu'il était en train d'écrire des *Gesta regum Francorum*. On n'a encore trouvé aucune trace de cette œuvre). — J. LESELLIER. Une curieuse correspondance inédite entre Louis XI et Sixte IV (en 1473). — Jean LASSUS. Les miniatures byzantines du Livre des rois. — René JULLIAN. Le candélabre pascal de Saint-Paul-hors-les-Murs (où sont représentées plusieurs scènes de la Passion et de la Résurrection. Il est l'œuvre de deux sculpteurs romains de la fin du xii^e siècle: Nicolas, fils d'Angelo, et Pietro Vassalletto). — Pierre BOYANCÉ. Le Sommeil et l'Immortalité (représentés dans l'art funéraire s'inspirant de la théologie). — Jean GAGÉ. Le Colosse et la Fortune de Rome (le Colisée a bien pris son nom du colosse de Néron voisin de l'amphithéâtre; dès le temps de Néron, il associait dans un rapport intime le Soleil et l'Empereur, et par suite la Fortune même de Rome). — P. WUILLEUMIER. Mobilier de l'Afrique romaine (fragments découverts à Affreville et dans les ruines de l'ancienne Tigava: un candélabre et un trépid; essai de reconstitution des monuments eux-mêmes). — William SESTON. Le secteur de Rapidum sur le limes de Mauritanie césarienne après les fouilles de 1927 (Rapidum est aujourd'hui Sour-Djoubab, à l'ouest d'Aumale, qui est l'antique Auzia, dans le département d'Alger. On y a trouvé des inscriptions qui ont permis de reconstituer en partie l'histoire de la ville). — Année XLVI, 1929. Jean BAYET. Un nouvel Hercule funéraire et l'héroïsation gréco-romaine en Thrace. — Adrien BRUHL. Les influences hellénistiques dans le triomphe romain. — Jacques HEURGON. Le satyre et la ménade étrusques.

— Jean GAGÉ. Les Étrusques dans l'Énéide (Virgile s'est certainement proposé de transformer un fait historique certain : l'occupation de Rome par les Étrusques, les Tarquins, et il imagine que l'Étrurie s'est soumise spontanément à Énée). — J. LESELLIER. La trahison du moine Gilles de Moustier, 27 août 1417 (le moine trahit certainement Caen assiégée par Henri V, en lui livrant l'accès de l'église Saint-Étienne. Il est vrai que son intervention eut pour résultat que l'église fut préservée des destructions ordonnées par les Caennais eux-mêmes pour rendre vains les efforts des assaillants. Cet épisode est connu par une supplique adressée par Gilles au pape Martin V en vue d'obtenir son absolution pour crimes d'homicide et de trahison : 3 février 1427. Le même jour, le pape chargeait l'évêque de Bayeux d'absoudre Gilles de Moustier après enquête sur son cas). — Jean Lassus. Quelques représentations du « Passage de la Mer rouge » dans l'art chrétien d'Orient et d'Occident. — René JULLIAN. Les fragments de l'ambon de Benedetto Antelami à Parme. — Félix OLIVIER-MARTIN. Manuscrits bolonais du décret de Gratien conservés à la bibliothèque Vaticane (avec de nombreuses miniatures qui illustrent le texte). — Émile VAN MOË. Les ermites de Saint-Augustin amis de Pétrarque.

Mercredi de France. 1930, 15 janvier. — Louis ROUGIER. Les rapports de la science et de la religion. — Léon DE PONCINS. Une nouvelle version de Mayerling et de Serajevo (à propos du roman de M. t'Serstevens intitulé *Taia*; « il ne faut pas en faire un document d'histoire »). — Chronique de Glozel (« l'authenticité en est reconnue en Allemagne »). — George MARLOW. Chronique de Belgique. = 1^{er} février. Georges ACHARD. Le Sionisme devant l'opinion française (les Juifs de Palestine ont leur grande part de responsabilité dans le sanglant conflit qui vient d'éclater entre eux et les Arabes). — Louis BAREILLIER-FOUCHÉ. L'inflation au temps de Solon (sur la réforme monétaire de l'an 612 av. J.-C.). — Chronique de Glozel (réponse de M. Peyrony à l'article « Une petite enquête aux Eyzies »). — Camille VALLAUX. La question bretonne (les fédéralistes voudraient faire de la France une « unité diversifiée »; nos pères ont pétri, depuis dix siècles, une « diversité unifiée ». Il faut s'y tenir). — Auguste MARGUILLIER. Le drame de Meyerling. = 15 février. Henri GLAESNER. A propos d'un centenaire romantique : *Hernani* et ses sources. — Albert SCHINZ. Ce qu'on lit aux États-Unis; expériences d'un éditeur américain (d'après les publications entreprises par l'éditeur E. Haldeman-Julius et la classification qu'il en a donnée lui-même). — G.-M. OSTROGA. Staline et l'avenir de la Russie (d'après une conversation avec M. Bessedowsky, l'ex-premier conseiller de l'ambassade soviétique à Paris, donc en état d'être bien informé). — Chronique de Glozel (lettre d'un témoin à décharge dans l'affaire Bayle-Philipponet). = 1^{er} mars. Pierre JULIAN. La vie du dernier troubadour : Anselme Mathieu, félibre des Baisers, 1828-1895. — Émile RIPERT. Le souvenir d'Henry de Groux en Provence (peintre belge qui est mort à Marseille le 12 janvier 1930). — Chronique de Glozel (lettre du Dr Foat en réponse aux « erreurs et fausses imputations » faites par M. Peyrony).

Revue de l'histoire des religions. 1929, janvier-février. — Ch. PICARD. Chronique de la religion minoenne. — Frédéric MACLER. « Pais, béliers » (signale, dans un manuscrit arménien, une importante variante au chapitre XXI de l'évangile selon saint Jean, qu'on invoque toujours pour attester, établir et renforcer la primauté de Pierre). — Ch. GUIGNEBERT. Jésus-Christ; sa personne, son message, ses preuves (critique longuement l'ouvrage publié sous ce titre par le P. Léonce de

Grandmaison. Cet auteur est « un homme instruit plus qu'un érudit, un apologiste, non un historien et, au total, un partisan ». Il avait d'ailleurs averti le lecteur qu'il ne voulait pas être autre chose). — E. LINCKENHELD. Sucellus et Nantosvelta (étude critique sur ce couple divin, connu dans la plus grande partie du territoire celtique. « Le dieu au maillet et sa compagne avaient un quadruple caractère : domestique, chthonien, infernal et sidéral » ; ces quatre *numina* caractérisent « les forces éternelles de la terre qui produit la vie sous toutes ses formes et les reçoit de nouveau dans son sein, où ils continuent à vivre sous les astres impérissables, le Soleil et la Lune »).

Revue des Études historiques. 1929, octobre-décembre. — A.-E. SAYOUS. Le commerce de Marseille avec la Syrie au milieu du XIII^e siècle (« c'est l'appui du capital qui a permis au XIII^e siècle le développement du commerce, comme il a permis, au XIX^e siècle, le développement de l'industrie et des diverses branches de l'activité économique, sous des formes assez voisines »). — Commandant DE LA ROCHE. Les Académies militaires sous l'Ancien régime, d'après les documents d'archives). — Maurice MONTIGNY. J.-J. Rousseau secrétaire d'ambassade (le portrait satirique de l'ambassadeur, le comte de Montaigu, dans les *Confessions*, est un tissu de contre-vérités). — Chanoine UZUREAU. La guerre de Vendée, 1795. = Dépouillement chronologique et méthodique des Revues.

Revue des Études napoléoniennes. 1929, août. — Gellio CASSI. Le concordat napoléonien et le concordat italo-vatican (à la suite est reproduit le texte officiel et complet des actes du Vatican, afin que l'on puisse poursuivre la comparaison entre ces deux documents, inspirés du même esprit). — Jean BARADA. Visite du pape Pie VII à la maison mère, des Filles de Saint-Vincent-de-Paul à Paris, 23 décembre 1804. — Chanoine Luigi MUSSI. Le lieu d'origine de Napoléon I^{er} (les Bonaparte sont originaires de la Lunigiana, exactement à Marcioso). — Lucien LAUDY. Le guide de l'Empereur à Waterloo : Jean-Baptiste Dekoster. = Septembre. Warwick BOND. Le manuscrit original sur l'arrestation du duc d'Enghien (copie d'un manuscrit du marquis de Bonnay en septembre 1805, exécutée par le comte de Charleville. Le document a déjà été en partie publié ; on veut en donner ici le texte intégral. La première partie est une « Notice sur les derniers jours de Mgr le duc d'Enghien et sur Canonne, son fidèle domestique »). — Édouard DRIAULT. Un mystère d'histoire : le manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue (le texte de ce manuscrit, publié par Murray à Londres en 1817, fut tout d'abord attribué à Napoléon lui-même, ce qui en assura le succès. Napoléon le désavoua et l'on a dit depuis qu'il fut rédigé par Frédéric Lullin de Chateaufvieux. En réalité, Lullin n'a fait que tenir la plume ; le fond appartient à M^{me} de Staël, qui a pu connaître par Benjamin Constant les idées et les formules de Napoléon lui-même. Le manuscrit de Sainte-Hélène est donc, « en vérité, le premier *Mémorial*, né de la collaboration directe ou indirecte de Napoléon lui-même avec M^{me} de Staël ». M^{me} de Staël se garda bien de faire connaître la part qu'elle eut à ce manifeste, « pour conserver devant la postérité sa haute tenue d'adversaire de l'Empereur ». Ce fut « la première manifestation du parti libéral »). — Documents sur l'administration napoléonienne à Barcelone. Le régime civil pendant la guerre de l'indépendance espagnole en 1813, 1814. — Comte BEGOUEN. Lettre du général Gourgaud à la comtesse Auguste Caffarelli, datée de Jamestown, octobre 1815. — Le registre

de l'état civil de la famille impériale. — Émile LE GALLO. Un policier de la Révolution et de l'Empire (il s'agit de Jean-Baptiste Dossonville, dont on retrace ici la biographie). — François DUTACQ. Lieutenant Bonaparte. Le « discours de Lyon » (ce discours vient d'être réédité par M. Driault d'après une copie contemporaine). — Octobre. R. WARWICK BOND. Le manuscrit original sur l'arrestation du duc d'Enghien. II (note, par le marquis de Bonnay, sur Joseph Canonne, valet de chambre en second du prince et son messager de confiance. Canonne avait averti le prince du danger qu'il courait d'être arrêté par les agents de Bonaparte et l'avait supplié de fuir ; mais il ne fut pas écouté. La note est datée de Mittau, le 15 septembre 1805). — Jean BABELON. La médaille et les médailliers sous le Premier Empire. — Louis-A. ROZELAAR. Le Mémorial de Sainte-Hélène et le Romantisme (la politique tracée par Napoléon à Sainte-Hélène est « la politique romantique, faite d'idéal, de rêve, d'aspiration du cœur, et d'où la critique positive est à peu près exclue ». Napoléon est déjà « l'homme fatal » des romantiques). — Édouard DRIAULT. Napoléon dans l'*Histoire diplomatique de la Nation française* (regrette que M. René Pinon n'ait pas mis Napoléon dans son plein jour : Napoléon « fut le Prométhée des nations, victime et martyr des rois d'ancien régime »). — Lucien LAUDY. Napoléon I^{er} faux monnayeur (il fit fabriquer par le graveur Lale de faux billets de Banque anglais et russes ; on connaît le détail des opérations auxquelles Lane s'était livré par ordre de Fouché, puis de Rovigo). — 5 novembre. WARWICK BOND. Le manuscrit original sur l'arrestation du duc d'Enghien (troisième et dernière partie. Commentaires). — Paul MARMOTTAN. La statue antique dite de Pompée et Napoléon (Napoléon désira vivement acquérir cette statue, mais la négociation échoua à cause du prix exigé, ensuite et surtout parce que Denon estima qu'elle était sans intérêt, « la tête ayant été rapportée sur le corps »). — J. DONTENVILLE. Création de l'Université de France par Napoléon (instaurée par la loi du 10 mai 1806 et organisée par les décrets du 17 mars 1808 et du 15 novembre 1811. Par cette institution, Napoléon voulait « travailler à la formation intellectuelle et morale de la jeunesse »). — Publications historiques spéciales de la Société royale de géographie d'Égypte sous les auspices du roi Fouad I^{er} (celles de MM. Georges Douin et Édouard Driault).

La Revue de Paris. 1930, 15 janvier. — Gabriel HANOTAUX. Mérimée et l'Impératrice Eugénie. — MÉRIMÉE. Lettres à la comtesse de Montijo (mère de l'Impératrice. 1^{er} article allant du 16 octobre 1847 au 15 janvier 1848). — Comte DE FELS. Les États-Unis français et le bloc atlantique ; la politique française. — Pierre BERNUS. Le problème naval franco-italien. — André PIERRE. Les Intellectuels en Russie soviétique (si la Russie soviétique honore la science, elle fait aux Intellectuels une existence très dure. L'Académie des sciences de Petrograd elle-même est étroitement soumise à la surveillance des Communistes. Ce parti « croit à l'existence de deux cultures : la bourgeoisie et le prolétariat ; il proclame l'irrémissible déchéance de la première et l'irrésistible poussée de la seconde »). — 1^{er} février. Marcel LUCAIN. Un entretien avec S. Exc. M. Walter Edge (le nouvel ambassadeur des États-Unis en France. « Nous venons de découvrir, à notre tour, l'Amérique »). — Henry BORDEAUX. Une rencontre avec M. Emil Ludwig (le biographe de Guillaume II et de Bismarck). — Alexandre MORET. Chants d'amour de la vieille Égypte. — Lieutenant-colonel B. FAVRE. Question mongole et question tibétaine. — Prosper MÉRIMÉE. Lettres à la comtesse de Montijo. II (du 22 janvier au 25 dé-

cembre 1848 ; c'est en raccourci une histoire des journées de février et de juin vue à Paris : Mérimée faisait alors partie de la garde nationale). — **Fernand de Brinon**. Un incident à La Haye (récit d'un reporter français qui suivit de très près l'incident que faillit créer, à La Haye, le 8 janvier 1930, un passage mal interprété de M. Tardieu, président du Conseil français. On prétendait qu'il avait adressé des paroles offensantes à l'égard des délégués allemands « dont on suspectait la capacité de négociateurs ». La confrontation des dépêches envoyées par l'agence Havas, l'agence Wolff et le correspondant du Reuter a suffi pour réduire l'incident à néant ; mais l'alerte avait été chaude). — 15 février. **Abel Hermant**. La société en France au début du ^{xx}^e siècle (sur « l'élite » de l'intelligence, de la politique, de la finance et de l'industrie). — **Luc Durtain**. Les dieux des Blancs (ce sont les machines des steamers haut-courriers). — **Georges Suarez**. M. Clemenceau et M. Poincaré (de 1909 à 1917 ; leurs rapports, d'abord corrects ou même amicaux, s'aggravèrent après l'élection de M. Poincaré à la présidence de la République). — **Étienne Dinet** et **El Hadj S. B. Ibrahim**. Mon pèlerinage à La Mecque (le peintre français Dinet, converti au mahométisme, put assister aux cérémonies rituelles de la Kaaba, en compagnie de son collaborateur Sliman ben Ibrahim). — 1^{er} mars. **Maurice Constantin-Weyer**. La vie du général Yusuf (biographie romancée, mais fondée sur de solides fondements historiques) ; 1^{er} article. — **Robert de Traz**. En passant à Prague. M. Mazarik et M. Benès (impressions de voyage et entretiens avec ces deux chefs d'État). — **Luc Durtain**. Écorce de Singapour. I (est-ce à dire que l'auteur n'a vu de cette escale fortifiée que l'écorce?). — **Georges Suarez**. Clemenceau de 1914 à 1917 (ses paroles et ses actes. Comment Clemenceau fut appelé par Poincaré à former en 1917 le Cabinet qui aboutit à la victoire finale). — **Fernand de Brinon**. Notes sur la Conférence de Londres (en février 1930). — **Roger Labonne**. Au Maroc. Colonisation et pacification. I. — **A. Albert-Petit**. Les livres d'histoire (signale notamment le mémoire de Georges Pariset sur le séjour à Strasbourg, en 1788, de Bonaparte, dans ses *Études d'histoire révolutionnaire et contemporaine*).

Revue des Deux Mondes. 1930, 25 janvier. — **Louis Bertrand**. Le roman de la Conquête (suite et fin de ce roman historique, brodé sur le thème de la prise d'Alger). — **Caulaincourt**, duc de Vicence. Mémoires. L'agonie de Fontainebleau. II : Les Alliés à Paris (envoyé à Paris pour traiter avec les Alliés, Caulaincourt ne rencontre chez le tsar qu'un refus poli de traiter avec Napoléon ; on lui assurerait un établissement honorable, mais il fallait qu'il abdiquât. Talleyrand, de son côté, travaillait pour les Bourbons. Caulaincourt rejoint l'empereur à Fontainebleau le 2 avril au soir, au moment où le Sénat était décidé à faire voter la déchéance). — **Comte Kokovtsov**. La ruine morale au pays des Soviets. La lutte contre Dieu (1^{er} article). — **Marie-Louise Pailleron**. La jeunesse de Pauline de Beaumont. — **François Canac**. Florence, ville de science (à propos de l'Exposition nationale de l'histoire des sciences, qui s'est tenue dans cette ville en 1929). — **Maurice Pernoy**. A la Conférence de La Haye, choses vues et entendues ; suite et fin dans la livraison suivante. — 1^{er} février. **G. Lenôtre**. La Compagnie de Jésus. III : La chasse aux Mathevons (représailles exercées à Lyon en 1795 contre les Terroristes, désignés alors par l'épithète de Mathevons, les « étêteurs d'hommes ». De Lyon, les Mathevons se portèrent en Bresse pour assouvir leur vengeance). — **J. et J. Tharaud**, Fez ou les bourgeois de l'Islam. II. — **Comte Kokovtsov**. La ruine morale au pays

des Soviets. IV : L'offensive contre la foi (encouragement au schisme ; propagande antireligieuse). — ANDRÉ DEMAISON. Visites à la presse de province. Les journaux de l'Ouest (la Sarthe, Rennes, Brest, Nantes). — CAULAINCOURT. L'agonie de Fontainebleau. III : Le calvaire de Napoléon (après avoir consulté ses maréchaux et les avoir trouvés disposés à soutenir le roi de Rome au cas où il abdiquerait, Napoléon envoya Marmont et Ney pour négocier sur cette base avec les Alliés, tout en prenant ses dispositions pour recommencer la lutte). — C.-JEAN REYBAZ. La légion étrangère au front. = 15 février. *** Crépuscule d'alliance. Le dialogue austro-allemand, février-août 1918 (négociations entamées par l'Autriche, qui cherche à se dégager honnêtement des liens de son alliance avec l'Allemagne ; elles échouèrent, l'Allemagne ne voulant ni ne pouvant renoncer au concours militaire de son alliée. Le gouvernement autrichien avait, de son côté, scrupule de poser les armes sans le consentement, en bonne et due forme, de son alliée. Ce scrupule a prévalu à Vienne jusqu'au 27 octobre 1918, où l'empereur Charles annonça à Berlin sa défection ; il invoquait pour excuse le vœu et le besoin de ses peuples, dont la plupart ne le reconnaissaient déjà plus pour souverain). — JULES CAMBON. La princesse Antoine Radziwill (c'était une Castellane, petite-fille du maréchal et de la duchesse de Dino, née à Paris le 19 février 1840 ; elle épousa en 1857 le prince Antoine Radziwill, grand seigneur polonais, qui fut aide de camp de l'empereur Guillaume I^{er} et son ami personnel. A Berlin, elle devint la plus intime confidente de la reine Augusta et c'est elle qui réussit à empêcher la reine, abreuvée de dégoût dans sa vie privée, de rompre et de quitter la Prusse. Fort intéressants les souvenirs que M. Cambon note d'elle sur les sentiments francophiles qu'elle ne cessa de professer soit en 1870-1871, soit après 1914. Internée dans son château de Kleinitz, elle y mourut avant la fin de la guerre). — G. LENÔTRE. La Compagnie de Jéhu. IV (cette société de compagnons ennemis des Terroristes à Lyon n'a jamais eu l'importance que lui attribuait la Convention. La *Terreur blanche*, dont on lui a fait un crime, n'a existé que dans les préjugés de Louis Blanc et de ses continuateurs). — PAUL GAUTIER. Les deux Allemagnes de M^{me} de Staël (en 1804, la fille de Necker écrivait : « Je hais l'Allemagne, je déteste les Allemands » ; six ans plus tard, elle écrivait son livre *De l'Allemagne*, tout à la louange de ce pays. C'est qu'alors elle était exilée loin de la France, sa vraie patrie, à la fois triomphante et asservie. C'était sa revanche). — LOUIS BARTHOU. Pierre Loti (évoque des souvenirs personnels d'un grand intérêt). = 1^{er} mars. *** Les quatre-vingt-quatre ans du président Mazarik (« il n'est pas fréquent qu'un philosophe soit président de la République, il l'est peut-être encore moins qu'un sage ne soit pas désabusé »). — CAULAINCOURT. L'agonie de Fontainebleau. IV : La trahison de Marmont (détail des négociations avec Schwarzenberg et l'empereur Alexandre, 4-5 avril 1814). — HENRI LORMIAN. La question chinoise et les intérêts français en Chine. — DUC DE LA FORCE. L'histoire et les idées modernes (à propos de l'*Histoire de la nation française*, par M. HANOULX, ou, pour mieux dire, du volume de l'*Histoire politique* dont il est l'auteur). — GÉNÉRAL WRANGEL. La dernière campagne. Crimée, 1920 (c'en est le récit par le général lui-même). — LE R. P. DIDON. Lettres à M^{me} Commanville (lettres adressées par le P. Didon à M^{me} Caroline Commanville, nièce de Gustave Flaubert, 1879-1881 ; celles de 1880-1881 sont datées du couvent de Corbara, en Corse, où le célèbre dominicain avait été exilé). — J. et J. THARAUD. Fox ou les bourgeois de l'Islam. IV : Histoire d'Azouzou. — C.-M. SAVARIT. Les académies de province au travail (celles de Normandie, de Bordeaux, de Bayonne, etc.).

Revue des Questions historiques, 1929, octobre. — TONY CATTÀ. Charles VII et Jeanne d'Arc (il faut « redresser le jugement de l'histoire en faveur d'un de nos plus grands rois ». Charles VII n'a rien à se reprocher à l'égard de la Pucelle. Le procès de réhabilitation fut de sa part une « initiative courageuse et difficile, inconciliable avec les sentiments d'ingratitude et d'oubli dont on a noirci la mémoire du Victorieux »). — A. DURENGUES. Le protestantisme en Agenais. L'invasion huguenote (véhément réquisitoire contre les Huguenots, « pillards avides et vrais vaudales »). — G. G. Deux frères ennemis : les Saint-Simon, 1713-1726 (procès entre les deux frères, Claude I^{er} et II, fils d'Eustache Titus, marquis de Saint-Simon, de la branche aînée, mort en 1712 ; l'un, l'aîné, chanoine régulier de Saint-Victor, ne pouvant hériter par suite de son vœu de pauvreté, adressa au pape une supplique pour être autorisé à réclamer l'annulation de ses vœux et, de fait, il rentra dans la vie civile. Le cadet, prêtre séculier, réclama le rejet de cette demande. Le duc de Saint-Simon intervint : Claude I^{er} entra dans l'ordre des chevaliers de Malte et mourut en 1777 ; Claude II, « l'homme le plus processif de France », devint évêque de Noyon, puis de Metz, et mourut en 1760). — LOUIS BOITEUX. L'Encyclopédie du XIX^e siècle (André-Marie Ampère, qui, jeune homme, avait lu et retenu dans sa mémoire les vingt volumes de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, se proposa de la refaire et, en 1834, il composa son *Essai sur la philosophie des sciences*, qui devait servir de cadre à la nouvelle Encyclopédie, d'où l'on aurait éliminé avec soin « tout venin d'incrédulité et d'irréligion ». Elle parut, non sans que le programme eût été fâcheusement modifié, en vingt-cinq volumes, 1836-1852. Le rédacteur en chef fut l'abbé François-Xavier Receveur, professeur de dogme, recommandé par l'archevêque de Paris. Une seconde édition, entreprise en 1858, aurait dû corriger les nombreuses fautes de la première ; mais elle tomba en des mains mercantiles et dans le mépris). — ALBERT ISNARD. Revue des Périodiques français. — G. ALLEMANG. Courrier allemand. = Janvier 1930. André-E. SAYOUS. Les opérations du capitaliste et commerçant marseillais Étienne de Manduel entre 1200 et 1230 (reproduit, sous une forme un peu différente, l'article paru dans la précédente livraison de la *Revue historique*). — P. COSTE. Saint Vincent de Paul au secours des provinces désolées (en Lorraine, dans les Trois-Évêchés, en Picardie et en Champagne). — ALEXANDER HAGGERTY KRAPPE. Une allusion historique dans les *Tristia* d'Ovide, IX, 23-26 (allusion à la rencontre d'Octave, vainqueur de Marc-Antoine, avec Hérode, que néanmoins, dans sa clémence intéressée, il confirma comme roi de Judée). — ABBÉ RONY. La légation d'Hugues, archevêque de Lyon, sous le pontificat d'Urbain II, 1088-1099. — AUGUSTE QUESNOT. Notes sur un mandement d'Henri VI au bailli de Caux touchant la construction d'un pont à Dieppe. = Comptes-rendus critiques. — A. VINCENT. Chronique d'histoire orientale. — ALBERT ISNARD. Revue des périodiques français. — Notes bibliographiques.

Revue d'histoire de l'Église de France, 1929, octobre-décembre. — ABBÉ RONY. Saint Jubin, archevêque de Lyon, et la primatie lyonnaise (inconnue à l'antiquité chrétienne, la primatie doit son origine aux *Faussees décrétales*. Lyon n'a jamais eu la primatie nationale sur les Gaules ; la Lyonnaise a été constituée sous Grégoire VII par des bulles en faveur de Jubin, élu et consacré en 1077, et de son successeur Hugues, élu en 1082. De saint Jubin, d'ailleurs, il n'est pas autrement question dans l'article). — MICHEL LE GRAND. Le chapitre cathédral de Langres ; son organisation et son fonctionnement de la fin du XII^e siècle au concordat de

1516). = Chronique d'histoire régionale et Revue des périodiques. = A la fin, une note très judicieuse de l'abbé Carrière concernant les plagiat, conscients ou inconscients. Quand on cite un auteur, il faut le marquer nettement, entre guillemets. Exemples tirés du *Voyage autour de la paroisse de Saint-Sauveur à Paris*, par l'abbé Dufournet ; du *Calendrier spirituel de la ville d'Evreux*, par l'abbé Delamare, etc. ; sinon l'on s'expose à l'accusation de plagiat.

Revue du seizième siècle. T. VII, 1920. — L. SAINÉAN. L'histoire naturelle dans l'œuvre de Rabelais. 6^e et 7^e articles : Médecine et pharmacie ; l'alimentation. — P. VILLET. Tableau chronologique des publications de Marot, 1515-1538. — Joseph NÈVE. Proverbes et néologismes dans les sermons de Michel Menot. — Gustave CHARLIER. Un amour de Ronsard : « Astrée » « Astrée » est la belle Françoise Babou de La Bourdaisière, dame d'Estrées, qui mourut assassinée avec son dernier amant, Yves IV d'Alègre, le 18 juin 1592). — Id. Sur un passage de *Comme il vous plaira* de Shakespeare (la *Diane* dont il y est question est l'héroïne du roman de Montemayor, dont la traduction parut en 1598, un an ou deux avant la comédie de Shakespeare). — Jean PLATTARD. François de La Noue, lecteur et admirateur de Rabelais. — Abel LEFRANC. Les origines familiales de Rabelais (il appartenait à la famille d'un homme de loi tourangeau, seigneur de la Devinière et sénéchal de Léré). — Jean PLATTARD. Pantagruel et le roman de Perceforest (qui fut imprimé à Paris en 1528, puis en 1531). — Id. La bibliothèque et la collection de tableaux d'un chanoine de Poitiers en 1581. — Tome VIII, 1921. L. SAINÉAN. L'histoire naturelle dans l'œuvre de Rabelais ; suite et fin. — Dr DE SANTI. Rabelais à Toulouse, 1529. — E. DROZ. La correspondance poétique du rhétoriqueur Jean Picart, bailli d'Ételan (1501-1503). — P. VILLET. Tableau chronologique des publications de Marot ; suite et fin (1544-1914). — Charles TERRASSE. Les vitres émaillées de Saint-Étienne-du-Mont (exécutées dans le premier quart du XVII^e siècle, l'une en 1613, une autre en 1623. On trouve ici la liste complète des sujets représentés avec le nom des donateurs en regard. Ils se rapportent à la vie du Christ et au symbole de la Rédemption). — Abel LEFRANC. Christophe Plantin et la France. — Paul SPAAK. Jean Lemaire de Belges ; sa vie et son œuvre (cet écrivain, le plus grand des « rhétoriqueurs », naquit en Hainaut. Le nom de « Belges » désigne Bavai et, plus généralement, toute la province Belgique. Lemaire veut donc faire entendre qu'il est « Lemaire de Belgique ». C'est à Valenciennes qu'il passa sa jeunesse et qu'il subit l'influence de Jean Molinet, chanoine de Salle-le-Comte. En 1498, âgé de vingt-cinq ans, il alla s'établir à Villefranche, puis à Lyon). — Henri Clouzot. Philibert de l'Orme, grand architecte du « roi Mégis'e ». — Tome IX, 1922. Paul SPAAK. Jean Lemaire de Belges ; suite (il entra au service de Marguerite d'Autriche en 1504 et c'est à elle qu'il adressa la *Couronne margaritique* après la mort de son second mari, Philibert de Savoie. Quelques années plus tard, il composa la *Concorde des deux langages*, où il exprime son admiration pour la nation française et préconise, en s'adressant à l'Italie et à la France, l'union des deux sœurs latines. Son œuvre la plus considérable, *Illustrations de Gaule et singularités de Troie*, parut en deux parties : la première en 1510 avec une dédicace à Marguerite d'Autriche ; la seconde en 1523 avec une dédicace à Anne de Bretagne). — Émile DERMENGENHEM. Un ministre de François I^{er}. La grandeur et la disgrâce de l'amiral Claude d'Annebault. — L. DELARUELLE. L'étude du grec à Paris, de 1514 à 1530. — Dr DELAUNAY. L'aventureuse existence de Pierre Belon, du Mans ; suite au

tome X, 1923 (son voyage en Orient en qualité d'attaché scientifique de M. d'Armont, ambassadeur de France à Constantinople, 1546-1549 ; il y observa des animaux et des plantes auxquels il consacra plus tard ses principaux livres. Il est fait prisonnier par les Espagnols à Thionville, 1555). — Dr A. ARMAINGAUD. Moutaigne était-il ondoyant et divers, était-il inconstant? — Joseph COPPIN. Marguerite de Valois et le *Livre des créatures* de Raymond Sebond. — Paul SPAAK. Lemaître de Belges ; suite et fin (ses rapports avec Rabelais, qui l'affuble du surnom de Rominagrobis. Il mourut en 1524). — Eugène F. PARKER. La légende de Nostradamus et sa vie réelle (Michel de Nostredame, médecin du roi Henri II et fameux astrologue, naquit à Saint-Remi, Bouches-du-Rhône, le 14 décembre 1503 et mourut le 2 juillet 1566. Il avait écrit l'horoscope des jeunes princes qui furent François II, Charles IX et Henri III). — Charles H. LIVINGSTON. *Les Cent nouvelles nouvelles* de Philippe de Vigneulles. = Tome XI, 1924. Simonne RATEL. La cour de la reine Marguerite. — Dr DELAUNAY. L'aventureuse existence de Pierre Belon ; suite. — Charles BARBARIN. Frère Nicolas Le Conte, célestin, miniaturiste (mort vers 1570). — Jean PLATTARD. Une lettre inédite d'Agrippa d'Aubigné à Marie de Médicis (en 1610, aussitôt après l'assassinat d'Henri IV, et pour conseiller à la Régente de convoquer les États-Généraux). — Louis KARL. Un Érasme espagnol du XVI^e siècle et les chroniques de Jean Froissart (il s'agit de Diego Gracian de Aldarete). — Alexandre RALLY. Commentaire de la XII^e nouvelle de l'*Heptaméron* (Marguerite n'a fait que reproduire ce que lui a raconté Lorenzo de Médicis sur des événements arrivés à Florence en 1537). — Pierre JOURDA. Récents écrits italiens sur Marguerite de Navarre. — J.-Roger CHARBONNEL. Sur le rationalisme dans la littérature française de la Renaissance. = Tome XII, 1925. Simonne RATEL. La cour de la reine Marguerite ; suite et fin (les traditions poétiques du XVI^e siècle ; le goût des bergeries ; la préciosité). — Edmond HUGUET. Les procédés d'adaptation chez Amyot (notamment pour les termes militaires). — Dr DELAUNAY. L'aventureuse existence de Pierre Belon ; suite et fin (il est assassiné dans le bois de Boulogne un soir d'avril 1564. Abondante bibliographie). — Marcel RAYMOND. Jean Tagaut, poète français et bourgeois de Genève (fils de Jean Tagaut d'Amiens, qui mourut le 25 avril 1546, laissant plusieurs ouvrages de médecine et de pharmacie. Le fils naquit entre 1525 et 1530 ; ami de Ronsard, il cultive d'abord la poésie d'amour pour la poésie chrétienne ; vers 1552, il devient huguenot. A Genève, il se marie, 1554, puis se rend à Lausanne ; là, il est nommé titulaire de la chaire de philosophie à l'Académie, où déjà Théodore de Bèze enseignait le grec ; mort en juillet 1560 ; « Parisien, grand poète, très docte dans les disciplines mathématiques », a dit de lui Bèze). — Jean PLATTARD. Un novateur dans l'enseignement du droit romain : François de Nesmond, professeur à l'Université de Poitiers, 1555. — A. CHEREL. Un fragment inédit de Jean de La Taille (où il montre en vers comment il faut ranger les troupes, les chariots et le canon, si l'on est attaqué par un ennemi plus fort). — Les vers d'adieu de Philippe Desportes à la Pologne. — Le saint suaire de Chambéry (Rabelais, se faisant l'écho d'un bruit non contrôlé, dit qu'il fut détruit, sans qu'on en pût « saulver un brin », dans l'incendie de la Sainte-Chapelle, 4 décembre 1532. En fait, il avait été seulement roussi ; il fut raccommode par les religieuses de Sainte-Claire). — Pierre JOURDA. Tableau chronologique des publications de Marguerite de Navarre. — Henri JACOBET. Les dix années d'amitié de Dolet et de Boyssoné. — L. DELARUELLE. Le séjour à Paris d'Agostino Giustiniani, 1518-1522 (c'était un dominicain, évêque de Nebbio en Corse ; il avait

la réputation de connaître toutes les langues et c'est à ce titre qu'il fut appelé par le roi pour donner à Paris des leçons d'hébreu « pour un salaire de 800 francs ». Il paraît avoir quitté la France en 1522 pour regagner son siège épiscopal). — Jean PLATTARD. Le quatrième tome de l'*Histoire universelle* d'Agrippa d'Aubigné. — Franck L. SCHÖLL. Un humaniste français oublié : Jean de Sponde, Spondanus (né à Mauléon en 1557 ; ami du futur Henri IV à qui son *Homère* fut dédié et qui le nomma lieutenant général à la sénéchaussée de La Rochelle. Huguenot et militant, il fit comme Henri IV et se convertit en 1594. Il explique son cas dans une *Déclaration* publiée en 1597, deux ans après sa mort à Mauléon, 18 mars 1595). = Tome XIII, 1926. Pierre JOURDA. Marguerite de Navarre : dialogue en forme de vision nocturne (entre Marguerite et Charlotte de France, fille de la reine Claude). — A. CHEREL. Art littéraire et moral au XVI^e siècle. — Max PRINET. Portrait d'Anne de Rohan, la Rolandine de l'*Heptaméron*. — Roger SOLTAT. La *Monarchie aristo-démocratique* de Louis Turquet de Mayerne (étude sur ce gros livre de 1,560 pages où Turquet développe ce qu'il avait déjà dit dans une *Épître au roi*, 1590. Né en 1550, Turquet mourut en 1618). — L. DELARUELLE. La carrière de James Lascaris depuis 1494 (complète la biographie donnée en 1885 par Émile Legrand). — Abel LEFRANC. Le visage de François Rabelais. — Jean DEVAUX. Deux représentations de mystères à Pithiviers, 2 et 9 août 1528. — Marcel RAYMOND. Deux pamphlets inconnus contre Ronsard et la *Pléiade*. = Tome XIV, 1927. Fernand DESONAY. Le *Petit Jehan de Saintré* (Antoine de La Sale et son roman, où il raconte sa vie aventureuse). — Alphonse RÖRSCH. L'*Album amicorum* de Bonaventure Vulcanius. — Paul ÉMARD. Jacques Amyot, grand aumônier de France, supérieur des Quinze-Vingts, pauvres aveugles du roi, 1560-1593. — Gaston ZELLER. Le séjour de Rabelais à Metz (en mars 1546). — Pierre JOURDA. Sur la date du *Dialogue en forme de vision nocturne* (novembre 1524). — Louis KARL. Le voyage de Joseph Catin Tonnorroy aux environs de Pouzzoles en 1573. — Un mandement relatif à la paix de Cateau-Cambrésis. — Paul LAUMONIER. Sur la bibliothèque de Ronsard. — P.-M. BONDOIS. Pierre de L'Estoille, audientier de la chancellerie de Paris (sa nomination le 26 juin 1566, après résignation de son beau-père, François Tronsson). — Jean PLATTARD. L'invective de Gargantua contre les mariages contractés « sans le sceu et adveu » des parents. — Harold Walter LAWTON. Charles Estienne et le théâtre. = Tome XV, 1928. Paul ÉMARD. Jacques Amyot, grand aumônier de France ; suite et fin. — Marcel PAQUOT. Les étrangers dans le ballet de cour. — A. PONTHIEUX. Quelques documents inédits sur Jean Bodin. — Pierre JOURDA. Marguerite de Navarre. Lettres inédites (trente-huit lettres allant de 1518 à 1549). — Harold Walter LAWTON. Notes sur le décor scénique au XVI^e siècle. — Paul-M. BONDOIS. Vincent de Carloys, secrétaire du maréchal de Vieilleville (et secrétaire du roi en 1569 ; charge qu'il résigna en 1571 en faveur de Jean Acarie). — Ch. SAMARAN. La recherche des manuscrits d'auteur du Moyen Age et de la Renaissance. — Abel LEFRANC. Rabelais et les Estienne ; le procès du *Cymbalum mundi* de Bonaventure Des Périers. = Tome XVI, 1929, fasc. 1-2. Gustave CHARLIER. Lettres de Jacques Bonhomme, 1614 (ce sont des pamphlets anonymes ; la première est intitulée « Lettre de Jacques Bonhomme, paysan de Beauvaisis, à Messieurs les princes retirés de la Cour » pour les mettre en garde de rien faire qui puisse jeter la monarchie « en quelques troubles et divisions domestiques qui la puissent perdre »). — Marcel PAQUOT. Les étrangers dans le ballet de cour au temps de Henri IV. — Pierre

JOURDA. Un humaniste italien en France, Theocrenus, 1480-1536 (il s'appelait en réalité Benedetto Tagliacarno, né vers 1480 à Sarzana, en Ligurie. Réfugié en France vers 1522, il devint professeur des fils de Robertet, plus tard même des fils de François I^{er}. Son rôle de précepteur finit en 1533 ; en récompense de ses services, le roi le nomma évêque de Grasse, 1534. Il est connu par quelques pièces en vers latins). — Maurice JUSSELIN. Remontrances du clergé du diocèse de Chartres présentées au roi en 1583 par le poète Philippe Desportes, abbé de Tiron. — Jean PLATTARD. L'humaniste Theocrenus en Espagne, 1526-1530. — Pierre MESNARD. La pensée religieuse de Bodin. — Hugues VAGANAY. Un « Français italianisant » peu connu. Du Peyrat (publie des « stances sur la Semaine » de G. Salluste du Bartas « au s^t Ferrant, Mantouan » ; dans deux de ces stances le poète fait l'éloge de l'Écosse et de son roi Jacques VI). — Léo FAYOLLE. Le nom patronymique de Rabelais (il vient d'un nom d'arbre, l'érable).

Romania. 1927. — Edmond FARAL. Geoffroy de Monmouth. — Roger S. LOOMIS. Problems of Tristan legend. — E. HÖFFNER. Le troubadour Bernard Lort. — Ferdinand LOT. Sur les deux Thomas, poètes anglo-normands du XII^e siècle. — Id. Études sur les légendes épiques françaises. III. Encore Gormond et Isembert. IV. Le cycle de Guillaume d'Orange (« les chansons de geste qui doivent quelque chose aux sanctuaires sont ou des remaniements, ou des inventions romanesques pures et simples. Les vieilles légendes épiques ne sont pas nées dans le cloître. Ces réserves suffisent pour remettre en question le problème de l'origine des épopées françaises »). — E. HÖFFNER. La biographie de Perdigon (troubadour qui vivait dans la dernière décade du XII^e siècle : il ne fait aucune allusion à la quatrième Croisade, ni à la guerre contre les Albigeois). — Charles KNUDSON. Antoine de La Sale, le duc de Bourgogne et les *Cent nouvelles nouvelles* (La Sale n'a certainement pas été attaché à la cour de Bourgogne ; il ne peut donc être l'auteur des *Cent nouvelles*, si l'on admet que cette œuvre a été composée à la cour de Philippe le Bon). — A. LÂNGFORS. Mélanges de poésie lyrique française. II. Gautier de Coinci (ce Gautier, né vers 1177-1178, grand prieur claustral de Saint-Médard de Soissons, est mort le 25 septembre 1236). — 1928. R. T. HOLBROOK. Pour le commentaire de *Maistre Pierre Pathelin*. — Charles KNUDSON. Une aventure d'Antoine de La Sale aux Iles Lipari (elle eut lieu au printemps de 1407, alors que La Sale, alors âgé de vingt ans, était au service du duc d'Anjou, Louis II). — Joseph BÉDIER. La tradition manuscrite du *Lai de l'ombre*. Réflexions sur l'art d'éditer les anciens textes. — A. SMIRNOV. Contribution à la vie provençale de Peire Vidal. — Ferdinand LOT. Études sur les légendes épiques françaises. V. La chanson de Roland (la chanson a été composée avant 1100 ; l'auteur est un Français de France. La thèse de Boissonnade est inadmissible).

Syria. Revue d'art oriental et d'archéologie. T. I, 1920. — René DUSSAUD. Jupiter héliopolitain, bronze de la collection Sursouk (trouvé à Baalbeck ; c'est peut-être une idole qui, dressée sur une estrade, rendait des oracles par message). — D^r CONTENAU. Mission archéologique à Sidon, 1914 (un sarcophage est orné d'un beau dessin de navire, comparable à ceux d'Égypte ; la mosaïque de Djiyé). — René DUSSAUD. Le peintre Montfort en Syrie, 1837-1838 (nombreux dessins et croquis). — J. CHAMONARD. A propos du service des Antiquités de Syrie (qu'il s'agissait alors de créer). — Edmond POTTIER. L'art hittite ; suite au tome II

(expose les résultats des récentes trouvailles faites en Asie occidentale et montre l'antériorité de l'art hittite sur l'art assyrien). — Franz CUMONT. Groupe en marbre du Zeus dolichénos (où le Dieu est monté sur un taureau). — Ch. CLERMONT-GANNEAU. Découverte à Jérusalem d'une synagogue de l'époque hérodienne (avec deux inscriptions publiées et commentées). — S. FLURY. Bandeaux ornements à inscriptions arabes trouvés à Amida-Diarbékir. IX^e siècle. — Frédéric MACLER. L'architecture arménienne dans ses rapports avec l'art syrien. = Tome II, 1921. Gaston MIGEON. Hama de Syrie. — J. SAUVAGET. Deux sanctuaires chiites d'Alep. — Stephan PRZEWORSKI. Notes d'archéologie syrienne et hittite. — Charles-F. JEAN. Les Hyksos sont-ils les inventeurs de l'alphabet? (non). — Albert GABRIEL. Les étapes d'une campagne dans les deux Iraks, d'après un manuscrit turc du XVI^e siècle (avec la liste des remarquables miniatures contenues dans ce manuscrit. Elles concernent Stamboul et Galata, Sultanieh, Bagdad, Hilley, Derguzin, Alep, etc. Leur style rappelle les anciennes productions de la Mésopotamie et du Turkestan, même certains fragments ouïgours). — Clément HUART. Les Banou 'Annâz (dynastie qui commanda la route allant de Bagdad aux hauts plateaux de l'Iraq. Tableau de cette dynastie au XI^e siècle. Fin au t. III, 1043-1055). = Tome III, 1922. M^{me} Denyse DE LASSEUR. Mission archéologique à Tyr, avril-mai 1921 (nombreux plans et dessins). — Raymond WEILL. Sur la dissémination géographique du nom « peuple » dans le monde égéo-asianique. — J. BARTHOUX. Description d'une forteresse de Saladin découverte au Sinaï (celle de Kalat Guindi; carte détaillée de la région). — Gaston WIET. Les inscriptions de Qal' Ah Grimdi (textes, transcription et commentaire). — Maurice PÉZARD. Mission archéologique à Tell Nebimend, 1921 (dans la plaine de Homs, entre le Liban et l'Anti-Liban). — Louis SPELEERS. Deux figurines syro-hittites. — Gaston WIET. Les inscriptions arabes de Damas. — James Henry BREASTED. Peintures d'époque romaine dans le désert de Syrie (à Salihieh. Très curieuses peintures murales de la chapelle. Note additionnelle où Fr. Cumont décrit la cérémonie qu'elles représentent et qu'on peut comparer aux mosaïques de Justinien et de Théodora à Ravenne). — René DUSSAUD. Le temple de Jupiter Damascénien et ses transformations aux époques chrétienne et musulmane. — G. CONTENAU. Les nouvelles salles d'art musulman au musée du Louvre; suite au t. IV. — Charles VIROLLEAUD. Découverte à Byblos d'un hypogée de la XII^e dynastie égyptienne. — Gaston WIET. Les inscriptions de Saladin. = Tome IV, 1923. Camille ENLART. L'abbaye cistercienne de Belmont en Syrie (fille de Florimond, fondée en 1157; dernière mention en 1287. Influence lointaine exercée par des modèles bourguignons et provençaux). — Jacques DE MORGAN. L'industrie néolithique et le Proche-Orient. — Franz CUMONT. Les fouilles de Salihieh sur l'Euphrate (c'était une colonie grecque fondée à la fin du IV^e siècle par Nicanor, gouverneur de la Mésopotamie. Elle est encore connue sous le nom de Doura-Europos). — Ali BAHGAT bey. Les fouilles d'Al-Foustat (qui fut la première capitale musulmane de l'Égypte, aux portes du Caire). — Gabriel MILLET. L'ascension d'Alexandre (reconstitue le récit de cette légende, comparé à la traduction latine de Léon exécutée au milieu du X^e siècle. Intéressant pour l'histoire du Pseudo-Callisthène et du *Libro di Alisandre*). — René DUSSAUD. Les travaux et les découvertes archéologiques de Charles Clermont-Ganneau, 1846-1923. — Pierre MONTET. Le pays de Negaou, près de Byblos, et son dieu. — Franz CUMONT. Le temple aux gradins découvert à Salihieh et ses inscriptions. — W. DEONNA. Monuments orientaux du musée de Genève. — Léonce

BROSSÉ. La digue du lac de Homs (construite peut-être sous le règne de Séthi I^{er}). — René DUSSAUD. Comptes d'ouvriers d'une entreprise funéraire juive. — G. CONTENU. Deuxième mission archéologique à Sidon, 1920; suite au tome V (la ville de Saïda = Sidon, et le château où l'on a trouvé de curieux ivoires sculptés). — Paul CASANOVA. La montre du sultan Noûr-ad-din, 1159-1160 (c'est une montre solaire de provenance syrienne). — René DUSSAUD. Byblos et la mention des Gihlites dans l'Ancien Testament. — E. POTTIER. Rapport sur les travaux archéologiques en Syrie et à l'École française de Jérusalem. = Tome V, 1924. René CAGNAT. Inscriptions latines de Syrie. — Paul COLLINET. Beyrouth, centre d'affichage et de dépôt des constitutions impériales. — Franz CUMONT et le capitaine RENARD. Les fortifications de Doura-Europos. — Une dédicace à des dieux syriens trouvée à Cordoue. — Le R. P. DHORME et François THUREAU-DANGIN. Cinq jours de fouilles à Asharah, septembre 1923. — René DUSSAUD. Les inscriptions phéniciennes du tombeau d'Ahiran, roi de Byblos. — Bernard HAUSOULLIER et Harald INGHOIT. Inscriptions grecques de Syrie. — Gaston MIGEON. Peintres voyageurs en Turquie au XVIII^e siècle : J.-B. Hilair. — E. POTTIER. L'art hittite; suite : Sakjé-Geuzi. — Charles VIROLLEAUD. Les travaux archéologiques en Syrie en 1922-1923. — Gaston WIET. Notes d'épigraphie syro-musulmane. = Tome VI, 1925. Franz CUMONT. Fragment de bouclier portant une liste d'étapes. — Jérôme CARCOPINO. Le *Limes* de Numidie et sa garde syrienne, d'après des inscriptions récemment découvertes (le site de Doucen et le « fossatum Africae », à quarante kilomètres de Biskra, où fut trouvé un nouveau fragment d'inscription monumentale, avec une carte du *Limes*). — S. FLURY. Le décor épigraphique des monuments de Ghazna (nombreuses reproductions). — Gaston WIET. Notes d'épigraphie syro-musulmane (concernent l'administration de Baalbek sur les Musulmans). — Henri DERÉRAIN. Le voyage du consul Joseph Rousseau, d'Alep à Bagdad, en 1807. — Le P. MOUTERDE, S. J. Inscriptions grecques conservées à l'Institut français de Damas (fac-similés, traduction et commentaire. Cinquante numéros). — Joseph TOBIÁŠ. Séleucie sur l'Euphrate (elle doit être localisée au Zeugma de Cyrhéstique). — René DUSSAUD. Inscriptions phéniciennes de Byblos d'époque romaine; suite au t. VII. — Armenag Bey SAKISIAN. A propos d'une coupe à vin en agate au nom du sultan timouride Hussein Baïcara (datée 1471-1472; avec le portrait du sultan. Elle atteste l'influence khorassienne sur l'art turc). — René DUSSAUD. Samarie au temps d'Achab. — Paul MONCEAUX et Léonce BROSSÉ. Chalcis ad Belum (histoire sommaire de cette ville par Monceaux; elle reçut la visite de saint Jérôme en 375. Description des ruines par L. Brossé). — Louis ROBERT. Inscriptions grecques de Sidon. = Tome VII, 1926. Maurice DUNAND. Sondages archéologiques effectués à Bostan-ech-Cheikh, près Saïda. — Ch.-L. BROSSÉ. Les peintures de la grotte de Marina, près Tripoli (les plus récentes sont du V^e siècle; elles se rapportent à sainte Marina, qui, devenue plus tard le moine Marinos, fut accusée d'avoir mis à mal la fille d'une aubergiste et fut chassée du pays emportant le prétendu fruit de son crime; son sexe fut reconnu après sa mort). — René CAGNAT. M. Sentius Proculus de Beyrouth (texte et commentaire de deux inscriptions). — Harald INGHOIT. Un nouveau thiasé à Palmyre (les thiasés étaient les groupes de convives qui prenaient part aux festins sacrés. Inscription datée de 243 de notre ère). — A. KLEINCLAUSZ. La légende du protectorat de Charlemagne sur la Terre-Sainte. — René DUSSAUD. Le sanctuaire phénicien de Byblos d'après Benjamin de Tudèle. — Comte DU MESNIL DU BUISSON. Les ruines d'El

Mishrifé, au nord-ouest de Homs = Émèse (cartes et vues nombreuses) ; suite au t. VIII. — René DUSSAUD. L'art syrien du deuxième millénaire avant notre ère. — Albert GABRIEL. Les mosquées de Constantinople (classification et description). = T. VIII, 1927. Frédéric HROZNÝ. Rapport préliminaire sur les fouilles tchécoslovaques de Kultépé (près de Césarée ; on y a trouvé un millier de tablettes ou de fragments se rapprochant beaucoup des tablettes cappadociennes). — Le R. P. DHORME. La plus ancienne histoire d'Alep (depuis l'époque hittite jusqu'à sa destruction par Mourshilish I^{er}, mort vers 775 av. J.-C.). — Louis SPELEERS. Les tépés hittites en Syrie du Nord (ces monticules appartiennent plutôt à des populations antérieures à l'époque hittite). — René CAGNAT. Inscriptions romaines de Sindjar au nom de Trajan (c'est une borne milliaire). — Le R. P. POIDEBARD. Les routes anciennes en Haute-Djézirah (elles ont pu être identifiées par des observations faites en avion). — Maurice PILLET. Le temple de Byblos (avec un essai de restitution). — Édouard CUQ. La condition juridique de la Cœlé-Syrie au temps de Ptolémée Épiphane. — G. CONTENAU. Idoles en pierre provenant de l'Asie Mineure (début du troisième millénaire). — Le R. P. DHORME. Note sur les tablettes de Neirah (au nombre de vingt-cinq ; elles vont de la première année de Nabuchodonosor II au temps de Cambyse). — René DUSSAUD. Nouveaux renseignements sur la Palestine et la Syrie vers 2000 avant notre ère (d'après les trouvailles de Schäfer à Louqsor ; à cette date, les Sémites dominaient nettement en Palestine et en Syrie ; c'est l'époque où les Amorréens fondèrent la première dynastie babylonienne). — Camille ENLARD. Deux inscriptions françaises trouvées à Chypre (épitaphes de Jacques Dapel à Limassol, 1294, et de « sire George », qui perdit un enfant en 1294. George était sans doute un « écrivain » des Allemands, celui de la Hanse?). — Albert GABRIEL. Kaş El-Heir ; son petit et son grand château (le grand peut être daté de 728-729, le petit lui est antérieur ; l'esthétique monumentale est hellénistique et syrienne). — Franz CUMONT. Les Syriens en Espagne et les Adonies à Séville (d'après le résultat des fouilles opérées près de Carthagène et de Malaga. L'auteur utilise les Actes des saintes Juste et Rufine, martyrisées en 287, et publie le texte de la légende, qui mentionne les danseuses de Salambo et d'Adonis. Le Bréviaire d'Évora, 1548, permet de retrouver une partie du rituel des Adonies, telles qu'on les célébrait en Espagne). — E. PASSEMARD. Le chalossien en France, en Égypte et en Syrie (constate des analogies entre la nouvelle industrie de la Chalosse et des formes égyptiennes). = T. IX, 1928. René CAGNAT. Nouveau diplôme militaire relatif à l'armée de Syrie (provenant de Bulgarie ; il est daté de 88-89, sous Domitien). — Gaston MIGEON. Jérusalem musulmane, d'après Max van Berchem. — Charles VIROLLEAUD. Les tablettes cunéiformes de Mishrifé-Katna. — Le R. P. POIDEBARD. Milliaires provenant d'Amouda (attribué à Caracalla) et reconnaissance aérienne au Ledja et au Safa (pour déterminer la voie romaine entre ces deux localités). — Capitaine PIQUET-PELLORCE et R. MOUTERDE. Margarataricha, sur la route d'Idlib à Lattaquié (ville encore prospère au v^e siècle ; c'est aujourd'hui Maghara du djébel Zawiyé). = T. X, 1929, fasc. 1. Henri de GENOUILLAC. Idole en plomb d'une triade cappadocienne. — Pierre MONTET. Sur quelques objets provenant de Byblos (deux scarabées au nom du prince Iatn). — Léon ALBANÈSE. Note sur Ras-Shamra (localité voisine de Lattaquié ; on y a fouillé une tombe de caractère chypriote). — Le R. P. A. POIDEBARD. Coupes de la chaussée romaine Antioche-Chalcis (étudiées dans les marécages d'El-Amq). — Franz CUMONT. Le dieu syrien à dos de chameau (note sur le

« dromedarius » militaire et divin qu'adoraient les Syriens). — C.-L. BROSSÉ. Tell-Béidar en Haute-Djézireh. — Maurice PILLET. Notre-Dame de Tortose (avec plans et photographies). — René DUSSAUD. La Palmyrène et l'exploration de M. Alois Musil (avec une carte routière). = Fasc. 2. A. PROCOPE-WALTER. Le prototype local des animaux galopants, dans l'art de l'Asie antérieure. — André PARROT. Les fouilles de Baalbek, deuxième campagne, 9 juillet-29 septembre 1928. — Le R. P. MOUTERDE. Rapport sur une mission épigraphique en Haute-Syrie, 1928 (une inscription de l'an 363 témoigne du renouveau que le paganisme dut à Julien l'Apostat, deux ans encore après sa mort). — J. SAUVAGET. Une inscription de Badr-Al-Jamali (en coufique fleuri de l'époque fatimite, découverte à Damas dans la culée d'un pont. Badr-Al-Jamali fut le célèbre vizir du calife Al Mustansir). — René DUSSAUD. Les relevés du capitaine Rees dans le désert de Syrie (deux cartes de la région et quatre fac-similés d'inscriptions safaitiques).

ALLEMAGNE

Historisches Jahrbuch. Bd 49, 1929. Heft 2. Paul LEHMANN. Mittelalterliche Beinamen und Ehrentitel (histoire de surnoms tels que Charlemagne, Grégoire le Grand, Bède le Vénérable...). — Albert HENCKE. Zur Persönlichkeitsverwertung Richards von Trier als rheinischen Politikern (sur Richard de Greiffenklau, archevêque de Trèves de 1511 à 1531). — Max BRAUBACH. Die katholischen Universitäten Deutschlands und die französische Revolution. = Heft 3. Hermann HEFEL. Zum Begriff der Renaissance. — Karl SCHOTTENLOHER. Kaiserliche Herolde des 16. Jahrhunderts als öffentliche Berichterstatter. — Hubert PRUCKNER. Franz Kampers (notice nécrologique). — Sebastian MERKLE. Zwei verschollene Handschriften (1^o prétendu *liber de vitiis* du pape Damase, en réalité *liber de votis*, autrement dit *Liber Pontificalis*, couramment attribué par le Moyen Age à Damase; 2^o manuscrit de la *Lucula Noctis* du dominicain Giovanni Dominici; il était aux mains, en 1896, d'un collectionneur italien; disparu depuis). — Peter BROWE. Die angebliche Vergiftung Kaiser Heinrichs VII (puré légende). — Georg Wilhelm SANTE. Metternich in neuer Beleuchtung (à propos du livre de Srbik et de ses critiques). = Heft 4. Willibrord HUG. Quellengeschichtliche Studie zur Petrus- und Pauluslegende der *Legenda Aurea*. — Ernst LASZLOWSKI. Janssens Geschichtsauffassung. — Konrad Josef HEILIG. Zum Tode des Johannes Duns Scotus. — Hubert BASTGEN. Ludwigs I. von Bayern « Liberalismus » und « Jesuitenfurcht ».

M. B.

BELGIQUE

Analecta Bollandiana. T. XLVII, fasc. 3-4, 1929. — *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae publicae Audomeropolitanae.* — Paul PEETERS. La passion de S. Pansophios d'Alexandrie (publie le texte latin de cette passion, qui ne repose sur aucun fondement historique; on y retrouve la légende de Virgile, dont le nom est à peine défiguré en Urbilios). — Maurice COENS. Les vies de saint Cunibert de Cologne et la tradition manuscrite. — Hippolyte DELEHAYE. La « Vigilia Sancti Martini » dans le martyrologe hiéronymien. — François HALKIN. Les vies grecques de saint Pachôme (introduction à un ouvrage intitulé *Sancti Pachomi vitae graecae*, qui doit paraître dans les « Subsidia hagiographica »). = Bulletin des publications hagiographiques.

Revue belge de philologie et d'histoire. 1929, juillet-septembre. — Claire PRÉAUX. Lettres privées grecques d'Égypte relatives à l'éducation (texte et traduction). — Marcel PAQUOT. Madame de Rohan auteur de comédies-ballets? Analyse de trois textes du XVI^e siècle (ces ballets ont été sans doute composés par M^{me} de Rohan. On regrette que M. Ritter, qui les a publiés, « ait pris avec ces textes, et sans le dire, de grandes libertés »). — R. L. REYNOLDS. The market for northern textiles in Genoa, 1179-1200 (analyse de contrats génois qui montrent en détail l'achat et la vente de toute sorte de marchandises). — Alb. SEVERYNS. L'âge d'Eumée, porcher d'Ulysse (Eumée était plus jeune qu'Ulysse, qui, passé la quarantaine, revint auprès de Pénélope après vingt ans de guerre et d'aventures). — M. DELBOUILLE. Encore un fragment du manuscrit de « Foucon de Candie » (trouvé à la bibliothèque de Mons). — Paul DE KEYSER. A propos de la composition du Reinaert I. — Jos. DE SMET. Les effectifs brugeois à la bataille de Courtrai en 1302 (compte 2,930 fantassins brugeois et 1,000 cavaliers, ce qui fait en chiffre rond 4,000 hommes). — Armand GRUNZWEIG. Critique de quelques preuves de l'*Histoire de Bourgogne* de dom Plancher (on constate de notables différences entre les n^{os} CXCI et CLXXXVII du tome IV et le texte original. Au n^o CLXXXIX manque le texte de deux pages du manuscrit). — Fernand DESONAY. A propos d'une nouvelle édition des *Cent nouvelles nouvelles* (celle de Pierre Champion. Longue étude critique de cette édition. On discute, par exemple, l'attribution de l'ouvrage à Philippe Pot et l'on discute la valeur documentaire des « tranches de vie » que M. Champion, d'ailleurs, excelle à décrire). — Pierre DEBOUXTAY. Bulletin d'histoire liégeoise (très copieux article). — J. CUVELIER. Un dernier mot sur les archives pendant la guerre (réplique à la réponse de Pius Dirr sur le « cas Richter », que Von Bissing avait chargé de visiter les Archives du royaume « en vue des mesures à prendre pour leur sécurité »; ayant « découvert » les fameuses dépêches des diplomates belges, Richter les publia « sur l'ordre du ministère des Affaires étrangères de Berlin »). = Nécrologie : Auguste Doutrepoint, 1865-1929 (par M. DELBOUILLE) et J. P. Waltzing, 1857-1929 (par Paul FAIDER). = Octobre-décembre. P. VAN DE WOESTIJNE. Notes sur la nature des « caractères moraux » de Théophraste (écrits aux environs de l'année 319; manuscrits qui nous les font connaître; aspect de la version originale, etc. C'est probablement un recueil de types compilé par Théophraste d'après les comiques grecs, pour servir à ses études sur la comédie). — G. BIGWOOD. Les Tolomei en France au XIV^e siècle (étude sur cette société de marchands siennois depuis 1306 et sur leurs opérations aux foires, plus spécialement à celle de Champagne). — P. BONENFANT. A propos d'ouvrages manuscrits du XVIII^e siècle relatifs à l'histoire et au droit ecclésiastique belges. — Paul BERGMANS. Un patriote belge de 1830 : Charles-Alexandre Snoeck, 1798-1868. — J. DUVERGER. De Grafmonumenten te Brou en de fransche meesters (complète et parfois corrige ce que Cochin et Bruchet ont écrit sur l'église de Brou et ses célèbres tombeaux). — Pierre DEBOUXTAY. Note sur saint Justin (corrige la traduction donnée par Pautigny du chapitre XII de la première apologie où Justin compare la loi divine avec les lois humaines). — M. DELBOUILLE. La version de l'*Historia Apollonii regis Tyri* conservée dans le *Liber floridus* du chanoine Lambert (le manuscrit de Gand du *Liber*, qui date de 1120, doit prendre place dans le manuscrit de l'*Historia* comme représentant le mieux la version contenue dans le fragment de Göttingue). — H. NELIS. Burgundia. III : Les notes *extra sigil-*

lum dans les chartes de Philippe le Bon, 1419-1467 (ces notes, inscrites sur le repli du côté gauche de la charte ducale, constituent, après le dispositif de l'acte, l'élément critique essentiel de la charte bourguignonne; leur analyse permet « de démêler le rôle de Philippe le Bon et de fixer la part réelle de ses collaborateurs dans la vie administrative de nos provinces »). — H. PHILIPPART. Tra-vaux récents sur la céramique grecque. — F. DELATTE. Littérature anglaise : la Renaissance. — Périodiques.

DANEMARK

Historisk Tidsskrift. Kobenhavn, 9^e série. T. 6^e, fasc. 3. — Johannes STEENSTRUP. Nogle Undersogelser til Belysning af Teksten i Adam af Bremens Værk (éclaircissements sur le texte d'Adam de Brème). — Holger HJELHOLT. Martensen og Sprogreskripterne (Martensen et les rescrits sur l'emploi des langues allemande et danoise dans les églises du Schleswig, 1850-1854). — J. S. VANGGAARD. Tyres Danewirke (le Danevirk de Thyra; sa construction sans interruption du travail eût exigé trois ans; on ne peut donc placer sa date pendant une période agitée). — Axel LINWALD. Barthold Georg Niebuhr (sa vie d'après sa correspondance publiée par Dietrich Gerhard et William Norwin; il appartient à l'Allemagne, mais le Danemark a eu sa part dans sa formation). É. L.

ÉTATS-UNIS

The American historical Review. 1930, janvier. — James Harvey ROBINSON. The newer ways of historians (allocution présidentielle à l'assemblée annuelle de l'Association américaine d'histoire : on conseille aux historiens de modérer le travail d'érudition pure et de s'occuper davantage d'histoire générale et sociale. Le particularisme américain ou anglais doit s'effacer devant la nécessité de mieux connaître l'homme et le monde). — Dixon Ryan FOX. A synthetic principle in American social history (l'histoire sociale doit prendre le pas sur l'histoire politique). — Allen Brown WEST. The tribute lists and the non-tributary members of the Delian league. — Howard K. BEALE. The tariff and reconstruction (on a trop sacrifié l'élément économique à l'élément politique quand on a étudié la réorganisation du pays après la guerre civile; les tarifs protecteurs ont exercé alors un rôle capital). — Louise P. KELLOG. The early biographers of George Rogers Clark (à propos de son autobiographie, que Clark écrivit de 1773 à 1779). — Raymond TURNER. Sale of securities in July 1914 (l'ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, Wangenheim, a dit vrai quand il a raconté à Morgenthau, ambassadeur des États-Unis à Berlin, qu'après le célèbre Conseil tenu par le Kaiser à Potsdam le 5 juillet 1914, où la guerre avait été décidée en principe, les principaux banquiers allemands demandèrent et obtinrent un délai de quinze jours pour régler leurs comptes avec leurs créanciers étrangers). = Documents. Frédéric S. RODKEY. Suggestions during the crisis of 1840 for a « league to preserve peace » (publie plusieurs dépêches de Lord Beauvale à Palmerston ayant pour objet d'organiser une ligue défensive contre le désordre économique en Europe). = Comptes-rendus critiques.

Foreign affairs. Janvier 1930. — Jules CAMBON. The permanent bases of French foreign policy (la politique traditionnelle de la France depuis la fin du Moyen Âge a été de protéger les petits princes voisins pour les défendre contre les puissances de conquête. Louis XIV et Napoléon I^{er} l'ont, pour le malheur de la France, abandonnée. Elle a été reprise par la Conférence de la paix en 1919, où elle soutint la

cause des nations opprimées dans les siècles précédents ; elle est étroitement liée à la nécessité d'assurer la sécurité de la France sur terre et sur mer, par le maintien d'un juste équilibre). — Walter LIPPMANN. Church and State in Mexico. The American mediation. — Viscount D'ABERNON. Stresemann. — Eduard BENEŠ. Ten years of the League (résume à grands traits l'œuvre pacifique de la Ligue des nations). — Henry W. NEVINSON. Arabs and Jews in Palestine. — Édouard HERRIOT. Pan-Europe? (examine à quelle condition et par quels moyens pourraient se constituer les États-Unis d'Europe). — M. W. F. TREUB. Dutch role in the East Indies. — Louis FISCHER. British labour and the Soviets. — William MILLER. The changing rôle of the orthodox Church. — Comte Carlo SFORZA. Cadorna and Diaz (parle avec sympathie et justice de ces deux grands chefs, qu'il a bien connus). — C. C. WANG. Solution of the Chinese eastern railway conflict. — The new kingdom of Jugoslavia (avec deux cartes où sont marquées les divisions administratives du royaume en 1922 et 1929). — Tyler DENNETT. The publication policy of the Department of State (montre les difficultés qui entravent la rapide publication des documents ministériels, surtout en matière de politique étrangère). — William L. LANGER. Some recent books on international relations. — Denys P. MYERS. Public documents officially printed.

Speculum. 1929, octobre. — TOUT. Literature and learning in the english civil service in the fourteenth century (montre comment les fonctionnaires de l'administration royale apprenaient leur métier ; il retrace la vie et les œuvres de ceux que l'on connaît au XIV^e siècle, en particulier de Chaucer et d'Hoccleve). — Helen Robbins BITTERMANN. The organ in the early Middle Ages (étudie la structure des orgues et leur place dans le rituel). — Charles Rufus MOREY. The covers of the Lorsch Gospels ; suite (sur la reliure des manuscrits conservés au musée Victoria et Albert, avec neuf planches). — John Henry MOZLEY. On the text of the *Speculum stultorum* (description minutieuse et classement des manuscrits). — Kenneth JOHN CONANT. Mediaeval Academy excavations at Cluny. IV (montre la place occupée par l'abbaye dans le développement de l'art roman). — H. Idris BELL. A Solinus manuscript from the library of Coluccio Salutati (au Brit. Mus., Egerton mss. 818). — Walter Muir WHITEHILL. A Mozarabic psalter from Santo Domingo de Silos (manuscrit acheté par M. Lesouéf, de Nogent-sur-Marne, qui a autorisé l'auteur à en faire une description minutieuse et à en reproduire trois feuillets). — B. I. JARCHO. Die Vorläufer des Golias (addition d'un passage omis dans l'article donné par l'auteur au numéro précédent). — 1930, janvier. James Stuart BEDDIE. The ancient classics in the mediaeval libraries (en appendice, une liste des catalogues des bibliothèques pour la période de 1050 à 1250 qui ont été imprimés, mais qui ne sont pas marqués par Th. Gottlieb, *Ueber mittelalterliche Bibliotheken*, ou qui ont été publiés depuis 1890). — Olga DOBIACHE-ROJDESTVENSKY. Le codex Q. v. I, 6-10, de la Bibliothèque publique de Leningrad (manuscrit provenant de Saint-Germain, en onciale du VI^e siècle, qui avait été oublié depuis la fin du XVIII^e s. Il contient un traité du Pseudo-Rufin, une épître de Fulgence, deux homélies d'Origène et deux épîtres de saint Jérôme. On est tenté de croire que « c'est là l'exécution du programme de lectures pieuses proposé par Cassiodore, programme qui, en même temps, peut être considéré comme un renseignement sur le contenu de la bibliothèque rassemblée par lui pour l'instruction des moines du Vivarium ». Facsimilés en six planches). — Walter Bradbury SEDGWICK. The *Bellum Troianum* of Joseph of Exeter (étude sur le mètre et le style employés par Joseph Iscanus dans

ce roman versifié). — Kenneth John CONANT. Mediaeval Academy excavations at Cluny (reproduit et commente tous les textes concernant la construction de cette abbaye). — I. H. STEIN. The Wyclif manuscript in Florence. — Karl YOUNG. Dramatic ceremonies of the feast of the Purification (d'après des documents nouveaux). — S. Foster DAMON. A portrait of Albertus Magnus (d'après une miniature d'un manuscrit de Munich, lat. 27029).

GRANDE-BRETAGNE

Bulletin of the Institute of historical research. Vol. VII, n° 20, novembre 1929. — Anthony STEEL. The marginalia of the Treasurer's receipt rolls, 1349-1399 (comment, dans ces rôles des recettes, il faut interpréter les syllabes qu'on trouve en marge : *sol'* (pour « solvit ») et *pro* (indiquant la personne ou l'objet pour lequel le paiement a été fait à l'Échiquier ; mais leur emploi est d'un usage très compliqué, où l'auteur s'efforce de faire pénétrer la lumière ; suite au n° 21). — A. F. POLARD. Tudor gleanings. II. Wolsey and the Great Seal (avec un beau fac-similé scellé). — The Anglo-american historical conference, 1929 (intéressant résumé des principales discussions). — Summaries of the theses (analyse assez développée de ces thèses, qui portent sur les sujets suivants : The history of vicarages in the middle ages, par R. A. R. Hartridge ; John, first duke of Bedford, 1389-1435, par S. B. Chrimes ; The decay of manorial system during the first half of the xvth. century, par L. Clare Latham ; The Eschequer Chamber, being the assembly of all the judges of England for matters in law, par Mary Hemmant ; The Upper House during the Protectorates of Oliver and Richard Cromwell, par Mary C. Hart. — The Dictionary of national biography ; corrections et additions. — Migrations of historical manuscripts. = N° 21, février 1930. G. E. FUSSELL. Eighteenth century of agricultural dictionaries (note et analyse sept de ces dictionnaires). — Richard PARES. Public records in British West India islands (nombreuses additions destinées à compléter le *Guide to the British West India archive material* publié par la Fondation Carnegie. Ce *Guide* avait notamment négligé d'indiquer les archives des tribunaux, qui contiennent cependant beaucoup d'actes relatifs à l'histoire du commerce. Le complément nécessaire est donné ici pour la Jamaïque, les Barbades, Antigua et St. Kitts and Nevis). — The accessibility of foreign archives (additions concernant surtout la Tchécoslovaquie). = Documents (on montre ici l'utilité historique des archives paroissiales par des textes de 1601 et 1660). = Bibliographie des thèses d'histoire soutenues dans les établissements d'enseignement supérieur du Royaume-Uni en 1928-1929. Sommaire des thèses : The dutch barrier, 1709-1710, par Isabel A. MONTGOMERY ; Some aspects of Indian foreign trade, 1757-1853, par I. D. PARSHAD ; The royal instructions to colonial governors, 1783-1854 (étude sur la politique coloniale de la Grande-Bretagne), par J. C. BEAGLEHOLE ; Emigration to British North America under the early passenger acts 1803-1842, par Kathleen A. WALPOLE ; English foreign trade in the first half of the xixth. century, par J. S. JONES. L'analyse détaillée de ces thèses est accompagnée d'indications sur les sources.

Bulletin of the John Rylands library Manchester. Janvier 1930. — E.-C. BURKITT. Twenty-five years of theological study (discours prononcé à l'Université de Manchester à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la Faculté de théolo-

gie. Il y est beaucoup parlé des travaux sur l'histoire des religions par des savants ou archéologues anglais et quelques allemands. Seul, M. S. Reinach y représente la France). — R. G. PARSONS. The commemoration of the 25th. anniversary of the establishment of the Theological Faculty in the University of Manchester, with some references to its origins and history (à cette Faculté sont associés des collèges appartenant à toutes les sectes chrétiennes : Baptistes, Anglicans, Moraves, Méthodistes, Wesleyens, et aucun règlement n'empêche d'en adjoindre d'autres). — Sir Alfred HOPKINSON. The Rylands library and the theological Faculty. — L. F. RUSHBROOK-WILLIAMS. Indigenous rule in India (il y est question surtout de l'Inde ancienne et de la survivance de ses institutions dans les États d'aujourd'hui qui sont encore libres). — W. A. PANTIN. A medieval collection of latin and english proverbs and riddles, from the Rylands latin ms. 394 (proverbes et devinettes en hexamètres latins avec leur correspondant en anglais moderne). — THE EDITOR. Safeguarding ms. sources of national and local history (expose les mesures prises pour assurer la conservation des manuscrits et actes anciens possédés par des particuliers). — ID. The genuineness of 'At-Tabari's arabic « Apology » and of the syriac document on the spread of christianity in Central Asia in the John Rylands library (proteste contre certaines insinuations tendant à faire croire que l'apologie et le document syrien sont des faux dont 'At-Tabari serait l'auteur). — M. V. CLARKE et V. H. GALBRAITH. The deposition of Richard II (on a retrouvé et l'on publie ici le texte complet d'un fragment sur la déposition de Richard II, qui avait été joint en 1846 à la *Chronique de la traison* de Creton. Ce texte complet, fourni par trois manuscrits, commence à l'année 1337, mais il devient original seulement à l'avènement de Richard II et s'arrête à l'année 1403 ; l'auteur paraît avoir été moine à l'abbaye de Dieulacres après avoir été au service d'Henri IV, patron de l'abbaye. Son récit, rapproché d'autres témoignages contemporains, donne à penser que l'exposé des faits dans les rôles du Parlement n'est pas conforme à la réalité. Texte de la chronique de Dieulacres, 1384-1403, avec un fac-similé). — A. MINGANA. Woodbrooke studies. Fasc. 6 : Apocalypse of Peter (publie en fac-similé et traduit en anglais, avec un long commentaire, un texte arabe de l'Apocalypse de saint Pierre).

The economic history Review. Vol. II, n° 1, janvier 1929. — Werner SOMBART. Economic theory and economic history (en réponse à un compte-rendu de son œuvre paru dans le second numéro de cette Revue, Sombart résume sa théorie sur l'histoire économique et dit en quoi elle diffère de l'opinion courante qu'en ont donnée les spécialistes). — Henri PIRENNE. The place of the Netherlands in the economic history of mediæval Europe. — T. H. MARSHALL. Jethro Tull and the « New husbandry » of the eighteenth century (expose et discute les nouvelles théories de Tull sur l'économie agraire, 1733-1739). — Alfred PLUMMER. The place of Bronterre O'Brien in the Working-Class movement (O'Brien, né en 1805, est mort en 1864). — K. ASAKAWA. Agriculture in Japanese history. — W. H. BEVERIDGE. The Winchester rolls and their dating (les « rent rolls » de l'évêché de Winchester se rapportent, avec quelques lacunes, aux années 1308-1454 ; ils contiennent l'état annuel des revenus que l'évêque tirait de cinquante-six manoirs. L'auteur est parvenu à leur assigner des dates certaines, marquées dans un tableau qui occupe les p. 94-102 du fascicule). — Miss E. M. CARUS-WILSON. The aulnage accounts ; a criticism (les comptes tenus par les agents chargés de l'aunage des draps mis en vente ne peuvent être utilisés qu'avec beaucoup de précaution). — G. W. DANIELS

et T. S. ASHTON. The records of a Derbyshire colliery, 1763-1779 (d'après un registre où sont transcrits les résultats de l'exploitation d'une mine de charbon pendant seize ans, 1763-1779). — W. H. MORELAND. Recent works in Indian economic history, 1905-1928. = Bibliographie des livres et articles sur l'histoire économique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande depuis 1928; des États-Unis et du Canada en 1927 et 1928; de la France en 1927-1928.

The english historical Review. 1930, janvier. — Miss Evelyn JAMISON. The administration of the county of Molise in the xiith. and xiiith. centuries; 2^e partie (en appendice, trois chartes de 1221, 1226 et 1254). — Frederick C. DIETZ. Elizabethan customs administration (étude très documentée sur l'administration douanière). — A. S. TURBERVILLE. The House of Lords under Charles II; suite et fin. — James TAIT. Thomas Frederick Tout (article nécrologique très détaillé). — Robert FAWTIER. Charles-Victor Langlois. — A. T. BANNISTER. Visitation returns of the diocese of Hereford in 1397; 3^e partie (suite du texte de cette visite épiscopale). — S. B. CHRIMES. The pretensions of the duke of Gloucester in 1422 (pétition qu'il adresse au Parlement afin d'être nommé non pas *Defensor*, mais *rector regni* et non *regis*. Il avait déjà émis des prétentions semblables en 1428 quand il avait demandé aux Lords de définir ses pouvoirs comme protecteur). — Miss M. V. CLARKE. Henry Knighton and the library catalogue of Leicester abbey (ce catalogue manuscrit, exécuté en 1492 et 1496, contient une série de renvois au chroniqueur Knighton. Nichols, dans son *Histoire du comté de Leicester*, 1815, a consacré à ce manuscrit une notice très inexacte. Quant à la bibliothèque de l'abbaye, elle possédait à cette date au moins un millier de manuscrits). — W. H. HUTTON, doyen de Winchester. Two letters of archbishop Laud, 1634 et 1639. — H. V. F. SOMERSET. Some papers of Edmund Burke on his pension (1794-1795). = Comptes-rendus critiques.

History. 1929, octobre. — E. F. JACOB. Medieval German art; a beginner's notes (intéressantes impressions produites par une visite des anciennes villes de l'Allemagne du Nord et de leurs musées; elles aident à mieux comprendre l'histoire du Moyen Age). — W. J. EXTWISTLE. Some recent works on Spain and Portugal (depuis les *Études sur l'Espagne* de Morel-Fatio). — Prince A. LOBANOV-ROSTOVSKY. The shadow of India in Russian history (expose la politique tsariste à l'égard de l'Inde, d'après de nombreux documents, et notamment ceux qui ont été publiés par ordre des Soviets). — C. W. PROSSER. A new way of using extracts from sources in the teaching of history. — Miss Helena M. CHEW. Scutage (étude critique sur l'origine de l'écuage et ses rapports avec les sommes payées « pro servitio », dont on suit les traces depuis la fin du xii^e siècle jusqu'à la fin de l'organisation militaire au Moyen Age).

Transactions of the R. historical Society. 4^e série, t. XII, 1929. — T. F. TOUT. History and Historians in America (adresse présidentielle, où l'auteur, peu avant sa mort, résumait ses impressions et opinions sur l'enseignement de l'histoire aux États-Unis, qu'il venait de parcourir en tout sens pendant huit mois. Il y traite surtout de l'époque médiévale, où il était depuis longtemps passé maître). — Bertha Haven PUTNAM. The transformation of the keepers of the peace into the justices of the peace, 1327-1380 (mémoire fondé presque uniquement sur des pièces inédites d'archives). — Miss Rose GRHAM. The administration of the diocese of Ely during the vacancies of the see, 1298-1299 and 1302-1303 (très intéressant au point

de vue de la situation de l'Église à l'égard à la fois du roi et du pays en matière d'élection épiscopale). — J. H. JOHNSON. The system of account in the wardrobe of Edward II (complète l'étude déjà publiée en 1923 par M. Charles Johnson pour le règne d'Édouard I^{er}). — Miss A. M. EVANS. The imprisonment of Lord Danby in the Tower, 1679-1684. — L. A. ROBERTSON. The relations of William III with the Swiss Protestants 1689-1697 (les négociations de Guillaume d'Orange avec les Suisses protestants, et qui tendaient à faire entrer les Suisses dans la ligue contre la France, échouèrent parce que la Suisse était résolue à maintenir fermement sa neutralité). — F. S. RODKEY. Lord Palmerston's policy for the rejuvenation of Turkey. 1839-1841 (d'après la correspondance échangée entre Palmerston et Ponsonby. La diplomatie de Palmerston pendant les années 1830-1839 a été exposée par l'auteur dans le *Journal of modern history*, décembre 1929).

ITALIE

Africa italiana. Vol. II, fasc. 2, mars 1929. — P. 65-76, Luigi PERNIER, *Doni votivi ad Apollo in Cirene* (statuette en fer, buste d'une Kora, ayant pu faire partie du support d'un trépied, offert au sanctuaire primitif, fin du VII^e ou début du VI^e siècle : magnifique tête diadémée en bronze de la moitié du V^e siècle). — P. 77-110, Renato BARTOCCINI, *Scavi e rinvenimenti in Tripolitania negli anni 1926-1927* (basilique chrétienne d'Asâbaa, construite au VI^e siècle : trois nefs précédées d'un narthex, table d'autel en pierre supportée par quatre colonnettes, nombreux fragments de décorations sculpturales ; four de potier découvert à Tripoli lors de la construction de la centrale électrique ; villa romaine de Gurgi décorée de mosaïques, mort du Minotaure, animaux, scènes marines de la fin du II^e ou du début du III^e siècle ; bains romains d'En-Ngila du IV^e siècle ; groupes de tombes punico-romaines des II^e-IV^e siècles aux environs de Tripoli ; factorerie fortifiée d'Henchir Suffit élevée au III^e siècle et entièrement remaniée au VI^e). — P. 111-154, Gaspare OLIVIERO, *Campagna di scavi a Cirene nell'estate 1927* (temple d'Hécate, rectangulaire à cella et pronaos avec une belle statue de la déesse de l'époque des Antonins, contemporaine de la restauration du temple « tumultu judaico dirutum » ; à l'est, découverte d'un petit portique avec cinq bases ioniques stuquées ; les deux monuments furent élevés en 107 pour commémorer la victoire de Trajan sur Décébale ; autel d'Artémis élevé sur quatre gradins ; découvertes diverses en rapports avec des monuments précédemment dégagés).

R. LANTIER.

Archivio della R. Società romana di storia patria. Vol. LI, fasc. 1-2, 1928. — M. ANTONELLI. Di Angelo Tignosi, vescovo di Viterbo, e di una sua relazione al Pontefice in Avignone (cette relation se rapporte aux relations entre la ville de Viterbe et la papauté en 1330-1331 ; l'évêque avait travaillé à restaurer l'autorité de l'Église). — Ermete ROSSI. Le statue di Alessandro Farnese e Marc'Antonio Colonna in Campidoglio (1595). — Pio PASCHINI. A proposito di Giovanni Burckard cerimoniere pontificio (ajoute des détails inédits à ceux que l'on connaissait déjà sur Jean Burckard jusqu'à la mort d'Innocent VIII en 1492). — G. GABRIELI. L'archivio di S. Maria in Aquiro, o « degli Orfani » in Roma, e le carte di Giov. Faber Linceo. — Emilio RE. Bandi romani (publie sept ordonnances de police concernant les marchés, les tavernes, la propreté des rues, l'alimentation, les poids et mesures, etc., à Rome, 1447-1448). — Thomas ASHBY. Scrittori contemporanei di cose romane (étude détaillée sur la vie et les œuvres de Rodolfo Lanciani, qui

vient de mourir, comme on sait, le 21 mai 1929, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Suit une bibliographie qui compte 639 numéros). — Notice nécrologique sur Cesare De Cupis, mort le 2 février 1929, auteur de livres sur l'histoire de l'*Agro romano*.

Archivio storico italiano. 7^e série, vol. XII, n° 1, 31 octobre 1929. — Giannino FERRARI. Il documento privato dell'alto medioevo e i suoi presupposti classici (à propos de H. Steinacker, *Die antiken Grundlagen der frühmittelalterlichen Privat-urkunde*, 1927 ; œuvre considérable qui était achevée d'imprimer avant la guerre et qui parait, après treize années, avec d'importantes additions). — Armando SAVORI. L'attendibilità di alcune testimonianze cronistiche dell'economia medievale (étude la question de savoir quel degré de créance on peut accorder aux chiffres et statistiques de Villani et de Sanudo ; estime qu'on ne saurait les écarter comme s'ils étaient fantaisie pure). — Nicola NICOLINI. Sulla riconquista ispano-borbonica del regno di Napoli (documents inédits de l'année 1734). — Mario VIOIRA. Due interventi di Federico I di Svezia presso Amedeo II di Savoia in favore dei Valdesi (en 1724 et 1730). — Carlo Guido MON. Recenti studi su Emanuele Filiberto.

Archivio veneto. Anno LVII (1927), V^a serie, n° 3-4. — C. GASPAROTTO. Patavium, Municipio romano (étude topographique et archéologique illustrée de 28 planches hors texte). — G. BISCARO. La dimora Opitergina di Zilia di San Bonifacio e di Cunizza da Romano (il s'agit de la détention de la femme et de la sœur d'Ezzelino da Romano dans le château d'Oderzo entre les années 1225 et 1235 : dramatique épisode de l'histoire du féroce tyran). — R. BRENZONI. Il duello nell'antica legislazione Veronese. — F. FRANCESCHETTI. La famiglia e la patria del pittore et poeta rustico Giambattista Maganza, detto il Magagnò. — A. DA MOSTO. Il navigatore Alvise Da Mosto e la sua famiglia. = N°s 5-6 (1928). G. FORCHIELLI. Collegialità di chierici nel Veronese dall' VIII secolo all'età comunale (étude sur les *Scholae sacerdotum* de la région de Vérone : chapitre cathédral, collèges urbains et ruraux ; leur fondation, leur structure, leur destination. Bonne contribution à l'histoire des institutions ecclésiastiques). — R. CESSI. Pacta veneta. I : Pacta carolina (examen critique des traités conclus entre Pépin et Charlemagne, d'une part, et l'empereur d'Orient, d'autre part, touchant l'épineuse question des lagunes, fondement de l'équilibre adriatique entre les deux empires). — G. C. ZIMOLO. Tre campagne di guerra (1701-1703) e la Repubblica di Venezia. — L. ALPAGO-NOVELLO. La vita di Giovan Francesco Bembo, vescovo di Belluno (1694-1720). = N°s 7-8 (1928). B. SCHIAVUZZI. L'abbazia di S. Michele in Monte di Pola. — L. SMITH. Note cronologiche Vergeriane (notice biographique sur Vergerio, humaniste, épistolier, auteur du *De ingenuis moribus*). — A. BATTISTELLA. Un diario navale veneziano sulla campagna veneto-spagnola del 1617-1618. — P. DAVIDE DA PORTOGRUARO. Il P. Giacinto dei Co. Natta da Casale e la sua opera attraverso i dispacci degli ambasciatori veneti [1621-1627] (il s'agit du P. Giacinto da Casale, une des figures les plus complexes de religieux et de politique du début du XVII^e siècle). — E. BACCION. La peste Manzoniiana in Treviso (journal de l'épidémie de peste qui désola Trévise dans l'année 1630). — G. MAJER. Tre bandiere veneziane (histoire et description des étendards de Venise, avec 3 planches hors texte). = N°s 9-10 (1929). R. CESSI. Pacta Veneta. II : Dal « pactum Lotharii » al « Foedus Ottonis » (actes réglant les rapports du duché avec le royaume ou l'Empire. L'auteur montre comment, sur la fin du X^e siècle, se stabilise la fonction

politique du duché vénitien dans l'équilibre international). — G. MAGNANTE. L'acquisto dell'isola di Cipro da parte della Repubblica di Venezia. — P. PASCHINI. Il priorato Cluniacense di Pontida nella seconda metà del Quattrocento secondo i documenti vaticani. — M. KRAVJANSZKY. Il processo degli Uscocchi (« Uscocco » est un mot yougoslave qui signifie « fugitif »). Il s'agit de croates catholiques qui, fuyant devant les progrès de la domination turque, se fixèrent, en 1537, à Segna, où ils se trouvèrent en contact avec trois puissances : l'Empire, la Turquie, la Sérénissime, qu'ils tinrent longtemps en échec. Ils furent, dans les années 1590, l'occasion d'une longue guerre). — L. PASOLLI. La personalità di Scipione Maffei e lo svolgimento dei suoi studi storici sino alla « Verona illustrata » (examine les raisons pour lesquelles Maffei préféra l'étude des lettres à l'oisiveté des gentils-hommes, puis abandonna, pour l'érudition et l'histoire, la littérature où il avait pourtant acquis quelque renommée avec sa tragédie « Mérope »). — G. GAMBARIN. Il Mazzini, il Tommaseo, il Manin e la difesa di Venezia (contribuzione à l'histoire de l'insurrection de Venise en 1848-1849, émaillée de lettres inédites).

A. DE BOUARD.

Atti e memorie della R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna. 4^e série, t. XIX, fasc. 1-3, janvier-juin-1929. — L. RAVA. Il Marchese sen. Nerio Malvezzi de' Medici (notice nécrologique longue de 47 pages sur un notable historien bolonais, mort le 11 janvier 1929, avec la bibliographie de ses œuvres). — ADAMO PASINI. Giovanni di Maestro Pedrino, dipintore (biographie de ce Pedrino, natif de Forlì, qui vécut de 1395 à 1465 ; il fut un peintre d'un certain talent et l'on va prochainement publier de lui une volumineuse chronique inédite sur l'histoire de son temps. Il appartenait à la famille Merlini et il sera désormais connu sous ce nom : Giovanni Merlini. Suit une liste des écrivains et notables personnalités appartenant à cette famille).

Historia, Studi storici per l'antichità classica. 3^e année, n° 3, 1929, juillet-septembre. — A. SEGRÈ. Circolazione e inflazione nel mondo antico (résumé de deux ouvrages antérieurs de l'auteur sur la circulation monétaire dans le monde antique et sur la métrologie des anciens). — S. FERRI. Note d'epigrafia cirenaica (observations sur plusieurs inscriptions grecques, fort importantes, découvertes dans les fouilles italiennes de Cyrène : stèle de la constitution, stèle des fondateurs, *lex cathartica*). — C. ALBIZZATI. Quattro sculture dell'ultimo periodo romano (portraits exécutés entre le IV^e et le VI^e siècle). — A. NEPPI MODONA. L'efebò del Museo Metropolitan di New York, il « Hermes » del Museo Capitolino Mussolini e la testa Bolognese della supposta « Athena Lemnia » Fidiaca. — R. ANDREOTTI. Due centri romani dell'Emilia occidentale, Regium Lepidi e Fidentia. — E. MAGALDI. I « Ludi gallinarii » a Pompei (combats de coqs sur des mosaïques et des peintures). = Articles nécrologiques sur R. Lanciani (par P. DUCATI) et sur A. Trombetti (par Gabriella Novaro Ducati). — Nouvelles archéologiques (Italie). — L. M. UGOLINI. Gli scavi dell'acropoli di Butrinto in Albania (baptistère byzantin, etc.). — Dépouillement des périodiques. = GINA DE BENEDETTI. L'esilio di Cicerone e la sua importanza storico-politica (deuxième partie d'un mémoire universitaire). = N° 4, octobre-décembre. — P. BOSCH-GIMPERA. Problemi della colonizzazione greca in Ispagna (les Grecs en Espagne antérieurement au V^e siècle avant J.-C.). — M. SEGRE. Il sacco di Delfi e la leggenda dell'*Aurum Tolosanum* (longue étude sur la formation de la légende de l'or de Toulouse, prétendu butin fait par

les Volques à Delphes). — C. ALBIZZATI. Nuove e vecchie trovate dei fabbricanti d'antichità (article amusant et instructif sur la fabrication en Italie de fausses antiquités grecques, phéniciennes, étrusques et romaines). — S. FERRI. La prothesis apula di Lavello (à propos d'un vase peint apulien du IV^e ou du III^e siècle, dont l'authenticité avait été mise en doute). — C. O. ZURETTI. Per la storia delle scienze (écrits grecs d'alchimie, de magie, etc.). — F. CALONGHI. Leggendo il *Brutus* ciceroniano. = ALDO NEPPI MODONA. Chronique d'étruscologie (fouilles, musées, congrès, bibliographie, archéologie, langue, etc.). — Dépouillement des périodiques. — A. AZZONI, L. CANESI. Bibliographie du droit antique. = GINA DE BENEDETTI. L'esilio di Cicerone e la sua importanza storico-politica (fin de ce mémoire). St. G.

Rendiconti della R. Accademia nazionale dei Lincei. Classe des sciences morales, historiques et philologiques. 6^e série, t. IV, novembre-décembre 1928 (Rome, Bardi). — F. BRANDILEONE. Il contratto verbale in Italia durante e medio evo (montre que, pendant tout le Moyen Age, le contrat verbal, la *stipulatio*, s'est maintenu à côté du témoignage écrit, sans perdre de sa valeur probante sous la loi romaine comme sous la loi lombarde). — G. VACCA. Intorno ad un codice poco noto dell'Arenario di Archimede nell'osservatorio Radcliffe di Oxford. — C. RICCI. Notice nécrologique sur Pompeo Molmenti (avec une énorme bibliographie où sont mentionnés tous les articles de journaux prodigués par ce fécond érudit). — N. FESTA. Lo stile di Teodoreto nella *Terapia*. — G. MAZZONI. Un capitolo ignoto dei *Discorsi* del Machiavelli (au chapitre XVII du livre III, Machiavel fait une allusion manifeste au passage de Tite-Live, chapitre XXXIV du livre XXVII, où est exposé le cas de M. Livius, collègue de C. Claudius Nero. Annonce une nouvelle édition critique des *Discorsi*, qui doit paraître chez Barbèra). — G. GABRIELI. Bartolomeo Chioccarello e la biografia degli scrittori Napoletani nel secolo XVII (publie le texte latin de trois de ces biographies). — V. USSANI. Notice nécrologique de G. Ludovic Heiberg, correspondant étranger, mort le 4 janvier 1928 (ses travaux philologiques sur les mathématiques, l'astronomie, la médecine, l'alchimie dans l'antiquité). = T. V, fasc. 1-2, 1929. C. MANFRONI. Lodovico Pastor (notice nécrologique). — G. SEGRÉ. Sulla distinzione delle « Actiones in rem » e « in personam » estranee al « ius civile » nel diritto romano classico. = Mars-avril. G. SEGRÉ. Sulla classificazione delle cause delle *obligationes* nelle istituzioni di Gaio. — G. GABRIELI. Gli storiografi della prima Accademia Lincea (la vieille Académie des Lynx a duré de 1603 à 1630, mais avec de longs intervalles de sommeil : d'abord, au début, de 1603 à 1609, à cause des persécutions dirigées contre quatre de ses membres, puis de 1623 à 1630, parce que Federico Cese, qui l'avait instituée et alimentée, finit par se retirer à la campagne, loin de Rome. M. Gabrieli écrit en ce moment l'histoire de l'Académie à l'aide des nombreux documents qu'il a découverts et qu'il a déjà en partie utilisés).

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Boletín del Instituto de investigaciones historicas (de la Facultad des lettres de Buenos-Aires), t. VI (suite), n^o 35, 1928, 1^{er} trimestre. El P. Guillermo Furlong-Cardiff. El P. Marton Dobrizhoffer S. J., filólogo e historiador, 1718-1791 (biographie et bibliographie du jésuite Dobrizhoffer, missionnaire au Paraguay,

qui étudia les mœurs et la langue des Indiens Abipons). — Julián DE LA PEÑA. Estudio sobre el origen del nombre de « Pergamino » (le nom de la localité de Pergamino, appelée en 1626 la Dormida del Pergamino, viendrait de l'acte en parchemin accordé à l'occasion de sa création). — El P. GRENÓN. Dos valiosos documentos referentes a los límites de San Luis y La Rioja 1591-1600-1790 (délimitation entre ces deux provinces). — José TORRE-REVELLO. Noticia de los vecinos más acaudalados de Buenos Aires, en la época del primer gobierno de Pedro de Cevallos, 1766 (liste et évaluation de la fortune des onze plus riches habitants de Buenos Aires). = Inventarios : Documentos relativos a América existentes en el Foreign Office (suite de l'état sommaire de la correspondance diplomatique britannique relative à l'Amérique espagnole, de 1823 à 1837). — El Archivo nacional de Caracas (reproduction d'une notice descriptive sur les archives centrales du Venezuela, écrite par leur directeur, don Vicente Dávila). — [En appendice :] Inventario de documentos publicados (résumé des articles d'intérêt historique parus dans le journal « El censor » du 24 avril au 23 octobre 1817). = N° 36, 1928, 2^e trimestre. Clemente RICCI. El estudio de la historia clásica en la Facultad de filosofía y letras. — Adrien FAVRE. El viaje de La Condamine y los orígenes del sistema métrico (historique des progrès de l'idée d'une mesure de longueur universelle, depuis la proposition faite en 1747 par La Condamine pour l'adoption de celle qu'il établit à Quito, jusqu'à la conception du mètre). — Ricardo R. CAILLET-BOIS. Las invasiones inglesas juzgadas desde Rio de Janeiro (d'après un rapport relatif à la prise de Montevideo par les Anglais en 1807, par un Espagnol réfugié à Rio-de-Janeiro). = Inventarios : Documentos relativos a América existentes en el Foreign Office (suite et fin de cet inventaire sommaire). — La biblioteca del Real Consejo de Indias (publication d'un catalogue de la bibliothèque du Conseil royal des Indes fait en 1816). — Tables détaillées du t. VI. — [En appendice :] Inventario de documentos publicados (suite du dépouillement du journal « El censor » du 23 octobre 1817 au 13 juin 1818). = T. VII, n° 37, 1928, 3^e trimestre. André-E. SAVOUS. Origen de las instituciones económicas de la América española, siglo diez y seis (étude les transformations du système économique espagnol en Amérique, les monnaies et autres modes de paiement dans les transactions commerciales). — José TORRE-REVELLO. Francisco Javier Alvarez de Lama y su fracasado proyecto del nuevo código hispánico católico Fernandino (sur la présentation au roi Ferdinand VI et au Conseil des Indes, en 1758, par Alvarez de Lama, avocat à l'Audience de Lima, d'un ouvrage où il signalait les défauts et abus de l'organisation judiciaire, et sur son peu de succès). — Federico F. MONJARDÍN. El Lazarillo de ciegos caminantes de Concolorcorvo. Quien fué su autor? (attribue à Alonso Carrió de La Bandera le récit d'un voyage de Buenos-Aires à Lima, publié en 1773 sous le nom de Calixto Carlos Bustamante, dit Concolorcorvo). — El P. GRENÓN. Un mineralogista afrancesado (procès fait en 1793 contre José-Maria Caballero, ingénieur des mines Carolines de la province de San-Luis, pour apologie des idées révolutionnaires françaises). — José TORRE-REVELLO. Una relación sobre la intendencia de Salta de Tucumán de D. Philiberto de Mena (rapport écrit en 1791 sur les antiquités et monuments de la province de Salta). = Inventarios : José TORRE-REVELLO. Relación de mapas y planos relativos al virreinato de Buenos Aires existentes en el Archivo histórico nacional de Madrid (liste de ces cartes et plans). — Archivo ge-

neral de la Nación, República Argentina (commencement de la publication d'un index des « décrets, ordres et règlements », 1813-1821, conservé dans ces Archives nationales). — LÉON BAIDOFF. Un impreso desconocido de Edmond de G*** S***. « La République de Buenos Ayres telle qu'elle est aujourd'hui » (reproduction d'une brochure rare publiée en 1825, à Paris, par un Français resté anonyme, contenant une description physique, sociale et politique de Buenos-Aires et de sa province). — [En appendice :] Inventario de documentos publicados (suite et fin). = T. VII (suite), n° 38, 1928, 4^e trimestre. El P. Guillermo FURLONG-CARDIFF. El P. Joaquín Camaño y Bazán, cartógrafo, lingüista e historiador, 1737-1820 (biographie et bibliographie de l'érudit jésuite argentin). — Clemente Ricci. Francisco Ramos Mexía y el Padre Lacunza (sur les idées communes au jésuite chilien et au penseur argentin; documents pour la biographie de celui-ci). — Antonino SALVADORES. Un supuesto decreto de Juan Manuel de Rosas sobre las escuelas de la Provincia de Buenos Aires (le décret allégué comme mettant les écoles de la ville sous la dépendance directe du chef de la police en 1842 n'a jamais existé). — José TORRE-REVELLO. Aporte para el conocimiento de la casa urbana y rústica en la época colonial (inventaire d'un mobilier de maisons de ville et de campagne en 1747). = Inventarios (suite de la publication de l'index des décrets, ordres et règlements, commencée dans le n° 37). — [En appendice :] Inventario de documentos publicados (dépouillement, du point de vue historique, du journal argentin « El Americano », du 2 avril au 21 mai 1819).
E. M.-C.

BIBLIOGRAPHIE DES COMPTES-RENDUS¹

- Albertini (Eugène)*. L'Empire romain. *A. H. R.*, XXXV, 321 (très bien informé, mais n'aborde pas résolument les délicats problèmes de cette histoire).
Alfaric (Prosper). La première vie de Jésus : l'Evangile selon Marc. *R. C.*, 1929, n° 12 (longue critique par M. Goguel).
Amulree (Lord). Industrial arbitration in Great Britain. *T.*, n° 1462 (expose l'histoire de l'arbitrage dans les conflits ouvriers depuis le statut de 1349. Lord Amulree est mieux connu sous le nom de Sir William Mackenzie).
Andrews (C. F.). Mahatma Gandhi's ideas. *T.*, n° 1464 (instructive étude par un admirateur).
 Annuaire de la Revue d'économie politique : la France économique, 1928. *A. H. éc.*, n° 5, 87.
 Annuaire statistique international. *A. H. éc.*, n° 5, 86.
App (August J.). Lancelot in english litera-

1. Liste alphabétique des revues analysées, avec le sens des abréviations employées :

- A. B.* = Annales de Bourgogne. — *A. H. éc.* = Annales d'histoire économique et sociale. — *A. H. R.* = American historical Review. — *A. P.* = L'année politique française et étrangère. — *A. st. it.* = Archivio storico italiano. — *Corr.* = Le Correspondant. — *E. H. R.* = English historical Review. — *H.* = History. — *Hist.* = Historia. — *H. J.* = Historisches Jahrbuch. — *H. T. K.* = Historisk Tidsskrift (Copenhague). — *J. S.* = Journal des savants. — *M. Fr.* = Mercure de France. — *Pol.* = Polybiblion. — *Q. R.* = Quarterly Review. — *R. B. P. H.* = Revue belge de philologie et d'histoire. — *R. C.* = Revue critique d'histoire et de littérature. — *R. H. Rel.* = Revue de l'histoire des religions. — *R. Q. H.* = Revue des questions historiques. — *S.* = Syria. — *Sc.* = Scientia. — *Spec.* = Speculum. — *T.* = The Times, literary supplement.

- ture; his rôle and character. *Spec.*, V, 104.
- Armstrong (Harold)*. Turkey and Syria; a record of two years of travel. *T.*, n° 1463 (plein d'observations instructives).
- Arnaud (René)*. La Deuxième République et le Second Empire. *R. C.*, 1929, n° 11 (ouvrage de vulgarisation écrit avec une remarquable liberté d'esprit).
- Arnold (Sir Thomas W.)*. Painting in Islam. *S.*, 1929, 168 (c'est toute une étude sur l'illustration du livre manuscrit par la miniature; examen des thèmes iconographiques sans cesse exploités par les artistes persans).
- Asakawa (K.)*. Agriculture in Japanese history. The early sho and the early manor. *A. H. éc.*, n° 5, 136 (intéressant pour l'histoire comparée de la seigneurie dans les pays de l'Europe occidentale).
- Ashion (Thomas Southcliffe)*. The coal industry in the xvith. cent. *A. H. R.*, XXXV, 399.
- Atrocities (the) of the Pirates, with engravings by *Eric Ravilious*. *T.*, n° 1463 (réimpression de l'édition originale publiée en 1825).
- Aubin (Hermann)*. Die wirtschaftliche Entwicklung des römischen Deutschlands. *R. B. P. H.*, VIII, 1358 (important).
- Audin (Marius)*. Histoire de l'imprimerie par images. *A. H. éc.*, I, 446 (importante étude sur l'histoire et la technique de l'imprimerie, avec un album de 249 figures).
- Aulneau (J.)*. Histoire de l'Europe centrale. *Sc.*, 1930, n° 2.
- Baker (G. P.)*. Hannibal. *T.*, n° 1465 (paradoxal, mais très intéressant).
- Bellanche*. Le Vieillard et le Jeune Homme; nouv. édit. par *Roger Mauduit*. *R. C.*, 1929, n° 10 (contient des idées d'avenir, ingénieuses et fécondes, sur l'économie politique).
- Barbagallo (Corrado)*. Le origini della grande industria contemporanea. *R. C.*, 1929, n° 11 (graves critiques présentées par H. Hauser).
- Bariatsky (prince Vladimir)*. Le mystère d'Alexandre I^{er}. *T.*, n° 1459 (croit que le tsar n'est pas mort en 1825 et qu'il se fit hermite sous le nom de Fedor Kusmitich).
- Bassett (John Spenser)*. Correspondence of Andrew Jackson. Vol. IV, 1829-1832. *A. H. R.*, XXXV, 380.
- Bauer (Clemens)*. Politischer Katholizismus in Württemberg bis zum Jahr 1848. *R. Q. H.*, 1930, 227 (important).
- Becker (Willy)*. Fürst Bülow und England, 1897-1909. *T.*, n° 1462 (important).
- Bell (Kenneth N.) et Morrell (W. P.)*. Select documents on British colonial policy, 1830-60. *A. H. R.*, XXXV, 352.
- Below (G. von)*. Die italienische Kaiserpolitik des deutschen Mittelalters. *E. H. R.*, 1930, 118 (important, notamment sur la question des « ministeriales »).
- Bernard (Augustin)*. L'Algérie. *A. H. éc.*, I, 277 (excellent).
- Oran, port du Maroc et du Sahara. *A. H. éc.*, n° 5, 159.
- Besson (Paul)*. Le totémisme. *Pol.*, 1929, 184 (conscientieux, avec des planches très instructives).
- Bezard (Yvonne)*. La vie rurale dans le sud de la région parisienne, de 1450 à 1560. *R. C.*, 1929, n° 12 (beaucoup d'érudition; mais mauvaise méthode. Article important de L. Febvre).
- Bognetti (Gian Pietro)*. Sulle origini dei comuni rurali del medioevo. *A. H. éc.*, I, 588.
- Bonnard (Abel)*. Saint François d'Assise. *R. C.*, 1929, n° 11 (analyse très pénétrante du saint au point de vue psychologique).
- *M. Fr.*, n° 760.
- Boudriot (W.)*. Die altgermanische Religion in der amtlichen kirchlichen Literatur des Abendlandes vom 5 bis 11 Jahrh. *H. J.*, t. XLIX, 1929, 489.
- Bourgin (G.)*. La formation de l'unité italienne. *R. B. P. H.*, VIII, 1926.
- Bowers (Claude G.)*. The tragic era : the Revolution after Lincoln. *A. H. R.*, XXXV, 382.
- Bremond (abbé Henri)*. Études et documents pour servir à l'histoire du sentiment religieux. Introduction à la philosophie de la prière. *R. Q. H.*, 1930, 230.
- Bridge (John S. C.)*. A history of France from the death of Louis XI. Vol. III-IV, 1498-1514. *T.*, n° 1460 (bon travail, mais qui étudie uniquement l'histoire politique et militaire).
- Brij Narain*. Indian economic life, past and present. *T.*, n° 1461.
- Brüning (Kurt)*. Niedersachsen im Rahmen der Neugliederung des Reiches. *A. H. éc.*, n° 5, 140.
- Budge (Sir E. A. Wallis)*. A history of Ethiopia. *J. S.*, 1929, 442 (conscientieux et estimable).
- Burns (C. Delisle)*. Democracy. *T.*, n° 1451.
- Calzada (Andrés)*. Historia de la arquitectura en España. *R. C.*, 1929, n° 11 (bonne illustration).
- Carocipino (J.)*. Autour des Gracques. *Hist.*, 1924, n° 4 (G. Niccolini : mérite la plus grande attention).
- Carmichael (Alexander)*. Carmina Gadelica. Hymns and incantations. *T.*, n° 1465

- (ces compositions poétiques sont les plus anciens textes connus de la littérature gaélique).
- Castagnoli (Pietro)*. Il cardinale Giulio Alberoni. I: Il ministro dei Farnese. *R. Q. H.*, 1930, 344.
- Chapman (dom John)*. Saint Benedict and the sixth century. *T.*, n° 1460.
- Charteris (général John)*. Field-marshal earl Haig. *A. H. R.*, XXXV, 363 (très substantiel).
- Childe (V. Gordon)*. The Danube in prehistory. *T.*, n° 1455.
- Chinard (Gilbert)*. Thomas Jefferson, the apostle of Americanism. *A. H. R.*, XXXV, 378 (excellent).
- Clark (George Kitson)*. Peel and the Conservative Party; a study in Party politics, 1832-1841. *E. H. R.*, 1930, 136 (bonne contribution à l'histoire politique au temps de la reine Victoria).
- Cohen (Israel)*. Jewish life in modern times. *Q. R.*, n° 503 (traite en particulier du Sionisme).
- Comparetti (Domenico)*. Le inedite. Libro IX delle Istorie di Procopio di Cesarea; testo greco emendato con traduzione italiana. Edition posthume par Domenico Bassi. *E. H. R.*, 1930, 115 (utiles indications critiques sur le texte; mais la théorie imaginée par Comparetti sur la composition de l'*Histoire secrète* ne tient pas debout).
- Costecalde (Léon)*. Mentalité gévaudanaise au Moyen Age d'après divers testaments inédits des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles. *A. H. éc.*, I, 462 (conscientieux).
- D'Arcy (Charles F.)*. The christian outlook in the modern world. *T.*, n° 1460.
- Davenport (Miss Frances Gardiner)*. European treaties bearing on the history of the United States and its dependencies. Vol. II, 1650-1697. *A. H. R.*, XXXV, 376.
- Dearmer (Percy)*. The legend of Heil. *T.*, n° 1463 (bonne étude sur les origines et le développement de cette légende).
- Dechesne (L.)*. La région drapière de la Vandre avant 1800. *A. H. éc.*, I, 622 (ouvrage à relaire sur de meilleures bases).
- Dempf (Alois)*. Sacrum Imperium. *H. J.*, t. XLIX, 1929, 575 (long article critique de J. Hollnsteiner sur cette tentative de synthèse de l'évolution médiévale).
- Deshoulières*. Au début de l'art roman; les églises du XI^e siècle en France. *A. B.*, I, 366 (manque de critique).
- Dikshūkar (V. R. Ramachandra)*. Hindu administrative institutions. *T.*, n° 1463.
- Donnadieu (James)*. Les consuls de France. *A. H. éc.*, I, 429.
- Drouot (H.) et Calmette (Joseph)*. Histoire de Bourgogne. *R. B. P. H.*, VIII, 273 (excellent).
- Duason (Ión)*. Grönlands statsrestlige stiling i Middelalderen. *H. T. K.*, 9, VI, III (Finnur Jonsson: insuffisante étude sur le droit public du Groenland au Moyen Age).
- Dübal (Margarete)*. Der Suprematstreit zwischen Canterbury und York, 1070-1126. *E. H. R.*, 1930, 148 (très discutabile).
- Duboscq (André)*. Le Pacifique et la rencontre des races. *M. Fr.*, n° 759 (fait réfléchir).
- Duff (A. M.)*. Freedmen in the early roman Empire. *A. H. éc.*, I, 457 (conscientieux).
- Dunbar (H. Flanders)*. Symbolism in medieval thought and its consummation in the Divine Comedy. *Spec.*, V, 107 (important).
- Durand (René)*. Le commerce en Bourgogne sous le Premier Empire. *A. B.*, I, 379.
- Ebersolt (Jean)*. Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant les Croisades. *A. H. éc.*, n° 5, 122.
- Elkington (Margery Z.)*. Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration, 1814-1830. *R. C.*, 1929, n° 12 (honnête, mais insuffisant).
- Enlart (Camille)*. Les monuments des croisés dans le royaume de Jérusalem. *R. C.*, 1929, n° 11 (précieux répertoire de faits).
- Esméin (A.)*. Le mariage en droit canonique. *R. Q. H.*, 1930, 227 (nouv. édit.; mise au point par R. Gênestal).
- Evans (J. W.) et Stubblefield (C. J.)*. Handbook of the geology of Great Britain. *T.*, n° 1462.
- Fairchild (H. Pratt)*. The foundations of social life. *Sc.*, 1930, n° 2.
- Faucher (Daniel)*. Plaines et bassins du Rhône moyen. *A. H. éc.*, I, 607 (livre conscientieux et pénétrant).
- Fawtier (Robert)*. Sainte Catherine de Sienne. *H. J.*, t. XLIX, 1929, 415 (long article de Sommer von Seckendorff).
- Ferrabino (Aldo)*. La dissoluzione della libertà nella Grecia antica. *J. S.*, 1929, 459.
- Field (G. C.)*. Plato and his contemporaries. *T.*, n° 1465.
- Finke (Heinrich)*. Acta concilii Constanciensis, t. IV. *H. J.*, 1929, 315.
- Flavius Josephé*. Œuvres complètes, livres XVI-XX; trad. fr. par J. Mathieu et L. Hermann. *R. C.*, 1929, n° 10 (c.-r. par Alfred Loisy).
- Foligno (Cesare)*. Latin thought during the

- Middle ages. *A. H. R.*, XXXV, 391 (instructif).
- Forbes* (général A.). A history of the army ordnance services. *T.*, n° 1461 (3 vol. I : Pour l'histoire ancienne jusqu'à la guerre de Crimée; II : Jusqu'à 1914; III : La Grande Guerre, lequel est d'un haut intérêt).
- Fox* (Sir John C.). The lady Ivie's trial; before Lord Chief Justice Jeffreys in 1684. *T.*, n° 1461 (mérite peu de confiance).
- Franc* (Julien). La colonisation de la Mitidja. *A. H. éc.*, n° 5, 156 (beau livre, digne d'un grand sujet).
- Frazer* (Sir James). Myth of the origin of fire. *T.*, n° 1465 (admirable).
- Freeman* (Edward A.). Histoire de l'Europe. revue et mise à jour par F. J. C. Hearnshaw; trad. par A. Parmentier. *R. C.*, 1929, n° 12 (ce fut une grave erreur de rééditer et de traduire un ouvrage aussi démodé et vide).
- Furlani* (G.). La religione babilonese assira. I : Le divinità. *J. S.*, 1929, 463 (commode manuel).
- Fusil* (C. A.). L'Anti-Rousseau. *Corr.*, n° 1618 (courageux et clairvoyant volume, où l'œuvre de Rousseau est critiquée et condamnée comme étant celle d'un « des principaux naufrageurs de l'âme humaine »).
- Gachon* (Jean). La politique étrangère des États-Unis. Qui la conduit? *R. C.*, 1929, n° 11 (livre à lire et à méditer).
- Gal* (Ladislav). L'architecture religieuse en Hongrie, du XI^e au XIII^e siècle. *R. C.*, 1929, n° 11 (intéressant).
- Ganshof* (F.). Une nouvelle théorie sur les serments de Strasbourg. *R. B. P. H.*, VIII, 1347 (réfute la thèse de Thompson, prétendant que le texte des serments a été transcrit par Nithard en latin littéraire, « romana lingua », et qu'un copiste du X^e siècle a traduit à son tour l'original latin en roman ou ancien français).
- Gaster* (Moses). Studies and texts in folklore, magic, mediaeval romance, hebrew apocrypha and Samaritan archæology. *T.*, n° 1460 (trois volumes contenant des études approfondies sur les sujets les plus variés).
- Gaston-Martin*. Nantes au XVIII^e siècle; t. I : L'administration de Gérard Mellier, 1709-1729. *R. C.*, 1929, n° 10.
- Gauthier* (Henri). Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques. *S.*, 1929, 66.
- Gillain* (O.). La science égyptienne. L'arithmétique au moyen empire. *R. B. P. H.*, VIII, 1311.
- Gilson* (J. P.) et *Poole* (Herbert). Four maps of Great Britain designed by Matthew Paris about 1250. *E. H. R.*, 1930, 151 (il est vraisemblable qu'une partie au moins de ces cartes est l'œuvre de Mathieu Paris).
- Glots* (G.). La cité grecque. *R. B. P. H.*, VIII, 1263 (bel ouvrage de synthèse).
- Godley* (Miss Eveline). The trial of count Königsmark. *T.*, n° 1464 (intéressant).
- Gombos* (Albin F.). A honfoglalás, Magyarok, Itáliai kalandozása, 898-904. *Spec.*, V, 114 (étude minutieuse sur les incursions des Magyars en Italie avant la conquête de la Hongrie).
- Gorce* (Denys). Les voyages, l'hospitalité et le port des lettres dans le monde chrétien des IV^e et V^e siècles. *R. Q. H.*, 1930, 238 (intéressant; mais l'auteur n'a pas tenu compte des sources païennes).
- Gottschalk* (Paul). The earliest diplomatic documents on America. The papal bulls of 1493 and the treaty of Tordesillas. *A. H. R.*, XXXV, 371 (texte, traduction et notes. Complète l'ouvrage de Miss Davenport, 1917, dont le commentaire lui est supérieur. Il est utile de confronter les deux ouvrages).
- Götze* (Albrecht). Das Hethiter Reich. *S.*, 1929, 68 (cette histoire embrasse le deuxième millénaire av. J.-C. C'est après les Hittites qu'il convient de placer les Hyksos, dont le centre serait le Mittani).
- Graux* (Dr Lucien). Le Maroc économique. *R. C.*, 1929, n° 10 (mine surabondante de faits et de chiffres).
- Green* (Evaris B.) et *Morris* (Richard B.). A guide to the principal sources for early american history, 1600-1800, in the city of New-York. *A. H. R.*, XXXV, 413 (très utile).
- Greenidge* (Terence). Degenerate Oxford? *T.*, n° 1463 (livre qui fait réfléchir).
- Grousset* (René). Histoire de l'Extrême-Orient. *M. Fr.*, n° 759 (le titre de l'ouvrage est inexact : il ne contient pas l'histoire du Japon et il comprend celle de l'Inde).
- Gwynn* (Stephen). The life of Sir Walter Scott. *T.*, n° 1465.
- Halbwachs* (Maurice). La population et les tracés de voies à Paris depuis un siècle. *A. H. éc.*, I, 434.
- Hall* (D. G. E.). Early english intercourse with Burma, 1587-1743. *E. H. R.*, 1930, 156.
- Hammerton* (J. A.). Universal history of the world. Vol. VI-VIII. *T.*, 1461 (ces trois volumes se rapportent aux temps modernes jusqu'à nos jours).

- Hanotaux (Gabriel)*. L'empire colonial français. *A. H. éc.*, n° 5, 155 (recueil de lecture facile, agréable même et composé « avec un louable souci de vérité »).
- Harsin (Paul)*. Étude critique sur la bibliographie des œuvres de Law. *R. B. P. H.*, VIII, 1304 (étude très documentée sur les doctrines monétaires de la France du xvi^e au xviii^e siècle, au temps du mercantilisme. L'examen du système de Law est un chapitre de l'histoire économique de la France autant que des doctrines).
- Hasbrouck*. Foreign legionaries in the liberation of Spanish South America. *E. H. R.*, 1930, 164.
- Hauser (Henri) et Renaudet (Augustin)*. Les débuts de l'âge moderne. *R. C.*, 1929, n° 10 (Lucien Febvre : très remarquable).
- Helbok (A.)*. Geschichte Vorarlbergs. *H. J.*, t. XLIX, 1929, 494 (vives critiques par H. Finke).
- Hendrick (T. D.)*. The archæology of the Channel Islands. I : The bailiwick of Guernsey. *E. H. R.*, 1930, 145 (très intéressant).
- Hjelholt (Holger)*. Treitschke und Schleswig-Holstein. *R. Q. H.*, 1930, 250.
- Hoddick (Miss Frieda)*. Das Münstermaifelder Legendar. *Spec.*, V, 116 (bonne étude sur deux volumes d'un recueil de légendes, présentées d'après l'ordre chronologique ; ils proviennent du monastère de Maifeld au diocèse de Trèves).
- Hogben (S. J.)*. The Muhammedan emirates of Nigeria. *T.*, n° 1462.
- Hulme (Edward Mastin)*. The Middle ages. *A. H. R.*, XXXV, 322 (bon manuel).
- Humbert (Paul)*. Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientiale d'Israël. *S.*, 1929, 166.
- Ibbeken (Rudolph)*. Das aussenpolitische Problem. Staat und Wirtschaft in der deutschen Reichspolitik, 1880-1914. *A. H. R.*, XXXV, 409.
- Inleiding tot de Studie van de Vlaamsche plaatsnamen*. *R. B. P. H.*, VIII, 1247.
- Irving (William Henry)*. John Gay's London, illustrated from the poetry of the time. *A. H. R.*, XXXV, 342.
- Jacobsen (Lis)*. Svenskeveldets Fald (études philologiques et runologiques sur l'histoire ancienne du Danemark au x^e siècle). *H. T. K.*, 9, VI, III (Vilh. La Cour : très supérieur aux nombreux travaux antérieurs).
- Jadin (abbé Louis)*. Procès d'informations pour la nomination des évêques et abbés des Pays-Bas, de Liège et de Franche-Comté, d'après les archives de la Congrégation consistoriale. I : 1564-1637. *R. B. P. H.*, VIII, 1286 (important).
- Jaeger (F.)*. Afrika. *A. H. éc.*, I, 473 (bonne mise au point de nos connaissances actuelles sur l'Afrique).
- Jaussen (J. A.)*. Coutumes palestiniennes. I : Naplouse et son district. *S.*, 1929, 78 (bonne monographie de la population musulmane de Naplouse).
- Jeffery (Violet M.)*. John Lyly and the italian renaissance. *R. C.*, 1929, n° 12 (l'information de l'auteur est considérable, mais manque de précision et sa méthode de rigueur).
- Jernegan (Marcus Wilson)*. The american colonies, 1492-1750. *A. H. R.*, XXXV, 377 (bon manuel).
- Jeulin (Paul)*. L'évolution du port de Nantes. *A. H. éc.*, I, 603.
- Jules César*. Guerre des Gaules ; édit. L. A. Constans. *R. C.*, 1929, n° 10 (remplace avantageusement l'édition périmée de Benoist et Dosson).
- Kellett (E. E.)*. A short history of the Jews, down to the roman period. *A. H. R.*, XXXV, 387 (bon).
- Kittel (R.)*. Geschichte des Volkes Israel, t. III. *H. J.*, t. XLIX, 1929, 652.
- Koehne (Carl)*. Die Streitfragen über den Agrarkommunismus der germanischen Urzeit. *E. H. R.*, 1930, 146.
- Koets (P. J.)*. A contribution to the knowledge of the religious terminology in greek. *R. H. Rel.*, 1929, 101.
- Kornerup (Bjorn)*. Biskop Hans Poulsen Resen. *H. T. K.*, 9, VI, III (ses études sur l'histoire ecclésiastique et scolaire des xvi^e et xvii^e siècles. I : 1561-1615. J. Norregaard : excellent à beaucoup de points de vue).
- Krakowski (Édouard)*. L'esthétique de Platon et son influence. *Corr.*, n° 1618.
- Kubitschek (W.)*. Grundriss der antiken Zeitrechnung. *R. C.*, 1929, n° 10 (ouvrage très substantiel).
- Kuhl (général Hermann von)*. Der Weltkrieg 1914-1918 dem deutschen Volk dargestellt. *T.*, n° 1465 (important résumé de la Grande Guerre par un des généraux qui y jouèrent un rôle de premier plan).
- Kulischer (Josef)*. Wirtschaftsgeschichte des Mittelalters und der Neuzeit. *R. C.*, 1929, n° 11 (remarquable).
- Kurtz (M^{lle} G. H.)*. Willem III en Amsterdam 1683-1685. *E. H. R.*, 1930, 159 (bon).
- Laistner (M. L.)*. A survey of ancient history to the death of Constantine. *A. H. R.*, XXXV, 389 (très bonne bibliographie).

- Langie (André)*. Un peu de lumière sur la langue étrusque. *R. B. P. H.*, VIII, 1217 (M. Feller : on ne trouve pas dans ce livre la rigueur méthodique dont avait fait preuve Martha. M. Feller paraît ignorer la condamnation de cette méthode par R. Gauthiot dans le *Journal des savants*, 1914).
- Langlois (Ch.-V.)*. La vie en France au Moyen Age, t. IV. *R. C.*, 1929, n° 11 (très remarquable).
- Lanziani (C.)*. Sallustio. *Hist.*, 1929, n° 4 (c.-r. par G. Niccolini).
- Lascar (Maria Louise)*. Hildegard von Bingen : der Weg der Welt. *R. Q. H.*, 1930, 226 (traduction d'un traité sur le symbolisme par la religieuse de Bingen).
- Lawrence (William Witherle)*. Beowulf and epic tradition. *R. B. P. H.*, VIII, 1252.
- Legrand-Girarde (général)*. L'arrière aux armées sous Louis XIV. Crusy de Marillac, évêque de Mende, 1635-1638. *Pol.*, 1929, 191.
- Legras (Jules)*. La littérature en Russie. *R. C.*, 1929, n° 11 (résumé agréable, mais qui laisse beaucoup à désirer).
- Lenôtre (G.)*. Georges Cadoudal. *R. C.*, 1929, n° 11 (sans valeur).
- Lévi (Sylvain)*. L'Inde et le monde. *A. P.*, 1929, 491 (petit livre d'un intérêt passionnant).
- Lévi-Provençal (E.)*. Documents inédits d'histoire almohade. *S.*, 1929, 172 (provenant du fonds arabe de l'Escorial). *H. J.*, t. XLIX, 1929, 659.
- Lièvre (Louis)*. La monnaie et le change en Bourgogne sous les ducs Valois. *A. H. éc.*, I, 615 (simple esquisse, mais qui peut rendre des services).
- Lodge (Sir Richard)*. Studies in XVIII century diplomacy, 1740-1748. *T.*, n° 1465 (remarquable).
- Lütgens (Rudolf)*. Allgemeine Wirtschaftsgeographie ; Einführung und Grundlagen. *A. H. éc.*, I, 593 (remarquable).
- Lützel (Heinrich)*. Die symbolische Frankiskuslegende. *R. Q. H.*, 1930, 226 (traduction de quelques récits légendaires sur saint François).
- Magoun (Francis Peabody)*. The geste of King Alexander of Macedon. *Spec.*, V, 117 (publie deux fragments en moyen anglais, avec les sources latines parallèles. M. Patch termine son compte-rendu de ce livre par une longue liste d'additions et de corrections).
- Manteyer (G. de)*. Les voies fluviales primitives et leurs cols dans les Alpes. *A. H. éc.*, I, 585 (important).
- Marnedrama (das)*, 1914. *T.*, n° 1459 (cinq fascicules tendant à prouver que l'aile droite de l'armée allemande a été victorieuse à la Marne).
- Marsilius of Padua*. Defensor pacis ; édit. Previté-Orton. *R. H. Rel.*, 1929, 110 (excellente édition).
- Martène (dom)*. Histoire de la Congrégation de Saint-Maur, t. II. *R. Q. H.*, 1930, 236.
- Martin (Victor)*. Le gallicanisme politique et le clergé de France. *E. H. R.*, 1930, 127.
- Martinori (E.)*. Via Flaminia. *Hist.*, 1929, n° 4 (c.-r. par G. Lugli).
- Maspero (Georges)*. Le royaume de Champa. *J. S.*, 1929, 464 (reconstitue l'histoire, presque inconnue jusqu'ici, des Chams, anciens occupants de l'Annam jusqu'à la fin du xv^e siècle).
- Un empire colonial français : l'Indo-Chine. *A. H. éc.*, n° 5, 158 (excellent résumé de nos connaissances de toute sorte sur l'Indo-Chine française, par des collaborateurs qualifiés et compétents).
- Mathieson (William Law)*. Great Britain and the slave trade, 1839-1865. *A. H. R.*, XXXV, 351 (intéressant).
- Mathiez (A.)*. La réaction thermidorienne. *R. C.*, 1929, n° 11.
- Mauduit (Roger)*. Auguste Comte et la science économique. *R. C.*, 1929, 152 (livre solide, bien équilibré et réfléchi).
- Mayne (Ethel Colburn)*. The life and letters of Anne Isabella, Lady Noel Byron. *Q. R.*, n° 503 (on voudrait savoir dans quel état d'esprit le comte Lovelace a fait son choix parmi la correspondance de Lady Byron).
- Meijers (E. M.)*. Le droit ligurien de succession en Europe occidentale. T. I : Les pays alpins. *E. H. R.*, 1930, 139 (remarquable).
- Mélia (Jean)*. Les chrétiens d'Orient. *R. H. Rel.*, 1929, 113 (important pour faire connaître l'œuvre scientifique des religieux français dans le Proche-Orient).
- Meyendorff (Alexandre)*. Correspondance diplomatique du baron de Staal, 1884-1900. *T.*, n° 1462 (important surtout pour la connaissance de la politique russe).
- Meyer (E.)*. Gottesstaat, Militärherrschaft und Ständewesen in Ägypten. *A. H. éc.*, I, 454.
- Meyersahm (Hans)*. Der Kampf um die Nordmark. Abriss der Geschichte Schleswig-Holstein. *R. Q. H.*, 1930, 250 (rapide histoire du Schleswig-Holstein jusqu'à nos jours).
- Meynier (A.)*. Les coups d'État du Direc-

- toire. III : Le 18 Brumaire. *R. C.*, 1929, n° 10 (excellent).
- Michaelsson (Karl)*. Études sur les noms français de personne d'après les rôles de taille parisiens de 1292, 1296-1300, 1313. *R. B. P. H.*, VIII, 1241 (ouvrage considérable).
- Michels (R.)*. Corso di sociologia politica. *Sc.*, 1930, n° 2.
- Monet (Paul)*. Français et Annamites. *A. P.*, 1929, 493 (délégué de la Mission laïque en Chine, l'auteur pose, sous son aspect le plus important, la question de notre gouvernement colonial).
- Montagu (Edward, first earl Sandwich)*. Journal, 1659-1665 ; publ. par *R. C. Anderson. T.*, n° 1459 (intéressant pour l'histoire navale).
- Montell (Gosta)*. Dress and ornaments in Ancient Peru. *T.*, n° 1463 (plein de faits intéressants).
- Monti (Gennaro Maria)*. Le confraternità medievali dell' alta e media Italia. *A. H. éc.*, I, 590.
- Morel (Maurice)*. Le Sepulchrum ; étude de droit romain. *A. H. éc.*, I, 456.
- Morrell (Philip)*. Leaves from the Greville diary. *T.*, n° 1463 (utile abrégé d'un document aussi instructif que touffu).
- Mowat (R. B.)*. A history of european diplomacy, 1451-1789. *H.*, 1929, 257 (nombreuses critiques présentées par Richard Lodge).
- Mühlestein (Hans)*. Die Kunst der Etrusker. *Hist.*, 1929, n° 4 (c.-r. par A. Neppi Modona).
- Newton (Lord)*. Lord Lansdowne ; a biography. *Q. R.*, n° 503.
- Nicolle (André)*. Comment la France a payé à Waterloo. *A. H. R.*, XXXV, 402 (intéressant, mais l'auteur aurait dû consulter les documents du P. Record Office).
- Nielsen (Ditlef)*, *Hommel (F.)* et *Rhodocanaki (N.)*. Handbuch der altarabischen Altertumskunde, t. I. *S.*, 1929, 69.
- Nithard*. Histoire des fils de Louis le Pieux ; éditée et traduite par *Ph. Lauer. R. B. P. H.*, VIII, 1276 (Ganshof conteste l'exactitude de la traduction en un assez grand nombre de passages).
- Oliver (F. S.)*. The endless adventure, 1710-1727. *T.*, n° 1459 (sous ce titre mystérieux se dissimule une remarquable étude sur Robert Walpole, qui aura trois volumes).
- Olsen (Magnus)*. Farms and fanes of ancient Norway. *E. H. R.*, 1930, 146 (l'étude des noms de lieu a fourni à l'auteur le moyen de mettre en pleine lumière la civilisation préhistorique de la Norvège). —
- R. B. P. H.*, VIII, 1250 (l'ouvrage a été traduit du norvégien par *Th. Gladich*).
- Orvieto etrusca. *R. C.*, 1929, n° 11 (excellente étude archéologique et historique, A. Grenier doute qu'Orvieto soit identique au *Fanum Voltumnæ* et que son nom même vienne du latin *urbs vetus*).
- Papini (Giovanni)*. Sant' Agostino. *M. Fr.*, n° 758 (important).
- Paribeni (Roberts)*. La familia romana. *Hist.*, 1929, n° 4 (c.-r. par Luca De Regibus).
- Peers (E. Allison)*. Ramon Lull. *E. H. R.*, 1930, 119 (bonne biographie).
- Péquart (Marthe et St. Juste)*. Technique des fouilles préhistoriques. *S.*, 1929, 175.
- Pettazzoni (Raffaele)*. La confessione dei peccati, t. I. *R. B. P. H.*, VIII, 1292 (traite avec une grande érudition de la confession chez les « primitifs » de l'ancien monde et du nouveau, en particulier chez les bouddhistes).
- Pfandl (Ludwig)*. Geschichte der spanischen Nationalliteratur in ihrer Blütezeit. *R. C.*, 1929, n° 12 (« aucun livre ne se distingue par autant de qualités vigoureuses ; aucun, par l'intrépidité qu'il révèle, ne soulèvera plus d'objections »).
- Pinon (René)*. Histoire de la Nation française. T. IX : Histoire diplomatique, 1515-1928. *A. H. R.*, XXXV, 335 (bonne histoire de la diplomatie française, écrite au point de vue étroitement français ; elle n'apprend rien sur l'organisation du service diplomatique).
- Pirenne (H.)*. La Belgique et la guerre mondiale. *R. B. P. H.*, VIII, 1301 (indispensable pour qui veut connaître l'histoire économique et sociale du pays pendant la guerre). — *A. H. éc.*, n° 5, 148 (déposition d'un témoin faite devant l'histoire ; « il n'en est pas de plus sereine, de plus mesurée, de plus probante »).
- Pitois (N.)*. Le Morvan historique, géographique et touristique. *A. B.*, I, 374 (le besoin de ce guide ne se faisait pas sentir).
- Plassart (A.)*. Exploration archéologique de Délos. Fasc. 11. *R. C.*, 1929, n° 10 (remarquable).
- Platner (Samuel Ball)*. A topographical dictionary of ancient Rome ; complété et revu par *Thomas Ashby. A. H. R.*, XXXV, 319.
- Pleyen (Kleo)*. Die Politik Nicolaus V. *R. C.*, 1929, n° 10 (intéressant, mais sec et agressif).
- Pocquet du Haut-Jussé (B. A.)*. François II, duc de Bretagne, et l'Angleterre, 1458-

1488. *A. H. R.*, XXXV, 326 (montre bien l'importance des facteurs économiques).
- Polsner-Hoditz (A.)*. Kaiser Karl, aus der Geheimmappe seines Kabinetts-Chefs. *Q. R.*, n° 503 (l'Anschluss ferait entrer dans le Reich plusieurs millions de conservateurs autrichiens).
- Poncelet (A.)*. Histoire de la Compagnie de Jésus dans les anciens Pays-Bas. *H. J.*, t. XLIX, 1929, 492 (c.-r. par B. Duhr).
- Port (Frederick John)*. Administrative law. *E. H. R.*, 1930, 141 (remarquable).
- Prévost (chanoine A.)*. Recueil des chartes et bulles de Clairvaux. *A. B.*, I, 360 (ne mérite aucune confiance; long erratum par P. Piëtresson de Saint-Aubin).
- Priestley (Herbert Ingram)*. The coming of the white man, 1492-1848. *A. H. R.*, XXXV, 374 (bonne histoire des colons non anglais de l'Amérique du Nord. Leurs rapports avec les Indiens indigènes).
- Pröster (Hans)*. Die Wirtschaftsgeschichte in Deutschland. *A. H. éc.*, I, 467 (ce n'est qu'un discours, mais avec d'utiles indications bibliographiques).
- Proudhon (P. J.)*. Œuvres complètes; publ. par G. Bouglé et H. Moyssset, t. I. *A. P.*, 1929, 475 (l'édition entière comprendra vingt vol. Le t. I contient: De la création de l'ordre dans l'humanité).
- Przyłuski (Jean)*. Le concile de Rājāgrha. *R. H. Rel.*, 1929, 99 (étude sur le premier des conciles réunis pour constituer le dogme et la discipline du Bouddha). *R. C.*, 1929, n° 11 (l'auteur a rendu un grand service en faisant connaître tous les textes concernant le premier des conciles bouddhiques).
- Puech (Aimé)*. Histoire de la littérature grecque chrétienne, t. II. *R. C.*, 1929, n° 11 (P. de Labriolle, après avoir noté « la haute valeur » de ce travail, présente bon nombre de critiques de détail).
- Réau (Louis)*. La Bourgogne. La peinture et les tapisseries. *A. B.*, I, 367 (beau recueil de planches; les notices ne sont pas toujours au courant).
- Remérand (Gabriel)*. Ali de Tébelen, pacha de Janina, 1744-1822. *R. C.*, 1929, n° 12 (bon).
- Renard (Édouard)*. Louis Blanc; sa vie, son œuvre. *A. H. éc.*, I, 450 (superficiel).
- Richard (Thomas)*. Wales under the penal code, 1662-1687. *E. H. R.*, 1930, 157.
- Richards (R. D.)*. The early history of banking in England. *T.*, n° 1463 (excellent).
- Richer (Dr Paul)*. Nouvelle anatomie artistique. Le nu dans l'art. L'art chrétien depuis les origines jusqu'à la Renaissance. *J. S.*, 1929, 433 (livre considérable, qui attire l'attention sur ce qu'il y a d'idéal dans la forme humaine).
- Rippy (J. Fred)*. Rivalry of the United States and Great Britain over Latin America, 1803-1830. *A. H. R.*, XXXV, 427.
- Robinson (Th. H.)*, *Hunkin (J. W.)* et *Burkitt (F. C.)*. Palestine in general history. *R. C.*, 1929, n° 12.
- Rodocanachi (E.)*. Histoire de Rome sous le pontificat de Jules II. *R. C.*, 1929, n° 11 (l'auteur a fort bien mis en lumière le côté pittoresque de la Renaissance italienne).
- Rothstein (A.)*. Une époque du mouvement ouvrier anglais: chartisme et trade-unionisme. *A. H. éc.*, I, 631 (intéressant, mais mal traduit).
- (*Th.*). From chartism to labourism. *T.*, n° 1465 (étude par un Russe bolchévique imbu des doctrines de Marx).
- Rotta (Paolo)*. Il cardinale Nicolo di Cusa. La vita ed il pensiero. *R. C.*, 1929, n° 11.
- Sanderson (William)*. Two hundred years of freemasonry. A history of the British lodge, 1730-1930. *T.*, n° 1463.
- San-Nicolo et Ungnad (A.)*. Neubabylonische Rechts- und Verwaltungs-Urkunden übersetzt und erläutert. *I. R. C.*, 1929, n° 12.
- Sass (Johann)*. Die deutschen Weissbücher zur auswärtigen Politik, 1870-1914. Geschichte und Bibliographie. *E. H. R.*, 1930, 169 (intéressant surtout pour la bibliographie de ces Livres blancs).
- Schaefer (Hildegard)*. Moskau das dritte Rom. *A. H. R.*, XXXV, 393 (bon).
- Scherben (H. C.)*. Der heilige Dominikus. *H. J.*, 1929, 307 (c.-r. détaillé par P. Planzer).
- Schneider (Fedor)*. Mittelalter bis zur Mitte des XIII^{ten} Jahrh. *A. st. it.*, XII, 1, 131 (bon manuel).
- (*René*). L'art français des origines à la Renaissance. *J. S.*, 1929, 459 (remarquable synthèse).
- Schulten (Adolf)*. Sertorius. *Hist.*, 1929, n° 4 (c.-r. par C. Lanzani).
- Schuyler (Robert Livingston)*. Parliament and the British Empire. *A. H. R.*, XXXV, 356 (cinq études sur le droit du Parlement britannique à légiférer pour tout ou une partie de l'Empire).
- Séjourné (dom Paul)*. Saint Isidore de Séville; son rôle dans l'histoire du droit canonique. *R. H. Rel.*, 1929, 118.
- Selosse (Louis)*. L'île de Serk. Un État féodal au XX^e siècle. *A. H. éc.*, n° 5, 135.
- Smith (Sidney)*. Early history of Assyria to 1000 B. C. *A. H. R.*, XXXV, 317 (rema-

- niement et suite de l'ouvrage de L. W. King. Interprète l'histoire ancienne à la lumière des doctrines de Karl Marx).
- Smuts* (général J. C.). Africa and some world problems. T., n° 1460.
- Soulé de Morant* (G.). Histoire de la Chine. La vie de Confucius. M. Fr., n° 759.
- Spencer* (F. A. M.). The theory of Christ's ethics. T., n° 1461.
- Stasiak* (Stefan). Les Indes portugaises à la fin du xvi^e siècle. R. C., 1929, n° 11 (publie plusieurs textes fort instructifs).
- Stein* (Ernest). Geschichte des spätromischen Reiches. I : 284-476 n. Chr. A. H. éc., I, 455 (remarquable, surtout pour l'histoire économique).
- Stock* (Erich). Wirtschafts- und sozialpolitische Bestrebungen der deutschkonservativen Partei unter Bismarck, 1876-1890. A. H. éc., I, 469.
- Strachan* (R. H.). The authority of christian experience. T., n° 1461.
- Stuart* (Margaret) et *Paul* (James Balfour). Scottish family history. A guide to works of reference on the history and genealogy of Scottish families. T., n° 1465.
- Szymanski* (Hans). Die Segelschiffe der deutschen Kleinschiffahrt. A. H. éc., I, 606.
- Tanner* (J. R.). Further correspondence of Samuel Pepys, 1662-1679. E. H. R., 1930, 159.
- Tardi* (abbé D.). Les *Epiuomae* de Virgile de Toulouse et Fortunat. R. C., 1929, n° 11 (P. de Labriolle adresse de nombreuses critiques à ce travail qui, d'ailleurs, est loin d'être sans mérite).
- Teilhard* (Ernest). Histoire de la pensée économique aux États-Unis au xix^e siècle. A. H. éc., I, 451 (intéressante étude sur D. Raymond, H. Ch. Carey et Henry George).
- Thomson* (George Malcolm). A short history of Scotland. T., n° 1466.
- Tilman* (H. Hessel). James Ramsay Mac Donald. Labour's man of destiny. Q. R., n° 503.
- Toussaint* (Maurice). La Lorraine à l'époque gallo-romaine. R. B. P. H., VIII, 1267.
- Toutain* (Edmond). Alexandre III et la République française, 1885-1888. R. C., 1929, n° 12 (apporte peu de nouveau).
- Tramond* (Johannes). Saint-Domingue en 1756 et 1757, d'après la correspondance de l'ordonnateur Lambert. A. H. éc., n° 5, 154.
- True* (Gonzague). M^{me} de Maintenon. M. Fr., n° 760 (apologie habile, mais mal renseignée, de M^{me} de Maintenon).
- Turmann* (Max). Le syndicalisme chrétien en France. Corr., n° 1618 (important).
- Usher* (Abbot Payson). A history of mechanical invention. A. H. R., XXV, 399.
- Vaccari* (Pietro). La territorialità come base dell' ordinamento giuridico del contado. A. H. éc., I, 590.
- Van Kan* (J.). Les efforts de codification en France. Étude historique et psychologique. R. Q. H., 1930, 242.
- Van Tyne* (Claude H.). The war of Independence. American phase. T., n° 1463 (remarquable).
- Vaughan* (Herbert M.). Studies in the Italian Renaissance. T., n° 1462.
- Venkateswara* (S. V.). Indian culture through the ages. E. H. R., 1930, 145.
- Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte des Mittelalters. A. H. éc., I, 457 (recueil d'articles publiés par Dopsch et réunis en un volume par ses élèves et amis pour fêter le 60^e anniversaire de sa naissance).
- Vieliard* (Jeanne). Le latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne. Spec., V, 129.
- Vosseler* (Paul). Wirtschafts-Verkehrs- und Handels-Geographie der Schweiz. A. H. éc., I, 596 (bon manuel de géographie commerciale).
- Vulliaud* (Paul). Les Rose-Croix lyonnais au xvii^e siècle, d'après leurs archives originales. M. Fr., n° 760, 179.
- Waddell* (L. A.). The British Edda. T., n° 1468 (l'Edda, le grand poème épique des Anglo-Saxons, remonte au 4^e millénaire avant notre ère; il est le témoin du passé le plus reculé du monde. L'auteur reconstitue ce poème à l'aide des traditions babyloniennes, hittites, égyptiennes, troyennes, gothiques, etc.).
- Walker* (Eric A.). History of South Africa. E. H. R., 1930, 172 (instructif).
- Wassermann* (Jacob). Christopher Columbus, don Quixote of the seas; trad. par Eric Sutton. T., n° 1465 (beaucoup de fatras psychologique).
- Webb* (Clement C. J.). Iohannis Saresburiensis, episcopi Carnotensis, Metalogicon, libri quatuor. Spec., V, 132 (modèle d'édition soignée).
- (*Sidney et Beatrice*). English poor law history. Q. R., n° 503.
- Weill* (Georges). Histoire du parti républicain en France, 1814-1870. A. H. éc., I, 448.
- Weitzman* (Sophia). Warren Hastings and Philip Francis. T., n° 1463 (remarquable; utilise beaucoup de documents nouveaux).

- Whidlock (Brand)*. La Fayette. *A. H. R.*, XXXV, 347 (remarquable œuvre d'art).
- Wild (Helen)*. Bibliographie der Schweizergeschichte, 1927. *R. C.*, 1929, n° 10 (utile instrument de travail).
- Wilkinson (B.)*. The chancery under Edward III. *E. H. R.*, 1930, 121 (grande érudition, avec peu d'idées générales).
- (*Maurice*). A history of the League or Sainte-Union, 1576-1595. *E. H. R.*, 1930, 125.
- Williamson (James A.)*. The voyages of the Cabots, and the discovery of North America under Henry VII and Henry VIII. *T.*, n° 1462.
- Willox (abbé F.)*. L'introduction des décrets du concile de Trente dans les Pays-Bas et dans la principauté de Liège. *R. B. P. H.*, VIII, 1284 (excellent).
- Wills (L. J.)*. The physiographical evolution of Britain. *T.*, n° 1462 (remarquable).
- Wilson (N. W.)*. The Greville diary. *T.*, n° 1463 (ce journal, dont la lecture fit horreur à la reine Victoria, est un témoignage indispensable pour connaître l'Angleterre du milieu du siècle dernier).
- Work (Monroe N.)*. A bibliography of the Negro in Africa und America. *A. H. éc.*, I, 474.
- Wrangel (comte F. U.)*. Lettres d'Axel de Fersen à son père pendant la guerre de l'Indépendance d'Amérique. *A. H. R.*, XXXV, 400 (peu intéressant).
- Wright (F. A.)*. The works of Liudprand of Cremona translated. *T.*, n° 1463 (utile, malgré l'absence d'un commentaire historique et d'un index).
- (*J. A.*). Spanish documents concerning english voyages to the Caribbean, 1527-1568. *T.*, n° 1463 (très instructif pour faire connaître la paperasserie espagnole).
- Yoon (Paul)*. La vie d'un dilettante : Horace Walpole, 1717-1797. Essai de biographie psychologique et littéraire. *Pol.*, 1929, 193.
-

CHRONIQUE

France. — Notre collaborateur M. Charles PETIT-DUTAILLIS a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 7 mars 1930.

— L'Académie a décerné le prix de numismatique du Moyen Age à la Société française de numismatique, dont les *Procès-verbaux* constituent un important recueil scientifique ; le prix Stanislas-Julien à M. René GROUSSET, pour son *Histoire de l'Extrême-Orient*.

— L'Académie des inscriptions a mis au concours pour 1933 le sujet suivant : Recherches sur la poésie populaire dans l'Andalousie arabe.

— *École nationale des chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1930 pour obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe* (les Presses universitaires, 142 p.). — Ces thèses étaient au nombre de quatorze : Pierre BAYAUD, La Commanderie d'Argentens, 1155-1588 (cette commanderie dominait Nérac. Ses dépendances les plus importantes étaient Puy-Fort-Éguille, près de la Baise, Saint-Léon, non loin de la Garonne, Cours et Romestaing sur les confins du Bazadais). — André BERTHIER, Raymond Martin et son œuvre inédite : le « capistrum Judeorum » (ce traité, que l'on croyait perdu, et dont on connaît deux manuscrits, avait pour objet de passer « au crible » la doctrine des Juifs sur la question du Messie. Raymond Martin est aussi l'auteur de l'*Explanatio symboli apostolorum* et du *Pugio fidei*). — Michel de BOÜARD, Une encyclopédie jusqu'à présent inconnue : le *Compendium philosophiae*, XIII^e siècle (étude sur le genre encyclopédique au Moyen Age). — Suzanne DOBELMANN, La langue de Cahors depuis le début du XIII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e. — Hélène FRÉMONT, Étude sur la forêt de Saint-Germain-en-Laye, du XI^e au XVIII^e siècle. — Jean GAUTIER, Le commerce et la contrebande du sel de Bretagne avant la Révolution. — Simone GOUBET, Desclouzeaux, intendant de la marine, et le port de Brest de 1683 à 1702. — Jacques LAFOND, Histoire du chapitre de Rouen, du XIV^e au XVI^e siècle. — Jeanne LAURENT, La « quevaise », contribution à l'histoire du régime des terres en Basse-Bretagne. — Jacqueline MADY, La cour de justice de la châtellenie de Bressuire de 1436 à 1454. — Louis-Philippe MAY, Le développement économique de la Martinique, de 1635 à 1763. — Louis MONNIER, Missions diplomatiques de Pomponne de Bellièvre, de 1573 à 1588 ; contribution à la politique d'Henri III. — Pierre MOREL, Étude critique de la Vie de saint Éloi (la *Vita* primitive écrite par saint Ouen est perdue ; elle a été utilisée par l'auteur anonyme de la *Vita Eligii*, qui a d'ailleurs puisé à d'autres bonnes sources). — Jacques RICHE, L'historien Nicole Giles, 147-1503 (auteur d'*Annales et chroniques de France*, publiées pour la première fois en 1525. L'auteur, paroissien et marguillier de Saint-Paul à Paris, contrôleur du Trésor, est mort le 10 juillet 1503).

— La *Dotation Carnegie pour le droit international* est bien connue, au moins de nom, et les conférences qu'elle donne dans l'immeuble qu'elle possède à Paris, boulevard Saint-Germain, n° 173, attirent un public de plus en plus nombreux. Elle constitue une sorte d'Académie internationale de la Paix, divisée en trois grandes sections, pour les relations internationales, le droit international, l'économie politique et l'histoire. Ainsi la « chaire Carnegie », dont le titulaire est M. Tibal, traitera, dans le premier semestre de 1929-1930, de la politique extérieure des Soviets et, dans le second, de l'accès à la mer, où il sera traité des grands ports de mer : Fiume, Dantzig, Memel, Salonique, des grandes voies fluviales et ferrées, des détroits. Le programme détaillé des cours est régulièrement affiché et publié en brochure par le *Centre-européen*.

— Le fascicule 12 du *Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle*, par M. Edmond HUGUET (librairie Champion), contient les mots de *capeline*, sorte de chapeau, à *certes*, juron habituel des Huguenots.

— Dans le *Bulletin* de la Société des amis de l'Université de Strasbourg pour l'année 1929, on lira avec fruit deux discours : d'abord celui du recteur, notre éminent collaborateur M. PFISTER, qui a prouvé par des faits et des chiffres l'erreur commise jadis par le professeur Otto Lenel, qui prédisait la prochaine mort de cette Université où il avait enseigné lui-même avant la guerre ; car, disait-il, « si quelques savants français d'importance ont bien voulu consentir à venir à Strasbourg, leurs yeux restent tournés vers Paris, qui absorbe les forces intellectuelles, bien plus que Berlin ne le fait pour celles de l'Allemagne. » — M. CHAMPEAUX, professeur à la Faculté de droit et des sciences politiques, a lu ensuite une étude sur *Les légendes savantes de la vieille Alsace* : celles du monastère d'Ebersmunster (Novientum ou « du Sanglier »), qui, dit-il, « cherchent à expliquer l'individualité et la personnalité de l'Alsace en mettant l'accent tantôt sur la race, tantôt sur la langue, tantôt sur la religion, tantôt sur le droit qu'a pour toujours fixé l'ordre impérieux de César ».

— Voici un nouveau recueil qui paraîtra sous les auspices de l'École française d'Athènes. Il est intitulé : *Travaux et mémoires publiés par les professeurs de l'Institut supérieur d'études françaises et par les membres étrangers de l'École*. Le tome I contient une *Étude descriptive du parler maniote méridional* (c'est-à-dire de l'ancienne Laconie), par M. André MIRAMBEL, ancien professeur à cet Institut (É. de Boccard, 1929, xii-266 p., 1 carte). Prochainement paraîtra *La statue de la Grèce archaïque ; problèmes techniques et esthétiques*, par M. W. DEONNA ; d'autres travaux suivront, sur l'archéologie, la philologie, la linguistique ; ils intéressent la Grèce moderne aussi bien que l'ancienne.

— Il importe de signaler une étude de M. Maurice GOGUEL intitulée *Le Dieu Jésus*. C'est la leçon d'ouverture qu'il a lue à la rentrée des cours de la Faculté libre de théologie protestante de Paris en novembre 1929. Elle fait suite au Rapport sur les travaux de la Faculté, par M. Raoul Allier, doyen.

— La librairie Geuthner annonce quatre ouvrages considérables sur lesquels nous reviendrons : 1° *Les prophéties messianiques de l'Ancien Testament dans la littérature juive en accord avec le Nouveau Testament*, par Jean BRIERRE-NARBONNE (in-4° ; prix de souscription : 100 fr.). 2° *Histoire des grands prêtres d'Amon de Karnak jusqu'à la XXI^e dynastie*, par Gustave LEFEBVRE (in-8°, 303 p. ; prix : 150 fr.),

et 3°, par le même : *Inscriptions concernant les grands-prêtres d'Amon : Romé-Roy et Amenhotep* (77 p., 2 pl. ; prix : 70 fr.). 4° *Les religions orientales dans le paganisme romain*, 4° édit. (xvi-339 p., 16 pl. et 13 figures ; prix : 80 fr.). — Ajoutons le tome I des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, par MM. L. JALABERT et R. MOUTERDE. Ce volume se rapporte à la Commagène et à la Cyrrestique (nos 1-256). L'ouvrage complet comprendra six volumes et un atlas.

— La librairie Van Oest s'est spécialisée, comme on sait, dans la publication de livres illustrés sur l'histoire de l'art. Elle vient de mettre en vente le tome II des *Châteaux de Normandie*, décrits par M. Henry SOULANGE-BODIN (160 p. de texte et 78 pl. en photogravure ; prix des deux volumes : 250 fr.). Sur la Bourgogne, elle a édité trois gros ouvrages : *La peinture*, par M. Louis RÉAU ; *La sculpture*, par M. Marcel AUBERT ; *L'architecture*, par M. Louis HAUTECEUR (prix des trois volumes : 650 fr.). C'est de très belle vulgarisation. — Elle annonce en même temps la reprise de la *Revue des arts asiatiques*, qui avait cessé de paraître depuis un an avec le tome V. A la tête du Comité de rédaction est M. Paul PELLIER, professeur au Collège de France et membre de l'Institut (prix de l'abonnement annuel : 90 fr. pour la France ; 120 fr. pour l'étranger). Ce nom suffit pour recommander aux historiens de profession le périodique ressuscité. — La « Bibliothèque d'histoire de l'art » s'est enrichie d'un important ouvrage sur la plus antique civilisation hellénique : *L'art égéen*, par M. Jean CHARBONNEAUX (59 p., 64 pl.).

— Le Conseil municipal de Paris a réussi à sauver l'hôtel de Sens (celui des anciens archevêques de Sens), qui tombait en ruines depuis plusieurs années après avoir été occupé par une confiserie. Une fois restauré, il abritera la « Bibliothèque Forney », office d'informations et de documentations en ce qui concerne les métiers d'art et les industries de la capitale. Quelques-uns des services prévus fonctionnent déjà sous la direction de M. Gabriel HENRIOT, qui vient d'ouvrir à Forney la première école française de bibliothécaires.

— La *Société d'iconographie parisienne*, qui s'est fondée en 1908, a pour objet « de mettre en œuvre, pour étudier l'histoire des quartiers et monuments parisiens, un élément presque inutilisé jusque-là : le document graphique ». Elle se propose, en conséquence, de rechercher, inventorier et publier les représentations figurées de Paris aux diverses époques de son histoire. Arrêtée par la Grande Guerre en 1914, elle reprend maintenant une activité nouvelle. Le premier fascicule de la nouvelle série vient de paraître en 50 pages de texte et 87 planches in-4°. La cotisation annuelle est fixée à 150 fr. ; elle doit être adressée au trésorier, M. Maurice Rousseau, 25, rue de Châteaudun, Paris, IX^e.

— M. Jean RÉGNÉ, archiviste de l'Ardèche, a consacré au marquis Melchior de Vogüé une notice nécrologique insérée dans le *Nouvelliste de Lyon* (18 octobre 1929). Après avoir mentionné les travaux archéologiques et historiques du défunt sur la Palestine, la Terre-Sainte, Villars, etc., qui lui valurent d'être élu membre libre de l'Académie des inscriptions et de l'Académie française, l'auteur insiste sur une étude intitulée *Une famille vivaroise*, qui est l'histoire même des seigneurs de Vogüé depuis le XII^e siècle. De cette notice, il n'est pas inutile d'extraire les lignes suivantes : « Au XVIII^e siècle, une branche des Vogüé s'était fixée en Bourgogne par suite du mariage de Melchior Cerice-François avec la fille du président Bouhier. Le

petit-fils de Cerice, Léonce, ayant établi près de Bourges une importante fonderie, fut le « député forgeron » des deux assemblées constituantes de 1848 et 1871. Il s'était marié en 1826 avec M^{lle} Henriette de Machault; de cette union est né le marquis Melchior. C'est le grand-père du marquis actuel qui a racheté les ruines de Vogüé et de Rochecolombe et reconstitué ainsi l'ancien fief de la famille.

De son rapport au préfet, M. Régné a fait tirer à part son *Répertoire des anciens cadastres conservés dans les communes ou déposés aux archives de l'Ardèche* (Annay, impr. Décombe, 1929, 23 p.); il montre le vif intérêt que ce genre de document offre pour l'histoire économique et sociale. — Signalons encore, du même auteur, un curieux article sur un avocat du barreau de Privas, Arnaud Coste, qui, en 1848, réussit à se faire nommer « commissaire », c'est-à-dire préfet de l'Ardèche. Il y fit assez piètre figure dans un conflit entre la préfecture et la mairie de Privas à propos d'un agrandissement illicite du jardin préfectoral; l'article a paru dans l'*Almanach Vivarois*, 1930, sous le titre : *Une journée révolutionnaire à Privas, 8 avril 1848*.

— Dans les *Mélanges d'histoire littéraire générale et comparée offerts à Fernand Baldensperger* (Paris, Champion, 1930, 2 vol., 382 et 397 p.), nous mentionnerons les articles suivants qui intéressent plus particulièrement les historiens : Paolo ARCARI, *Influssi francesi in Italia* (au XIX^e siècle). — Henri BÉDARIDA, Voltaire collaborateur de la *Gazette littéraire de l'Europe*, 1764. — J.-J.-A. BERTRAND, Goethe en Espagne. — Bernard BOUVIER, Amiel et le *Faust* de Goethe. — Ferdinand BRUNOT, *Juré et Jury* (histoire de ces expressions juridiques empruntées à l'Angleterre au XVIII^e siècle, et de l'institution du jury en 1791). — Gustave CHARLIER, Un plagiaire belge du Tasse (Claude de Bassecourt et sa polémique avec les Rhétoriciens de Douai, 1592). — Gilbert CHINARD, Un frère cadet de René en Amérique (biographie d'un romancier américain presque inconnu : John Davis, à qui l'on doit notamment un récit de voyage en Amérique, *Walter Kennedy, an american tale*, 1808; il y a pillé Chateaubriand, qui, à son tour, lui a emprunté certains passages des *Natchez*). — Gustave COHEN, Le voyage de Samuel Sorbière en Hollande en 1660. — Albert COUNSON, Franklin et Robespierre (plaidoirie de Robespierre dans un procès plaidé à Arras en 1782, où il défend avec succès l'œuvre scientifique de Franklin). — Benedetto CROCE, Una lettera inedita della Signora d'Épinay e il *Dialogue sur les femmes* dell'abate Galiani. — E. PRESTON DARGAN, The question of Voltaire's primacy in establishing the English vogue (Voltaire fut bien réellement le premier à faire connaître en France la littérature et la philosophie anglaises). — Alexandre ECKHARDT, Franco-Hungarica (étude sur le poème d'Hervé de Metz et sur un passage où Guibert de Nogent mentionne un « castrum Moyssonem »; c'est une forme corrompue de Mousson, château sur la Moselle, et qui a été confondue avec le français moisson; d'où un singulier quiproquo rapporté par le moine Guibert). — Edm. EGGLI, Un émigré germanisant, l'abbé Hubert, 1760-1842. — Arturo FARINELLI, Gli influssi letterati e l'insuperbire delle nazioni. — Bernard FAY, Le comte Arthur de Gobineau et la Grèce. — Fedelino de FIGUEIREDO, Quelques mots sur Molière en Portugal. — W. FOLKIERSKI, Rabelais, lecteur de Baldessar Castiglione (dans le chap. LV du *Quart livre*). — Alexis FRANÇOIS, Où en est « Romantique »? (histoire du mot au XVIII^e siècle). — H. J. C. GRIERSON, A note upon the *Samson Agonistes* of John Milton, and *Samson of heilige Wraeck* by Joost Van den Vondel. — Paul HAZARD, « Cosmopolite » (histoire du mot depuis

le ^{xv}^e siècle jusqu'en 1815). — Eduard VON JAN, Voltaire und Lessing. — Pierre KOHLER, Le problème de la poésie populaire. — Jean LARAT, Barrès, Goethe et l'Orient. — Abel LEFRANC, Louis XIII a-t-il appris l'espagnol? (publie une quittance de l'année 1615 où un Espagnol, Ambroise Sallazar, « qui enseigna la langue espagnole à S. M. », déclare avoir reçu la somme de 300 l. dont S. M. lui a fait don « en considération de ses services »). — Henri LICHTENBERGER, Une méthode nouvelle d'histoire littéraire (celle que vient de formuler M. Cysars dans *Literaturgeschichte als Geisteswissenschaft*, 1926). — S. B. LILJEGREN, Quelques romans anglais, source partielle d'une religion moderne (celle de la théosophie). — C. LOOTEN, La pénétration des lettres françaises en Flandre après le traité de Nimègue, 1678. — Alexandru MARCU, Athènes ou Rome? A propos de l'influence italienne en Roumanie vers 1820. — Milan MARKOVITCH, Chateaubriand en Russie. — Kr. NYNOR, Autour d'une poésie de Victor Hugo (« Après la bataille », dans la *Légende des siècles*). — Comtesse Jean DE PANGE, Un manuscrit inédit de Jean Rocca, second mari de M^{me} de Staël. — J. PRINSEN, Les grands romantiques français jugés par un Hollandais de 1850 (ce romantique « à tous crins » est Charles-Frédéric, baron Sirtema de Grovestins). — J. G. ROBERTSON, Lessing's criticism of the french drama; some sources. — I. ROUGE, Les écrivains allemands de la première école romantique et l'histoire générale de la littérature. — J.-J. SALVERDA DE GRAVE, Français et livres français dans les Pays-Bas au ^{xviii}^e siècle. — Albert SCHINZ, Du succès et de la durée en littérature, à propos de J.-J. Rousseau. — A. G. SOLALINDE, El *Physiologus* en la *General Estoria* de Alfonso X. — V. TILLE, Les contes français dans la tradition populaire tchèque. — Henri TRONCHON, Quelques notes sur le premier mouvement folkloriste en France. Voix françaises, voix étrangères (avec une abondante bibliographie). — Valdemar VEDEL, Molière et Holberg. — Z. L. ZALESKI, Edgar Quinet et Auguste Cieszkowski. — Le volume se termine par l'énumération des nombreux travaux de l'auteur, dressée suivant l'ordre chronologique, depuis 1889.

Allemagne. — M. Karl Julius BELOCH est mort en février 1929 à l'âge de soixante-quinze ans. Il fut pendant de longues années professeur à l'Université de Rome; ses cours d'histoire ancienne ont exercé une grande influence sur l'Enseignement supérieur en Italie. On lui doit deux grandes œuvres : *Griechische Geschichte* (1893-1894) et *Römische Geschichte bis zum Beginn der punischen Kriege* (1926).

Belgique. — Le douzième Congrès international d'histoire de l'art aura lieu à Bruxelles en septembre 1930. Il coïncidera avec les expositions d'art ancien flamand et wallon, qui seront ouvertes à ce moment pour célébrer le centenaire de l'indépendance de la Belgique.

— L'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts* pour 1930 contient une longue et intéressante notice nécrologique, par M. Léon Du Bois, sur François-Auguste Gevaert, musicien distingué, auteur d'ouvrages appréciés sur l'histoire de la musique, directeur du Conservatoire royal, né à Huysses près Audenarde le 31 juillet 1828, mort le 24 décembre 1909 à quatre-vingts ans.

— L'Académie royale, classe des Beaux-Arts, a décerné (1929) le prix d'histoire sur une étude historique et critique consacrée à la sculpture belge pendant la seconde moitié du ^{xix}^e siècle à M. Sander PIERRON.

— La rédaction de la revue belge *Byzantion*, dirigée par MM. Graindor et Grégoire, a conçu le vaste projet de rééditer les historiens et chroniqueurs byzantins, ainsi que les principaux hagiographes grecs ayant une valeur historique. Elle annonce la publication prochaine de la *Chronographie* de Pachymère, dont s'est chargé le R. P. V. Laurent, et la traduction française de *Byzance et les Arabes* d'A. Vasiliev, pour lequel on sollicite le concours de tous les byzantinistes intéressés à mettre cet important ouvrage au courant des plus récentes découvertes.

États-Unis. — Un volume de *Mélanges* a été offert à l'éminent professeur de Harvard, Ch. H. HASKINS, pour son fructueux enseignement depuis quarante ans. Il est intitulé *Anniversary essays in mediaeval history, by students of Charles Homer Haskins* (Boston, Houghton, Mifflin Co, 1929, x-417 p.). — Le volume contient les dix-huit *Essays* qui suivent : 1° *Libraries in the XIIth century; their catalogues and contents*, par James S. BEDDIE. 2° *The english manors of La Trinité at Caen*, par Jean BIRDSALL. 3° *The claim of king Henry I to be called Learned*, par Charles W. DAVID (tout ce qu'on peut savoir de Henri I^{er}, surnommé Beauclerc, est que son éducation n'a pas été négligée; on exagère en le considérant comme un lettré). 4° *The legal significance of the statute of praemunire of 1353*, par Edgar B. GRAVES. 5° *Greek visitors to England in 1455-1456*, par Howard L. GRAY (d'après les traités payés à quatre savants grecs : Paléologue, M. Chrysoloras, Emmanuel de Constantinople et J. Argyropoulos). 6° *The communal movement in Syria in the XIIth cent.*, par John L. LA MONTE. 7° *Witnesses and oath helpers in old norwegian law*, par Laurence M. LARSON. 8° *Clerical tenths levied in England by papal authority during the reign of Edward II*, par William E. LUNT. 9° *The anti-foreign movement in England 1231-1232*, par Hugh MACKENZIE (ce mouvement eut pour cause principale le trop grand nombre de « provisions » papales à des bénéfices ecclésiastiques). 10° *Henry V's policy of conciliation in Normandy, 1417-1422*, par Richard A. NEWHALL. 11° *The Norman communes under Richard and John, 1189-1204*, par Sidney R. PACKARD (montre que ces communes eurent une origine fiscale beaucoup plus que militaire). 12° *Alexander III, the « licentia docendi » and the rise of the Universities*, par Gaines POST. 13° *The canonization of Opposition to the King in Angevin England*, par Joseph C. RUSSELL (ces chefs de l'opposition furent Th. Becket, Hugues de Lincoln, Langton, Edmond d'Abingdon, Robert Grossetête, Simon de Montfort, l'archevêque Winchelsey, Thomas de Lancastre). 14° *Taxation and representation in the middle ages*, par Carl STEPHENSON. 15° *Knight service in Normandy*, par Josiah R. STRAYER. 16° « *Census de rebus* » in the capitularies, par Charles H. TAYLOR (ces taxes étaient acquittées par des locataires de terres royales). 17° *The use of the classics in the « Flores rhetorici » of Alberic of Monte Cassino*, par H. M. WILLARD. 18° *William of the White Hands and men of letters*, par John P. WILLIAMS (il s'agit de Guillaume aux Blanches mains, archevêque de Rouen, 1176-1202, de la famille Blois-Champagne). — Le volume se termine, comme il sied, par la bibliographie des livres et articles publiés par Haskins; on en admirera la variété, dans l'unité, et l'on en connaît la haute valeur.

— Dans le rapport sur la Bibliothèque du Congrès on trouve toutes les indications utiles sur le département des manuscrits par le chef, M. J. F. JAMESON : *The library of Congress. Division of manuscripts, 1918-1929, and European historical Mission* (États-Unis, Government printing office, Washington, 1929. Extrait : p. 45-96).

Grande-Bretagne. — C'est avec une grande tristesse que nous avons appris la mort (23 octobre 1929) du grand historien Thomas Frederick Tout, qui fut aussi un ami de la France. Il était né à Londres le 28 septembre 1855. A Oxford, où il alla gagner ses grades universitaires (à Balliol), il eut pour condisciples, entre autres noms illustres, MM. Charles Firth, R. Lane Poole, J. H. Round. M. Richard Lodge a écrit sur lui (*Cornhill Magazine*, janvier 1930) une notice nécrologique où il raconte, non sans humour, leurs ardentes compétitions aux concours qui devaient leur ouvrir les carrières universitaires. Après avoir d'abord enseigné l'histoire à Lampeter, au collège gallois de Saint-David, il fut appelé à Manchester pour occuper la chaire d'Adolphe Ward. Il y enseigna pendant trente-cinq années et il y rendit les plus grands services à la fois comme professeur et administrateur. A l'exemple de l'Allemagne, il y institua des cours pratiques pour étudiants et contribua de la manière la plus efficace au bon renom de cette Université, devenue rapidement, grâce à lui, un stimulant et un modèle pour les autres universités d'Angleterre. Professeur très attentif aux progrès de ses élèves, il ne tarda pas à se signaler comme un érudit des mieux informés. Ses recherches assidues au P. Record Office lui fournirent de précieux éléments qu'il mit en œuvre avec un remarquable succès dans son grand ouvrage : *Chapters in the administrative history of mediæval England* (4 vol., 1920-1929). Depuis 1925, année où il prit sa retraite, il vivait à Londres (Hampstead), très occupé, non seulement de ses recherches personnelles, mais aussi des fonctions qu'il remplissait dans les sociétés savantes dont il faisait partie : la *R. historical Society*, la *Historical Association*, la *British Academy*. Un voyage de huit mois aux États-Unis, où il fut comblé d'honneurs et où il travailla beaucoup aussi, ébranla fortement sa santé et c'est presque subitement qu'il fut enlevé à l'amour des siens et à l'estime du monde savant. Ses nombreux amis et admirateurs lui avaient par avance élevé un beau monument en lui dédiant un volume d'*Essays in mediæval history*, à la fin duquel on trouve la liste de ses nombreuses publications dressée par M^{me} Mary Tout.

Ch. B.

— M. Arthur Samuel PEAKE est mort le 19 août 1929 à l'âge de soixante-deux ans. Il appartenait à l'église méthodiste, dont il fut un des plus brillants adeptes. Professeur d'hébreu, il publia sur la Bible des ouvrages réputés, dont un *Guide to biblical study* (1897) rend encore de grands services ; dans *The Bible, its origin, significance and its abiding worth* (1913), il a concentré toute sa science et sa piété ; son commentaire de la Bible (1919) est très apprécié des théologiens anglais. Le *Bulletin* de la bibliothèque John Ryland, à Manchester (janvier 1930), lui a consacré une notice détaillée, avec une bibliographie complète de ses œuvres de théologie biblique.

— Sir James Wycliffe HEADLAM-MORLEY, professeur d'histoire ancienne à Queen's College, Londres, est mort le 6 septembre 1929 à l'âge de soixante-cinq ans. Il est l'auteur d'un ouvrage qui eut en son temps un assez grand retentissement : *History of twelve days* (les douze jours qui ont précédé la déclaration de la guerre en 1914). C'est à lui aussi qu'on doit le tome XI des *British documents on the origins of the war*.

— M. (Sir) Edward Maunde THOMPSON, né en 1840 à la Jamaïque, est mort le 14 septembre 1929 à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Il avait été au British Museum d'abord conservateur des manuscrits, puis « principal librarian ». Paléographe émi-

ment, diplomate, il fut un des fondateurs de la « New palaeographical Society » (1873) et il a publié un excellent *Handbook of greek and latin palaeography* (4^e édit., 1912). Dans la collection des « Chronicles and Memorials » et pour la « Royal Society of literature », il a publié plusieurs chroniques fort importantes pour l'histoire du xiv^e siècle : un *Chronicon Angliae* (1874) ; les *Gesta Edwardi III regis* de Robert d'Avesbury ; la *Continuatio chronicarum d'Adam de Murimuth* ; les chroniques d'Adam de Usk et de Geofroi Le Baker de Swynbroke (1889). La Bradshaw Society, fondée en 1890 pour la publication de textes liturgiques, lui doit le *Customary* des monastères de Saint-Augustin de Cantorbéry et de Saint-Pierre de Westminster (1902-1904).

— Depuis 1918, le « Department of historical Research » de la « Carnegie institution » publie chaque année une bibliographie méthodique des principales thèses d'histoire pour le doctorat soutenues dans les Universités américaines. Pour 1929 vient de paraître une *List of doctoral dissertations in history now in progress at the chief American University* ; elle ne compte pas moins de 46 pages assez compactes. Les historiens auront grand intérêt à la consulter (Washington, 909 Tower building).

— Une loi analogue à celle qui a pour objet de protéger chez nous les monuments classés a été votée en Angleterre sous le titre « Ancient monuments consolidation and amendment act », 1913. Une liste de ces anciens monuments, publiée le 31 décembre 1928, a été continuée jusqu'à la fin de 1929 ; elle vient de paraître au « Stationary office » sous forme d'une mince plaquette : *List of monuments prepared by the Commissioners of works in pursuance of section 12 of the Act* (in-32, 62 p. ; prix : 1 s.). Elle s'applique à la Grande-Bretagne tout entière.

— L'*Institute of Historical Research*, qui, on le sait, est un élément important de l'Université de Londres, se propose de rééditer la collection des *Statutes of the realm* qui a été publiée en douze volumes in-fol. de 1810 à 1828. Cette édition est depuis longtemps épuisée et les exemplaires complets qu'on peut en trouver dans les ventes coûtent naturellement très cher. Ce n'est pas une nouvelle édition qu'il est question de donner, ce qui demanderait un très long travail de recherches et de mise au niveau de l'érudition moderne ; on voudrait seulement pouvoir reproduire le texte original par le procédé anastatique. Le format serait le même, in-folio un peu réduit, sans que la lecture en soit moins facile. Tirée à 200 exemplaires, cette édition pourrait être mise en vente au prix de 40 à 50 £ pour les souscripteurs, auxquels on offre de s'acquitter par paiements échelonnés pendant le travail d'impression et de reliure, pour lequel on prévoit une durée de deux ou de trois ans. Si le nombre des souscripteurs pouvait surpasser le chiffre de 200, le prix serait diminué dans de notables proportions. La *Revue historique* ne peut que faire des vœux pour que ce très important recueil des Statuts du royaume puisse, grâce à cette combinaison, entrer dans toutes les grandes bibliothèques, françaises et autres, d'érudition.

Ch. B.

— L'administration du British Museum envisage une refonte complète de son Catalogue général, qui demanderait maintenant environ 165 volumes, dont douze pourraient paraître chaque année. Le prix de chacun est fixé à 4 £, prix qui serait seulement de 3 £ pour les souscripteurs à l'ouvrage entier. Quinze ou vingt ans sont prévus pour l'accomplissement de cette grande œuvre. — La comparaison avec le

Catalogue général de notre Bibliothèque nationale, qui progresse si lentement, suggère des réflexions mélancoliques.

— Les délégués du Clarendon Press (Oxford) ont dressé le plan d'une histoire générale de l'Angleterre, qui comprendra quatorze volumes. On n'y traitera pas seulement des questions politiques et militaires, mais aussi de l'économie sociale, des idées, des arts et des sciences. Chaque volume sera rédigé par un seul auteur. La direction générale de l'entreprise a été assumée par M. G. N. Clark ; dans la liste des collaborateurs, on lit déjà les noms de MM. Stenton, E. F. Jacob, J. D. Mackia, Godfrey Davies, etc.

— La librairie Humphrey Milford a mis en vente, pour le Clarendon Press, l'ouvrage de M. Charles BÉMONT, *Simon de Montfort, earl of Leicester, 1208-1265*. C'est une traduction en anglais par M. E. F. JACOB, actuellement professeur à l'Université de Manchester, de la thèse que M. Bémont avait soutenue pour le doctorat ès lettres en 1884, mais qu'il a entièrement refaite à l'aide des nombreux documents et livres parus depuis quarante ans (Londres, 1930, xxxix-303 p., avec des illustrations et un fac-similé. Prix : 17 s.).

— La librairie Macmillan annonce le tome I d'une *Encyclopaedia of the social sciences*, dirigée par MM. Edwin R. A. Seligman et Alvin S. Johnson. Ce tome I contient les mots d'Aaronson à Allegiance. L'ouvrage sera complet en quinze volumes, mis en vente au prix de 31 s. 6 d. chacun.

— La librairie Burns, Oates et Werthbourne, de Londres, a mis en vente le 93^e Annuaire et almanach catholiques de la Grande-Bretagne (*The Catholic directory; ecclesiastical Register and Almanack for the year of Our Lord, 1930*, xxviii-800 p., plus les annonces, qui forment à elles seules un petit volume, et une carte détaillée de l'Angleterre catholique). — Cet almanach fournit toutes informations utiles sur la hiérarchie, les diocèses d'Angleterre et d'Écosse, les sociétés religieuses d'Angleterre et de Galles, les écoles et pensions, la liste des membres du clergé régulier et séculier, le chiffre de la population catholique en Grande-Bretagne (actuellement 6,255,879) et dans l'Empire britannique (45,369,456). — En même temps paraît à la même librairie *The Catholic who is who*, qui contient la biographie des catholiques notoires et une chronique de la vie religieuse pendant l'année écoulée (571 p.; prix : 5 s.).

— Une Société, *Bristol Record Society*, vient de se fonder à Bristol pour la publication des documents relatifs à son histoire. Bristol fut, comme on sait, au Moyen Âge, la seconde ville d'Angleterre par le chiffre de sa population et par son importance maritime et commerciale. Ses archives, riches et fort bien entretenues, ne contiennent pas moins de soixante chartes concédées à la ville par la royauté depuis 1155, et il s'en faut qu'elles aient été toutes publiées par S. Seyer (1812). Les quinze tribunaux qui fonctionnaient dans la ville, ceux de l'Amirauté, de l'Étape, des Pieds poudreux, etc., ont conservé leurs archives. De même aussi la Chambre des Marchands à l'aventure, l'hospice municipal, les églises. La Société est donc en mesure de faire connaître une foule d'actes relatifs aux affaires les plus variées. En 1930, elle fera paraître la série des chartes municipales de 1255 à 1373. Souhaitons que son appel soit entendu par un assez grand nombre de souscripteurs (21 s. par an) pour qu'elle puisse réaliser régulièrement ses grands des-

seins. Le directeur de la Société est M. R. B. Mowat, professeur à l'Université, dont le nom, bien connu des historiens, est un sûr garant que le travail sera exécuté avec exactitude et méthode.

Irlande. — On se rappelle la destruction du grand dépôt d'archives nationales à Dublin en 1922. Depuis, le directeur de cet important dépôt a fait opérer des recherches sur l'étendue exacte du désastre et sur les débris qui en restent ; le résultat de ce travail a permis de constater que la destruction, tout en restant catastrophique, n'est pas aussi complète qu'on l'avait dit tout d'abord. On le trouvera consigné dans le 55^e Rapport du « Deputy Keeper », qui vient de paraître.

Italie. — M. Eugenio RIGNANO est mort à Milan le 9 février 1930. Il était professeur de philosophie théorique à l'Université de Milan, membre correspondant de l'Académie française des sciences morales et politiques, directeur de *Scientia*.

— L'*Accademia dei Lincei* a, dans sa séance du 2 juin 1929, décerné le prix d'archéologie à M. Alessandro DELLA SETA pour son grand ouvrage : *Il nudo nell'arte* ; le prix fondé par l'« Associazione bancaria Italiana » au professeur Sabato Visco pour une monographie manuscrite contenant d'abondantes statistiques sur les céréales et les légumineuses ; le prix du ministère de l'Instruction publique pour les sciences historiques et philologiques au professeur Pierro PIERI pour ses divers travaux sur *Il regno di Napoli dal luglio 1799 al Marzo 1806* ; *Le battaglie di Caporetto e del Grappa* ; *Intorno alla storia dell'arte della seta in Firenze*, etc. Pour ce prix, trente-deux concurrents s'étaient trouvés en ligne ; le prix du ministère de la Marine pour les sciences historiques et géographiques au professeur Paoli Toschi pour un ouvrage manuscrit : *Fonti inediti di storia Tripolitania*. — Le détail est fourni par les rapports publiés dans le compte-rendu de la séance (Atti della R. Accademia nazionale dei Lincei, 1929, vol. IV, fasc. 1).

— M. Giuseppe GABRIELI a rendu un signalé service aux travailleurs en rédigeant l'*Indice cronologico e topografico del carteggio Lincei*. Il a pu enregistrer plus de 1,400 lettres, avec les noms des correspondants, la date et le lieu d'où elles viennent et l'ouvrage où elles ont été publiées. Ces lettres, très nombreuses pour les années 1586-1633, deviennent beaucoup plus rares de 1635 à 1659. — La masse des renseignements fournis par la correspondance jointe aux autres sources doit être utilisée par M. Gabrieli pour l'histoire qu'il a entreprise de la première époque de l'*Accademia dei Lincei*.

— Une Université royale italienne pour les étrangers s'est fondée à Pérouse ; elle donne des cours de haute culture : cours de langue, de littérature, d'histoire politique et d'histoire de l'art, d'étruscologie. Pour 1930, l'année scolaire fonctionnera du 30 juin au 30 septembre. Pendant la durée des cours, l'Université organisera des conférences, des concerts, des excursions dans les localités célèbres soit par leurs beautés naturelles ou artistiques (Assise, Orvieto, Cortone, lac Trasimène), soit par leurs traditions nationales et historiques (Assise, Orvieto, Spolète, lac Trasimène). Les Français qui seraient désireux de suivre ces cours peuvent s'adresser soit à M. Henry Hauvette, professeur à la Sorbonne, soit à M. Busnelli, professeur de lettres italiennes attaché à l'Université de Grenoble.

— La librairie Trèves, de Milan, a commencé la publication d'*Annali di scienze politiche*. Dans la première livraison (avril 1928), on peut signaler les deux

articles suivants : L'organisation carolingienne et la conscience historique selon Jacques Flach, par Pietro VACCARI, et La nouvelle loi française et ses répercussions pour les Italiens, par Giulio DIENA. Les *Annali* sont une revue trimestrielle dont le prix d'abonnement par année est de 25 lire.

— M. Manlio DUILIO BUSNELLI a fait tirer à part et nous a envoyé *L'ultima lettera di fra Paolo Sarpi al « Papa degli Ugonoti », Philippe Duplessis-Mornay* (extrait des Actes de l'Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti, t. LXXXIX, p. 209-217. Venise, C. Ferrari). Cette lettre est datée de Venise le 19 avril 1620. Sept semaines plus tard mourait à Padoue le petit-fils de Duplessis-Mornay, Philippe de Saint-Germain, qu'il aimait tendrement (cf. dans notre précédente livraison, p. 80, note 4).

Norvège. — Le compte-rendu officiel du Congrès d'Oslo commence à paraître dans le *Bulletin of the international Committee of historical sciences*, n° 6, mai 1929 (à Paris, les Presses universitaires de France, 211 p.). Dans le n° 7 (octobre 1929) on trouvera, sous le titre : *La nationalité et l'histoire*, le texte des communications faites par MM. Halvdan KOHT, *L'esprit national et l'idée de la souveraineté du peuple*; Louis EISENMANN, *Quelques aspects nouveaux de l'idée de nationalité*; Marcel HANDELSMAN, *Le rôle de la nationalité dans l'histoire*; Hermann ONCKEN, *Deutsche geistige Einflüsse in der europäischen Nationalitätsbewegung des 19^{en} Jahrhunderts*; H. STEINACKER, *Volk, Staat, Heimat und ihr Verhältnis bei den römisch-germanischen Völkern*; T. WALEK-CZERNECKI, *Le rôle de la nationalité dans l'histoire de l'Antiquité* (Ibid., p. 217-320).

— Les communications faites à ce même Congrès par des érudits roumains ont été réunies en un volume sous la direction de M. Iorga, dans le *Bulletin* de la section historique (t. XV, 1929). Elles sont au nombre de six : 1° *Des survivances paléolithiques dans le milieu néolithique de la Dacie*, par J. ANDRIESCU. 2° *Influence de l'art gothique sur l'architecture roumaine*, par G. BALS. 3° *L'interpénétration de l'Orient et de l'Occident au Moyen Age*, par N. IORGA. 4° *L'établissement de la légation napolitaine à Constantinople*, par O. OTETEA. 5° *Le Limes dacique*, par Ém. PANAITESCU. 6° *L'influence du régime de la propriété foncière sur l'organisation, la tactique et la stratégie des armées roumaines au XV^e siècle*, par le général R. ROSETTI. La communication de M. Iorga peut être donnée comme modèle, parce qu'elle est de nature à soulever des discussions d'intérêt général et c'est en cela surtout que les congrès peuvent servir au progrès des connaissances humaines.

Roumanie. — Nous devons à notre éminent collaborateur M. Nicolas IORGA un très beau volume qu'il vient de publier au nom de la Commission des monuments historiques de Roumanie; c'est un album de photographies représentant les portraits des fondateurs d'églises roumaines, ainsi que des princes qui ont régné sur les principautés de Moldavie et de Valachie (*Portretele domnilor Romani*). Le tome I contient plus de 200 planches qui montrent, d'une part, la continuation hiératique des traditions byzantines depuis la fin du XIV^e siècle et, d'autre part, l'influence exercée par la manière réaliste de l'Occident. — Signalons en même temps un mémoire de M. Iorga sur *Les châteaux occidentaux en Roumanie*; c'est une conférence faite à la Société des amis de l'Université de Paris et reproduite dans le *Bulletin des monuments historiques de Roumanie* en 1929 (21 p. gr. in-8°, avec 16 figures et plans). L'influence occidentale y est manifeste.

Russie. — Nous avons reçu de Mme Inna LUBIMENKO, docteur de l'Université de Paris, les deux brochures suivantes : 1° *Les archives de l'Oukraine soviétique et 2° Un projet d'organisation d'un Bureau d'archivéonomie aux Archives centrales de Moscou*; ce sont des extraits du *Nederlands Archivenblad*, année 1928-1929, nos 2 et 4. On lui doit en outre un *Essai de bibliographie archivéonomique en France et en Angleterre* portant sur les quinze dernières années; il est publié en langue oukrajnienne dans la *Revue des archives de Kharkov* (n° 8, 1928). Les nos 9-10 de cette même *Revue* contiendront la suite, concernant l'Allemagne, la Belgique et la Hollande. L'Italie, l'Espagne, le Portugal et la Pologne viendront plus tard.

Suisse. — Les cours universitaires de Davos recommenceront le dimanche 6 avril 1930. Ils seront consacrés aux rapports de la philosophie et des sciences politiques. On annonce les conférences de MM. Jacques Ancel sur la politique et l'économie dans le problème géographique des frontières européennes; Lucien Febvre, sur le problème des influences géographiques en histoire; William Martin, sur les problèmes européens de l'heure actuelle; Werner Sombart, *Wirtschaftstheorie und Wirtschaftsgeschichte*; Alfred Zimmern, l'Empire britannique d'aujourd'hui, etc.

— Le Catalogue de la Bibliothèque nationale suisse à Berne vient de s'enrichir d'un *Répertoire méthodique des publications suisses ou relatives à la Suisse* (deux volumes, 1927, 1929). Il forme la table des matières des vingt premières années du *Livre en Suisse* et, dans une certaine mesure, de la *Bibliothèque nationale suisse*. En ses 1,400 pages de texte, il recèle (nous dit le *Journal de Genève* du 11 février 1930), outre les publications parues en Suisse, les œuvres d'auteurs suisses éditées à l'étranger et celles d'étrangers concernant notre pays; outre les publications en librairie, celles aussi, fort nombreuses, qui ne sont pas mises dans le commerce: publication officielles ou de sociétés, thèses universitaires, etc. Seuls les articles des périodiques sont exclus. — Les titres sont groupés méthodiquement d'après le système décimal de Dewey. La partie méthodique est complétée par une table alphabétique des matières.

Turquie. — Signalons une revue scientifique et littéraire qui paraît à Konya (Turquie) dans un format in-fol. sous le titre : *Asie Mineure*. Elle a pour directeur en chef Namdar Rahmi. Dans la première livraison, parue le 1^{er} octobre 1929, on peut signaler une étude sur l'Orient dans la littérature française par Yusuf SERIF et un document archéologique trouvé à Sizma, par Nadji FIKRET, qui est le fondateur et le directeur de la *Revue*. Elle est rédigée en français et illustrée.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Abensour (M.)*. Voir *Godard (L.)*.
- Abrantes (duchesse d')*. Mémoires avec une introduction de G. Girard, 151.
- Alfaric (P.)*. Laromiguière et son école. Étude biographique avec quatre portraits, 195.
- Allen (J. W.)*. A History of Political thought in the Sixteenth Century, 187.
- Almêras (H. d')*. Louis XVII; fausse dauphinomanie et romans évasionnistes, 126.
- Andreiev (A.)*. La réception des ambassadeurs tatars à la cour de Nicée, 180.
- An Inventory of the historical monuments in London. Vol. IV : The City, 214.
- Anitchkov*. Qu'est-ce que l'art d'après les grands maîtres de la scolastique? 179.
- Anniversary essays in medieval history, by students of Charles Homer Haskins, 449.
- Arnaud (R.)*. Cambon, 1756-1820, d'après des documents inédits, 131.
- Arseniev*. L'image de la passion dans l'expérience religieuse du Moyen Age, 179.
- Aubin (Hermann) et Niessen (Joseph)*. Geschichtlicher Handatlas der Rheinprovinz, 366.
- Aubrée (E.)*. Lucile et René de Chateaubriand chez leurs sœurs à Fougères, 158.
- Aulard (A.)*. La déclaration française des droits de l'homme, 1789-1852, 119.
- Aus Politik und Geschichte. Gedächtnisschrift für Georg von Below, 332.
- Aus Sozial-und Wirtschaftsgeschichte. Gedächtnisschrift für Georg von Below, 332.
- Babcock (William H.)*. Legendary Islands of the Atlantic. A study in Medieval Geography, 382.
- Balancie (G.)*. Cahiers de doléances de la sénéchaussée de Bigorre, 111.
- Baratz*. Les rédacteurs de chroniques russes et leurs sources, notamment les sources juives, 164.
- Barruol (J.)*. La contre-révolution en Provence et dans le Comtat, d'après des documents inédits, 123.
- Barry (abbé F.)*. Étienne Delcher, évêque constitutionnel de la Haute-Loire, 137.
- Barthou (L.)*. Le neuf thermidor, 125.
- Bayet (Jean)*. Les origines de l'Hercule romain, 185.
- Beazley (J. D.)*. Attic black-figure; a sketch, 403.
- Becker (général G.)*. Épopée révolutionnaire et napoléonienne. Trois caractères : conventionnel Joseph Becker, lieutenant général comte Becker, maréchal comte Molitor, 192.
- Below (Georg von)*. Vom Mittelalter zur Neuzeit, 331.
- Berdiaev*. Le sens de l'histoire, 161.
- Bernard (J.)*. Voir *Savina (D.)*.
- Berthelot (André)*. L'Afrique saharienne et soudanaise. Ce qu'en ont connu les Anciens, 204.
- Bessand-Massenet (P.)*. L'attaque de Grenelle; les communistes en 1796, 128.
- Bielæv*. Les origines de la Russie, 163.
- Bigham (The Hon. Chud)*. The Kings of England, 1066-1901, 209.
- Bird*. Calendar of the close rolls. Henry V, vol. I, 211.
- Calendar of close rolls. Henry IV, vol. II, 211.
- Bitzilli*. Essai sur la théorie de la science historique, 161.
- Introduction à l'histoire universelle, 175.
- Blaisdell (Donald C.)*. European financial Control in the Ottoman Empire, 216.
- Blazy (L.)*. L'École centrale de Saint-Girons sous le Directoire et le Consulat, 1796-1804, 140.
- Bloch (Marc)*. L'Empire et l'idée impériale sous les Hohenstaufen, 350.
- Boes (J.)*. De Lieve, eerste kunstmatige Verbinding tusschen Gent en de zee, 208.
- Boissonnade (P.) et Cathelineau (L.)*. Cahiers de doléances de la sénéchaussée de Civray, 111.
- Bolívar*. Correspondance, 401.
- Borchling (Conrad)*. Das Landrecht des Sachsenspiegel nach der Bremer Handschrift von 1342, 358.
- Borel (J.)*. Gênes sous Napoléon I^{er}, 154.
- Boudriot (Wilhelm)*. Die altgermanische Religion in den amtlichen Kirchlichen Literatur des Abendlandes vom 5 bis 11 Jahrhundert, 338.

- Bounatov.** Les voies de la Russie, 167.
- Bowen (Marjorie).** William, prince of Orange, 388.
- Bradly (Miss E. D.).** A short history of the french revolution, 1789-1795, 120.
- Braesch (F.).** L'assainissement monétaire à la fin de la Révolution française, 150.
- Brandenburg (Erich).** Probleme um die Kaiserin Gisele, 343.
- Brassinne (J.).** Pendant l'émigration, Lettres de Liégeois, 1794-1801, 146.
- Braudel (F.).** Les Espagnols dans l'Afrique du Nord de 1492 à 1577, 388.
- Braun.** Population primitive de l'Europe, 176.
— Das historische Russland im nordischen Schrifttum des x-xiv Jahrhunderts, 163.
— Les Varègues en Russie, 163.
- Brégail (G.).** Pierre-Nicolas Chantreau, professeur, journaliste, agent secret, 1741-1808, 134.
- Brian-Chaninov (N.).** Histoire de Russie, 390.
— Les origines de la Russie, 163.
- Brodie (R. H.).** Voir Gaidner (James).
- Broughton (T. R. S.).** The Romanization of Africa Proconsularis, 186.
- Broutzkous.** Lettre d'un juif Khazar du x^e siècle, 164.
- Büchi (H.).** Vorgeschichte der helvetischen Revolution mit besonderer Berücksichtigung des Kantons Solothurn. II Teil: Der Kanton Solothurn in den Jahren, 1789-1798, 143.
- Buisson (Ferdinand).** Condorcet, 206.
- Caillet-Bois (Ricardo R.).** La Controversia del « Nootka Sound » y el Rio de la Plata, 401.
- Calendar of the patent rolls (règne d'Édouard VI).** Index, 212.
- Calvin (Jean).** Épître à tous amateurs de Jésus-Christ, 1535 (Introduction par Jacques Pannier), 205.
- Capelle (Wilhelm).** Die Germanen im Frühlicht der Geschichte, 337.
— Das alte Germanien, 336.
- Capot-Rey (R.).** Quand la Sarre était française, 147.
- Caron (P.).** Les droits féodaux, 116.
— La Commission des subsistances de l'an II; procès-verbaux et actes, 115.
— et Déprez (E.). Recueil des textes législatifs et administratifs concernant les biens nationaux. T. I : 23 septembre 1789-30 décembre 1791, 116.
- Carliellieri (Alexander).** Otto III, Kaiser der Römer, 341.
— Kaiser Otto II, 341.
- Cathelineau (L.).** Voir Boissonnade (P.).
- Celier (Léon).** Les Filles de la Charité, 189.
- Chabaud (Alfred).** Jules Michelet, son œuvre, 400.
- Chaillan (Mgr M.).** La vieille église de Saint-Victor de Marseille et le pape Urbain V, 208.
- Chakhmatov (A.).** Essai sur l'histoire des anciennes idées politiques russes, 165.
— L'idéologie politique de Joseph Volokolamsky, 165.
- Chanoine (commandant).** Étude synthétique des principales campagnes modernes. T. I : 1674-1807, 140.
- Charrier (J.).** Histoire religieuse du département de la Nièvre pendant la Révolution. T. I : 1789-1795; t. II : 1795-1800, 139.
- Chinard (G.).** Lettres de Du Pont de Nemours écrites de la prison de la Force, 5 thermidor-8 fructidor an II, 118.
- Chmourlo (E.).** Histoire de Russie, 882-1917, 162.
— Introduction à l'histoire de Russie, 162.
— La curie romaine dans l'Orient orthodoxe russe de 1609 à 1654, 166.
— (F.). Pierre le Grand et son héritage, 168.
- Chroust (A.).** Historia de expeditione Fridrici imperatoris et quidam alii rerum gestarum fontes ejusdem expeditionis, 344.
- Clemenceau-Jacquemaire. M^{me} Roland** 136.
- Cochin (A.).** Les Sociétés de pensée et la Révolution en Bretagne, 1788-1789. T. I : Histoire analytique; t. II : Synthèse et justification, 122.
- Constant (Benjamin).** Adolphe (éd. J.-J. Bompard), 207.
— (G.). L'Eglise de France sous le Consulat et l'Empire, 1800-1814, 156.
- Cornuau (J.).** Voir Lhomer (P.).
- Courteault (P.).** La Révolution et les théâtres à Bordeaux, d'après des documents inédits 128.
- Couturier (J.).** Le « Book of common prayer » et l'Eglise anglicane, 215.
- Crone (John S.).** A concise dictionary of Irish biography, 403.
- Curia Regis rolls of the reign of Richard I and John.** t. IV, 210.
- Dannenbauer (Heinz).** Die Entstehung des Territorium der Reichstadt Nürnberg, 355.
- Dauphin-Meunier.** Autour de Mirabeau, 129.
- Dawes (C. B.).** Calendar of the fine rolls. Vol. X et XI : Richard II, 211.
- Delaby (R.).** Le rôle du Comité d'allénation dans la vente des biens nationaux, d'après la correspondance inédite du constituant Camus avec le Directeur du département

- de la Côte-d'Or, 1790-1791 (la Révolution en Côte-d'Or, fasc. IV), 114.
- Delleil* (La Fayette, 136.
- Denikine* (général). Histoire des troubles russes, 182.
- Déprez* (E.). Voir *Caron* (P.).
- Deries* (Léon). Les congrégations religieuses au temps de Napoléon, 192.
- Deutsche Siedlungsforschungen, Rudolf Köttschke zum 60 Geburtstag dargebracht von Freunden..., 368.
- Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, fasc. XXIX, 143.
- Donat* (J.). Une commune rurale à la fin de l'ancien régime, 115.
- Dopsch* (Alfons). Verfassungs-und Wirtschaftsgeschichte des Mittelalters : Gesammelte Aufsätze, 333.
- Die Markgenossenschaft der Karolingerzeit, 338.
- Driault* (Ed.). La vraie figure de Napoléon, 151.
- Eckhardt* (Karl August). Die Lex Baiuvariorum, 355.
- Ehrhard* (A.). Le prince de Pückler Muskau. I : De l'aube au zénith, 1785-1834, 156.
- Enthoven* (H. E.). Van Tanger tot Agadir, 198.
- Esquer* (Gabriel). L'iconographie historique de l'Algérie, 394.
- Everett* (Dorothy). A characterisation of english medieval romances, 403.
- Evelnov* (V.). L'organisation administrative des paysans après la réforme de 1861, 173.
- Fedotov*. Saint Philippe, métropolite de Moscou, 166.
- Fernand-Laurent*. Jean-Sylvain Bailly, premier maire de Paris, 135.
- Ferradou* (A.). Le rachat des droits féodaux dans la Gironde, 149.
- Ferret* (L.). Les tribunaux de famille dans le district de Montpellier, 1790-an VI, 136.
- Fisher* (Lillian Estelle). The Intendant system in Spanish America, 208.
- Florovski* (A. V.). La littérature historique russe : émigration ; compte-rendu, 1921-1926, 160.
- Florovsky*. Un légiste français au service de la reine Catherine II, 169.
- L'Académie des sciences et la Commission législative de 1767, 169.
- Un Tchèque décabriste, 172.
- Flower* (Rolin). Ireland and medieval Europe, 403.
- Foulon de Vaux* (H.). Louis XVII ; ses deux suppressions. Essai de critique historique illustré de 39 portraits comparés, 126.
- Funk-Brentano*. La grande légende de la mer : l'île de la Tortue, 206.
- Gabory* (E.). La Révolution et la Vendée, d'après des documents inédits. T. II : La Vendée militante et souffrante, 141.
- Gaidner* (James) et *Brodie* (R. H.). Letters and papers, foreign and domestic of the reign of Henry VIII. Addenda, 1^{re} partie.
- Gain* (A.). Liste des émigrés, déportés et condamnés pour cause révolutionnaire du département de la Moselle, 119.
- Galabert* (F.). Voir *Pasquier* (F.).
- Gamble* (William-Thomas-Miller). The Monument : Germaniae Historica, its inheritance in source-valuation and criticism, 400.
- Ganshof* (François-L.). Quelques aspects de l'histoire de l'Empire au XI^e siècle, 350.
- Gasc-Desfossés* (E.). La Révolution française. T. I : L'agonie de l'Ancien Régime ; t. II : L'Assemblée constituante, l'Assemblée législative ; t. III : La Convention, 120.
- Gautherot* (G.). Septembre 1792 ; histoire politique des massacres, 124.
- Gautier* (E. F.). L'aménagement du Sahara, 201.
- Gazotte* (P.). La Révolution française, 120.
- G. E. C. The complete Peerage, or a history of the House of Lords and all its members from the earliest times, vol. VIII, 213.
- Geer* (W.). Napoleon and his family : the story of a corsican Clan. T. II : Madrid-Moscow, 1809-1813, 152.
- Geschichtlicher Atlas der Rheinprovinz, 367.
- Gill* (W. Walter). A Manx Scrapbook, 402.
- Gilliard* (Pierre) et *Savitch* (Constantin). La fausse Anastasie, 390.
- Giraud* (Victor). Port-Royal de Sainte-Beuve. Étude et analyse, 398.
- Le christianisme de Chateaubriand. T. II : L'évolution, 158.
- Gobert* (A.). L'opposition des assemblées pendant le Consulat, 1800-1804, 153.
- Godard* (L.) et *Abensour* (M.). Cahiers de doléances du bailliage d'Amont, 112.
- Gottschalk* (J. R.). Jean-Paul Marat a study in radicalism, 131.
- Graewe* (Richard). Freie, Freigut, Freistuhl in den ehemaligen Freigrafschaften Hülseheid und Lüdenscheid, 363.
- Grimm* (E.). L'histoire et les fondements idéologiques du projet du statut organique de 1879, 181.
- Grosdidier de Matons* (Marcel). Metz, 191 :

- Gusmann (Walter)*. Wald und Siedlungsfläche Südhannovers, 369.
- Guyot (R.)*. Voir *Lejeuvre (G.)*.
- Haas (Th.)*. Mémoires de Jean-Valentin Haas, 118.
- Hackett (Francis)*. The story of the Irish nation, 404.
- Halphen (Louis)*. Les débuts de l'Université de Paris (« *Studii medievali* », nouvelle série, 21 avril 1929, p. 134-139), 204.
- Hampe (Karl)*. Herrscher gestalten des deutschen Mittelalters, 340.
- (*Theodore*). Die Nürnberger Maleszbücher, 358.
- Haskins (Ch. Homer)*. Latin literature under Frederick II, 347.
- Heck (Philipp)*. Die Ständegliederung der Sachsen im frühen Mittelalter, 359.
- Helbok (Adolf)*. Siedlungsgeschichte und Volkskunde, 368.
- Hertz (Robert)*. Mélanges de sociologie religieuse et de folklore, 217.
- Hinds (Allen B.)*. Calendar of State Papers and Manuscripts relating to English affairs, Venice. Vol. XXIX, 402.
- Voir *Lomas (Sophie Crawford)*.
- Hirsch (Hans) et Otenthal (E. v.)*. Lotharii III. Diplomata necnon et Richenzæ imperatricis placita, 343.
- His (Rudolf)*. Geschichte des deutschen Strafrechts bis zur Karolina, 358.
- Hortense (Reine)*. Mémoires publiés par le prince Napoléon avec notes de Jean Hanoteau, t. III, 150.
- Huchon (René)*. Histoire de la langue anglaise, t. II, 384.
- Hundert Jahre Pfälzer Geschichtsforschung, 1827-1927, 364.
- Huttenbrauer (Lotte)*. Das Erbe Heinrichs des Löwen, 354.
- Imperiali (M^{lle} M.)*. François Devosges, créateur de l'école de dessin et du musée de Dijon, 1732-1811, 140.
- Indice degli Atti accademici pubblicati dal 1911 al 1924, 215.
- Inflation. Discours prononcés en septembre 1790 à la tribune de l'Assemblée constituante par Mirabeau, La Galissonnière, Beaumetz, Du Pont de Nemours, l'abbé Maury, Montesquiou, l'évêque d'Autun (Talleyrand), pour ou contre les assignats, 116.
- International Index to Periodicals, vol. XVI, 209.
- Issakovitch (Dragomir)*. Le pouvoir central et le système électoral de la Russie soviétique, 390.
- Jansen (Jonas)*. Björkötraktaten, en Episöde i europeisk Störpolitik, 198.
- Just (L.)*. Franz von Lassaulx, ein Stück rheinischer Lebens- und Bildungsgeschichte im Zeitalter der grossen Revolution und Napoleons, 147.
- Kampers (Fritz)*. Kaiser Friedrichs II, der Wegbereiter der Renaissance, 345.
- Karsavine*. Philosophie de l'histoire, 161.
- Giordano Bruno, 179.
- Kaufmann (Max)*. Das Tagebuch des Tageno, 344.
- Kilmannsegge (comtesse de)*. Mémoires sur Napoléon I^{er}; trad. par *Joseph Delage*, 2 vol., 192.
- Kizevetter (A.)*. Conceptions générales de l'histoire de Russie dans la littérature contemporaine, 163.
- La question slave chez les décabristes, 172.
- Au seuil de la monarchie de la noblesse, 168.
- Les créateurs de la civilisation russe, 163.
- Klaiber (Ludwig)*. Georg von Below. Verzeichnis seiner Schriften, 331.
- Koehne (Carl)*. Die Streitfragen über den Agrarcommunismus der Germanischen Urzeit, 338.
- Kondakov (M. P.)*. L'icone russe, 182.
- Koyré*. La persécution des philosophes, 171.
- Descartes et la science, 179.
- L'idée de Dieu dans la philosophie de saint Anselme, 179.
- Krappe (Alexander Haggerty)*. Études de mythologie et de folklore germaniques, 217.
- Kraus (F. F.)*. Die Münzen Odovacers und des Ostrogotenreiches in Italien, 374.
- Kurtz (Gerchina Hendrika)*. Willem III en Amsterdam, 1683-1685, 388.
- Kybal (Vlastimil)*. Les origines diplomatiques de l'État tchécoslovaque, 216.
- Lacouloumière (G.)*. Procès de Louis XVI; rôle exact de Pardoux Bords-Darnet, 182.
- Lamond (Elizabeth)*. A discourse of the commonweal of this realm of England, 403.
- Långfors (Arthur)*. Histoire de l'abbaye de Fécamp, en vers français du xiii^e siècle, 204.
- Lappo (I.)*. La Russie occidentale et son union avec la Pologne dans l'histoire du passé, 174.
- (*J.*). L'évolution de la science historique russe, 163.
- La Roncière (Ch. de)*. Les portulans de la bibliothèque de Lyon, 205.

- Latouche (H.)*. Voir *Moris (R.)*.
Launay (R.). Barère de Vieuxac (l'Anacréon de la guillotine), 130.
Lefebvre (G.), *Guyot (R.)* et *Sagnac (Ph.)*. La Révolution française. T. XIII : De peuples et civilisations, 218.
Legrand-Girarde (général). L'arrière aux armées sous Louis XIII. Crusy de Marcillac, évêque de Mende, 1635-1638, 187.
Lehmann (Rudolf). Aus der Vergangenheit der Niederlausitz, 371.
Lemasson (A.). Les paroisses et le clergé du diocèse actuel de Saint-Brieuc de 1789 à 1815. Manuel pour l'étude de la persécution religieuse dans les Côtes-du-Nord durant la Révolution française. T. I : 1789-1795, 138.
Lemke (Fr.). Die frühere staatlich-politische Verfassung Dithmarschen, 366.
Lemmens, O. F. M. (R. P.). Geschichte der Franziskaner-missionen, 190.
Lénine. Pages choisies, t. II, 390.
Lenôtre (G.). Robespierre et la mère de Dieu, 124.
 — La proscription des Girondins, 124.
Lesage (G.). Épisodes de la Révolution à Caen racontés par un bourgeois et un homme du peuple, 119.
Leuilliot (P.). L'Alsace en 1815, 153.
Levine. L'émigration sous la Révolution française, 179.
Lhomer (J.). Le banquier Perrégaux et sa fille, la duchesse de Raguse, 135.
 — (P.) et *Cornuau (J.)*. Tableau des personnalités célèbres de la Révolution française du Consulat et de l'Empire, 129.
Lloyd (John Edward). The Welsh chronicles, 403.
Lomas (Sophie Crawford) et *Hinds (Allen B.)*. Calendar of State papers, Foreign séries of the reign of Elizabeth, 3^e partie du t. XXI, 212.
Longnon (Auguste). Les noms de lieu de la France, 398.
Ludwig (E.). Napoléon ; trad. par M^{lle} A. Stern, 152.
Lyle (J. V.). Acts of the Privy Council of England, vol. IV, 212.
 Mabinogion ; nouvelle traduction par T. P. Ellis et John Lloyd, 215.
Mäckelmann (Karl). Voir *Marten (Georg)*.
Malo (H.). La duchesse d'Abrantès au temps des amours, 155.
Marten (Georg) et *Mäckelmann (Karl)*. Dithmarschen, 366.
Martin (E.). Cahiers de doléances du bailliage de Mirecourt, 112.
 — (H.). Documents relatifs à la vente des biens nationaux : district de Saint-Gaudens, 113.
Mathiez (A.). La vie chère et le mouvement social sous la Terreur, 148.
 — La réaction thermidorienne, 125.
 — Autour de Danton, 132.
Mayer (Ernst). Die oberdeutschen Volksrechte, 355.
Meinecke (Friedrich). Weltbürgertum und Nationalstaat, Studien zur Genesis des deutschen Nationalstaats, 196.
Mélanges Zlatarsky, 163.
Melgounov (S.). Œuvres et hommes du temps d'Alexandre, 170.
Mérimée. Le théâtre de Clara Gazul (éd. Fernand Roches), 208.
Merlin (R.). Merlin de Thionville, d'après des documents inédits, 130.
Métrauz (A.). La religion des Tupinamba et ses rapports avec celle des autres tribus Tupi-Guarani, 184.
Meynier (A.). Les coups d'État du Directoire. T. I : Le dix-huit fructidor an V (4 septembre 1797) ; t. II : Le vingt-deux floréal an VI (11 mai 1798) et le trente prairial an VII (18 juin 1799) ; t. III : Le dix-huit brumaire an VIII (9 novembre 1799) et la fin de la République, 127-128.
Miakatine (V.). Esquisse de l'histoire sociale de l'Ukraine aux XVII^e et XVIII^e siècles, 174.
Michon (G.). Essai sur l'histoire du parti feuillant ; Adrien Duport. Correspondance inédite de Barnave en 1792, 135.
 — Correspondance de Maximilien et Augustin Robespierre, 116.
Milioukov (P.). Pierre le Grand et sa réforme, 168.
 — Russlands Zusammenbruch, 183.
 — La crise russe, 183.
 — Histoire de la seconde révolution russe, 183.
Minnigerode (Heinrich von). Königszins, Königsgericht, Königsgastung im alt-sächsischen Freidingsrechte, 364.
 — (Meade). Jefferson friend of France 1793. The career of Edmond Charles Genet, 1763-1834, 133.
Mintis (Heinrich). Politische Prozesse des früheren Mittelalters in Deutschland und Frankreich, 350.
Monneraye (J. de La). La crise du logement à Paris pendant la Révolution, 149.
Montesquieu. Lettres persanes (éd. Élie Carcassonne), 207.
Morini-Combi (J.). Les assignats, 149.
Moris (R.) et *Latouche (H.)*. Inventaire sommaire des archives départementales des Alpes-Maritimes, 120.

- Moukhl-Bey*. La campagne de Perse, 1514, 216.
- Mylonas (George E.)*. Excavations at Olynthus. Part I : The neolithic settlement, 203.
- Nemours (colonel)*. Histoire militaire de la guerre d'indépendance de Saint-Domingue. T. II : Les glorieux combats des divisions du Nord, 142.
- Nève (J.-E.)*. Gand sous la domination française, 1792-1814, 146.
- Newman (B.)*. Edmund Burke, 142.
- Nicolle (P.)*. La vente des biens nationaux dans les anciens cantons de Vire et de Pontarcy, 114.
— La vente des biens nationaux à Vire et dans les communes voisines, 114.
- Nissen (Joseph)*. Voir *Aubin (Hermann)*.
- Nikiforov*. Le régime seigneurial en France à l'issue de l'ancien régime, 179.
- Nolde (B.)*. La mission de Bismarck à Saint-Petersbourg en 1859-1862, 173.
— Réflexions sur le développement politique de la Russie, 162.
- Nurra (P.)*. La missione del generale Bonaparte a Genova, 144.
- Oppermann (O.)*. Die älteren Urkunden des Klosters Blandinium und die Anfänge der Stadt Gent, 375.
— Die fränkische Staatsgedanke und die Aachener Königskrönungen des Mittelalters, 352.
- Ottenthal (E. von)*. Voir *Hirsch (H.)*.
- Ottocar*. Le rôle de la commune et de la charte communale dans l'histoire des villes françaises au Moyen Age, 178.
— Il comune di Firenze alla fine del dugento, 178.
- Pasquier (F.) et Galabert (F.)*. Cahiers paroissiaux des sénéchaussées de Toulouse et de Comminges en 1789, 112.
- Perels (Ernst)*. Der Erbreichsplan Heinrichs VI, 344.
- Peretzky (E.)*. Les chroniques russes et leurs rapports mutuels, 164.
— L'état social et économique de la Russie des Carpathes aux XIII^e et XIV^e siècles, 182.
- Perrin (Ed.)*. Un agent royaliste sous le Consulat, 153.
- Pfeil (Elisabeth)*. Die fränkische und deutsche Romidee des frühen Mittelalters, 351.
- Pfister (Chr.)*. L'église de Riquewihr pendant la Révolution, 1789-1799, 208.
- Phipps (colonel Ramsay Weston)*. The armies of the first french Republic and the rise of the marshalls of Napoleon I. T. I : The armée du Nord ; t. II : The armées de la Moselle, du Rhin, de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle, 140.
- Pierrot (G.)*. L'arrestation de Louis XVI à Varennes-en-Argonne, 118.
- Pinet (M.-J.)*. La vie ardente de Gerson, 217.
- Plattard (Jean)*. Rabelais (éd. Fernand Roches), 207.
- Plunkett (Theodore F. T.)*. Yearbooks of Richard II 13 Richard II, 1389-1390, 212.
- Pogodine*. La question de la restauration linguistique sous Vladimir, 163.
— La patrie des Slaves et l'origine de l'État russe, 163.
- Ponteil (F.)*. La situation économique du Bas-Rhin au lendemain de la Révolution française, 158, 398.
- Porée (C.)*. Cahiers des curés et des communautés ecclésiastiques du bailliage d'Auxerre, 113.
— Sources manuscrites de l'histoire de la Révolution dans l'Yonne. T. I : Archives nationales, t. I et II, 119.
- Pouchkarev*. Esquisse de l'histoire de l'autonomie paysanne en Russie, 173.
- Pouchkarev*. Les bases de la politique commerciale et industrielle de Pierre le Grand, 168.
- Pouzinno*. Marsile Ficin, 179.
- Praz (Mario)*. The italian element in English, 403.
- Preston (Arthur E.)*. Christ's hospital Abingdon. The almshouses, the hall and the portraits, 214.
- Puffendorf (Samuel von)*. De officio hominis et civis juxta legem naturalem libri duo, 400.
- Pult (C.)*. Ueber die sprachlichen Verhältnisse der Raethia Prima, 371.
- Randt (Erich)*. Voir *Wutke (Konrad)*.
- Rathlof-Keilmann (H. von)*. Anastasie, 390.
- Rivière (Jean)*. Mgr Batifol, 1861-1929, 218.
- Roeder (Fritz)*. Die sächsische Schalenfibel der Völkerwanderungszeit, 337.
- Roques (P.)*. Adversaires prussiens de Napoléon, Blücher, Scharnhorst, Gueisena, 155.
- Rosenberg (V.)*. Un épisode de l'histoire de la presse russe..., 1863-1918, 174.
— Novikov, 169.
- Rostovtzev*. The Iranians and Greeks in South Russia, 177.
— A Large Estate in Egypt in the third century b. C., 176.

- Rostovtzev*. L'État et l'individu dans l'Égypte des Ptolémées, 176.
 — Précis d'histoire du monde antique. L'Orient. La Grèce. Rome, 176.
 — The foundation of social and economical life in Egypt in hellenistic times, 176.
- Royer (Louis) et Thomas (Antoine)*. La Somme du Code, texte dauphinois de la région de Grenoble, publié d'après un manuscrit du XIII^e siècle, 205.
- Russel (J. C.)*. Master Henri d'Avranches, 347.
- Sabor (P.)*. Masséna et sa famille, 155.
- Sagnac (Ph.)*. Voir *Lefebvre (G.)*.
- Sainte-Claire-Deville (P.)*. L'orpheline de la prison du Temple, 126.
- Savina (D.) et Bernard (J.)*. Cahiers de doléances des sénéchaussées de Quimper et de Concarneau, 112.
- Savitch (Constantin)*. Voir *Gilliard (Pierre)*.
- Sayous (André-E.)*. Le commerce des Européens à Tunis depuis le XII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e, 379.
- Schneider (Feodor)*. Staatliche Siedlung im frühen Mittelalter, 363.
- Schnettler (Otto)*. Westfalens alter Adel und seine Führerrolle in der Geschichte, 361.
- Schramm (Percy Ernst)*. Die deutschen Kaiser und Könige in Bildern ihrer Zeit. I Teil : 751-1152, 339.
- Schuchard (Carl)*. Vorgeschichte von Deutschland, 335.
- Second Report upon the excavations out and near the hippodrome of Constantinople, 401.
- Seeboth (Joseph)*. Das Privatrecht des Berliner Stadtbuches vom Ende des 14 Jahrhunderts, 359.
- Semenof (Marc)*. Ivan le Terrible, 390.
- Sicard (A.)*. Le clergé de France pendant la Révolution. T. II : La lutte religieuse, 136.
- Simpson (Lesley Byrd)*. The struggle for Provence, 1593-1596, 206.
- Smith (David Nichol)*. Warton's History of english poetry, 403.
- Sol (E.)*. Le clergé du Lot et le serment exigé des « fonctionnaires publics ecclésiastiques », 138.
 — La Révolution en Quercy, t. I, 124.
- Soloviev (A.)*. Choix de textes juridiques serbes du XII^e au XV^e siècle, 181.
- Stefano (A. de)*. L'idea imperiale di Federico II, 346.
- Steiner (G.)*. Korrespondenz des Peter Ochs 1725-1821, 117.
- Stolz (Otto)*. Die Ausbreitung des Deutschtums in Südtirol, 372.
- Strakovsky*. L'empereur Nicolas I^{er} et l'esprit national russe, 172.
- Sietterlin (Berthold)*. Die Politik Kaiser Friedrichs II und die römischen Kardinalen in den Jahren 1239-1250, 347.
- Scatikov*. La Russie et le Don, 175.
- Taranovsky (F.)*. Montesquieu en Russie, 169.
 — Les éléments des lois fondamentales dans le code du tsar Alexis Mikhaïlovitch, 167.
 — Introduction à l'histoire du droit slave, 186.
 — La garantie des droits de la propriété foncière soumise au service dans le régime féodal et monarchique de l'État moscovite, 167.
- Tarlé (E.)*. Le blocus continental et le royaume d'Italie; la situation économique de l'Italie sous Napoléon I^{er}, d'après des documents inédits, 158.
- Ter Braak (Menno)*. Kaiser Otto III. Ideal und Praxis im frühen Mittelalter, 341.
- The Pipe roll of 31 Henry I, Michaelmas 1130, 210.
- Thomas (Antoine)*. Voir *Royer (Louis)*.
- Thompson (J. P.)*. Leaders of the French Revolution, 129.
 — (James Westfall). Feudal Germany, 348.
- Tille (Armin)*. Wie arbeitet man Ortsgeschichte? 364.
- Timerding (Heinrich)*. Die christliche Frühzeit Deutschland in den Berichten über die Bekehrer, 337.
- Tol*. Les Scythes et les Huns, 163.
- Troux (A.)*. L'École centrale du Doubs à Besançon, an IV-an IX, 139.
- Tsing Tung Chun*. De la production et du commerce de la soie en Chine, 401.
- Tyc (Théodore)*. L'immunité de l'abbaye de Wissembourg, 398.
- Ullmann (Johannes Gotfried)*. Das Strafrecht der Städte der Mark Meissen, der Oberlausitz, des Pleissner, Oster- und Vogtlandes Während des Mittelalters, 358.
- U. R. S. S. (l') et le désarmement; préface d'Armand Charpentier, 215.
- Uzureau*. Les chanoines d'Angers pendant la Révolution, 137.
- Vandervelde (E.)*. Jaurès, 206.
- Vasiliev (A.)*. Histoire de Yahya-ibn-Saïd d'Antioche, 180.
 — History of the byzantine Empire, 180.
 — Aperçu synthétique de la lutte de Byzance contre les Sarrasins sous la dynastie macédonienne, 180.

- Vast (A.)*. Un faux dauphin : Hervagault et le mystère du Temple, 126.
- Vehse (Otto)*. Die amtliche Propaganda in der Staatskunst Kaiser Friedrichs II, 347.
- Verhaeren (P.)*. La Belgique sous la domination française, 1792-1811. T. III : La guerre des paysans, 1798-1799, 147.
- Vermale (F.)*. La Révolution en Savoie, 144.
- Figures du temps de la Révolution en Savoie, 144.
- Vernadsky (George)*. A history of Russia, 390.
- Esquisse de l'histoire de la Russie, 162.
- (F.). Nomos Georgikos, 180.
- La charte constitutionnelle de l'Empire russe, 170.
- Vetulani (Adam)*. Le grand chapitre de Strasbourg des origines à la fin du xiii^e siècle, 398.
- Viard (P.)*. Études sur la conscription napoléonienne ; la désignation des « conscrits prêts à marcher » de 1800 à 1813 dans le département du Nord, 154.
- Vipper*. Le mouvement cyclique de l'Histoire, 161.
- Le communisme et la civilisation dans l'antiquité, 177.
- Précis d'histoire de l'Empire romain, 177.
- Volkonsky*. Les décabristes d'après les légendes de famille, 172.
- Völter (Daniel)*. Glozel und die Einwanderung von Semiten im heutigen französischen Department Allier, um 700 vor Chr., 203.
- Wagner (Paul)*. Die Eppsteinschen Lehenverzeichnisse und Zins - register des xiii Jahrhunderts, 362.
- Wendel (François)*. Le mariage à Strasbourg à l'époque de la Réforme, 1520-1692, 399.
- Werner (Robert)*. Les ponts et chaussées d'Alsace au xviii^e siècle, 399.
- White (H. O.)*. Thomas Purney, 403.
- Woods (Margaret)*. Matthew Arnold, 403.
- Wunkes (Dr D. A.)*. Sibrandus Leo's Abtenlebens der Friesche Kloosters Mariengaard en Lidlum, 404.
- Wutke (Konrad) et Randt (Erich)*. Regesten zur schlesischen Geschichte 1338-1342, 364.
- Young (Robert Fitzgibbon)*. Comenius and the Indians of New England, 402.
- Zabouguine*. Virgilio nel Rinascimento italiano de Dante a Torqueto Tasso, 179.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES DE FOND

CUMONT (F.). Un rescrit impérial sur la violation de sépulture	Pages 241
PASQUET (D.). Les États-Unis de 1815 à 1860. Le peuplement du Nord-Ouest.	267
ROSTOVITZEFF (Michel). L'Empereur Tibère et le culte impérial.	1
SAYOUS (André-E.). Le commerce terrestre de Marseille au XIII ^e siècle	27
VIGNOLS (Léon). La campagne négrière de <i>la Perle</i> (1755-1757) et sa réussite extraordinaire	51

MÉLANGES

BROSS (Anna). Quelques rapports à Metternich sur Charles-Albert de Savoie (1828-1831)	103
BUSNELLI (Manlio D.). Charles de Lorraine, quatrième duc de Guise, prétendant à l'état pontifical de Ferrare.	79
GOIRAN (H.). La marine française au Cap de Bonne-Espérance pendant la guerre d'Amérique	86
SÉE (Henri). La vie politique et économique de Nantes pendant la monarchie de Juillet, d'après la correspondance inédite de P.-F. Dubois.	297
TERRACHER (A.). Une histoire de la langue française	322

BULLETIN HISTORIQUE

Histoire d'Allemagne. Moyen Age, par Marc Bloch (<i>1^{er} article</i>)	331
Histoire de Russie. Travaux des savants russes émigrés, par A. KIZEVETTER. .	160
Révolution et Empire. par G. LEFEBVRE	111

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

ALFARIC (P.). Laromiguière et son école (G. Lefebvre)	195
ALLEN (J. W.). A history of political thought in the Sixteenth Century (Henri Hauser)	187
BABCOCK (William H.). Legendary Islands of the Atlantic (Ch. de la Roncière)	382
BAYET (Jean). Les origines de l'Hercule romain (R. Lantier)	185
BECKER (général G.). Épopée révolutionnaire et napoléonienne (C. Richard). .	192
BOWEN (Marjorie). William, prince of Orange (Émile Laloy)	388
BRAUDEL (F.). Les Espagnols dans l'Afrique du Nord de 1492 à 1577 (Henri Hauser)	388

d'histoire moderne, 220, 409. Bulletin hispanique, 220. Carnet de la Sabretache, 220, 410. Le Correspondant, 220, 410. L'Esprit international. The international Mind, 221. La Grande Revue, 411. Hespérus, 411. Journal des Savants, 222. Mélanges d'archéologie et d'histoire. École française de Rome, 415. Mercure de France, 222, 419. La Révolution française, 222. Revue archéologique, 223. La Revue de Paris, 223, 421. Revue des Deux Mondes, 224 422. Revue des Études anciennes, 226. Revue des Études arméniennes, 226. Revue des Études historiques, 420. Revue des études napoléoniennes, 420. Revue de l'histoire des religions, 419. Revue d'histoire de l'Église de France, 424. Revue des Questions historiques, 424. Revue du Seizième siècle, 425. Romania, 428. Syria, 428.

Allemagne. Historisches Jahrbuch, 432.

Belgique. Analecta Bollandiana, 432. Revue belge de philologie et d'histoire, 433.

Danemark. Historisk Tidsskrift, 434.

États-Unis. The American historical Review, 434. Foreign affairs, 434. Speculum, 435.

Grande-Bretagne. Bulletin of the Institute of historical research, 436. Bulletin of the John Rylands library Manchester, 436. The economic history Review, 437. The english historical Review, 438. History, 438. Transactions of the R. historical Society, 438.

Italie. Africa italiana, 439. Archivio della R. Società romana di storia patria, 439. Archivio storico italiano, 440. Archivio veneto, 440. Atti e memorie delle R. Deputazione di storia patria per la provincie di Romagna, 441. Historia, Studi storici per l'antichità classica, 441. Rendiconti della R. Accademia nazionale dei Lincei, 442.

République argentine. Boletin del Instituto de investigaciones historicas, 442.

BIBLIOGRAPHIE DES COMPTES-RENDUS, 227, 444.

CHRONIQUE : France, 238, 454 ; Allemagne, 458 ; Belgique, 458 ; États-Unis, 459 ; Grande-Bretagne, 460 ; Irlande, 463 ; Italie, 463 ; Norvège, 238, 464 ; Roumanie, 464 ; Russie, 465 ; Suisse, 465 ; Turquie, 465.

NÉCROLOGIE : France : Max Bruchet, 239. — Allemagne : Karl Julius Beloch, 458. — Grande-Bretagne : Th. F. Tout, 460 ; A. Samuel Peake, 460 ; Sir J. W. Headlam-Morley, 460 ; Sir Edward Maunde Thompson, 460. — Italie : E. Rignano, 463. — Norvège : Al. Bugge, 239.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE, 466.

TABLE DES MATIÈRES, 474.

Le gérant : R. LISBONNE.

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA REVUE

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8°; le nom de Paris n'est pas ajouté pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

- Achard (A.).** Une ancienne justice seigneuriale en Auvergne. Sugères et ses habitants. Clermont-Ferrand, Impr. générale, iv-294 p.
- Anstey (Vera).** The economic development of India. Londres, Longmans, 581 p., 1 carte; prix: 25 s.
- Babcock (William H.).** Legendary islands of the Atlantic. A study in medieval geography. New-York, American geographical Society, 1922; 2^e impression, 1925, 196 p., 25 illustr.
- Bailly (Auguste).** La vie de Sénèque. Piazzia, 1930, in-12, 206 p.
- Les pensées de Sénèque. Ibid., 1930, in-12, 170 p.
- Bancat (Paul).** Le département d'Ille-et-Vilaine. Histoire, archéologie, monuments. Rennes, Larcher, 3vol., 1928-1929, gr. in-8°, 573, 534 et 601 p.
- Barrès (Maurice).** Mes cahiers; t. I: 1896-1898. Plon, 1929, xiii-311 p.
- Barthold (W.).** Turkestan down to the Mongol invasion, 2^e édit.; trad. du russe par H. A. R. Gibb. Londres, Luzac, 1928, xvi-513 p., 1 carte.
- Barton (Sir Dunbar Plunket).** The amazing career of Bernadotte, 1763-1844. Londres, Murray, 1929, x-396 p., illustr.; prix: 21 s.
- Beaussart (Pierre).** L'église bénédictine de la Charité-sur-Loire, fille aînée de Cluny. A la Charité-sur-Loire, Delayance, 1929, 301 p.
- Bellessort (André).** Victor Hugo. Essai sur son œuvre. Perrin, vii-372 p.; prix: 25 fr.
- Bologne (Maurice).** L'insurrection prolétarienne de 1830 en Belgique. Bruxelles, l'Eglantine, 71 p.
- Braun (Georg).** Der Einfluss des südfranzösischen Minnesangs und Ritterwesens auf die nordfranzösische Sprache bis zum 13. Jahrh. Erlangen, Junge et fils, 1929, 160 p. (t. XLIII, fasc. 1, des Romanische Forschungen).
- Buchholz (Franz).** Die Lehr- und Wanderjahre des Ermländischen Domkustos Eustachius von Knobelsdorf. Braunsberg, impr. Skowronski, 1925, 155 p.
- Butterfield (H.).** The peace tactics of Napoleon 1806-1808. Cambridge University Press, 1929, 395 p.; prix: 16 s.
- Calendar of the Close rolls. Henry V; vol. I: 1423-1429.** Londres, H. M's stationery Office, 1929, 527 p.; prix: 1 £ 15 s.
- Cantinelli (M.-R.) et Dacier (Émile).** Les trésors des bibliothèques de France. Van Oest, 1930, 90 p.; prix: 90 fr.
- Cardew (Sir Alexander).** The white mutiny. A forgotten episode in the history of the Indian army. Londres, Constable, 264 p.; prix: 12 s. 6 d.
- Carteggio (il) Cavour-Nigra, 1858-1861; vol. IV: La liberazione del Mezzogiorno.** Bologne, Zanichelli, 1929, 439 p.; prix: 65 l.
- Cartulario de San Vicente de Oviedo, 781-200; publ. par D. Luciano Serrano, abad de Silos.** Madrid, Centro de estudios históricos, 1929, Lxiii p.
- Chagny (A.) et Girard (F.).** Marguerite d'Autriche-Bourgogne, fondatrice de l'église de Brou. Chambéry, Dardel, 135 p. et 5 portraits, 1929; prix: 15 fr.
- Couturier (J.).** Le « Book of common prayer » et l'Eglise anglicane. Éditions Spès, 1928, in-12, 227 p.; prix 6 fr.
- Crone (John S.).** Concise dictionary of Irish biography. Dublin, The Talbot Press, 1928, viii-270 p.; prix: 10 s. 6 d.
- Daeschler (R.).** Bourdaloue, J. Gabalda, 1929, 320 p.; prix: 20 fr. (Les moralistes chrétiens.)
- Daszynski (S.) et Radopolski (Ian).** Impérialisme contre communisme. Le complot économique, politique et militaire contre l'Union soviétique. Bureau d'éditions, 1929, 288 p.; prix: 12 fr.
- Der Dom zu Meissen. Festschrift des Hochstifts Meissen 1929.** Dresde, Wilhelm u. Bertha von Bansch Stiftung, 137 p.
- Doré (Robert).** L'art en Provence, dans le Comtat-Venaissin et dans le comté de Nice. Paris-Bruxelles, Van Oest, in-4°, 1930, 322 p., 192 pl.
- Ebersolt (Jean).** Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales en France pendant les croisades.

- Paris et Bruxelles, Van Oest, 1929, in-4°, 109 p. et 16 pl.; prix : 100 fr.
- Engels (Fr.)*. La guerre des Paysans en Allemagne. Éditions sociales internationales, 1929, 189 p. (Bibliothèque Marxiste, n° 10.)
- Evans (Joan)*. La civilisation en France au Moyen Age. Payot, 1930, 318 p., 99 gravures.
- Féral (A.)*. Un peu d'histoire maritime française. Société d'éditions géographiques, 1929, 142 p.
- Fierens-Gevaert et Fierens (Paul)*. Histoire de la peinture flamande, des origines à la fin du xv^e siècle; t. III : La maturité de l'art flamand. Paris et Bruxelles, Van Oest, 1929, in-4°, 130 p. et 80 pl.; prix : 160 fr.
- Finsterwalder (Paul Willem)*. Die canones Theodori Cantuariensis und ihre Ueberlieferungsformen. Weimar, Böhlau, 1929, xx-334 p.; prix : 24 m.
- Fanck-Brentano*. La grande légende de la mer. L'île de la Tortue. La Renaissance du livre [1929], 252 p.; prix : 15 fr.
- Gebain (Kurt Ed. con.)*. Das Erbrecht in Sowjetrussland. Seine Entwicklung und heutige Geltung. Berne et Leipzig, Paul Haupt, 1929, 78 p.
- Gain (André)*. Liste des émigrés, déportés et condamnés pour cause révolutionnaire du département de la Moselle; 4^e série : L-O. Metz, les Arts graphiques, 1929, 238 p.
- Garstang (John)*. The Hittite empire. Being a survey of the history, geography and monuments of Hittite Asia minor and Syria. Londres, Constable, 1929, 364 p., 45 illustr., 12 cartes; prix : 25 s.
- Girou (Jean)*. Carcassonne, sa cité, sa couronne. Grenoble, Arthaud, 1929, 130 p.
- Gouhier (Henri)*. Malebranche. J. Gabalda, 1929, 308 p.; prix : 20 fr.
- Gourvil (Francis)*. En Bretagne. De Saint-Brieuc à Brest et de Quimper à Vannes. Grenoble, Arthaud, 1929, 221 p.
- Great (the)* Roll of the Pipe. Richard I, Michaelmas 1195; publ. par *Doris M. Stenton*. Londres, J. W. Ruddock, 1929, xxx-392 p.
- Guicciardini (Francesco)*. Storia d'Italia; publ. par *Costantino Panigada*. Bari, Laterza, 5 vol., 405, 345, 413, 365 et 429 p.; prix de l'ouvrage complet : 150 l.
- Hanotaux (Gabriel)*. Histoire de la nation française; t. V : Histoire politique; 3^e vol. de 1804 à 1926. Plon, 1929, 679 p., illustr.; prix : 85 fr.
- Historische Studien* A. F. Pribram zum 70 Geburtstag dargestellt. Vienne, Steyer-mühl, 270 p.
- Hügli (Dr Hilde)*. Der deutsche Bauer im Mittelalter. Berne, Paul Haupt, 1929, 176 p. (Sprache und Dichtung, n° 42).
- Hucelin (Paul)*. Études d'histoire du droit commercial romain : histoire externe, droit maritime; publ. par *Henri Lévy-Bruhl*. Recueil Sirey, 1929, vi-298 p.; prix : 40 fr.
- Jacquin (le R. P. A.-M.)*. Histoire de l'Église; t. I : L'antiquité chrétienne. Desclée, 1929, 720 p.; prix : 50 fr.
- Klutchevski (V.)*. Pierre le Grand et son œuvre. Payot, 262 p.; prix : 30 fr.
- Kraus (F. F.)*. Die Münzen Odovacars und des Ostgotenreiches in Italien. Halle a. d. Saale, Riechman, 1928, gr. in-8°, xv-227 p., 16 planches; prix : 38 mk.
- Lancetot (Gustave)*. L'administration de la Nouvelle-France. L'administration générale. Champion, 1929, 165 p.
- Langer (William Leonard)*. The franco-russian alliance 1890-1894. Cambridge, Harvard University Press, 1929, 455 p.; prix : 20 s.
- Le Menestrel* (lieutenant-colonel). Deux pendant la Révolution. Pages d'histoire locale. Dreux, chez l'auteur, 26, rue d'Orléans, 1929, xii-407 p., illustr.
- Lepin*. Le Christ Jésus. Bloud et Gay, 1929, 412 p.
- Lippert (Woldemar)*. Meissnisch-Sächsische Forschungen. Dresde, Buchdruckerei der Wilhelm-und Berta von Bansch Stiftung, 1929, 254 p.
- Loukouski (G. K.)*. La ville sainte de Russie, Kiev. La mère des villes russes; son histoire, ses monastères, ses œuvres d'art. Édit. J. Danguin, 1929, gr. in-4°, xv-119 p., 64 pl., 15 aquarelles.
- Lucas-Dubreton (J.)*. Les quatre sergents de La Rochelle. Firmin-Didot, 1929, 150 p., illustr.; prix : 25 fr.
- Lucien-Graux*. Le maréchal de Beurnonville. H. Champion, 1929, xvi-430 p., 10 facsimilés, 2 cartes; prix : 60 fr.
- Markham (Violet R.)*. Romanesque France. Studies in the archaeological history of the 12th Century. Londres, John Murray, 521 p.; prix : 18 s.
- Martineau (Alfred)*. Les dernières années de Dupleix. Ses dettes, son procès avec la Compagnie des Indes. Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1929; prix : 21 fr.
- Maumené* (lieutenant-colonel Ch.) et *Har-court* (comte Louis d'). Iconographie des rois de France; 1^{re} partie : De Louis IX à

- Louis XIII (Archives de l'Art français; publ. par la Société de l'histoire de l'Art français, t. X). Armand Colin, 1929, vii-302 p., 40 pl. hors texte en phototypie.
- Méda (Jean). Visages royaux; Orient. Fasquelle, 1930, 206 p.; prix : 12 fr.
- Michel (André). Histoire de l'art; t. VIII : L'art en Europe et en Amérique au XIX^e siècle et au début du XX^e, 3^e partie. Armand Colin, 1929, p. 923-1236. — Index et table générale. Ibid., xii-229 p.
- Milescu (Nicolas). Œuvres inédites; publ. par N. Iorga. Bucarest, impr. « Cultura nationala », 1929 (Académie roumaine; études et recherches, n° 3), 126 p.; prix : 100 lei.
- Nash (E. Gee). The Hansa; its history and romance. Londres, John Lane, 279 p., 80 illustr., 1 carte; prix : 18 s.
- Nemours (colonel). Histoire de la captivité et de la mort de Toussaint-Louverture. Notre pèlerinage au fort de Joux. Berger-Levrault, 1929, vi-320 p.; prix : 15 fr.
- Noberasco (Filippo). La Rivoluzione democratica e l'impero napoleonico a Savona secondo una cronaca contemporanea. Savona, tipogr. Savonese, 1929, 237 p.; prix : 12 l.
- Nothac (Pierre de). Autour de la reine. Édit. Jules Tallandier, 281 p., 17 illustr.; prix : 25 fr.
- Ogburn (William) et Jaffé (William). The economic development of post-war France. A survey of production. New York, Columbia University Press, 1929, xii-613 p.; prix : 6 doll.
- Ohnsorge (Werner). Päpstliche und gegenpäpstliche Legaten in Deutschland und Skandinavien 1159-1181. Berlin, Ebering, 1929 (Historische Studien, n° 1881), 115 p.; prix : 4 m. 50.
- Pariset (Georges). Études d'histoire révolutionnaire contemporaine. Société d'éditions « Les Belles-Lettres », 1929, 328 p. (Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, fascicule 76).
- Pasolini (Guido). Carteggio fra Marco Minghetti e Giuseppe Pasolini; vol. III : 1867-1863. Turin, Bocca, 1929, 448 p.; prix : 35 l.
- Plasemann (J. O.). Das Leben Kaiser Ottos des Grossen. Iena, Diederichs, 1928, 80 p.
- Praviel (Armand). Le Languedoc rouge : Toulouse, Albi, Rodez. Grenoble, Arthaud, 1929, 193 p.
- Quennell (Marjorie et C. H. B.). Every things in Homeric Greece. Londres, Batsford, 1929, viii-140 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Rauda (Fritz). Meissen. Die tausendjährige Sächsische Elbstadt. Augsburg, Benno Filser, 1929, 90 p., 73 illustr.
- Reimpell (Almuth). Die Lübecker Personenamen bis zur Mitte des 14. Jahrh. Lubeck, Franz Westphal [s. d.], 148 p.
- Ribaud (Michel). Voyages du jeune Stanislas au Japon, ou Essais sur la civilisation japonaise, I. Chez l'auteur, Paris, 38, rue de Campo-Formio, 297 p.; prix : 30 fr.
- Richetieu (cardinal de). Mémoires; t. IX : 1629; publ. par Robert Lavollée. Champion, 1929, 393 p.
- Rigné (Raymond de). La vraie histoire de Jehanne la Pucelle. La Renaissance universelle, 424 p.; prix : 20 fr.
- Rivaud (Albert). Les grands courants de la pensée antique. Armand Colin, in-32, 218 p.; prix : 9 fr.
- Rolland (Romain). La vie de Vivekananda et l'évangile universel, 2 vol. Stock, 1930, 188 et 232 p.; prix : 24 fr.
- Saintoyant (J.). La colonisation française sous l'Ancien régime, du XV^e siècle à 1789. La Renaissance du livre, 1929, 2 vol., 419 p., 9 cartes et 486 p.; prix : 35 fr.
- Saumade (G.). Armée des Pyrénées-Orientales, 1794, an II. Le camp d'instruction de Launac « sous Montpellier » et l'état de l'armée. Montpellier, impr. l'Abeille, 1929, xxi-351 p.
- Schaafhausen (Friedrich Wilhelm). Das Leben Heinrichs des Löwen. Jena, Diederichs, 1926, 81 p.
- Schmauch (Hans). Monumenta historiae Warmiensis; I^a Abth. : Codex diplomaticus Warmiensis, oder Regesten und Urkunden zur Geschichte Ermlands. Braunschweig, Herder, Bd. IV, p. 257-624.
- Sée (Henri). Évolution et révolution. Flammarion, in-12, 260 p.; prix : 12 fr.
- Sérix (W.). Drouot et Napoléon. Vie héroïque et sublime du général Drouot. Édit. Jules Tallandier, 1929, xvi-278 p.
- Seu Ring-Hai. Autour d'une vie coréenne. Éditions Agence Korea [1929], in-12, 129 p.; prix : 15 fr.
- Siebens (Arthur-Robert). L'origine du code deutéronomique; examen historique et littéraire à la lumière de la critique contemporaine. Ernest Leroux, 1929, vi-256 p.
- Silvagni (Umberto). Il cardinal Mazzarino, con ricerche nuove e documenti inediti. Turin, Bocca, 1928, xxviii-594 p.; prix : 42 l.
- S. N. D. Sir William Howard, viscount Stafford, 1612-1680. Londres, Sand et C^{ie}, 1929, xi-252 p.; prix : 8 s. 6 d.
- Spaletti (comte Jean-Baptiste). Souvenirs d'enfance d'une fille de Joachim Murat : la princesse Louise Murat, comtesse Ras-

IV LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE »

- poni, 1805-1815; publ. par son arrière-petit-fils. Perrin, 1929, x-355 p., 2 tableaux généalogiques; prix : 25 fr.
- Spiess (Werner)*. Braunschweig als Hansestadt. Brême, Friesen (Hansische Volkshefte, n° 15), 48 p.; prix : 15 mk.
- U. R. S. S. (l') et la paix; recueil de documents, propositions de paix et de désarmement du gouvernement des Soviets aux gouvernements d'Europe, d'Amérique (etc.); publ. par les Amis de l'Union soviétique. Bureau d'éditions, 1929, 350 p.; prix : 20 fr.
- Vioux (Marcelle)*. Au Sahara. Autour du grand Erg. Fasquelle. 183 p., illustr.
- Vossler (Karl)*. Mediaeval culture. An introduction to Dante and his times, translated by William Cranston Lawton. Londres, Constable, 1929, 2 vol., 354 et 454 p.; prix : 31 s. 6 d.
- Wallen (Helen)*. Mediaeval latin lyrics. Londres, Constable, 1929, 352 p.; prix : 21 s.
- Wienefeld (Robert H.)*. Franco-german relations, 1878-1885. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1929, 200 p.
- Winterfeld (Luise von)*. Hildebrand Beckinchusen, ein Hansischer Kaufmann vor 500 Jahren. Brême, Friesen (Hansische Volkshefte, n° 18), 82 p.; prix : 18 m.
- Zander (Herbert)*. Das rote Buch der Stadt Görlitz, 1305-1416. Leipzig. Th. Weicher, 1929, 76 p.; prix : 4 m.

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA REVUE

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8°; le nom de Paris n'est pas ajouté pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

- Acuerdos del extinguido cabildo de Buenos-Aires**, 4^e série, t. VI, livres LXIX-LXXIV, années 1814-1815. Buenos-Aires, G. Kraft, 1929, 781 p.
- Agard (Walter R.)**. The greek tradition in sculpture. Baltimore, the Johns Hopkins Press, et Londres, H. Milford, 1930, 59 p., 32 photos.
- Allemagne (Henry-René d')**. Les Saints-Simoniens, 1827-1837. Gründ, 1930, grand in-4°, 453 p., 15 illustr., 55 pl.
- Angus (S.)**. The religious quests of the grace-roman world. A study in the historical Background of early christianity, xx-444 p.; prix : 15 s.
- Anniversary Essays in medieval history by students of Charles Homer Haskins**. Boston et New-York, Houghton, Miffling and Co, ix-417 p.
- Bailly (Auguste)**. Néron. L'agonie d'un monde. A. Fayard, 1930, 250 p., 16^e édit.; prix : 12 fr.
- Barazi (Mouhssine)**. Islamisme et socialisme. Geuthner, 1929, 99 p.; prix : 25 fr.
- Bayet (Albert)**. Histoire de la morale en France; I : La morale des Gaulois. Félix Alcan, 295 p.; prix : 35 fr.
- Becker (Willy)**. Fürst Bülow und England 1897-1909. Greifswald, L. Bamberg, 1929 410 p.
- Bédarida (Henri)**. Parme dans la politique française au XVIII^e siècle. Félix Alcan, 1929, viii-259 p.; prix : 25 fr.
- Begouen (comte H.)**. Charles-Ambroise de Caffarelli, chanoine, préfet et chanoine, 1758-1826. Toulouse, impr. J. Bonnet, 1929 (extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, 12^e série, t. VII).
- La Compagnie du Saint-Sacrement dans le diocèse de Pamiers. Foix, impr. Pomès, 1929.
- Bergadani (R.)**. Carlo Emanuele I. Turin, Paravia, 1926, in-12, 137 p.; prix : 10 livres.
- Bezard (Yvonne)**. La vie rurale dans le sud de la région parisienne, de 1450 à 1560. Firmin-Didot, 1929, 382 p., 1 carte.
- Biegeleben (Rüdiger Freiherr von)**. Ludwig Freiherr von Biegeleben. Lebensbild von seinen Sohne. Vienne, Amalthea Verlag, 1930, 393 p.; prix : 11 m.
- Bolsée (Jacques)**. La grande enquête de 1389 en Brabant. Bruxelles, Lamertin, 1929, xl-672 p.
- Bombe (Walter)**. Urkunden zur Geschichte der Peruginer Malerei im 16 Jahrhundert. Leipzig, Klinkhardt et Biermann, in-4°, 133 p.; prix : 26 m.
- Bouchard (Marcel)**. De l'humanisme à l'encyclopédie. L'esprit public en Bourgogne sous l'ancien régime. Hachette, 1930, 978 p.
- Bourgin (Hubert)**. Quand tout le monde est roi. La crise de la démocratie. Édit. Boscard, 1929, 224 p.; prix : 12 fr.
- Bouy (Ernest)**. Le problème de la main-d'œuvre et de la législation du travail au Maroc, t. I. Recueil Sirey, 1930, 282 p.
- Bozer (C. R.)**. The Journal of Marteen Harpertszoön Tromp anno 1639. Cambridge, at the University Press, 1930, xviii-237 p., 8 illustr. et 3 cartes; prix : 21 s.
- Boyer (G.)**. Contribution à l'histoire juridique de la première dynastie babylonienne. Geuthner, 1928, in-4°, vi-82 p., XXII pl.; prix : 75 fr.
- Bracton**. De legibus et consuetudinibus Angliae; publ. par George E. Woodbin. New-Haven, Yale University Press; Londres, Humphrey Milford, 1922, xi-449 p.
- Brandi (Karl)**. Gegenreformation und Religionskriege. Leipzig, Quelle u. Meyer (tome II, 2, de Deutsche Geschichte, publ. par Erich Marcks), 328 p.; prix : 16 m.
- Brögger (A. W.)**. Ancient emigrants. A history of the Norse settlements of Scotland. Oxford, at the Clarendon Press, xi-208 p.; prix : 15 s.
- Brüning (Kurt)**. Niedersachsen im Rahme der Neugliederung des Reiches. Hanovre, Gesellschaft zur Studium Niedersachsenens, vol. I, 1929.
- Brunet (Pierre)**. Maupertuis; I : Étude biographique; II : L'œuvre et sa place dans

- la pensée scientifique et philosophique du XVIII^e siècle. Albert Blanchard, 199-III et 487-VI p.; prix : 75 fr.
- Brunner (Anton)*. Die Vorarlberger Landstände von ihren Anfängen bis zum Beginn des 18. Jahrh. Innsbruck, Wagner, 1929, xv-159 p.
- Burgess (W. Randolph)*. Les banques de Réserve fédérale et le marché monétaire de New-York; trad. par Pierre Coste. Marcel Giard, 1930, 372 p.; prix : 50 fr.
- Bury (J. B.)*. Selected essays; edited by Harold Temperley. Cambridge University Press, xxxii-249 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Cady (John F.)*. Foreign intervention in the Rio de la Plata, 1838-1850. A study of the french, british and american policy in relation to the dictator Juan Manuel Rosas. Philadelphie, Univ. of Pennsylvania Press. Londres, H. Milford, 1929, xv-296 p.; prix : 17 s.
- Calendar of State papers and manuscripts relating to english affairs. Venice, vol. XXIX, 1653-1654; publ. par Allen B. Hinds. Londres, H. M's stationary office, 1929, xlix-393 p.; prix : 1 £ 10 s.
- Cambo (F.)*. Les dictatures. Alcan, 1930, in-12, 210 p.; prix : 15 fr.
- Carton (Dr Louis)*. Sanctuaire punique découvert à Carthage. Geuthner, 1929, in-4^e, 55 p., VI pl.; prix : 40 fr.
- Cavour-Nigra*. Il carteggio dal 1858 al 1861; vol. III : La cessione di Nizza e Savoia et le annessioni dell'Italia centrale. Bologna, Zanichelli, 1928, 363 p.; prix : 45 l.
- Césalpin*. Questions péripatéticiennes; trad. par Maurice Dorolle. Félix Alcan, 1929, 249 p.
- Chaillan (Mgr M.)*. La vieille église de Saint-Victor de Marseille et le pape Urbain V. Documents des Archives vaticanes. Marcel Tacussel, 1929, 105 p. et 25 pl.
- Champly (Louis-Henri)*. Histoire de l'abbaye de Cluny, 3^e édit. Librairie centrale des sciences, 1930, in-16, 367 p. et 75 dessins à la plume par René Champly; prix : 30 fr.
- Chapman (dom John)*. Saint Benedict and the sixth century. Londres, Sheed et Ward, 1929, vi-239 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Chinard (Gilbert)*. The letters of Lafayette and Jefferson. Baltimore, The Johns Hopkins Press, et Paris, « Les Belles-Lettres », 1929, xiv-443 p.; prix : 38 s.
- Ciaceri (Emanuele)*. Cicerone e i suoi tempi; vol. II : Dal consolato alla morte (a. 63-43 a. C.). Milan, Società editrice Dante Alighieri, 1930, 420 p.; prix : 45 l.
- Crozet (R.)*. Le château de Valençay. Laurens, 1930, in-12, 96 p.; prix : 7 fr. 50.
- Cognasso (F.)*. Il conte Verde, 1334-1383. Turin, Paravia, 1929, in-12, 332 p.; prix : 20 l.
- Umberto Biancamano. Ibid., 1929, in-12, 198 p.; prix : 15 l.
- Coulton (G. G.)*. Life in the middle ages; vol. IV : Monks, friars and nuns. Cambridge University Press, xiv-395 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Cumont (Franz)*. Les religions orientales dans le Paganisme romain. Conférences faites au Collège de France en 1905; 4^e édit. publiée sous les auspices du Musée Guimet. Geuthner, 1929, in-4^e, xvi-339 p.; prix : 80 fr.
- Cuq (Edouard)*. Études sur le droit babylonien. Les lois assyriennes et les lois hittites. Geuthner, 1929, vii-522 p.; prix : 150 fr.
- Curtius (Ernest-Robert)*. L'idée de civilisation dans la conscience française; trad. par H. Jourdan. Public. de la Dotation Carnegie (Bulletin n° 1, 1929), 64 p.; prix : 3 fr. 50.
- Dalman (Gustave)*. Les itinéraires de Jésus, topographie des évangiles; trad. fr. par Jacques Marty. Payot, 1930, 521 p., 46 figures et plans; prix : 50 fr.
- David (Martin)*. Studien zur heredis institutio ex re certa im klassischen römischen und Justinianischen Recht. Leipzig, Ch. Weicher, 1930, vi-71 p.;
- Dawkins (R. M.)*. The sanctuary of Artemis Orthia at Sparta. Londres, Macmillan, 1929; prix : 8 s. 6 d.
- D'Crus (F. A.)*. St Thomas, the apostle in India, 2^e édit. Madras, impr. Hoe and Co, 1929, in-12, xix-182 p.
- Dennerly (Étienne)*. Foules d'Asie : surpopulation japonaise, expansion chinoise, émigration indienne. Armand Colin, 247 p.; prix : 15 fr.
- Diés (Auguste)*. Platon. Flammarion, 1930, in-12, 221 p.; prix : 12 fr.
- D'Hoop (Alfred)*. Inventaires sommaires des Archives ecclésiastiques du Brabant; t. IV : Couvents et prieurés, béguinages, commanderies. 1929, in-4^e, 419 p.
- Doughty (Arthur G.)*. Rapport sur les archives publiques pour l'année 1929 (Dominion du Canada). Ottawa, impr. Acland, 1930, 170 p.; prix : 50 cents.
- Drouot (H.) et Galmette (J.)*. Histoire de Bourgogne. Boivin, 1930, vii-399 p.; prix : 18 fr.
- Dupire (Noël)*. Bibliographie des travaux de Ernest Langlois. E. Droz, 1929, 68 p.

- Duprat (Jeanne)*. Proudhon sociologue et moraliste. Félix Alcan, 1929, xii-328 p.; prix : 30 fr.
- Dykes (D. Oswald)*. Source book of constitutional history from 1660. Londres, Longmans, 1930, x-505 p.; prix : 21 s.
- Egidi (P.)*. Emanuele Filiberto; vol. I : 1528-1559; vol. II : 1559-1580. Turin, Paravia, 2 vol. in-12, 178 et 297 p.; prix : 32 l.
- Enthoven (H. E.)*. De Val van Delcassé. Utrecht, Kemink et fils, 26 p.
- Eveldidi (C.)*. Les États balkaniques. Étude comparée, politique, sociale, économique et financière. Rousseau, 1930, 328 p.; prix : 40 fr.
- Ferrara (Orestes)*. Maquiavelo. La Havane Imprenta « El siglo xx », 1928, xxviii-360 p.
- Finder (Ernst)*. Hamburgisches Bürgertum in der Vergangenheit. Hambourg, Friedrichsen et De Gruyter, 1930, 455 p., 11 photos, 24 pl.; prix : 13 m.
- Flavius Joseph*. Œuvres complètes; t. V : Guerre des Juifs, livres I-III; trad. par R. Harmand, 1912, 315 p.; prix : 7 fr. 50.
- Fogolari (Gino)*. Il palazzo ducale di Venezia. Milan, Trêves, xliii p. et 125 illustr.; prix : 8 l.
- Foulet (Albert)*. Le couronnement de Renard. Poème du xiii^e siècle. Les Presses universitaires de France (Elliott Monographs, n° 24), lxxxviii-124 p. [s. d.].
- Fox (Sir John C.)*. The Lady Ivie's trial in the county of Essex before Lord chief justice Jeffreys in 1684. Oxford, at the Clarendon Press, 1929, viii-174 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Franzel (Emil)*. König Heinrich VII von Hohenstaufen Studien zur Geschichte des « Staates » in Deutschland. Verlag Franz Kraus in Reichenberg, 1929, 202 p.
- Fraser (Sir James George)*. Myths of the origin of fire. Londres, Macmillan, 1930, vii-238 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Fugier (André)*. La Junte supérieure des Anturies et l'invasion française, 1810-1811. Félix Alcan, 1930, xvii-208 p., 1 carte; prix : 60 fr.
- Napoléon et l'Espagne, 1799-1808. Ibid., 2 vol., xlv-406 et 494 p.; prix des deux : 65 fr.
- Fustel de Coulanges*. Leçons à l'Impératrice sur les origines de la civilisation française. Hachette, 1930, ix-242 p.
- Gabory (Emile)*. L'Angleterre et la Vendée, d'après des documents inédits; I : Gran-
- ville, Quiberon, l'île d'Yeu. Perrin, 316 p.; prix : 20 fr.
- Gardiner (Stephen)*. Obedience in Church and State. Three political tracts publ. by Pierre Janelle. Cambridge University Press, 1930, lxx-221 p.; prix : 15 s.
- Garnier (chanoine Adrien)*. Les ordonnances du 16 juin 1828, d'après des documents inédits tirés des Archives du Vatican et des Archives nationales. J. de Gigord, 1929, in-12, xvii-250 p.
- Gasser (Adolf)*. Entstehung und Ausbildung der Landeshoheit im Gebiete der Schweizerischen Eidgenossenschaft. Aarau et Leipzig, Sauerländer, 1930, xix-437 p.
- Gazotte (Pierre)*. La Révolution française. Édit. Jules Tallandier (Bibliothèque « Historia »), 2 vol., 240 et 250 p.; prix : 25 fr. chaque.
- Gay (George I.)*. Public relations of the commission for relief in Belgium Documents, vol. I. Stanford University Press, California, 2 vol., xvi-606 p. et xi-539 p.; prix : 10 doll.
- Geis (Robert)*. Der Sturz des Reichskanzlers Caprivi. Berlin, Ebering (Historische Studien, n° 192).
- Généstal (R.)*. Index des termes juridiques et économiques contenus dans le Recueil des jugements de l'Echiquier de Normandie au xiii^e siècle, 1207-1270, de L. Delisle. Librairie du Recueil Sirey, 1929, 46 p.
- Gill (W. Walter)*. A Manx scrapbook. Londres, Arrowsmith, 1930, 532 p.; prix : 15 sh.
- Glover (T. R.)*. The influence of Christ in the ancient world. Cambridge University Press, 122 p.; prix : 5 s.
- Grant (I. F.)*. The social and economic development of Scotland. Edimbourg, Oliver et Boyd, 1930, ix-594 p.; prix : 21 s.
- Grave (Jean)*. Le mouvement libertaire sous la Troisième République. Paris, les Œuvres représentatives, xiii-303 p.; prix : 12 fr.
- Hackett (Francis)*. The story of the Irish nation. Dublin, The Talbot Press, 1924.
- Haider (Carmen)*. Capital and labor under Fascism. New-York, Columbia University Press, 1930, 296 p.
- Halévy (Élie)*. The world crisis of 1914-1918. Oxford, at the Clarendon Press, 58 p.; prix : 5 s.
- Hanotaux (G.) et Martineau (A.)*. Histoire des colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde; t. I : Introduction générale, par G. Hanotaux; L'Amé-

IV LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE »

- rique, par Ch. de La Roncière, Joannès Tramond, *Émile Lauvrière*. Paris, Société de l'Histoire nationale, Plon, 1929, in-4°, 630 p.; prix : 150 fr.
- Harris (S. E.). *The Assignats*. Cambridge Harvard University Press, 1930, xix-293 p.; prix : 3 doll. (Harvard economic studies, vol. XXXIII).
- Hautmann (Max). *Die Kunst des frühen Mittelalters*, t. I. Berlin, Im Propyläen-Verlag, 1929, 757 p.
- Helmer (Leo) et Kaindstorfer (Hans). *Neue Beiträge zur Methodik des erdkundlichen Unterrichtes*, 330 p.; prix : 13 m.
- Hiti (Philip K.). *The origins of the Druze people and religion, with extracts from their sacred writings*. New York, Columbia University Press, 1928, 80 p. et 1 carte; prix : 2 doll.
- Hitzfeld (Karl Leopold). *Studien zu den religiösen und politischen Anschauungen Friedrichs III von Sizilien*. Berlin, Emil Ebering (Historische Studien, H. 193), 125 p.; prix : 5 m. 20.
- Hoogewerff (G. J.). Benozzo Gozzoli. Félix Alcan (Art et esthétique), 102 p.; prix : 15 fr.
- Huard (G.). *L'art royal. Essai sur l'histoire de la franc-maçonnerie*. Marcel Giard, 1930, 278 p.
- Hurn (P. D.) et Root (W. L.). *La vérité sur Wagner, établie d'après les documents Burrel*; traduction de M. Rémon. Stock, 1930, in-12, 249 p.; prix : 12 fr.
- Iswolsky (Hélène). *La vie de Bakounine*. N. R. F., 1930, 291 p.; prix : 12 fr.
- Jaeger (Dr Frits). *Afrika*. Leipzig, Bibliographisches Institut, 1928, 446 p.; prix : 20 m.
- Jarman (Thomas Leckie). William Marshal, first earl of Pembroke, 1216-1219. Oxford, Blackwell, 1930, xii-98 p.
- Julian (Camille). *Au seuil de notre histoire. Leçons faites au Collège de France*; I : 1905-1914. Boivin, 1930, 256 p.; prix : 20 fr.
- Jünger (Ernst). *Orages d'acier*. Payot, 1930, 272 p.; prix : 20 fr.
- Kaindl (Raimund Friedrich). *Geschichte und Kulturleben Deutschösterreichs von den ältesten Zeiten bis 1526*. Vienne et Leipzig, Braumüller, xii-402 p.; prix : 13 m. 50.
- Kende (Oskar). *Handbuch für den Geschichtslehrer*; I : *Geschichtsphilosophie und Geschichtsuntersuchung*. Leipzig et Vienne, 1927, 299 p.; prix : 12 mk. — Vol. III : *Mittelalter bis zur Mitte des XIII. Jahrh.* Ibid., 1929, viii-491 p.; prix : 24 m.
- Külpin (Ralph). *The romance of colonial Parliament 1652-1910*. Londres, Longmans, 1930, xv-175 p., illustr.
- Klewitz (Hans-Walter). *Geschichte der Ministerialität im Elsass bis zum Ende des Interregnums*. Frankfurt-a.-M., Selbstverlag des Elsass-Lothringens-Institut, 1929, 102 p.
- Klutchevski (V.). *Pierre le Grand et son œuvre*. Payot, 262 p.; prix : 30 fr.
- Korrespondencya księcia Józefa Poniatowskiego z Francją; t. III : 1810-1811. Poznań, Józefa Filipowskiego, 1928, 349 p. — T. IV : 1812, 326 p., et t. V : 1813, 457 p.
- Kenney (James F.). *The sources for the early history of Ireland. An introduction and guide*; I : *Ecclesiastical*. New-York, 1929, xii-807 p., carte; prix : 63 s.
- Kraft (Wilhelm). *Das Urbar der Reichsmarschälle von Pappenheim*. Munich, Kommission für Bayerische Landesgeschichte, 1929, 184 p., 6 cartes et 1 fac-similé.
- Kuhl (général Hermann von). *Der Weltkrieg, 1914-1918. Dem deutschen Volk dargestellt*. Bd. II. Berlin, Wilhelm Kolk, 2 vol., 1929, viii-581 et vi-580 p.
- La Faye (Jacques de). *La princesse Charlotte de Rohan et le duc d'Enghien*. Émile-Paul, 1930, 418 p.; prix : 20 fr.
- Laforêt (Claude). *Un fils de M^{me} Tallien. Le docteur Cabarrus (collection Les Clochers de France)*. Peyronnet, 1930, in-12, 63 p.; prix : 4 fr.
- La Roncière Le Noury (amiral de). *Correspondance intime avec sa femme et sa fille, 1855-1871*; t. II : 28 août 1863-27 janvier 1871. Honoré Champion, 1929, 348 p.; prix : 20 fr.
- Laurat (Lucien). *L'accumulation du capital, d'après Rosa Luxembourg*. Marcel Rivière, 1930, xiii-197 p.; prix : 25 fr.
- Leblond (Marius-Ary). *Anthologie coloniale*. Peyronnet, 1929, in-12, 318 p.
- Lefebvre (Georges), Guyot (Raymond), Sagnac (Philippe). *La Révolution française (Peuples et civilisations. Histoire générale, t. XIII)*. Félix Alcan, 1930, 583 p.; prix : 60 fr.
- Levison (Wilhelm). *Bischof Agilolf von Köln und seine Passio (Annalen historischen Vereins für den Niederrhein, n° 115, p. 76-97)*. Düsseldorf, L. Schwann, 1929.
- Leite de Vasconcellos (J.). *Opusculos*; t. I : *Filologia*; t. II : *Dialectologia*; t. III, IV, 1^{re} partie. Coimbra, Imprensa da Universidade, 1928, xxi-576 et xi p., 532 et 1310 p., 1929.
- Lindsay (A. D.). *The essentials of democra-*

- cy. Philadelphia University of Pennsylvania Press, 1919, in-32, 82 p.; prix : 1 doll.
- Lodge* (Sir Richard). Studies in eighteenth century diplomacy, 1740-1748. Londres, Murray, 1930, xiii-421 p.; prix : 12 s.
- Loevinson* (Ermanno). Gli Officiali Napoleonici Parmensi. Parme, tip. Parmense, 1930, 86 p.
- Loiseau* (Charles). Saint-Siège et fascisme. Les accords du Latran devant l'histoire et la politique. Éditions de l'Année politique française et étrangère. Gamber, 1930, 234 p.; prix : 18 fr.
- (contre-amiral G.). François I^{er} fondateur du Canada et ses premiers lieutenants. Jules Meynial, 1930, 37 p.
- Lucain*. La guerre civile (la Pharsale), t. II; publ. par *Bourguery* et *Max Ponchont*. Société d'édition « Les Belles-Lettres », 1929, 225 p. doubles; prix : 30 fr.
- Ludwig* (Emil). Lincoln. Berlin, Rowohlt, 1930, 587 p.; prix : 12 m.
- Mackinnon* (James). Luther and the Reformation; vol. IV : Vindication of the movement, 1530-1546. Longmans, 1930, xviii-372 p.; prix : 16 s.
- Mallet* (Sir Charles). Richard Cobden. Public. de la Dotation Carnegie. Bulletin n° 5, 1929, 46 p.; prix : 3 fr.
- Mantey* (vice-amiral con). Histoire de la marine allemande. Payot, 1930, 317 p.; prix : 25 fr.
- Martène* (dom). Histoire de la Congrégation de Saint-Maur; publ. par dom G. Charvin. T. III : 1645-1651. A. Picard, 1929, 283 p.
- Martin* (dom Claude). Marie de l'Incarnation, ursuline de Tours, fondatrice des Ursulines de la Nouvelle-France. Écrits spirituels et historiques; réédités par dom Albert Jamet, t. II. Paris, Desclée-De Brouwer, 1930, 312 p.
- Massé* (Daniel). L'énigme de Jésus-Christ. Jean-Baptiste et Jean, le disciple aimé de l'apôtre. Éditions du Sphinx, 268 p.; prix : 15 fr.
- Maubourguet* (J.). Sarlat et le Périgord méridional; II, 1370-1453 : Histoire politique et religieuse. Édition : Le livre libre, 1930, 160 p.
- Mirabaud* (Robert). Rabaut-Saint-Étienne. Fischbacher, 264 p.; prix : 12 fr.
- Mittelalter (das) in Einzeldarstellungen. Leipzig et Vienne, Franz Deuticke, 1930, 259 p., 9 gravures et 16 planches; prix : 18 m.
- Monmarché* (M.) et *Tillon* (E.-L.). Toute la Belgique. Hachette, 1930, in-4°, 588 p.
- Monumenta Germaniae historica. Scriptores rerum germanicarum; nouv. série, t. VI : *Levoldi de Northof. Chronica comitum di Marka*; publ. par *Fritz Zeschack*. Berlin, Weidmann, 1929, XLVII-146 p.; prix : 22 m.
- T. VII : *Otonis Morenae et continuatorum Historia Frederici I*; publ. par *Ferdinand Gütterbock*. Ibid., 1930, XLV, 244 p.; prix : 18 m.
- Moreau* (E. de). Saint-Anchaire, missionnaire en Scandinavie au IX^e siècle. Louvain, éditions du Museum Lessianum, 1930, 157 p.; prix : 30 fr.
- Mousset* (Albert). L'Albanie devant l'Europe (1912-1919). Delagrave, 1930, in-12, 128 p.
- Moutier-Rousset* (E.). La légende de Jésus, Saint Paul; essai de critique historique. Éditions de l'idée libre, 1930, 141 p.; prix : 8 fr.
- Nicolas de Cusa*. De la docte ignorance; trad. par L. Moulinier. Félix Alcan, 1930, 229 p.; prix : 20 fr.
- Nolhac* (Pierre de). Autour de la Reine. Édit. Tallandier, 1929, 280 p.; prix : 25 fr.
- Esterreich-Ungarns letzter Krieg 1914-1918. t. I, 3 livr. Vienne, 1929, 1-448 p. et cartes.
- Oliver* (E. S.). The endless adventure. Londres, Macmillan, 428 p.; prix : 15 sh.
- Page (a) of Irish history : story of University College, Dublin, 1883-1909. Compiled by Fathers of the Society of Jesus. Dublin et Cork, 1930, xi-640 p.; prix : 21 s.
- Papini* (Giovanni). Sant'Agostino. Firenze, Vallecchi, 1930, 418 p.; prix : 15 l.
- Patrick* (George Z.). Popular poetry in Soviet Russia. Berkeley, California, 1930, 289 p.
- Pecock* (Reginald). The Reule of Cryster religioun; publ. par William Cabell Greet. Londres, Humphrey Milford (Early english text Society), 1927, xxxi-539 p.; prix : 35 s.
- Perels* (Ernst). Liber de vita christiana. Berlin, Weidmann (Texte zur Geschichte des römischen und kanonischen Rechts im Mittelalter), 1930, LXXXVII-402 p.
- Perret* (Jean-Louis). La Finlande. Les éditions Rieder, 1930, 148 p., 8 pl.; prix : 18 fr.
- Philippe* (R. P. Antony). Au cœur de l'Afrique. Ouganda. Un demi-siècle d'apostolat au centre africain, 1875-1928. Dillen [1930] 190 p.; prix : 20 fr.
- Philipps* (C. S.). The church in France. Londres, Mowbray, 1930, viii-315 p.; prix : 15 sh.
- Picavet* (O.-G.). La diplomatie française au

- temps de Louis XIV, 1661-1715. Félix Alcan (Bibliothèque de la Revue historique), xii-339 p.; prix : 30 fr.
- Pocquet du Haut-Jussé (B.-A.)*. Le duc François II et l'alliance anglaise. Rennes, Impr. commerciale, 1930, 21 p.
- Les ducs de Bretagne et le Saint-Siège. Rennes, Oberthür, 67 p.
- Préhistoire (la). Hachette, l'Encyclopédie par l'image, 64 p.
- Prod'homme (J.-G.)*. Voltaire raconté par ceux qui l'on vu (de Paris à Genève). Stock, 1929, xv-286 p.
- Quazza (R.)*. Margherita di Savoia, 1589-1655. Turin, Paravia, 1930, in-12-254 p.; prix : 16 l.
- Rai (Lajpat)*. L'Inde malheureuse; texte français de M^{me} Marcelle Girette. Les éditions Rieder, 1930, 363 p.; prix : 20 fr.
- Rasteil (Maxime)*. A l'aube de l'Algérie française. Le calvaire des colons de 48. Figuière, 1930, in-12, 222 p.; prix : 12 fr.
- Regnault (Henri)*. Les ordonnances civiles du chancelier Daguesseau; I : Les donations et l'ordonnance de 1731. Préface de *Henri Capitant*. Recueil Sirey, 1929, xix-666 p.
- Rigné (Raymond de)*. La vraie Istoire de Jehanne-la-Pucelle. Paris, à la Renaissance universelle, 387 p.; prix : 30 fr.
- Robertson (R^e Hon. J. M.)*. A history of free thought in the 19th Century. Londres, Watts, 1929, 2 vol. in-8^e, 635 p.; prix : 25 sh.
- (*William Spence*). The life of Miranda. The University of North Carolina Press. Chapel Hill, 1929, 2 vol., xviii-324 et x-306 p., 38 illustr.; prix : 10 doll.
- Rolland (Romain)*. La vie de Vivekananda et l'évangile universel. Essai sur la mystique et l'action dans l'Inde vivante. Stock, 1930, 2 vol. in-12, 188 et 252 p.; prix les 2 vol. : 24 fr.
- Roy (Hippolyte)*. La vie héroïque et romantique du Dr Charles Cuny, explorateur, 1811-1858. Cuny et Flaubert. Berger-Levrault, 1930, xviii-265 p., 11 pl. et 1 carte; prix : 25 fr.
- Rüsch (Erwin)*. Die Revolution von Saint-Domingue. Hambourg, Friederichsen et De Gruyter, 1930, vii-209 p. et 1 carte.
- Saint-René Taillandier (M^{me} M.)*. Le Grand Roi et sa Cour (« L'Ancienne France »). Hachette, 253 p.
- Salvini (J.)*. La vie dans un manoir du Bas-Poitou pendant un siècle. La Rochejaquelein, 1566-1665. Poitiers, Société française d'imprimerie, 1929, 23 p. (extrait du *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1929).
- Schermorhorn (E. W.)*. Malta of the Knights. Londres, Heinemann, 316 p.; prix : 25 s.
- Schmidt (George P.)*. The old time college President. New-York, Columbia University Press, 1930, 251 p.; prix : 4 doll.
- Schöffel (Paul)*. Das Urkundenwesen der Bischöfe von Bamberg im 13 Jahrhundert. Erlangen, Palm et Enke, 1929, 122 p.; prix : 13 m.
- Schnatt (Dr Georg)*. Die Gebietentwicklung Niedersachsens. Hanovre, Gesellschaft zum Studium Niedersachsens, 1929, 47 p., 8 cartes.
- Segrè (Arturo)*. Vittorio Emanuele I. Turin, Paravia, 1928, in-12, 322 p.; prix : 10 l.
- Seligman (Edwin R. A.) et Johnson (Alvin)*. Encyclopaedia of the social sciences; vol. I : Aaronson-Allegiance. New-York, Macmillan, 1930, in-4^e, 646 p.
- Sénèque*. Questions naturelles, t. I, livres 1-4; texte établi et traduit par *Paul Oltramare*. « Les Belles-Lettres », 1929, 2 vol., xxxvi-168 et 1 vol. en 2 tomes, xxxvi-353 p.
- Shapiro (J. Salwyn)*. The Esquisse of Condorcet (Essays in intellectual history dedicated to James Harvey Robinson), p. 165-185.
- Shaw (J. E.)*. Essays on the Vita Nuova. Les Presses universitaires de France (Elliott monographs, n° 25), 236 p. [s. d.].
- Söderjhelm (Alma)*. Fersen et Marie-Antoinette; correspondance et journal intime inédits du comte *Axel de Fersen*. Edit. Kra, 1930, 390 p.
- Soffici (Ardengo)*. Medardo Rosso. Firenze, Vallecchi, 1930, 208 p.; prix : 20 l.
- Sol (E.)*. Église constitutionnelle et Église réfractaire. Édouard Champion, 1930, 647 p.; prix : 30 fr.
- Soler (Andrés Giménez)*. La edad media en la corona de Aragón. Barcelona, Editorial Labor, 1930, in-12, 400 p. et XXXII pl.
- Sorel (Albert-Émile)*. Charlotte de Corday. Hachette, 1930 (Figures du passé), 247 p.
- Stern (Selma)*. Jud Süß. Ein Beitrag zur Deutschen und zur Jüdischen Geschichte. Berlin, Akademie-Verlag, 1929, xv-346 p.
- Stüamer (Eduard)*. Studien über die Sizilischen. Register Friedrichs II. Berlin, W. de Gruyter, 1930, 21 p. (extrait des *Sitzungsberichte der Académie des sciences de Prusse, Phil.-hist. Klasse*, 1930, II).
- Stuart (Graham)*. La politique étrangère des États-Unis et l'Amérique latine. Public. de la Dotation Carnegie. Bulletin, nos 1-2, 1930, 162 p.; prix : 4 fr.

Tannery (Paul). Pour l'histoire de la science hellène. De Thalès à Empédocle ; 2^e édit. par A. Dies. Gauthier-Villars, 1930.

Telle (Margarete Dueball). Der suprematstreit zwischen den Erzdiözesen Canterbury und York, 1126. Berlin, Ebering, 1929, 209 p.

Texte zur Geschichte des römischen und kanonischen Rechts im Mittelalter. I Bd. Bonizo, Liber de vita christiana ; publ. par Ernest Perels. Berlin, Weidmann, 1930.

Thomson (Edith E. B.). The Parliament of Scotland 1690-1702. Oxford University Press, 1929, viii-298 p. ; prix : 5 s.

Thom (Helen Hopkins). Johns Hopkins. A silhouette. Baltimore, the Johns Hopkins Press. Londres, H. Milford, 1929, xi-125 p. ; prix : 2 doll. 75 c.

Tremblot (Jean). Le prieuré et la seigneurie de Rantigny (Oise). Aug. Picard, 1928, 427 p. ; prix : 25 fr.

Trotsky (Léon). Ma vie ; essai autobiographique ; trad. par Maurice Parijanine ; t. I : 1879-1905. Les éditions Rieder, 1930, 271 p. ; prix : 16 fr. 50.

Turquan (Joseph). Madame Récamier. Édit. Jules Tallandier [s. d.], 294 p.

Vasiliev (A. A.). History of the Byzantine Empire, t. I et II ; trad. du russe par Mrs. S. Ragozin. Madison, Univ. of Wisconsin studies in the social sciences and history, 1928 et 1929, 457 et 502 p. ; prix : 3 doll. chaque.

Ventura (Luigi). La pedagogia del Cristianesimo. Le origini e la patristica. Milan, Soc. edit. « Dante Alighieri », 1924, 352 p. ; prix : 15 l.

Ventura (Luigi). L'educazione nel medio evo. La rinascenza carolingia. Ibid., 1929, 72-155 p.

Venturi (Adolfo). Storia dell'arte italiana ; vol. IX : La pittura del cinquecento. Parte IV. Milano, Hoepli, 1929, 1,331 p. ; prix : 160 l.

Vidal de La Blache et Gallois (L.). Géographie universelle ; t. VIII : Asie occidentale, par Raoul Blanchard ; Haute-Asie, par Fernand Grenard Armand Colin.

Volterra (Edoardo). Collatio legum mosaicarum et romanorum (Memorie della R. Accademia dei Lincei, 6^e série, vol. III, fasc. 1). Rome, Bardi, 1930, in-4^e, 123 p.

Vulliaud (Paul). Les Rose-Croix lyonnais au XVIII^e siècle. Nourry, 1929, 391 p. ; prix : 36 fr.

Waddell (L. A.). The British Edda reconstructed and literally translated. Londres, Chapman et Hall, 1930, LXXXII-331 p. ; prix : 21 s.

Wohlhaupter (Eugen). Hoch- und Niedergerecht in der mittelalterlichen Gerichtsverfassung Bayerns. Heidelberg, Carl Winter (Deutschrechtliche Beiträge, t. XII, fasc. 2, p. 141-335), 1929 ; prix : 12 m. 50.

Wou-Saofong. Sun-Yat-Sen ; sa vie et sa doctrine. Les Presses universitaires de France, XXXIV-219 p.

Woodward (E. L.). Three studies in European conservatism. Londres, Constable, 1930, vii-350 p. ; prix : 15 s.

Young (Arthur). Voyages en France en 1787-1790. Paris, les Œuvres représentatives, 1930, xx-212 p.

Zévaès (Alexandre). La chute de Louis-Philippe, 24 février 1848. Hachette (Récits d'autrefois), 127 p.